

l'album des jeunes



**SÉLECTION
DU
READER'S
DIGEST**



Sélection du Reader's Digest, S.A.
216, boulevard Saint-Germain, Paris-7^e; 215, avenue Redfern, Montréal 6, P.Q.
Imprimé en France.

© 1968 Sélection du Reader's Digest, S.A. Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

l'album des jeunes

de Sélection du Reader's Digest

1969

PARIS MONTREAL



A L'ABORDAGE AVEC SURCOUF

PAR LOUIS GARNERAY

Peintre de marine, Louis Garneray (1783-1857), qui fit la guerre de course avec Surcouf et Dutertre, a laissé deux livres de souvenirs passionnants, *Mes pontons* et *Voyages, aventures et combats*, dont vous allez lire un extrait.



Nous cinglions donc, le lendemain de notre rencontre avec la *Sibylle* — ce jour était le 7 août 1800 — vers le Gange, lorsqu'on entendit la vigie du mât de misaine crier :

« Ho ! d'en bas ! Ho !

— Holà ! répondit le contremaître du gailard d'avant en dirigeant de suite son regard vers les barres du petit perroquet.

— Navire ! cria de nouveau la vigie.

— Où ?

— Sous le vent à nous, par le bossoir de bâbord, quasi sous le soleil !

— Où gouverne-t-il ? reprit le contremaître.

— Au nord !

— Est-il gros ? Regarde bien avant de répondre.

— Très gros !

— Eh bien, tant mieux ! dirent les hommes de l'équipage. Les parts de prise seront plus fortes. »

L'officier de quart, qui, l'œil et l'oreille au guet, écoutait attentivement ce dialogue, se disposait à faire avertir notre capitaine, alors retiré dans sa cabine, lorsque Surcouf, l'ennemi juré de toute formalité et de tout décorum, apparut sur le pont. Surcouf, qui voyait et entendait tout ce qui se passait à bord de la *Confiance*, s'élança, sa lunette en bandoulière et sans entrer dans aucune explication, sur les barres du petit perroquet. Une fois rendu à son poste d'observation et bien en selle sur les traversins, il braqua sa longue-vue sur l'horizon. L'attention de l'équipage, excité par la cupidité, se partagea entre la voile en vue et Surcouf.

« Laisse arriver ! Mettez le cap dessus ! » s'écrie bientôt ce dernier en passant sa longue-vue à M. Drieux. Un charivari infernal suit cet ordre ; la moitié de l'équipage, qui repose en ce moment dans l'entrepont, se réveille en sursaut, s'habille à la hâte sans trop tenir compte de la décence, et envahit précipitamment les panneaux pour satisfaire sa curiosité ; en un clin d'œil, le pont du navire se couvre de monde ; on s'interroge, on se bouscule, on se presse en montant au gréement ; chacun veut voir !

Surcouf réunit alors son état-major autour de lui et nous interroge sur nos observations.

Ce conseil improvisé ne sert pas à grand-chose. Chacun, officier, maître, matelot, donne tumultueusement son avis ; mais cet avis est de tout point conforme à celui de notre commandant, c'est-à-dire que le navire en vue est à dunette, qu'il est long, bien élevé sur l'eau, bien espacé de mâture ; en un mot, que c'est un vaisseau de guerre de la Compagnie des Indes, qui se rend de Londres au Bengale et qui, en ce moment, court bâbord amures et serre le vent pour nous accoster sous toutes voiles possibles. A présent, ce navire doit-il nous faire monter à l'apogée de la fortune, ou nous jeter, cadavres vivants, sur un affreux ponton ? C'est là un secret que Dieu seul connaît ! N'importe, on risquera la captivité pour acquérir de l'or ! L'or est une si belle chose, quand on sait, comme nous, le dépenser follement.

« Tout le monde sur le pont ! crie Surcouf du haut des barres, où il s'est élancé de nouveau. Toutes voiles dehors ! (Puis, après un silence de quelques secondes :) Du café, du rhum, du bishop. Faites rafraîchir l'équipage !... Branle-bas général de combat ! ajoutez-t-il d'une voix éclatante.

— Branle-bas ! » répète en chœur l'équipage avec un enthousiasme indescriptible.

Au commandement de Surcouf, le bastin-gage s'encombre de sacs et de hamacs, destinés à amortir la mitraille ; les coffres d'armes sont ouverts, les fanaux sourds éclairent de leurs lugubres rayons les soutes aux poudres ; les non-combattants, c'est-à-dire les interprètes, les médecins, les commissaires aux vivres, les domestiques, etc., se préparent à descendre pour approvisionner le tillac de poudre et de boulets, et à recevoir les blessés ; le chirurgien découvre, affreux cauchemar du marin, les instruments d'acier poli ; les panneaux se ferment ; les garde-feu, remplis de gargousses, arrivent à leurs pièces ; les écouvillons et les refouloirs se rangent aux pieds des servants, les bailles de combat s'emplissent d'eau, les boutefeux fument ; enfin, toutes les chiques sont renouvelées, chacun est à son poste de combat !

Ces préparatifs terminés, on déjeune. Les rafraîchissements accordés par Surcouf font merveille ; c'est à qui placera un bon mot ;

la plus vive gaieté règne à bord ; seulement, cette gaieté a quelque chose de nerveux et de fébrile, on y sent l'excitation du combat !

Cependant, le vaisseau ennemi, du moins on a mille raisons pour le présumer tel, grandit à vue d'œil et montre bientôt sa carène. On connaît, alors, sa force apparente, et la *Confiance*, courant à contre-bord, l'approche bravement sous un nuage de voiles.

A 10 heures, ses batteries sont parfaitement distinctes ; elles forment deux ceintures de fer parallèles de 38 canons ! 26 sont en batterie, 12 sont sur son pont !... ; c'est à faire frémir les plus braves ! Une demi-lieue nous sépare à peine du vaisseau ennemi.

« Mes amis, nous dit Surcouf, dont le regard étincelle d'audace, ce navire appartient à la Compagnie des Indes, et c'est le ciel qui nous l'envoie pour que nous prenions sur lui une revanche de la chasse que nous a donnée hier la *Sibylle* ! Ce vaisseau, c'est moi qui vous le dis, et je ne vous ai jamais trompés, ne peut nous échapper !... Bientôt, il sera à nous : croyez-en ma parole ! Cependant, comme la certitude du succès ne doit pas nous faire méconnaître la prudence, nous allons commencer d'abord par tâcher de savoir si tous ses canons sont vrais ou faux. »

Le brave et rusé Breton fait alors diminuer de voiles pour se placer au vent, par son travers, à portée de 18.

A peine cette manœuvre est-elle opérée, qu'un insolent et brutal boulet part du bord de l'ennemi pour assurer ses couleurs anglaises. A cette sommation d'avoir à montrer notre nationalité, un silence profond s'établit sur la *Confiance*.

« Imbécile ! » s'écrie Surcouf en haussant les épaules d'un air de pitié et de mépris.

Apostrophant alors l'ennemi comme s'il eût été un adversaire en chair et en os, notre capitaine se met à débiter, avec un entrain et une verve qui faisaient bouillir d'enthousiasme le sang de l'équipage dans ses veines un discours, en argot maritime, qui est resté comme le chef-d'œuvre du genre.

Surcouf parlait encore, lorsque l'anglais, irrité sans doute de notre lenteur à obéir à ses ordres, nous envoya toute sa bordée.

« A la bonne heure donc ! s'écrie notre

sublime Breton, radieux ; voilà qui s'appelle parler franchement. A présent, mes amis, assez causé. Soyons tout à notre affaire. »

Alors, après les trois solennels coups de sifflet de rigueur, le maître d'équipage Gilbert commande : « Chacun à son poste de combat ! » et le silence s'établit partout.

La bordée de l'anglais nous avait, est-ce besoin de le dire, parfaitement prouvé que les 38 canons qui allongeaient leurs gueules menaçantes par ses sabords étaient on ne peut plus véritables et ne cachaient aucune supercherie.

Une chose qui nous surprit au dernier point et nous intrigua vivement fut d'apercevoir sur le pont du vaisseau ennemi un gracieux état-major de charmantes jeunes femmes vêtues avec beaucoup d'élégance et nous regardant tranquillement abritées sous leurs ombrelles, comme si nous n'étions pour elles qu'un simple objet de curiosité !

Ce vaisseau, malgré les couleurs qui flottaient à son mât, appartenait-il donc à la riche compagnie danoise ? Car le Danemark étant alors en paix avec le monde entier, et protégé par l'Angleterre, à qui il rendait, en sous-main, tous les services imaginables, ses navires parcouraient librement toutes les mers, surtout celle de l'Inde. Mais, alors, pourquoi nous avoir envoyé sa bordée ? Probablement parce que, beaucoup plus fort que nous, et nous considérant comme étant en sa puissance, il tenait à rendre un service à l'Angleterre, son amie. Cela pouvait être.

D'un autre côté, nous nous demandions si ce n'était pas, par hasard, un vaisseau trompeur*. Mais non, cela n'est pas probable, car, alors, au lieu de faire parade du nombreux équipage qui encombre son pont, il l'aurait, en ce cas, dissimulé avec le plus grand soin.

« Ah ! nous dit Surcouf, qui partage lui-même nos incertitudes, je croyais ce John Bull un East-Indieman... Voici à présent de nombreux officiers de l'armée de terre qui se montrent sur son pont et rendent cette supposition invraisemblable... Enfin, n'importe, reprend le Breton après un moment de silence et en

* Les vaisseaux trompeurs sont des navires qui semblent appartenir au commerce, et sont armés en guerre.



« Quoique d'une taille élevée, environ cinq pieds six pouces, Surcouf était replet et de forte corpulence. Cependant, on devinait sans peine à la charpente vigoureuse de son corps qu'il devait posséder une force et une agilité musculaires vraiment extraordinaires.

Ses yeux, un peu fauves, petits et brillants, se fixaient sur vous, comme s'il eût voulu lire au plus profond de votre cœur.

Son visage, couvert de taches de rousseur, était un peu bronzé par le soleil; il avait le nez légèrement court et aplati; ses lèvres, minces et pincées, s'agitaient sans cesse. Au total, il semblait un bon vivant, un joyeux convive, un solide marin, et il éveilla toute ma sympathie. »

broyant, sans s'en douter, son cigare entre ses dents ; qu'il soit ce qu'il voudra, peu nous importe ! L'essentiel, pour le moment, c'est de nous en emparer ! Ainsi donc, hissons le pavillon français en l'assurant d'un coup de canon. »

Cet ordre, qui rend le combat inévitable, est exécuté. Alors, Surcouf appelle l'équipage autour de lui, et, je me souviens de ce discours comme si je l'avais entendu prononcer hier, il lui parle ainsi :

« Mes bons, mes braves amis ! Vous voyez sous notre grappin, par notre travers, et voguant à contre-bord de nous, le plus beau vaisseau que Dieu ait jamais, dans sa sollicitude, mis à la disposition d'un corsaire français !... Ne pas s'en emparer, et cela vivement, de suite, serait méconnaître la bonté et les intentions de la Providence et nous exposer, par la suite, à toutes ses rigueurs. Sachez-le bien, ce portefaix qui nous débène à cette heure contient un chargement d'Europe qui vaut plusieurs millions ! Il est plus fort que nous, direz-vous ; j'en conviens ; je vais même plus loin : j'avoue qu'il y aura du poil à haler pour l'amariner. Oui, mais quelle joie quand, après un peu de travail, nous nous partagerons des millions ! Quel retour pour vous à l'île de France ! »

A cette perspective d'un bonheur futur si habilement évoqué, un long murmure s'éleva dans l'équipage. Surcouf reprit :

« Prétendre, mes gars, que nous pouvons lutter avec ce lourdaud-là à coups de canon, c'est ce que je ne ferai pas, car je ne veux pas vous tromper ! Non !... Nos pièces de 6 seraient tout à fait insuffisantes contre ses gros crache-mitraille !... Pas de canonnade donc, car il abuserait de cette bonté de notre part pour nous couler ! Voilà la chose en deux mots : nous sommes 130 hommes ici, comme eux sont aussi à peu près 130 hommes là-bas... Bon ! Or, chacun de vous vaut un peu mieux, je pense, qu'un Anglais ! Vous riez, farceurs... Très bien !... Une fois donc à l'abordage, chacun de vous expédie son English... Rien de plus facile, n'est-ce pas ? D'où il s'ensuivra qu'au bout de cinq minutes il n'y aura plus que nous à bord. Est-ce entendu ?

— Oui, capitaine, s'écrièrent les matelots avec enthousiasme. Ça y est ! A l'abordage !...

— Silence, donc ! reprit le corsaire en apaisant à grands coups de tout ce qui se trouva sous sa main ce tumulte de bon augure. Laissez-moi mettre à profit le temps qui nous reste avant que nous abordions l'ennemi, pour vous expliquer mes intentions. Une fois que l'on comprend une chose, cette chose va toute seule. Or donc, nous allons rattraper le portefaix en feignant de vouloir le canonner par sa hanche du vent : alors je laisse arriver tout d'un coup, je range la poupe à l'honneur* ; puis, revenant de suite du lof, je l'aborde par-dessous le vent..., pour avoir moins haut à monter ! Quant à ses canons, c'est pas la peine de nous préoccuper de cette misère... Nous sommes trop ras sur l'eau pour les craindre..., les boulets passeront par-dessus nous !... A présent, sachez que d'après mes calculs, et je vous gardais cette nouvelle pour la bonne bouche, nos basses vergues descendront à point pour établir deux points de communication entre nous et lui... Ce sera commode au possible ! Une vraie promenade. C'est compris et entendu ?

— Oui, capitaine ! s'écria l'équipage.

— Très bien. Vous êtes de bons garçons ! Par-dessus le marché, je vous donne la part du diable** pendant deux heures pour tout ce qui ne sera pas de la cargaison. »

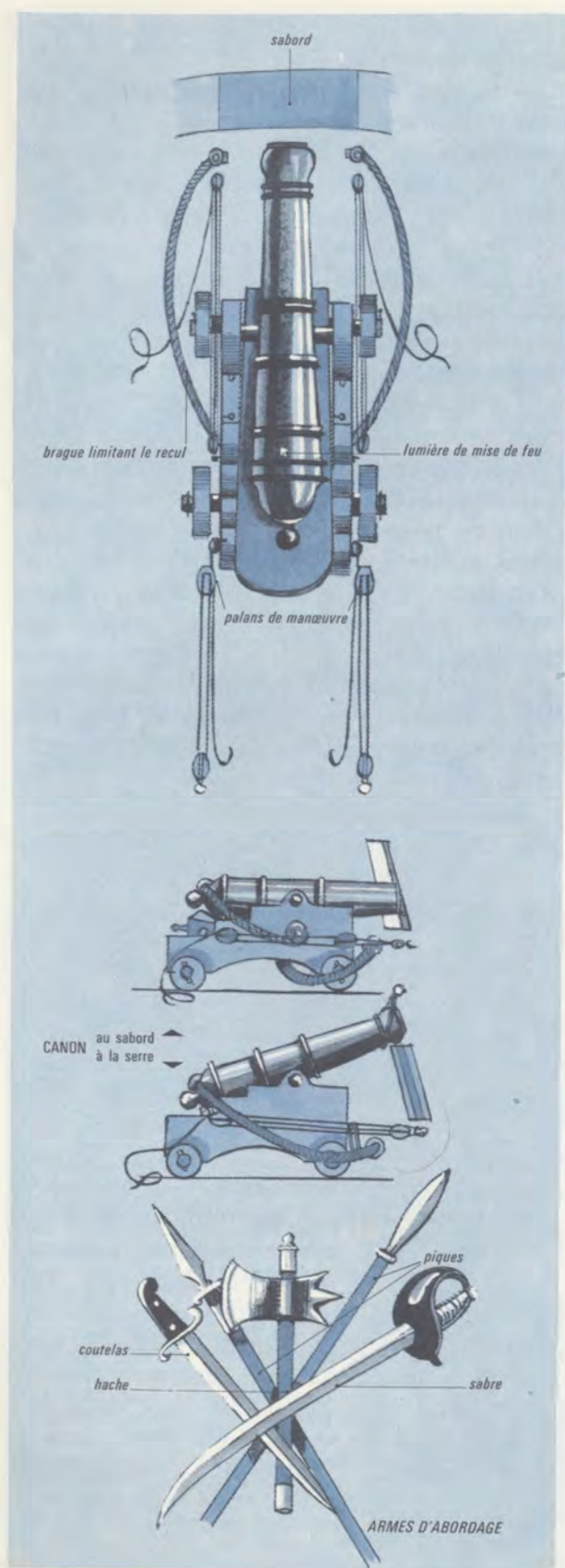
A cette promesse magnifique, l'équipage, ne pouvant plus modérer la joie unie à la reconnaissance qui l'oppressait, poussa une clameur immense et frénétique qui dut retentir jusqu'au bout de l'horizon.

On se précipite aussitôt sur les armes : chacun se munit d'une hache et d'un sabre, de pistolets et d'un poignard ; puis, une fois que les combattants ont garni leurs ceintures, ils saisissent, les uns des espingoles chargées avec 6 balles, les autres des lances longues de 15 pieds ; quelques matelots, passés maîtres dans cet exercice, serrent énergiquement dans leurs mains calleuses un solide bâton.

Surcouf, toujours plein de prévoyance, fait

* Le plus près possible.

** Le pillage.



distribuer aux non-combattants, qu'il range au milieu du pont, de grandes piques, et il leur donne la consigne de frapper indistinctement sur nos hommes et sur ceux de l'ennemi, si les premiers reculent et si les seconds avancent.

Les hunes reçoivent leur contingent de monde ; des grenades y sont placées en abondance, et notre commandant confie la direction de ces projectiles meurtriers aux gabiers Guide et Avriot, dont il connaît l'intrépidité, l'adresse et le sang-froid. Enfin, des chasseurs de Bourbon, expérimentés et sûrs d'eux-mêmes, s'embusquent sur la drome et dans la chaloupe pour pouvoir tirer de là, comme s'ils étaient dans une redoute, les officiers anglais.

Dès lors, nous sommes en mesure d'attaquer convenablement : nous faisons bonne route.

« Savez-vous bien, capitaine, dit un jeune enseigne du bord, nommé Fontenay, que tous ces cotillons juchés sur la dunette du navire ennemi ont l'air de se moquer de nous ! Regardez ! Elles nous adressent des saluts ironiques, et nous font de petits signes avec la main qui peuvent se traduire par : Bon voyage, messieurs, on va vous couler ! Tâchez de vous amuser au fond de la mer !... Oh ! que nous allons nous divertir !

— Fanfaronnade que tout cela ! reprend Surcouf. Ne vous mettez point ainsi en colère, mon cher Fontenay, contre ces charmantes ladies..., d'autant plus qu'avant une heure d'ici nous les verrons, humbles et soumises, courber la tête devant nous !... Nous respecterons leur malheur et leur faiblesse, et nous leur montrerons ce qu'il y a de générosité et de délicatesse dans le cœur des corsaires français !...

— Voilà aussi des messieurs habillés de rouge, semblables à des écrevisses bouillies, dit à son tour l'enseigne Viellard, qui haussent les épaules et nous tournent le dos !...

— Tant mieux, donc, cela est d'un bon augure ! » répond le Breton, qui semble s'amuser des insultes que nous prodiguons nos ennemis, mais qui, on le voit à l'éclair de son regard et à la mastication nerveuse de son cigare, est en proie intérieurement à une profonde colère.

En effet, Surcouf, pour tromper son impatience, passe son poignet dans l'estrope du manche de sa hache, frotte la pierre de son fusil avec son ongle, jette son gilet à la mer, et, déchirant avec ses dents les manches de sa chemise jusqu'à l'épaule, met son bras puissant et dénué d'entraves à l'air.

« A plat ventre, tout le monde, jusqu'à nouvel ordre ! » reprend-il, après un léger silence qu'il emploie à dompter sa fureur.

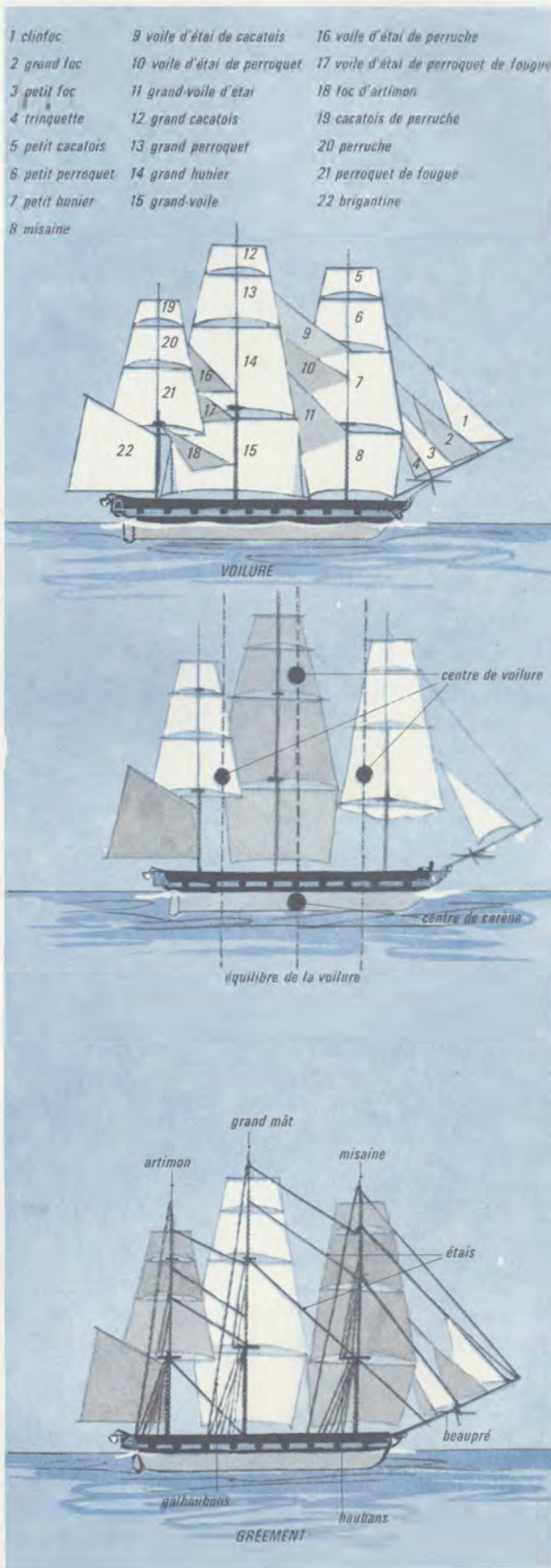
Pendant le cours de nos préparatifs et de notre conversation, le vaisseau ennemi avait viré de bord pour rallier la *Confiance* et pouvoir ensuite la foudroyer devant tout à son aise ; de notre côté, nous avions exécuté la même évolution, afin de gagner sa hanche, tomber après sous le vent à lui et lancer nos grappins à son bord.

Nos amures étaient à bâbord, les siennes à tribord ; aussi, dans le moment où nous le croisions pour la deuxième fois, dans le but d'atteindre cette position, il nous envoie toute sa bordée de tribord à demi-portée ; un heureux hasard nous protégeait, sans doute la chance de Surcouf, car cette trombe de feu ne nous toucha même pas.

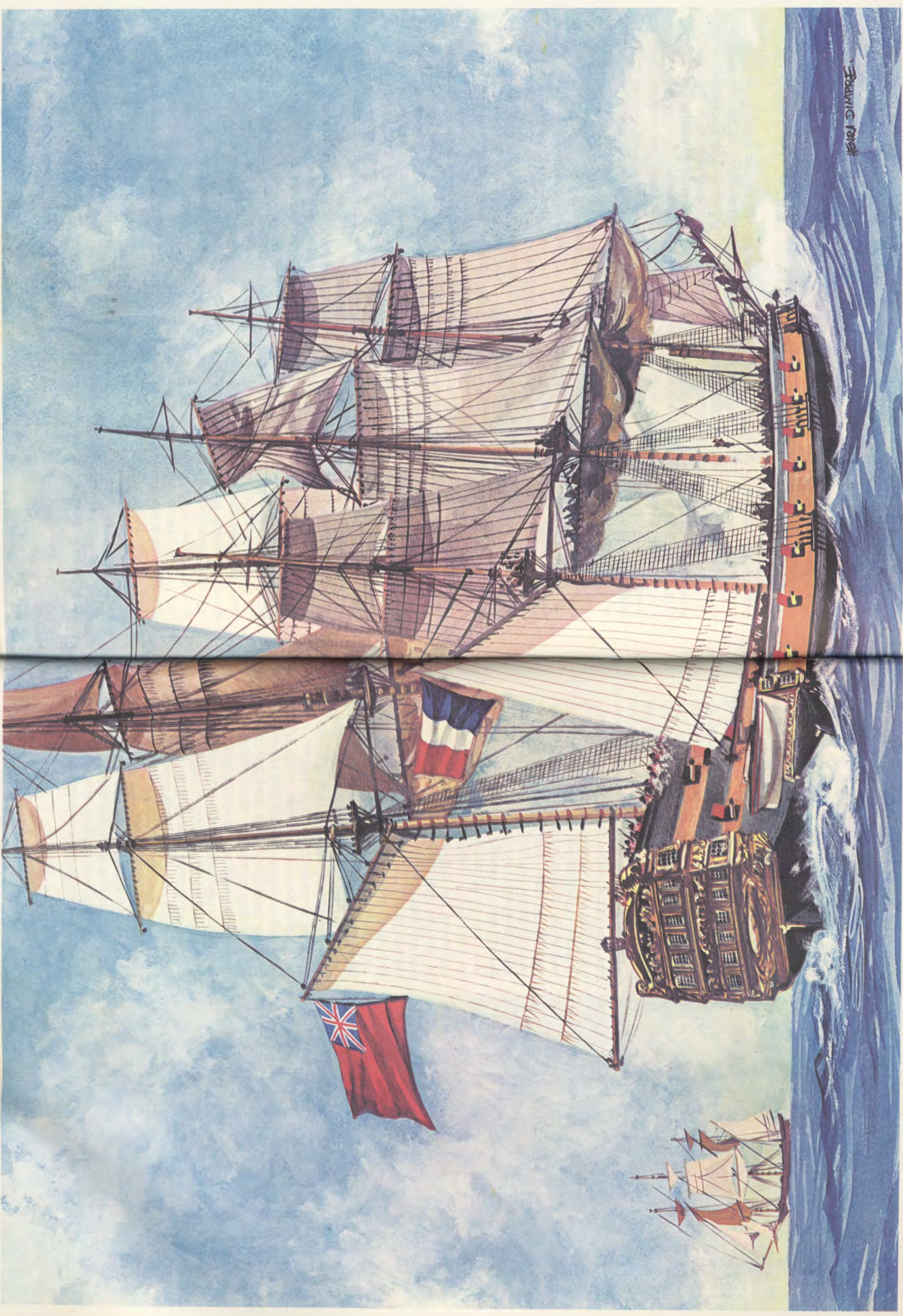
Alors, la *Confiance* laisse arriver un peu pour passer sous le vent du vaisseau ; mais l'ennemi, qui comprend que cette manœuvre n'a pour but que de nous faciliter l'abordage, vire encore de bord une fois, et nous oblige, par son changement d'amures, à venir du lof sur l'autre bord, afin de le maintenir toujours sous notre écoute.

Cependant, Dieu sait que le vaisseau ne craint pas l'abordage ; il croit en toute sincérité, et sans que cette croyance soit altérée par le moindre doute, qu'il aurait, à l'arme blanche, facilement raison de nous. Toutefois, il préfère à un combat, qui, bien que l'issue n'en soit même pas pour lui douteuse, peut et doit, cependant, lui faire éprouver quelques pertes, il préfère, dis-je, nous couler à distance, sans s'exposer lui-même à aucun danger.

Pour manœuvrer plus commodément, il cargue même sa grand-voile. Cette manœuvre n'est pas encore terminée que Surcouf, avec cette perception rapide et inouïe qui le distingue à un degré si éminent et lui a valu déjà tant de prodigieux succès, pousse un cri



PAUL DUMPE



joyeux qui attire l'attention de tout l'équipage. C'est le rugissement triomphant du lion qui s'abat victorieux sur sa proie.

« Il est à nous, mes amis ! » dit-il d'une voix éclatante.

La plupart de nos marins ne comprennent certes pas la cause de cette exclamation ; mais comme Surcouf, à leurs yeux, ne peut se tromper, ils n'en accueillent pas moins cette bienheureuse nouvelle avec des cris de joie.

Il ne nous reste plus maintenant, pour forcer l'ennemi à accepter l'abordage, qu'à nous placer sous le vent, et par sa hanche de tribord. Cette position, rien ne peut nous empêcher de la prendre ; seulement, il nous la faut payer par une troisième volée tirée à petite portée de mousquet ; n'importe, nous ne pouvons laisser échapper, sans en profiter, la faute énorme et irréparable que l'ennemi a commise en se privant de sa grand-voile ; nous subirons cette dernière volée.

Effectivement, comme nous nous y attendions, le volcan de sa batterie fait éruption et éclate. L'orage de fer inonde notre pont et nous enlève notre petit mât de perroquet : raison de plus pour persévérer ! Il est évident que l'ennemi va être forcé de venir se mettre à la portée de nos grappins ; courage !

« Qu'il s'y prenne maintenant comme il voudra, nous n'en serons pas moins bientôt à son bord ! s'écrie Surcouf.

» Arrondissez sa poupe à tribord, timoniers ! continue notre capitaine.

» Largue les boulines et les bras du vent partout ! »

La *Confiance*, prenant vent sous vergue, s'élance alors sur son ennemi avec la rapidité provocante d'un oiseau de proie.

Alors, le *Kent* — nous apercevons enfin le nom du vaisseau ennemi écrit en lettres d'or sur son arcasse — le *Kent*, voulant nous lâcher sa quatrième bordée par bâbord, envoie vent devant, manque à virer comme nous l'avions prévu, et décrit une longue abattée sous le vent.

« Merci, portefaix de mon cœur ! s'écrie Surcouf en apostrophant ironiquement le *Kent* ; tu viens me présenter ton flanc de toi-même ! Vraiment, on n'est pas plus aimable ni plus complaisant ! Canonniers ! Halez

dedans les canons de bâbord, ils gêneraient l'abordage. Masque partout ! Lof, lof la barre de dessous, timonier ! »

La *Confiance*, alors ombragée par les voiles du *Kent*, rase sa poupe majestueuse, se place contre sa muraille de tribord et se cramponne après lui avec ses griffes de fer.

Ici se passe un fait singulier, et qui montre, mieux que ne pourrait le faire un long discours, combien l'audace de Surcouf dépassait de toute la hauteur du génie les calculs ordinaires de la médiocrité.

Son agression a été tellement hardie que les Anglais ne l'ont même pas comprise : en effet, nous croyant hors de combat, par suite de leur dernière bordée, et ne pouvant soupçonner que nous songeons sérieusement à l'abordage, ils se portent en masse et précipitamment sur le couronnement de leur navire, pour choisir leurs places et pouvoir jouir tout à leur aise de notre défaite et de nos malheurs.

Que l'on juge donc quelle dut être la stupéfaction de l'équipage du *Kent* quand, au lieu d'apercevoir des ennemis écrasés, abattus, tendant leurs mains suppliantes et invoquant humblement des secours qu'on se propose de leur refuser, il voit des marins pleins d'enthousiasme qui, les lèvres crispées par la colère, les yeux injectés de sang, s'apprêtent, semblables à des tigres, à se jeter sur eux...

Ce spectacle est pour eux une chose tellement inattendue, que pendant quelques secondes les Anglais ne peuvent en croire leurs yeux. Bientôt, cependant, l'instinct de la conservation les rappelle à la réalité et ils abandonnent le couronnement du *Kent*, avec plus de précipitation encore qu'ils n'en ont mis à l'envahir, pour courir aux armes.

Les deux navires bord à bord et accrochés par les grappins, nos vergues amenées presque sur le bastingage du *Kent*, présentent à nos combattants un pont qui les conduit sur son gaillard d'avant.

« A l'abordage ! s'écrie Surcouf d'une voix qui ressemble à un rugissement et n'a plus rien d'humain.

— A l'abordage ! répète l'équipage avec un ensemble de bon augure et en s'élançant avec un merveilleux élan sur le vaisseau ennemi.

— Quant à vous, non-combattants, continue Surcouf, chez qui la prudence et le sang-froid ne s'endorment jamais, quant à vous, non-combattants, ne bougez pas de place, et massacrez sans pitié tous ceux qui descendront sur le pont, qu'ils soient Anglais ou Français..., peu importe..., tuez-les toujours !... »

Surcouf vient à peine de donner cet ordre, qui rappelle assez Fernand Cortez brûlant ses vaisseaux, quand une quatrième volée partant du *Kent* nous assourdit et nous couvre de flamme et de fumée ; la *Confiance* frémit à cette secousse, depuis sa carène jusqu'aux sommets de ses mâts ; heureusement, elle est si ras sur l'eau qu'à peine est-elle atteinte.

« A toi, maintenant, Drieux ! » s'écrie bientôt Surcouf en s'adressant à son second, qui commande la première escouade d'abordage.

En ce moment, les flancs des deux navires, poussés l'un contre l'autre par la puissante dérive du *Kent*, se froissent, en grinçant à la lame, avec une telle violence, qu'ils menacent de s'ouvrir ou de se séparer. Notre bonne chance ne nous abandonne pas ! Au même moment, une des lourdes ancrs du vaisseau anglais, qui pend sur sa joue de tribord, s'accroche dans le sabord de chasse de la *Confiance* et rompt une partie de ses pavois, qui craque et se déchire en lambeaux !

« C'est un fameux crampon auxiliaire ! » s'écrie Surcouf en se jetant sur les enfléchures pour donner l'exemple.

Seulement, notre équipage, trompé par le bruit effroyable, dans la position où nous nous trouvons, produit par ce déchirement, se persuade que le navire s'ouvre et va couler à fond. Ne voyant plus, dès lors, un moyen de salut que dans la prise du *Kent*, son ardeur s'accroît jusqu'au délire.

Drieux, officier aussi intrépide que capable, conduit son escouade d'abordage avec autant de valeur que de présence d'esprit. Il franchit bientôt l'intervalle qui sépare les deux navires, et, atteignant le gaillard d'avant, tombe impétueusement sur l'ennemi, qui, au reste, lui fait bonne contenance.

Les officiers anglais, trahis par leurs brillants uniformes, commencent alors à tomber sous les balles infaillibles de nos chasseurs de Bourbon.

Un officier ennemi, au milieu de cette bou cherie, de ce pêle-mêle général, braque une pièce de l'avant dans la batterie, de façon à pouvoir prendre la *Confiance* en écharpe, et y met le feu. Quelques matelots qui passaient sur les bras et la vergue de l'ancre sont mutilés ou broyés ; qu'importe, on les vengera.

Pour être juste et impartial, ce qui sera toujours mon plus vif désir, et pour rendre à chacun la part de gloire ou de faiblesse qui peut lui revenir, je dois reconnaître que Drieux n'est pas le premier homme de notre bord dont le pied foule le pont du *Kent*. Celui à qui était réservé le bonheur de se trouver avant tous en présence de l'ennemi est un simple nègre, nommé Bambou.

Bambou avait parié ses parts de prise, avec ses camarades, qu'il serait le premier à bord du *Kent*, et il a gagné son pari. Armé simplement d'une hache et d'un pistolet, il s'est affalé du haut de la grande vergue au beau milieu des Anglais, qui, stupéfaits de son audace, le laissent se frayer un sanglant passage à travers leur foule et rejoindre, sur l'avant, l'escouade de Drieux, qu'il va seconder de ses efforts.

Pendant que Drieux combat, Surcouf, avec cette lucidité d'esprit qui embrasse jusqu'aux moindres détails d'un ensemble, surveille et dirige la bataille.

« Allons donc, Avriot, allons donc, Guide, s'écrie-t-il, des grenades, donc ! des grenades ! toujours des grenades !

— A l'instant, capitaine, répond le gabier Guide, placé dans la hune de misaine, c'est que les deux lanceurs du bout de la vergue viennent d'être tués.

— Eh bien, baptise les Anglais avec leurs cadavres, et venge-les, reprend Surcouf.

— De suite, capitaine », dit le gabier Avriot.

Quelques secondes plus tard, la chute imprévue des deux cadavres, qui tombent lourdement au milieu de la masse des ennemis, opère une éclaircie momentanée dans leurs rangs.

« En avant, mes amis ! s'écrie Drieux d'une voix de stentor ; profitons de cette reculade ! »

La vergue de misaine de la *Confiance*, toujours posée près du plat-bord ennemi, et l'ancre de ce vaisseau, qui n'a pas quitté notre

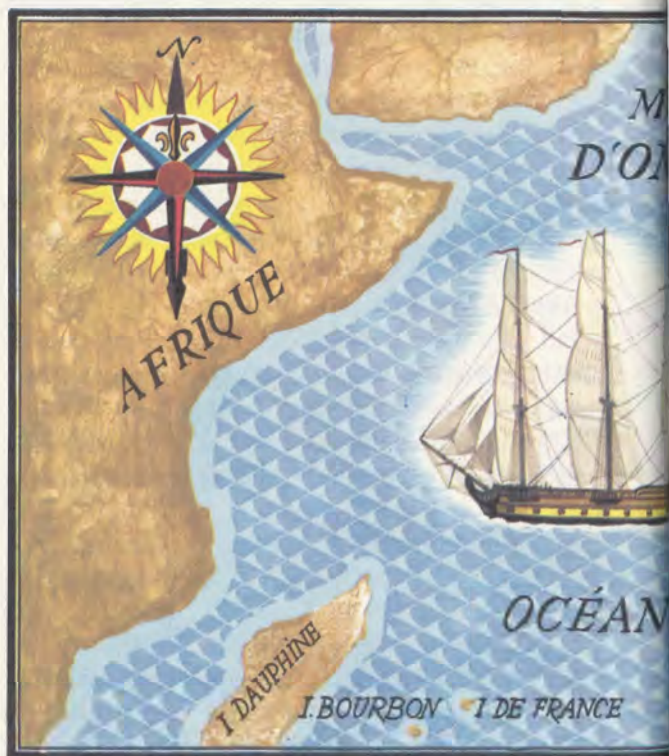


sabord de chasse, sont continuellement couvertes par nos matelots qui passent sur le *Kent*. Les Anglais ont beau foudroyer ce dangereux passage, quelques-uns de nos hommes tombent, mais pas un seul ne recule.

Bientôt, grâce à l'adresse de nos chasseurs bourbonniens, aux talents de nos bâtonnistes, à l'enthousiasme de tout le monde, nous sommes maîtres du gaillard d'avant du *Kent*; mais ce point important que nous occupons ne représente que le tiers à peu près du champ de bataille : en attendant, la foule des Anglais entassés sur les passavants n'en devient que plus compacte et que plus impénétrable.

Enfin, le capitaine du *Kent*, un nommé Rivington, homme de cœur et de résolution, comprend qu'il est temps de combattre sérieusement les malheureux aventuriers qu'il a si fort dédaignés d'abord. Il se met donc à la tête de son équipage, qu'il dirige avec beaucoup d'habileté.

Malheureusement pour lui, Surcouf est maintenant à son bord, Surcouf, que la mort seule peut en faire sortir. L'intrépide Breton, planant, du haut du pavois du *Kent*, sur la scène de carnage, agit et parle en même temps :



son bras frappe et sa bouche commande. Toutefois, il n'est pas, il me l'avoua plus tard, sans inquiétude : si la lutte se prolonge plus longtemps, nous finirons par perdre nos avantages ; or, une barricade composée de cadavres ennemis et de ceux de nos camarades s'élève sur les passavants et nous sépare des Anglais : cette redoute humaine arrête notre élan.

Des deux bords du gaillard d'avant du *Kent*, nos hommes, à qui Surcouf vient de faire parvenir secrètement ses ordres, chargent à mitraille deux canons jusqu'à la gueule et les braquent sur l'arrière, en ayant soin de dissimuler le plus qu'ils peuvent cette opération qui, si elle réussit, nous sera d'un si grand secours.

Pendant ce temps, les soldats anglais, juchés sur leur drome et derrière le fronton de leur dunette, abattent quelques-uns de nos plus intrépides combattants.

Nous devons, alors, envahir la drome et l'emporter d'assaut ; quelques minutes nous suffisent pour cela, et bientôt nos chasseurs bourboniens, qui ont remplacé les Anglais dans ce poste élevé, nous débarrassent d'autant



d'officiers qu'ils en peuvent apercevoir.

« Ouvrez les rangs sur les passavants ! » crie bientôt Surcouf d'une voix vibrante. Sa parole retentit encore quand les deux pièces de canon dont nous avons déjà parlé, et que nos marins sont parvenus à charger en cachette de l'ennemi et à rouler sur l'arrière, se démasquent rapidement et vomissent leur mitraille, jonchant à la fois de cadavres et de débris humains les passavants, les deux corps du gaillard d'arrière et ceux de la dunette.

Ce désastre affreux ne fait pas perdre courage aux Anglais, et, prodige qui commence à nous déconcerter, et que je crois pouvoir pourtant expliquer, les vides de leurs rangs se remplissent comme par enchantement.

Depuis que nous avons abordé, nous avons presque tous mis, terme moyen, un homme hors de combat : nous devrions donc être, certes, maîtres du *Kent*. Eh bien ! nous ne sommes cependant pas plus avancés qu'au commencement de la bataille, et l'équipage que nous avons devant nous reste toujours aussi nombreux.

A chaque sillon que notre fureur trace dans les rangs ennemis, de nouveaux combattants roulent, semblables à une avalanche, du haut de la dunette du *Kent* et viennent remplacer leurs amis gisant inanimés sur le gaillard d'arrière ; c'est à perdre la raison d'étonnement et de fureur.

Le combat continue toujours avec le même acharnement ; partout l'on entend des cris de fureur, des râles de mourants, les coups sourds de la hache, le cliquetis morne du bâton, mais presque plus d'armes à feu. Nous sommes trop animés des deux côtés les uns contre les autres pour songer à charger nos mousquets ; cela demanderait trop de temps ! Il n'y a plus guère que nos chasseurs bourboniens qui continuent à choisir froidement leurs victimes et continuent le feu.

Tout à coup, un déluge de grenades, lancées de notre grand-vergue avec une merveilleuse adresse et un rare bonheur, tombe au beau milieu de la foule ennemie et renverse une vingtaine d'Anglais. C'est le gabier Avriot qui tient la parole qu'il a donnée à Surcouf de venger les deux lanceurs tués sur la vergue de misaine.

Ce nouveau désastre ne refroidit en rien, je dois l'avouer, l'ardeur de nos adversaires. Le capitaine Rivington, monté sur son banc de quart, les anime, les soutient, les dirige avec une grande habileté. Je commence, quant à moi, à douter que nous puissions jamais sortir, sinon à notre honneur, du moins à notre avantage, de cet abordage si terrible et où nos forces sont si inférieures, lorsqu'un heureux événement survenant tout à coup me redonne un peu d'espoir.

Le capitaine Rivington, atteint par un éclat de grenade qu'Avriot vient de lancer, est renversé de son banc de quart : on relève l'infortuné, on le soutient, mais il n'a plus que la force de jeter un dernier regard de douleur et d'amour sur ce pavillon anglais que, au moins, il ne verra pas tomber ; puis, sans prononcer une parole, il rend le dernier soupir.

Surcouf, à qui rien n'échappe, est le premier à s'apercevoir de cet événement ; c'est une occasion à saisir, et le rusé et intrépide Breton ne la laissera pas échapper.

« Mes amis, s'écrie-t-il en bondissant, sa hache à la main, du sommet de la drome sur le pont, le capitaine anglais est tué, le navire est à nous ! A coups de hache, maintenant ! Rien que des haches aux premiers rangs !... En serre-file les officiers avec vos piques... Emportons le gaillard d'arrière et la dunette..., c'est là qu'est la victoire. »

Le Breton, joignant l'exemple à la parole, se jette tête baissée sur l'ennemi ; sa hache lance des éclairs et un vide se forme autour du rayon que parcourt son bras ; en le voyant, je crois aux héros d'Homère, et je comprends les exploits de Du Guesclin ! Le combat cesse d'être un combat et devient une boucherie grandiose ; nos hommes escaladent, en les grossissant des corps de quelques-uns, la barricade formée de cadavres qui les sépare du gaillard d'arrière et de la dunette. La lutte a perdu son caractère humain : on se déchire, on se mord, on s'étrangle !

Je devrais peut-être, à présent, décrire quelques-uns des épisodes dont je fus alors témoin, mais je sens que la force me manque. Les nombreuses années qui se sont écoulées depuis l'abordage du *Kent*, en retirant à mon sang sa fougue et sa chaleur, me montrent

aujourd'hui sous un aspect tout autre que celui que je leur trouvais alors les événements de mon passé.

Je demanderai donc la permission de passer sous silence, souvenirs douloureux pour moi, les combattants qui, aux prises sur les pavois du *Kent*, tombent enlacés à la mer et se poignent d'une main tandis qu'ils nagent de l'autre; ceux encore qui, lancés hors du bord par le roulis, sont broyés entre les deux navires. Je reviens à Surcouf.

Le tenace et intrépide Breton a réussi; il s'est enfin emparé du gaillard d'arrière et de la dunette. Les Anglais, épouvantés de son audace, ont fini par lâcher pied et se précipitent dans les écoutilles, hors du bord dans les panneaux, sous les porte-haubans et, surtout, dans la dunette.

La lutte semble terminée. Surcouf fait fermer les panneaux sur nos ennemis, lorsque le second du *Kent*, apprenant la mort de Rivington, abandonne la batterie, où il se trouve, et s'élance sur le pont pour prendre le commandement du navire et continuer le combat.

Heureusement, sa tentative insensée et inopportune ne peut réussir; il trouve le pont en notre pouvoir, et il est obligé de battre de suite en retraite; mais il n'en est pas moins vrai que cette sortie a coûté de nouvelles victimes!

Cette fois, le doute ne nous est plus possible, nous sommes vainqueurs! Pas encore. Le second du *Kent*, exaspéré de l'échec qu'il vient de subir, et ayant sous la main toutes les munitions en abondance, fait pointer dans la batterie, en contrebas, des canons de 18, pour défoncer le tillac du gaillard et nous ensevelir sous ses décombres.

Surcouf — est-ce grâce au hasard? est-ce grâce à son génie? — devine cette intention. Aussitôt, se mettant à la tête de ses hommes d'élite, il se précipite dans la batterie; je le suis.

Le carnage qui a eu lieu sous le pont du vaisseau ne dure pas longtemps, mais il est horrible; cependant, dès que notre capitaine est bien assuré que, cette fois, la victoire ne peut plus nous échapper, il laisse pendre sa hache inerte à son poignet et ne songe plus qu'à sauver des victimes. Il aperçoit, entre

autres Anglais poursuivis, un jeune midshipman qui se défend avec plus de courage que de bonheur, car son sang coule déjà par plusieurs blessures, contre un de nos corsaires.

Surcouf se précipite vers le jeune homme pour le couvrir de sa protection; mais le malheureux, ne comprenant pas la généreuse intention du Breton, lui saute à la gorge et essaie inutilement de le frapper de son poignard, lorsque le nègre Bambou, croyant que la vie de son chef est en danger, cloue d'un coup de lance l'infortuné midshipman dans les bras de Surcouf, qui reçoit son dernier soupir.

L'expédition de la batterie terminée, nous remontons, Surcouf en tête, sur le pont; le combat a cessé partout.

« Plus de morts, plus de sang, mes amis! s'écrie-t-il. Le *Kent* est à nous! Vive la France! Vive la nation! »

Un immense hurra répond à ces paroles, et Surcouf est obéi: le carnage cesse aussitôt. Seulement, nos matelots, excités par le combat, se souviennent de la promesse qui leur a été faite avant l'abordage: ils ont droit à deux heures de la part du diable! Ils s'élancent donc dans l'entrepont et se mettent à enfoncer et à piller les coffres et les colis qui leur tombent sous la main.

Surcouf, qui entend les plaintes que poussent de malheureux Anglais en se voyant dépouillés de leurs effets, devine ce qui se passe, et un nuage assombrit son front. Il est au moment de s'élancer, mais il se retient.

« La parole de Surcouf doit être toujours une chose sacrée, mes amis! » nous dit-il en étouffant un soupir.

Quelques minutes s'écoulent et le bruit continue; seulement, cette fois, des cris de femme se mêlent aux clameurs des pillards.

« Ah! mon Dieu! j'avais oublié la plus belle partie de notre conquête, nous dit Surcouf. Allons à leur aide, mes amis... »

Nous suivons aussitôt notre capitaine, et nous arrivons devant les cabines occupées par les Anglaises: ces dames, effrayées du tumulte qui s'est rapproché d'elles, demandent grâce et merci...

Surcouf les rassure, leur présente ses respectueux hommages avec tout le savoir-vivre

A L'ABORDAGE AVEC SURCOUF

d'un marquis de l'Ancien Régime, s'excuse auprès d'elles du débraillé de sa toilette, s'inquiète de leurs besoins, et ne les quitte qu'en les voyant redevenir calmes et tranquilles.

Parmi ces dames qui, une fois rendues à la liberté et à leurs familles, s'empressèrent de reconnaître avec autant de bonne foi que de reconnaissance les respectueux empressements dont elles avaient été l'objet, se trouvait une princesse allemande, la fille du margrave d'Anspach, qui suivait dans l'Inde son mari, le général Saint John.

Du reste, je ne dois pas oublier d'ajouter que pas un homme de notre équipage ne songea un instant à s'emparer des objets, et il y en avait de fort riches et de grande valeur, qui se trouvaient dans les cabines des passagères. Quant aux deux heures de la part du diable, Surcouf trouva par ses simples exhortations,

car il avait donné sa parole, je l'ai déjà dit, et ne pouvait revenir sur cette promesse, moyen de les réduire considérablement, presque de les annuler.

Pendant que le chirurgien-major de la *Confiance*, M. Lenouvel, de Saint-Malo, s'occupe à soigner les blessés, et que l'on s'empresse de dégager les grappins et l'ancre qui enchaînent notre navire au bâtiment anglais, Surcouf fait venir devant lui le second du *Kent* pour lui demander des explications, et voici ce que nous apprenons :

En juillet 1800, les deux vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes, le *Kent* et la *Queen*, tous deux de 1500 tonneaux et montant chacun 38 canons, transportaient plusieurs compagnies d'infanterie et différents officiers et passagers à Calcutta, lorsque, se trouvant dans la baie de San Salvador, au Brésil, le





feu se déclara à bord de la *Queen*, qu'il consuma entièrement. Son compagnon de route le *Kent* recueillit alors à son bord 250 marins et soldats du navire incendié, ce qui porta son équipage à 437 combattants, sans compter le général Saint John et son état-major.

« Parbleu! mes amis, nous dit Surcouf après ces explications, savez-vous que, amour-propre à part, nous pouvons nous vanter d'avoir assez bien employé notre journée? Il nous a fallu escalader sous une grêle de balles une forteresse trois fois plus haute que notre navire et combattre chacun trois Anglais et demi! Ma foi, je crois que nous avons bien gagné les grogs que le mousse ne va pas tarder à nous apporter!

— Parbleu! Je ne m'étonne plus à présent, Surcouf, dit en riant M. Drieux, qui avait lui-même si fort contribué à notre triomphe,

si, quand nous abattions un ennemi, il s'en présentait deux pour le remplacer, mais ce qui me surprend, c'est que toi, qui devines ce que tu ne vois pas, tu ne te sois pas douté, avant d'aborder le *Kent*, à quel formidable équipage nous allions avoir affaire...

— Laisse donc! Je le savais on ne peut mieux!

— Ah bah! Et tu n'en as rien dit?

— A quoi cela eût-il servi? A décourager l'équipage... Pas si bête... Seulement, je savais bien qu'une fois la besogne commencée mes frères de la côte ne la laisseraient pas inachevée. L'événement a amplement justifié mon espérance! »

Le second du *Kent* nous avoua ensuite, avec une franchise qui lui valut toute notre estime, que le capitaine Rivington, avant le début de l'engagement, avait eu la galanterie de

faire avertir ses passagères que si elles voulaient assister au spectacle d'un corsaire français coulé à fond avec son équipage elles n'avaient qu'à se rendre sur la dunette du *Kent*.

« Le fait est, ajouta le second, que je ne puis me rendre encore compte, messieurs, comment il peut se faire que je me trouve votre prisonnier et que le pavillon du *Kent* soit retourné sens dessus dessous, en signe de défaite. Je ne comprends pas votre succès.

— Dame ! Cela est bien simple, lui répondit Surcouf. J'avais engagé ma parole auprès de mon équipage qu'avant la fin du jour votre navire serait à nous. Cela explique tout : je n'ai jamais manqué à ma parole ! »

Sur le champ de bataille que nous occupions se trouvait comme spectateur un trois-mâts more, sur lequel nous transbordâmes nos prisonniers. Toutefois, Surcouf ne leur accorda la liberté que sous la parole que l'on rendrait un nombre égal au leur des prisonniers français détenus à Calcutta et à Madras.

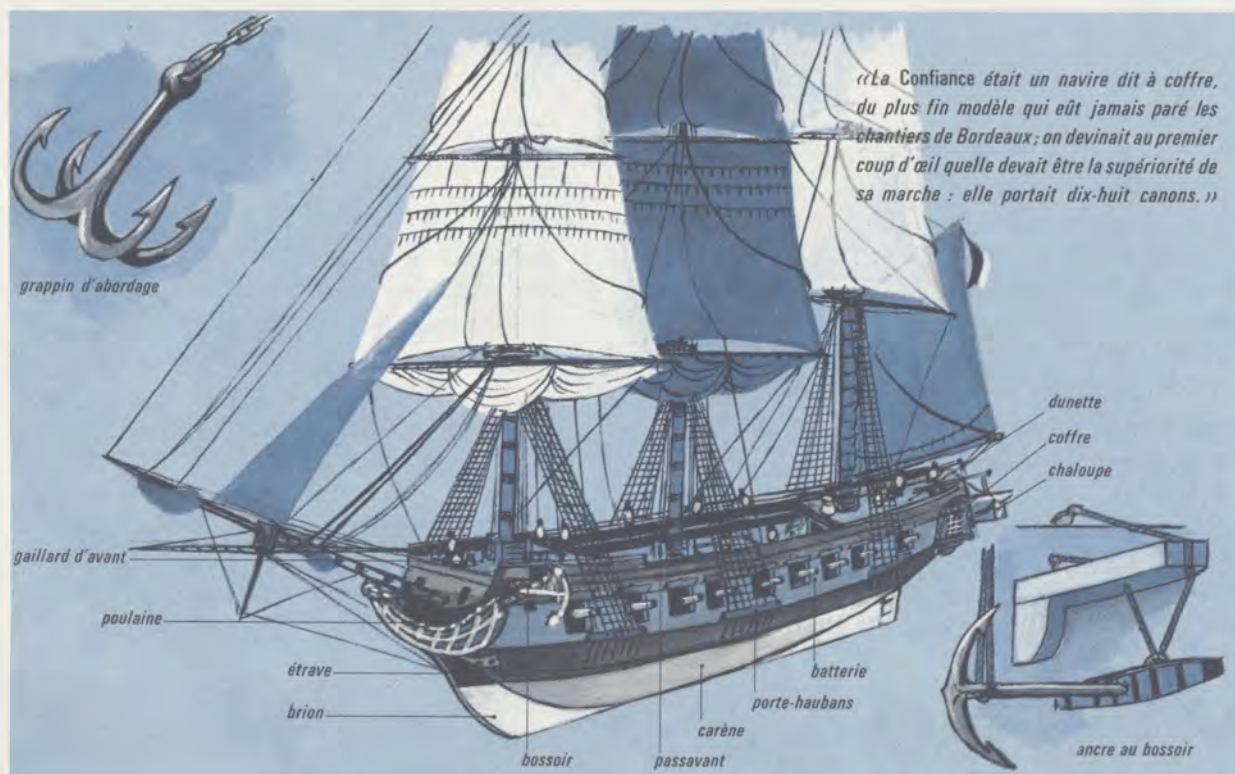
Ces arrangements conclus et terminés, Surcouf, mû par un sentiment de grandeur et de désintéressement partagé par son équipage, laissa emporter aux Anglais, sans vouloir les

visiter, toutes les caisses qu'ils déclarèrent être leur propriété et ne point appartenir à la cargaison.

Quant aux Anglais trop grièvement blessés et dont le transbordement eût pu mettre les jours en danger, ils restèrent avec leurs chirurgiens à bord de la *Confiance* ; malheureusement l'abordage avait été si terrible, si acharné, les blessures étaient, par conséquent, si graves et si profondes que presque pas un d'entre eux n'eût survécu. Ils furent tous emportés, au bout de quelques jours, au milieu de souffrances épouvantables, par le tétanos.

Les avaries des deux navires réparées, M. Drieux passa avec 60 hommes à bord du *Kent*, dont il prit le commandement, et comme cet amarinage, uni à nos pertes, avait réduit nos forces de façon à nous rendre sinon impossible, du moins dangereuse toute nouvelle rencontre, nous nous dirigeâmes naviguant bord à bord vers l'île de France ; nous eûmes le bonheur de l'atteindre sans accident.

Jamais je n'oublierai l'enthousiasme et les transports que causèrent notre apparition et celle de notre magnifique prise parmi les habitants de Port-Maurice.



COQUE DE LA « CONFIANCE »

Concours de saut pour grenouilles

PAR ROBERT DE ROOS

IL y a un siècle, Mark Twain publiait un conte humoristique intitulé *La Célèbre Grenouille sauteuse du comté de Calaveras*. Cette petite histoire de fraude, typique des mœurs du Far West au siècle dernier, est celle d'un étranger qui pénètre dans un camp de chercheurs d'or et leste si bien de petits plombs de chasse la grenouille sauteuse championne que celle-ci, le moment venu de sauter, « demeure plantée là comme une église, aussi incapable de remuer que si elle était ancrée dans le sol ». C'est cette histoire-là qui ouvrit à Mark Twain les portes de la célébrité.

Certain dimanche de mai 1965, par un soleil radieux, apparemment destiné à honorer la mémoire du grand humoriste américain, 23 000 personnes étaient rassemblées à Angels Camp, en Californie, pour assister à un événement sportif extravagant, nommé le jubilé du Jumping des grenouilles.

C'était le dernier jour de la folle période que vit tous les ans Angels Camp. Le jubilé de cette année devait son importance considérable au fait que 1965 marque le centième anniversaire de la publication du conte de Mark Twain.

Cette année-là, donc, 42 grenouilles, championnes sélectionnées sur 2 000 candidates aux éliminatoires internationales, se préparaient à affronter l'épreuve finale. Il y avait là les plus « sauteuses » des grenouilles d'Amérique, des *Rana catesbeiana* pour la plupart, plus une unique étrangère qualifiée, venue d'Afrique. 1 000 dollars (5 000 F) devaient revenir à la championne capable de battre en trois sauts le record du monde, établi à 5,21 m, ou, à défaut de record mondial, 300 dollars (1 500 F) seraient attribués à la mieux placée.

Nuclear Ned, originaire du comté de Clark, dans le Nevada, était la grande favorite du peloton. Dans une compétition préliminaire,

au Nevada, Ned avait sauté la distance prodigieuse de 5,72 m. Elle arriva en Californie dans une caisse doublée de plomb.

L'africaine aussi inquiétait vivement les concurrents. Les organisateurs n'avaient pas oublié que, au Jubilé de 1950, un spécimen africain avait failli gagner. Cette année-là, c'était une petite rainette que Jonathan Leakey, de Johannesburg, fit inscrire.

« Elle mesurait à peu près 5 centimètres, m'a raconté mon turfiste enragé, et ses pattes étaient deux fois plus longues que son corps. Le plus bizarre, c'était son museau pointu. »

Au cours de l'épreuve préliminaire, cette grenouille africaine sauta 8,53 m, presque le double du record mondial de l'époque. Mais quand, pour le grand événement, on la posa sur la plate-forme de départ, elle y resta figée, clignant de l'œil. Elle devait sauter dans les quinze secondes, à moins d'être disqualifiée, mais rien ne put la faire bouger. Enfin, au bout de dix-huit secondes, elle se décida et bondit à 9,75 m. A trois secondes près, les grenouilles américaines avaient failli connaître une humiliation éternelle, et l'impression en était demeurée vivace. C'est pourquoi la seule mention d'une grenouille africaine faisait battre les cœurs.

« Vous connaissez les règles, cria Vrlé Minto, organisateur de la fête et « maire de la Cité des grenouilles ». Trois bonds, à partir de la plate-forme, et interdiction de toucher aux concurrentes après leur premier saut. La distance qui compte est celle qui sépare la plate-forme de départ du point où atterrit la grenouille après son troisième saut. »

Cela paraît simple, mais il est peu de créatures aussi perverses que la grenouille. Rien de plus imprévisible que ses bonds. On en a vu sauter de façon absolument désordonnée, pour se retrouver finalement dans le cercle de départ, ou bien encore accomplir trois

CONCOURS DE SAUT POUR GRENOUILLES

malheureux petits sauts (qui comptent) puis, d'un bond (qui ne compte pas), s'envoler pour atterrir sur une grosse caisse parmi l'orchestre, à 1,80 m de distance. La grenouille garde au milieu de tout cela un certain air de dignité, de confiante gravité, qui rappelle beaucoup celui d'un banquier dans la force de l'âge. Quant à ses « jockeys », ils oublient toutes les bonnes manières qu'on a jamais pu leur inculquer.

La compétition de 1965 fut une bruyante



rigolade. A peine avait-on posé une concurrente dans le cercle de départ que son jockey frappait le sol des deux mains, tapait du pied, sifflait, houspillait son « pur-sang ». Il y avait là des jockeys de tous les gabarits et de tous les genres : des messieurs barbus, des petites filles aux cheveux d'or et des filles moins petites aux cheveux d'or et aux pantalons collants. Chacun a sa méthode pour inciter son champion à quitter la plate-forme. Bien que ce soit mal vu, certains dissimulent des épingles au bout de leurs chaussures et font démarrer leur grenouille en lui infligeant une piqûre douloureuse.

Pour obtenir un départ en trombe, la technique normale consiste en un coup vigoureux au derrière ou en une tape légère sous le menton ; mais nul ne sait en réalité ce qui

déclenche chez une grenouille l'envie de sauter. Une fois qu'elle a quitté la plate-forme, le jockey la poursuit, s'accroupit, tape du pied, pousse des cris, supplie, exhorte, siffle et s'époumone. La foule crie des conseils et lance des coups de sifflet.

Nonobstant son magnifique potentiel, Nuclear Ned atterrit seulement à 2,79 m de son point de départ. Marko, qui s'était qualifiée en sautant 3,75 m, fit de grands efforts, à trois reprises, pour retomber en plein dans le cercle de départ. La dernière à partir remporta la victoire. Hops, de l'écurie Leonard Hall et Bill Proctor, de Lafayette (Californie), gagna les 300 dollars, ayant franchi en trois bonds 4,48 m. En 1964, Rusty, poulain de la même écurie, avait établi le record du monde.

Quand on lui demanda sur quels critères il établissait le pronostic d'une championne en puissance, Proctor répondit :

« Ben, on essaie de ramasser celles qui font des grands sauts en ligne droite. Le reste, c'est un secret. »

La célèbre histoire de Mark Twain s'appuyant sur la fraude, on peut s'attendre à voir toutes sortes de truquages fleurir à l'occasion du Jumping des grenouilles.

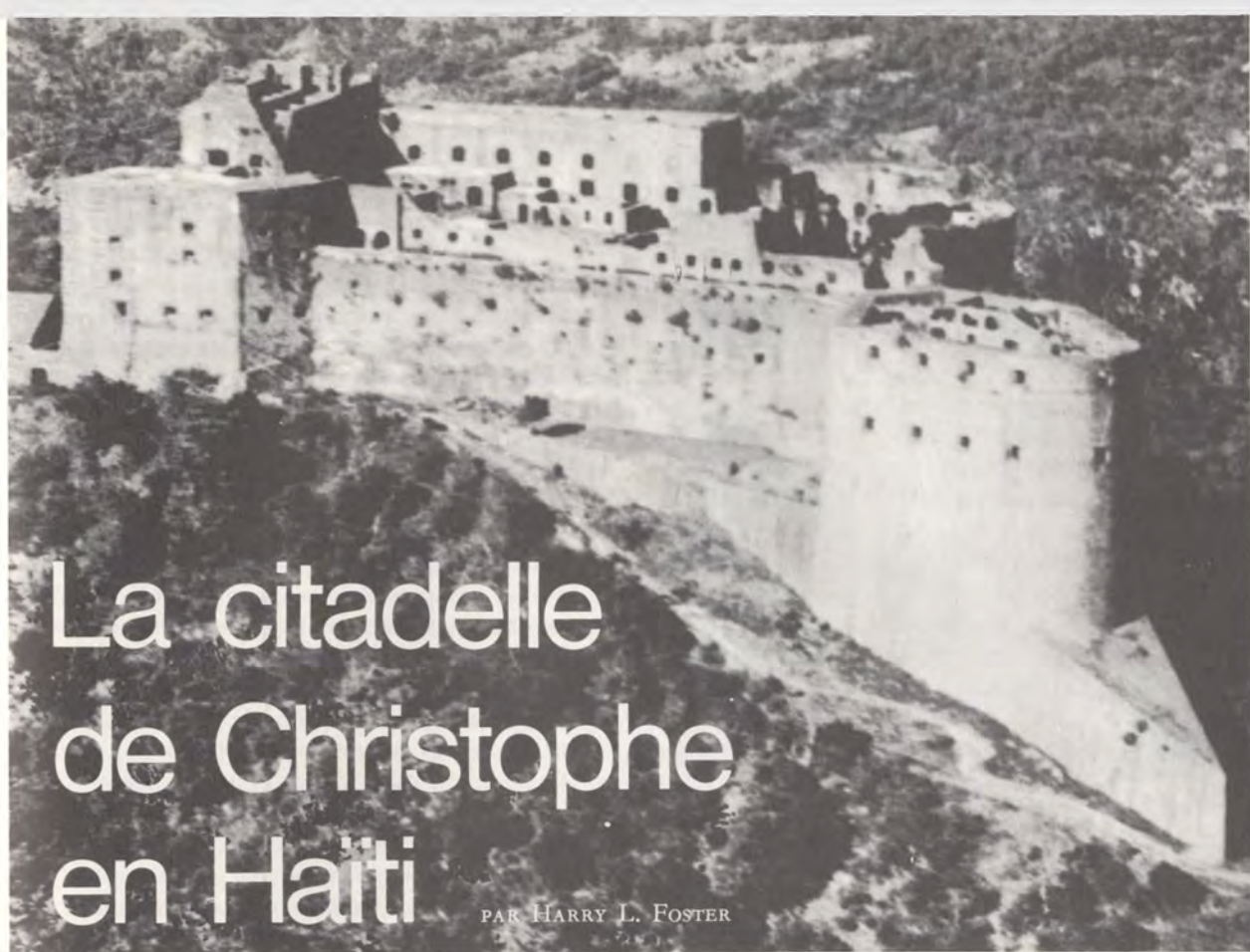
« La bière est l'arme favorite des tricheurs, déclare Vrle Minto. Elle fait littéralement bondir les grenouilles. Une fois, aussi, nous avons remarqué sur la tête d'une concurrente une bosse et des points de suture. Celle-là quitta la plate-forme de départ comme l'éclair, mais pour retomber 15 centimètres plus loin ; après quoi elle se mit à sauter en rond indéfiniment. Son jockey était écœuré.

« Je croyais, cria-t-il, que tu m'avais dit que tu pouvais la guider. »

On découvrit à l'arrière-plan un type muni d'un système de téléguidage pour avion miniature. Ils avaient cousu un récepteur sous la peau du crâne de leur candidate.

Le gouverneur de l'Arkansas envoya certaine fois une grenouille qui mesurait 74 centimètres du bout du museau à la pointe des orteils.

« Aucun d'entre nous n'en avait jamais vu de si grande, raconte Minto, mais elle était tellement énorme qu'elle ne pouvait pas décoller. »



La citadelle de Christophe en Haïti

PAR HARRY L. FOSTER

COMME nous venions d'écraser notre cinquième chèvre, mon ami, qui était au volant, se tourna vers moi.

« Pardon ! dit-il. Excusez-moi de vous secouer autant, mais on n'arriverait jamais nulle part, ici, s'il fallait ralentir pour si peu. »

Nous roulions, sur une des routes construites pendant l'occupation américaine par les ingénieurs de la Marine des États-Unis, vers notre dernier objectif : la forteresse du célèbre souverain noir, isolée sur un piton au milieu de la jungle, sur la côte nord de l'île.

Haïti, la plus considérable des Grandes Antilles après Cuba, est montagneuse et déchiquetée. Si l'on en croit les chroniqueurs, Christophe Colomb, pour donner à la reine Isabelle une idée de son relief tourmenté, chiffonna une feuille de papier en disant : « L'île ressemble à peu près à ça. »

Au crépuscule, nous avons atteint une ancienne ville à l'architecture massive, aux fenêtres grillées — Cap-Haïtien, « la cité des massacres ». C'est la ville la plus célèbre dans l'histoire d'Haïti, jadis appelée Saint-Domingue.

Le hameau de pêcheurs de Petite-Anse n'en est pas éloigné. Colomb y prit terre en 1492 ; il devait y établir le premier ouvrage fortifié du Nouveau Monde. Lorsque les Espagnols, à la recherche de l'or, eurent quitté les lieux, les colons

français s'y installèrent et fondèrent des plantations de canne à sucre et de café, important des esclaves africains en si grand nombre qu'ils eurent bientôt lieu de les craindre et qu'ils réprimèrent brutalement leurs mutineries. Sur la place centrale de Cap-Haïtien, les esclaves rebelles étaient écartelés ou brûlés vifs.

Enfin, l'orage qui couvait éclata. Sous la conduite de chefs comme Toussaint Louverture, Dessalines et autres, les Noirs se retournèrent contre leurs maîtres. Pour se venger de la cruauté avec laquelle on les avait souvent traités, ils ravagèrent les possessions françaises, délogeant sans pitié les Blancs de leurs cachettes pour les massacrer. Bonaparte envoya son beau-frère, le général Leclerc, avec un corps expéditionnaire, pour étouffer la révolte, mais les troupes françaises succombèrent en masse à la fièvre jaune, et ce fut une tentative ruineuse. En 1803, la France renonça à Haïti, qui devint la « République noire ».

Dans le village disséminé de Milot, où s'amorce la piste cavalière qui mène à la citadelle, le palais de Sans-Souci donne au voyageur un premier témoignage de la gloire de Christophe.

L'ancien esclave affranchi, élu président aux premiers jours de la République, ne s'était pas contenté de ce titre trop plébien ; en 1811, il s'était proclamé roi sous le nom de Henri I^{er}.

LA CITADELLE DE CHRISTOPHE, EN HAÏTI

Pourquoi Henri ? Parce que, dit-on, il n'avait jamais pu apprendre à écrire « Christophe » pour signer ses ordonnances. Mais si son instruction laissait à désirer, Sa Majesté ne manquait ni d'énergie ni d'imagination. Un roi doit avoir des courtisans. Il créa donc une noblesse de trois princes, huit ducs, vingt comtes, quarante barons, et une foule d'autres notabilités moins spectaculaires. En son palais de Milot, il entretenait une cour dont la pompe et la splendeur ne le cédaient en rien aux cours européennes.

Aujourd'hui, bien sûr, la gloire de Sans-Souci s'est évanouie. Pourtant, malgré les toits écroulés, malgré les arbres montés à l'assaut des pans de murs, cet amas de ruines reste grandiose. C'était de loin la plus somptueuse des résidences de Christophe — on prétend qu'il en avait vingt et une ! On avait détourné un cours d'eau, qui coulait désormais au-dessous de Sans-Souci et rafraîchissait l'air. Le sol était dallé de marbre ; les murs, revêtus de boiseries sculptées dans les bois les plus beaux et les plus durs, étaient ornés de trésors de l'art européen. Encore que Sa Majesté fût incapable de lire, elle n'en avait pas moins tenu à posséder une bibliothèque considérable. Et, comme la citadelle haut perchée vers laquelle nous nous dirigeons, Sans-Souci comptait parmi les plus belles réalisations du Nouveau Monde.

La citadelle elle-même, où nous arrivâmes le lendemain, se dressait sur le plus haut sommet de la chaîne montagneuse, à des centaines de pieds au-dessus de la piste en lacet, détachant sur le ciel très bleu ses épais créneaux.

Comment les Haïtiens la construisirent-ils ? Nul ne le saura jamais. Elle est perchée en pleine montagne, à des kilomètres et des kilomètres de partout, abordable seulement par de pauvres sentiers abrupts, le long desquels les Noirs, au prix d'efforts insensés, ont dû charrier des blocs géants et des centaines d'énormes canons. Seule la crainte a pu leur en donner la force — crainte du retour des Français et, plus encore, terreur de Christophe.

On a souvent décrit ses méthodes irrésistibles. Un jour, il rencontra une équipe de travailleurs en train de peiner sur une pièce d'artillerie particulièrement énorme.

« C'est trop lourd ! se plaignirent les malheureux. Nous ne sommes pas assez nombreux. »

Froidement, Sa Majesté les fit aligner et abattit au pistolet un homme sur trois.

« Que cet exemple décuple vos forces, sinon j'exécuterai un homme sur deux ! »

Et le canon mastodonte gravit la pente.

Des histoires courent aussi d'un passage secret, d'un souterrain qui aurait relié Milot à la forteresse. Si ce passage a jamais existé, Christophe en a emporté le secret dans sa tombe, car, une fois la citadelle construite, il tua tous ceux qui pouvaient le connaître. Le dernier à périr fut, dit-on, Besse, l'ingénieur mulâtre. Il se trouvait debout, près de Christophe, dominant le parapet le plus haut du chef-d'œuvre enfin terminé.

« Nous sommes tous les deux seuls, maintenant, à connaître les secrets, n'est-ce pas ? » interrogea Christophe.

— En effet, Votre Majesté !



— Parfait ! dit Christophe, et, d'une poussée, il précipita son compagnon dans le vide. Désormais, je serai le seul. »

Les parois de la forteresse, construite sur cinq étages, s'élevaient dans le prolongement de l'à-pic, ce qui augmentait d'autant leur hauteur. On ne pénétrait que par un sombre portail à l'étage inférieur, où avaient été ménagées des oubliettes si étroites que les prisonniers étaient contraints de s'y tenir debout, souvent jusqu'à ce qu'ils en meurent d'épuisement.

Nous fûmes soulagés de trouver l'escalier et de monter jusqu'aux longs couloirs percés de meurtrières, où les grosses pièces restaient encore pointées sur les escarpements, guettant des ennemis fantômes. Les affûts de bois, presque pourris, s'étaient affaissés, inclinant les canons suivant des angles absurdes. Et partout, en tas croulants, en pyramides, s'amoncelaient des boulets.

Rien de ce qui pouvait avoir une importance militaire n'avait été négligé dans la construction. Flânant parmi les ruines, nous découvrîmes des boulangeries, des arsenaux, des infirmeries. Le faite des murs était combiné pour recueillir les eaux de pluie et les déverser dans d'énormes citernes situées plus bas. Dans ce qui avait dû être la cuisine s'ouvraient même des glissières, pour l'expulsion des ordures de la garnison.

Pourtant la beauté non plus n'avait pas été négligée. L'architecture n'avait rien de conventionnel. Bien qu'il n'y eût pas deux tours identiques, l'ensemble était réellement sublime. Nous surplombions un monde de pics enchevêtrés ; loin vers le nord, on apercevait un bout de mer ou l'ovale d'une baie ceinturée de falaises. Nous n'osions trop regarder directement au-dessous : la pensée de Besse et de tant d'autres victimes poussées allégrement dans l'abîme, à cet endroit même, s'imposait trop vivement à notre esprit.

Curieux personnage que ce Christophe ! La tradition veut qu'il ait enfoui un trésor sous son château et placé une grosse fortune en Europe, pour le cas où il aurait été obligé de fuir. Il savait que, tôt ou tard, se produirait l'inévitable révolution ; cette perspective ne l'effrayait pas. Mais un jour, soudain, ce robuste géant s'effondra. La nouvelle se répandit que Christophe avait eu une attaque. L'insurrection éclata aussitôt. Les séditions marchaient sur son repaire. Sa Majesté, théâtrale jusqu'au dénouement, donna ses instructions pour mettre sa famille à l'abri, puis chargea son pistolet d'une balle d'or pur fondue à cette intention et, tranquillement, se la tira dans la tête. Henri I^{er} était alors âgé de cinquante-trois ans.



B



C

A Sans-Souci, le Versailles des tropiques, n'est plus, hélas ! qu'un grandiose amas de ruines.

B Ce buste gracieux rappelle les fastes d'un règne qui voulut marquer l'histoire.

C Sur les remparts de la citadelle, des bouches à feu, par dizaines, gisent abandonnées.

D Le canon somptueusement décoré du roi Henri I^{er} de Haïti.

E Ainsi passe toute gloire !... Le modeste tombeau du fastueux dictateur noir.



D

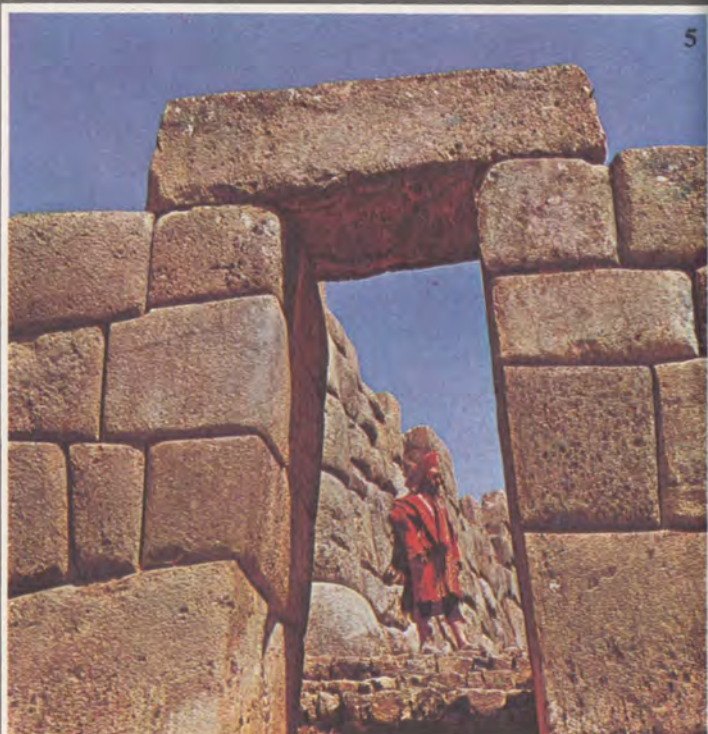


E



PORTES MONUMENTALES

1. Maroc, Meknès : porte Bāb al-Mansūr (XVIII^e s.).
2. Inde, Fatehpur Sikri : porte de la Victoire (XVI^e s.).
3. Grèce, Rhodes : porte de la Marine (XV^e s.).
4. Chine, Pékin : porte de la Pureté Céleste, entrée de la Cité interdite (XV^e s.).
5. Pérou, Cuzco : forteresse Sacsayhuaman (XV^e s.).
6. Allemagne, Lübeck : Holstentor (XV^e s.).
7. Égypte, Karnak : porte de mur d'enceinte (avant notre ère).
8. France, Carcassonne : porte d'Aude (XIII^e s.).
9. Italie, Sienne : Porta Romana (XIV^e s.).
10. Canada, Québec : porte Saint-Louis (XIX^e s.).





6



8



9



7



10

LES CALCULATEURS ELECTRONIQUES

PAR PIERRE GROSS

Vous avez certainement entendu parler de ces gros ensembles de calcul qui permettent de résoudre très rapidement les problèmes les plus divers, depuis le calcul de la trajectoire d'un satellite jusqu'à la gestion des comptes bancaires, et vous vous êtes certainement demandé : « Comment cela peut-il marcher ? »

Ces grands calculateurs, appelés ordinateurs, font appel aux techniques les plus avancées, mais leur conception de base est relativement simple.

Un ordinateur n'est rien d'autre qu'un robot, qui révisé à grande vitesse le contenu de ses mémoires.

Imaginez une quincaillerie tapissée d'un grand nombre de petits tiroirs contenant des clous, des vis, etc.

Le quincaillier repère chaque tiroir par un numérotage. S'il veut un piton, il ira le chercher, par exemple, dans le tiroir 25 : « 25 » est ce qu'on appelle l'adresse.

Supposez maintenant que chaque tiroir renferme, inscrit sur une feuille de papier, un nombre (et un seul) et vous aurez une image, assez grossière il est vrai, de la mémoire d'un ordinateur.

Un ordinateur est donc d'abord une mémoire ou, plutôt, une série de mémoires, car nous verrons qu'il y en a de plusieurs types.

Pour « manipuler » les informations données, c'est-à-dire effectuer des opérations telles que : « Prendre le contenu de 25, le multiplier par le contenu de 50 et le ranger dans 30 », l'ordinateur dispose d'un organe, appelé généralement unité centrale, qui non seulement effectue les opérations demandées, mais encore agit comme un chef d'orchestre et synchronise les divers travaux à effectuer.

Lorsque les calculs sont faits et que les résultats sont emmagasinés dans les mémoires, ils sont alors transférés dans des organes dits *de sortie*, qui les transforment de manière à nous les rendre accessibles.

Enfin, j'ai dit que l'ordinateur n'était qu'un robot ; il faut donc lui donner des ordres, sous forme d'une suite d'« instructions », qui constituent son programme. Ce dernier est enregistré dans les mémoires, les instructions y étant consignées à la queue leu leu.

Avant d'aller plus loin, voyons comment circule l'information et reprenons l'exemple de notre quincaillier.

Supposons que ce commerçant dispose d'un aide, un peu simplet, mais très consciencieux, qui sache effectuer quelques opérations élémentaires (transfert d'un nombre, c'est-à-dire déplacement de ce nombre d'un casier dans un autre, opérations arithmétiques, etc.). Chacune d'elles est affectée d'un numéro que connaît notre employé. Il sait, par exemple, qu'à 4 correspond une addition, à 5 une soustraction, etc. Si on lui indique ces numéros, il effectuera fidèlement les opérations correspondantes.

Le quincaillier écrira donc son programme de la manière suivante :

4 — 35, 34, 34 (*1^{re} instruction*)
5 — 25, 32, 32 (*2^e instruction*)

Ce qui veut dire : (4) additionner le contenu du tiroir 35 avec le contenu du tiroir 34 et mettre le résultat dans le tiroir 34. Puis (5), soustraire le contenu du tiroir 25 de celui du tiroir 32 et mettre le résultat dans le tiroir 32, etc.

Il rangera ensuite ces instructions, une par casier, dans des casiers successifs, numérotés, par exemple, de 1 à 100 si son programme

comportait 100 instructions. Puis il placera les nombres avec lesquels doivent être effectuées les opérations dans les tiroirs dont les adresses correspondent à ses instructions.

L'employé ouvrira alors le premier casier et déchiffrera la première instruction, prendra le nombre déposé dans le tiroir 35, ajoutera le contenu du tiroir 34 et rangera le résultat de cette addition dans le tiroir 34, etc.

Supposons enfin que l'employé dispose d'une machine à écrire. Si la dernière instruction lui ordonne, toujours en code chiffré, de « taper le contenu de 34 », il s'exécutera, et le quinquillier pourra lire aussitôt, noir sur blanc, le résultat de l'addition.

Complétons notre petite histoire en disant qu'il existe, dans l'arrière-boutique, d'autres casiers contenant depuis longtemps d'autres programmes repérés par des noms, et que le quinquillier peut demander à son employé de les utiliser, en lui disant par exemple : « Effectuer le programme ALFA avant de faire l'opération suivante. » Nous aurons ainsi l'image d'un appel à une mémoire extérieure.

Revenons à notre ordinateur.

L'aide-quinquillier est l'image de l'unité centrale, les casiers du magasin figurent les mémoires rapides, les casiers de l'arrière-boutique représentent les mémoires à accès plus lent, et la machine à écrire joue le rôle des organes de sortie.

Dans notre hypothèse, le programme était directement mis dans les mémoires par le quinquillier. Dans un ordinateur, le programme est écrit sur un support et transféré dans les mémoires de la machine par un organe d'entrée.

Voyons maintenant comment sont réalisés ces différents organes.

Tout d'abord, à tout seigneur tout honneur, l'unité centrale.

Elle est constituée de circuits à transistors et comporte des registres, un opérateur arithmétique et une horloge électronique.

Les registres sont des mémoires temporaires capables d'enregistrer un seul nombre. Ils reçoivent, les uns, le code de l'opération

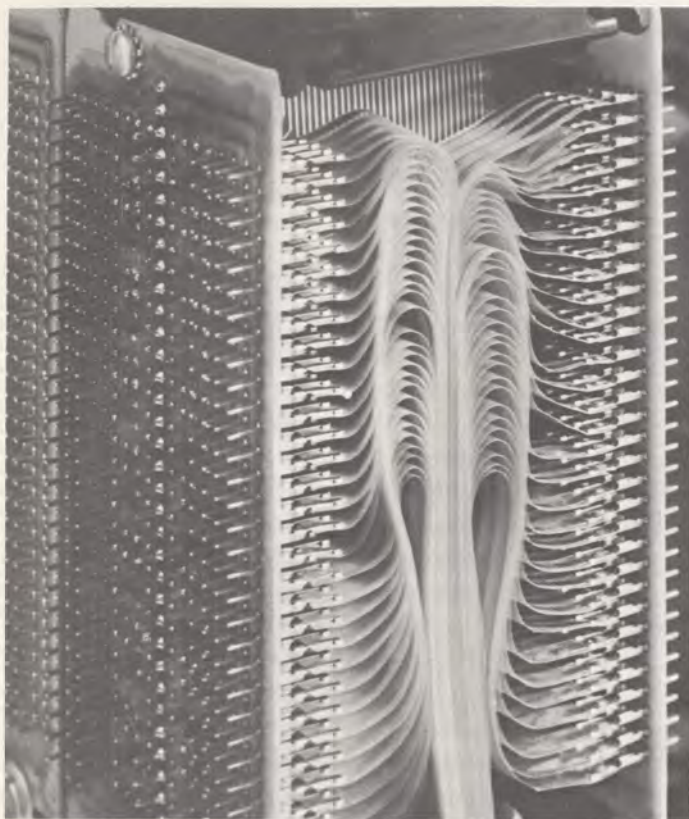
à effectuer (registres opération), les autres, les adresses des mémoires (registres adresses) contenant les nombres sur lesquels s'effectuent les opérations. D'autres servent à conserver momentanément les nombres avant leur transfert vers une mémoire ou, au contraire, après transfert, à partir d'une mémoire vers l'unité centrale. Ce sont les registres d'entrée et de sortie. D'autres registres permettent des stockages d'information en cours d'opérations.

L'opérateur teste le contenu des registres opération et adresses, puis effectue le travail qui lui est demandé (transfert, opération arithmétique, comparaison, etc.).

Enfin, l'horloge électronique permet de minuter chaque opération élémentaire, un peu à la manière d'un métronome, en envoyant des impulsions de commandes à intervalles réguliers. Les opérations se font en 1, 2 ou plusieurs de ces intervalles. L'intervalle de temps entre chaque impulsion est le cycle de base de l'ordinateur. Pour vous donner une idée de la rapidité du calcul, sachez que le cycle de base va de quelques millièmes de seconde à quelques centièmes de milliardième de seconde, et qu'une addition, par exemple, est faite en deux ou trois cycles (1 milliardième de seconde s'appelle une microseconde, 1 milliardième de seconde, une nanoseconde).

Les informations sont stockées dans les mémoires. Comme nous l'avons vu plus haut, certaines mémoires sont à accès rapide, d'autres à accès plus lent.

L'ordinateur utilise, comme mémoires rapides, soit des mémoires statiques, soit des mémoires dynamiques. Dans les premières, l'information élémentaire est, le plus souvent, enregistrée sur des petits tores, ou anneaux de quelques millimètres de diamètre, en matière ferro-magnétique, appelés ferrites. Dans les secondes, on se sert d'un tambour tournant à grande vitesse (de l'ordre de 1 000 tr/mn) ; on y enregistre les informations sur des « pistes », un peu comme dans les très vieux phonographes à cylindre, mais la cire est ici remplacée par un enduit ferro-magnétique. Dans ces mémoires, le cycle lecture-écriture,



IBM 360, modèle 40. Circuits standards sur matière plastique.

c'est-à-dire le temps de transfert d'un nombre d'une adresse à une autre, est de l'ordre de quelques millièmes de seconde, parfois moins.

En cours de calcul, et pendant la plupart des opérations, des échanges d'informations se font entre ces mémoires et l'U. C. (unité centrale). Les temps de lecture et d'écriture sont extrêmement rapides, mais ces mémoires ont le gros défaut d'être très onéreuses à fabriquer. Aussi l'ordinateur dispose-t-il de mémoires à accès moins rapide, mais moins chères, qui contiennent des informations auxquelles on fait appel de temps à autre. Ce sont souvent des programmes entiers qui sont, en temps utile, transférés, pour exécution, des mémoires lentes dans les mémoires rapides. Les mémoires de ce type les plus utilisées sont les bandes magnétiques, d'une part, et les disques magnétiques, d'autre part.

Les premières se présentent — mais en beaucoup plus grand — comme les bandes de votre magnétophone. Les disques ressemblent à ceux de votre électrophone, mais, au lieu d'être en cire, ils sont métalliques et recouverts d'une couche ferro-magnétique.

Nous savons que le résultat de l'exécution du programme se fait connaître grâce aux organes de sortie. Dans notre quincaillerie, l'employé tapait sur une machine à écrire les informations obtenues. Ici, des machines à écrire sont parfois utilisées comme organes de sortie, mais, comme elles sont lentes, on leur préfère souvent des imprimantes rapides, qui écrivent jusqu'à plus de 1 000 lignes à la minute.

On peut désirer que les résultats ne soient pas imprimés, mais présentés soit sur des cartes ou des bandes perforées, soit sur des disques ou des bandes magnétiques.

On aura alors, pour organes de sortie, des perforateurs de cartes ou de bandes, ou bien des lecteurs de disques ou de bandes magnétiques. Ici, le mot « lecture » est restrictif, car ces appareils permettent non seulement de lire, mais aussi d'écrire sur disques ou bandes magnétiques.

Nous savons que notre robot doit recevoir un programme et des données (c'est-à-dire les nombres sur lesquels s'effectueront les opérations). Programme et données, lorsqu'ils entrent pour la première fois dans les mémoires du calculateur, ont pour support la carte perforée ou la bande perforée.

L'ordinateur comporte donc des organes d'entrée, lecteurs de cartes ou de bandes perforées.

Lorsque le technicien — ou programmeur — a établi son programme, il tape ses instructions sur une machine munie d'un clavier de machine à écrire. Suivant le type de machine utilisé, des cartes ou des bandes sont perforées suivant les codes convenables.

Enfin, puisque l'ordinateur n'est qu'un robot, il faut bien que l'homme puisse le commander et le surveiller. Cette mission est accomplie par un pupitre de commande. Sur ce dernier, des boutons permettent de donner des ordres à l'ordinateur et de surveiller son bon fonctionnement.

Il est intéressant de noter que les ordinateurs modernes sont modulaires, c'est-à-dire que, comme avec un meccano, on peut, à partir d'une unité centrale déterminée, ajouter ou retrancher des mémoires et des organes

de sortie ou d'entrée, pour l'adapter aux besoins.

Le tableau 1 montre une configuration possible et la circulation des informations dans un ordinateur de ce type.

Supposons que nous ayons à notre disposition un ordinateur, avec son unité centrale, et ses unités d'entrée et de sortie.

Il faut maintenant le programmer.

Dans le cas de notre quincaillier, le patron donnait à son employé une suite de quatre numéros : le premier indiquait, en code, l'opération à effectuer (4 pour une addition, 5 pour une soustraction, etc.); les deux suivants indiquaient les adresses, c'est-à-dire désignaient les tiroirs où se trouvaient les nombres avec lesquels devait s'effectuer l'opération, le résultat devant être placé dans le tiroir désigné par le dernier numéro.

On simplifie généralement en ne mettant que deux adresses, les résultats de l'opération prenant la place du 2^e numéro.

Par exemple, 4 — 31, 36 signifiera : additionner le contenu du tiroir 31 avec celui du tiroir 36 et mettre le résultat dans le 36.

Le programmeur peut agir de même et écrire son programme en langage machine.

Disposant d'un code opération (4 = addition, 5 = soustraction, etc.) et désignant les mémoires par leur adresse, il perfore les cartes ou bandes avec une machine appelée perforatrice. L'information sera lue par le lecteur de cartes ou de bandes et introduite dans l'ordinateur.

Bien entendu, il faut également introduire dans celui-ci les données. Sur cartes ou sur bandes perforées, elles sont, comme le programme, lues par le lecteur de cartes ou de bandes.

C'est ainsi que l'on procédait autrefois, il y a une quinzaine d'années !

Depuis cette période héroïque, l'appel à des sous-programmes a constitué un des premiers progrès substantiels. Lorsqu'une même suite d'instructions, ou séquence, se trouve souvent répétée dans un programme (par exemple : calcul de racines carrées, de cosinus, etc.), on fait un sous-programme avec cette séquence. Toutes les fois qu'il en

a besoin, le programme principal appelle le sous-programme, la machine l'exécute, puis revient à l'instruction suivante du programme appelant (tableau 2). Dans notre quincaillerie, les sous-programmes seraient entreposés dans les casiers de l'arrière-boutique.

Bientôt on a senti le besoin de transcrire le programme non plus sous forme numérique, mais sous forme alphabétique.

Au lieu d'écrire : 4 — 34, 35, pour spécifier l'addition du contenu de 34 à celui de 35, on écrit, par exemple : ADD — *a*, *b* en laissant au calculateur le soin de transformer ADD en 4 et de remplacer *a* et *b* par des adresses.

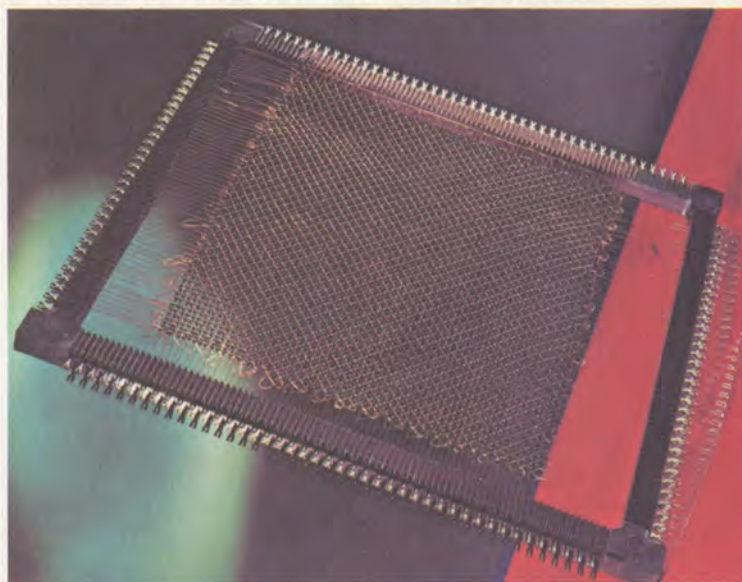
Là aussi, à la fin de son programme, le programmeur devra spécifier les données à mettre dans les mémoires d'adresses symboliques *a* et *b*.

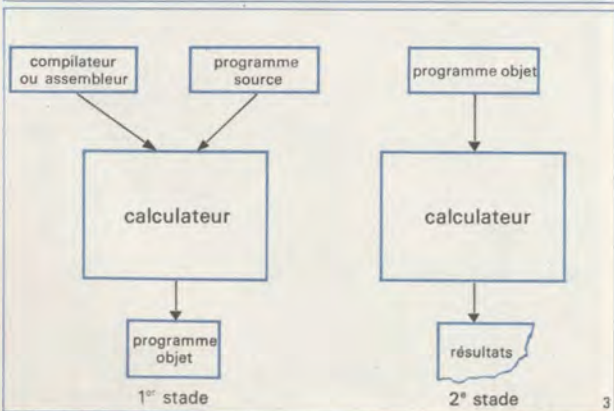
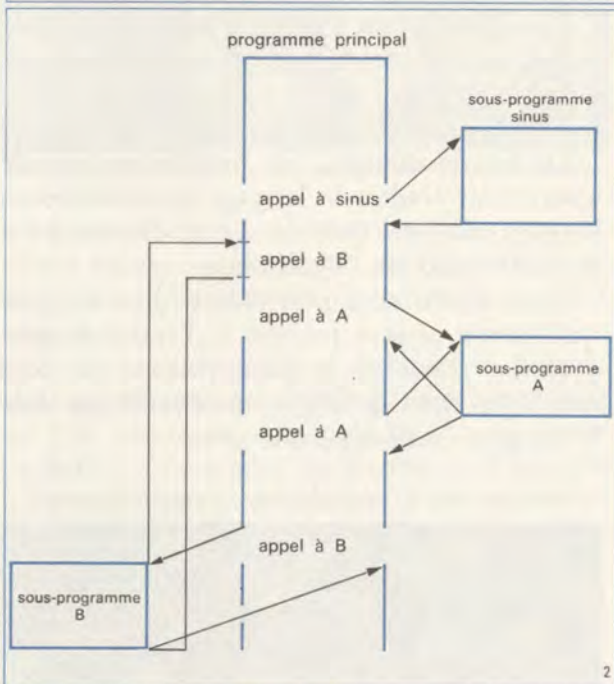
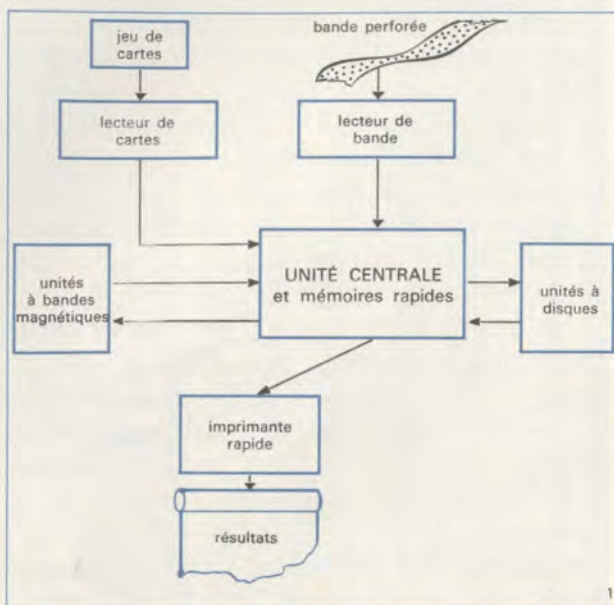
C'est ainsi qu'on a créé les langages symboliques, en opposition avec le langage machine, dans lequel les codes sont numériques et les adresses effectivement indiquées.

En fin de compte, un programme appelé assembleur traduit le langage symbolique en langage machine (tableau 3), ce dernier étant le seul connu de l'ordinateur.

On a voulu aller plus loin et l'on a pensé qu'il serait plus « parlant » d'écrire le programme sous une forme voisine de celle employée dans la langue maternelle ou dans le langage mathématique usuel.

Placée au cœur de l'unité centrale, la mémoire à ferrites.





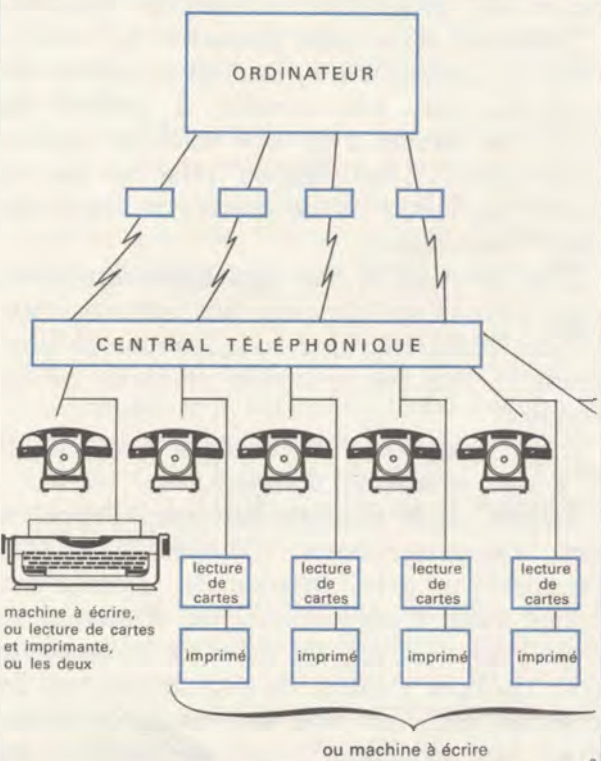
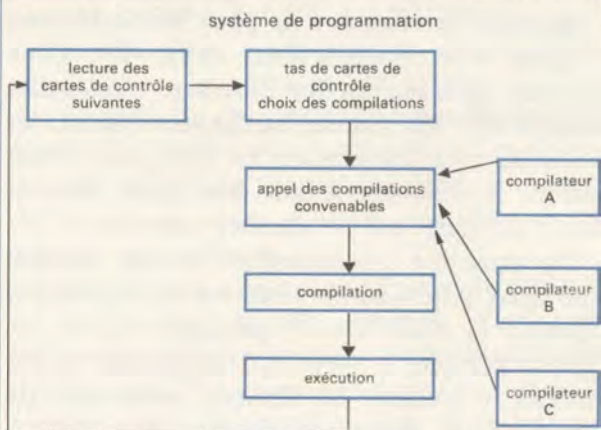
Comparaison des langages

Nous voulons calculer Z tel que

$$Z = (B + C)^2 - R$$

Cette relation se programmera, ainsi, par exemple, dans les langages machine, symbolique et automatique :

langage machine	langage symbolique	langage automatique
4 - 31, 36	ADD - b, c	$Z = (B + C)^2 - R$
12 - 36, 36	MULT - c, c	
5 - 36, 27	SOUS - c, d	
(résultats dans mémoires 36, 36 ou 27)	(résultats dans mémoires c, c ou d)	(résultat dans mémoire Z)



Par exemple : $Y = A + B$ signifie : faire l'addition du contenu de A et de B et mettre le résultat dans la mémoire Y.

La formule « ÉCRIRE (Y) » veut dire : transcrire le contenu de Y sur une imprimante, une machine à écrire ou tout autre organe de sortie.

Ainsi fut créé ce que l'on appelle le langage automatique. Comme pour le langage symbolique, un programme, appelé compilateur, traduit le langage automatique en langage machine.

A partir de là, il était logique de souhaiter, suivant le problème traité, divers types de langage automatique. On a donc créé des langages scientifiques, commerciaux, etc., avec les compilateurs correspondants.

Le tableau 4 offre une comparaison des trois types de langage utilisés.

Tout cela n'était pas encore suffisant. Les ordinateurs coûtant très cher (plus de 10 millions de francs pour les plus importants), on ne peut en amortir le prix qu'en les faisant beaucoup travailler. Aussi fallait-il réduire les temps morts au maximum.

On a alors inventé des systèmes de programmation (tableau 5). Ceux-ci sont constitués par un certain nombre d'assembleurs, de compilateurs et de programmes gérant automatiquement les entrées et les sorties de l'information.

Tous ces programmes sont eux-mêmes commandés par un programme chef d'orchestre, appelé superviseur.

Les programmes à exécuter portent, en tête, des cartes de contrôle qui, en code, indiquent à l'ordinateur en quels langages ils sont écrits. Lorsqu'un de ces programmes est entré dans le calculateur, celui-ci lit les cartes de contrôle et choisit le compilateur ou l'assembleur convenable.

Le programme en langage automatique (programme source) est alors transformé en programme machine (programme objet), puis exécuté ; les résultats sortent sur imprimante, bande ou disque.

Mais, demanderez-vous, jusqu'où ira-t-on ? Quels perfectionnements seront encore apportés aux ordinateurs actuels ?

Un ordinateur tient beaucoup de place : 150 à 200 mètres carrés sont en effet nécessaires pour loger un gros ensemble. On cherche donc à miniaturiser les matériels.

Puis, on veut encore augmenter la vitesse de calcul. Vous savez que les cycles de base atteignent maintenant quelques centaines de nanosecondes. On travaille à les réduire encore et à obtenir des cycles de quelques milliardièmes de seconde, peut-être même moins.

Si la vitesse de calcul augmente, le volume de travail que peut quotidiennement effectuer le calculateur augmente de même. Aussi a-t-on pensé, au lieu d'obliger l'utilisateur à se déplacer pour venir près de l'ordinateur et attendre qu'il soit disponible, à installer chez le client lui-même les organes d'entrée et de sortie, ces organes étant reliés par ligne téléphonique à l'ordinateur. L'opérateur appelle alors téléphoniquement l'ordinateur. C'est ce que l'on nomme le « télétraitement » (tableau 6).

Des systèmes de programmation très évolués permettent de partager entre chaque client le travail de l'ordinateur.

Ces tranches de temps étant très petites (de l'ordre de la milliseconde), mais revenant très fréquemment, le client a l'impression d'avoir l'entière disposition d'un ordinateur. Cette toute nouvelle technique porte le nom de « temps partagé » (en anglais, *time sharing*).

Si de nombreux clients font travailler simultanément le calculateur, celui-ci est utilisé à plein temps. On obtient alors un prix de revient moins élevé des calculs et une meilleure rentabilité de l'appareil.

Dans le domaine de l'électronique, la technique avance très vite. D'autres perfectionnements verront sans doute le jour et, probablement, surtout dans le domaine des mémoires.

Ce qui est certain, c'est que cette branche de la technique est loin d'être statique et qu'elle ouvrira encore pendant longtemps aux chercheurs un vaste champ d'action.



De l'«Éole» au Concorde

1. L'Éole, d'Ader. — 2. Le 14-bis, de Santos-Dumont. — 3. Le Voisin, de Farman. — 4. Le Blériot-XI, de Blériot. — 5. Un Spad (Première Guerre mondiale). — 6. Le Point-d'Interrogation, de Costes et Bellonte. — 7. L'Arc-en-Ciel, et 8. la Croix-du-Sud (Air France). — 9. Le Caudron Rafale « 13 », d'Hélène Boucher. — 10. Un Morane 406 (Seconde Guerre mondiale). — 11. Un Mirage III C (chasseur contemporain). — 12. Une Caravelle (moyen-courrier actuel). — 13. Le Concorde (courrier supersonique de l'avenir).

(Voir détails page suivante.)

13

AIR FRANCE



F-BREN

PROBABLEMENT AU BANGKOK
122000 122000 122000
N° 26

8

5

6

4

3

2

14 bis

ABrenet



DE L'«ÉOLE» AU CONCORDE

LE rêve millénaire de l'homme devint une réalité dès le XVIII^e siècle, avec les aérostats, qui permirent à l'homme d'imiter l'oiseau en s'élevant dans l'atmosphère. Mais le « plus lourd que l'air » devait attendre, pour voir ses premiers succès, la fin du XIX^e siècle. C'est, en effet, en 1890 que l'ingénieur français Clément Ader réalisa, avec l'*Éole* (1), le premier saut en « avion », mot dont il fut l'inventeur. L'*Éole* était mû par un moteur à vapeur.

Moins de vingt ans plus tard, en 1906, Santos-Dumont, Brésilien d'origine et Parisien d'élection, survola 220 mètres de la pelouse de Bagatelle avec le *14-bis* (2), pourvu d'un moteur à essence de 24 CV.

En 1908, voici enfin la conquête définitive de l'air avec le premier vol en circuit fermé sur 1 000 mètres, réalisé en 1 mn 28 s par Henri Farman sur ce biplan Voisin (3).

25 juillet 1909 : nouvelle étape, nouvelle victoire du plus lourd que l'air : porté par son monoplan *Blériot-XI* (4), que tirait un moteur Anzani de 25 CV, Louis Blériot effectua la première traversée de la Manche, de Calais à Douvres.

La guerre de 1914-1918 met un terme à l'âge héroïque des « défricheurs du ciel ». Vient l'époque des grands « as ». Guynemer vole sur le *Spad* (5), monoplace biplan construit par Blériot, doté d'un moteur Hispano-Suiza de 140 CV et qui, dès 1916, équipe nos escadrilles de chasse.

L'après-guerre voit la naissance de l'aviation commerciale, puis s'ouvre l'ère des grands raids et des brillantes performances. Voici le *Point-d'Interrogation* (6), un Breguet XIX Superbidon équipé d'un moteur Hispano-Suiza de 650 CV avec lequel Costes et Bellonte effectuent en 37 h 15 mn, au début de septembre 1930, la première liaison sans escale Paris-New York.

L'*Arc-en-Ciel* (7) de Couzinet, à trois moteurs Hispano, s'illustre dès le printemps de 1934, aux mains de Jean Mermoz, sur la ligne aéro postale France-Amérique du Sud ; avec la *Croix-du-Sud* (8), hydravion quadrimoteur

Latécoère, « l'Archange » se perdra en mer, avec ses quatre compagnons, le 7 décembre 1936, au cours de sa vingt-quatrième traversée de l'Atlantique Sud.

1910 avait vu décerner, pour la première fois de l'histoire, un brevet de pilote à une femme, Raymonde de Laroche, mais c'est surtout après la Première Guerre mondiale que les aviatrices s'illustrèrent, nombreuses. La brève, l'exemplaire carrière d'Hélène Boucher, qui se tua à l'âge de vingt-six ans, le 30 novembre 1934, au cours d'un vol d'entraînement à Guyancourt, fut éblouissante. Élève de Michel Détroyat, elle fut un pilote d'acrobatie très remarquable, puis elle devint la femme la plus « vite » du monde, à 445 kilomètres à l'heure, aux commandes de ce Caudron *Rafale* « 13 » (9) avec lequel elle s'adjugea sept records mondiaux entre le 8 et le 11 août 1934.

La silhouette des avions militaires, comme celle des avions civils, s'affine de décade en décade. Le Morane 406 (10), moteur Hispano-Suiza de 860 CV, armé de un canon et de deux mitrailleuses d'aile, équipe notre aviation de chasse à la veille de la guerre de 1940. Actuellement, nos escadrilles de chasse sont dotées du Mirage III C (11) dont la silhouette aérodynamique va de pair avec la vitesse supersonique et qui peut effectuer aussi des missions d'attaque. Plus de deux cents Caravelle (12) à propulsion par réaction parcourent quotidiennement les réseaux moyen-courriers du monde avec des vitesses de l'ordre de 800 km/h. Avec le Concorde (13) s'ouvrira prochainement l'ère révolutionnaire du transport supersonique. Fruit de la collaboration franco-anglaise, le Concorde est construit dans les différentes usines de Sud-Aviation et de la British Aircraft Corporation. Long de 58,84 m, avec une envergure de 25,6 m, cet appareil, capable de transporter 140 passagers à près de 2 335 km/h sur les routes transatlantiques, couvrira sans escale les étapes de Paris à New York et réduira de moitié les temps de vol des avions long-courriers.

L'impossible exploit des frères Wright

PAR FRED C. KELLY

QUAND Wilbur et Orville Wright quittèrent Kitty Hawk, en Caroline du Nord, pour rentrer chez eux à Dayton, dans l'Ohio, après l'exploit historique du 17 décembre 1903 qui faisait d'eux les premiers hommes à avoir volé sur un engin plus lourd que l'air, il n'y eut ni cérémonie ni fanfare en leur honneur. A vrai dire, on pensait autour d'eux que si le vol avait été effectivement réalisé ce n'était peut-être qu'un hasard dû à des vents plus forts que d'habitude, une simple acrobatie que l'on avait peu de chances de voir se reproduire, et les amis des Wright, gênés, n'osèrent même pas aborder ce sujet avec eux.

Le journal de Dayton ne mentionnait même pas l'exploit du 17 décembre dans son édition du lendemain. Six ou sept quotidiens américains, pourtant, avaient parlé de cette histoire fantastique, mais, aux États-Unis, presque personne n'avait cru aux comptes rendus de ce vol d'un engin plus lourd que l'air. Les savants les plus en vue — parmi lesquels Simon Newcomb, mathématicien et astronome célèbre — n'avaient-ils pas démontré par avance, avec une indiscutable logique, l'impossibilité de la chose ? Bien entendu, aucun directeur de journal n'aurait autorisé sa rédaction à relater que l'exploit irréalisable avait été *réellement* accompli par deux obscurs réparateurs de bicyclettes, qui n'avaient même jamais été inscrits à l'université.

En avril 1904, les Wright reprirent leurs essais dans des pâturages situés près de chez eux, à Dayton. Bien que ces expériences aient constitué le grand événement scientifique du siècle, on en parla à peine dans la presse, même pas à Dayton. Ce n'est pas que les Wright aient voulu garder le secret. Ils auraient pu

difficilement cacher leurs expériences en cet endroit accessible à tous, leur champ étant bordé d'un côté par une route départementale et une ligne d'autobus locale, de l'autre par une voie de chemin de fer.

Je parlais un jour avec le sympathique Dan Kumler, qui, en ce temps-là, était, à Dayton, chef des informations au *Daily News*.

« Les gens qui passaient par là en autobus venaient demander aux bureaux du journal pourquoi nous ne disions rien de ces vols, se remémorait Kumler. Ils nous embêtaient.

— Mais pourquoi n'en parliez-vous pas ? demandai-je.

— Tout simplement parce que nous n'y croyions pas ! » avoua Kumler avec un large sourire.

Il faut dire que ces vols étaient relativement peu spectaculaires : la plupart du temps, l'appareil s'élevait à moins de cinq mètres au-dessus du sol. Au début, les inventeurs firent seulement de petits bonds en ligne droite, comme à Kitty Hawk. Pendant les années 1904 et 1905, ils apprirent à piloter l'aéroplane, à voler en circuit et à augmenter la durée des vols. En octobre 1905, Orville effectua un vol d'environ 32 kilomètres et, deux jours plus tard, Wilbur en fit un de 38,5 km.

Cependant, ces expériences miraculeuses continuaient à ne pas susciter beaucoup d'intérêt. Un jour, quelques écoliers racontèrent au rédacteur en chef du journal de Dayton qu'ils avaient vu les Wright voler autour de leur champ pendant au moins cinq minutes. Rencontrant Wright dans l'autobus cet après-midi-là, le journaliste lui demanda si le récit des gamins était vrai.

« Oh ! ma foi, oui, lui répondit Orville,



nous le faisons même assez souvent. »

En somme, et de toute évidence, il n'y avait rien là de bien sensationnel. Orville lui-même ne semblait pas croire qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire, ni même d'important, dans ces expériences. C'était sûrement très intéressant de voir deux gars du pays tourner en rond au-dessus d'un pré, mais ce n'était tout de même pas un événement digne de la presse locale.

« Eh bien ! Si jamais vous faites quelque chose de particulier, dit le journaliste à Orville, n'oubliez pas de nous en informer. »

Bien que des centaines d'individus eussent, alors, vu de leurs yeux les frères Wright véhiculés dans les airs, la grande majorité des gens, y compris les hommes de science et les journalistes, ne croyaient absolument pas qu'un plus lourd que l'air eût jamais quitté le sol par ses propres moyens.

Certaines personnes étaient même plus

contrariées qu'intéressées par ce sujet. On aurait pu s'attendre pourtant que leur curiosité fût éveillée, car elles appartenaient au ministère de la Guerre des États-Unis.

Les Wright, dans un élan patriotique, désiraient offrir à leur gouvernement le monopole mondial de leurs brevets. Ils pensaient qu'on pourrait utiliser l'aéroplane, en cas de guerre, à des missions de reconnaissance, d'autant plus que des gouvernements étrangers, et notamment la France, commençaient à leur faire des avances. En conséquence, ils écrivirent au ministère de la Guerre, donnant ainsi aux États-Unis la première occasion de se réserver tous les droits sur leur invention.

Le ministère de la Guerre considéra apparemment cette lettre comme émanant d'inventeurs farfelus. La réponse, de pure forme, était signée par un général attaché à l'État-Major : « ... La Commission du matériel n'estime pas nécessaire d'attribuer une subvention à des expériences portant sur le développement de dispositifs destinés au vol mécanique. » A aucun moment et en aucune façon, du reste, les Wright n'avaient laissé entendre qu'ils espéraient une subvention. Vers la fin de 1905, ils reçurent une nouvelle lettre de la Commission du matériel : « La Commission n'envisage pas de prendre des mesures avant qu'une machine réellement capable d'effectuer un vol horizontal et de transporter un observateur soit construite. » Les Wright, rappelons-le, volaient sur un tel engin depuis décembre 1903.

Un membre de la famille Cabot, du Massachusetts, lut un jour un petit article sur les conséquences possibles des rapports que les Wright entretenaient avec la France quant à l'utilisation de leur ultra-moderne « vaisseau de l'air » ; il leur écrivit en leur demandant pourquoi ils n'offraient pas leur invention à leur propre pays. Les Wright répondirent qu'ils avaient essayé de le faire à plusieurs reprises. Cette correspondance vint à la connaissance du sénateur Henry Cabot Lodge, qui la transmit au ministère de la Guerre, lequel la fit suivre à la Commission du matériel, qui la classa.

En 1907, quelqu'un envoya au président Roosevelt un dossier concernant les Wright. Roosevelt y apposa la mention « à



étudier » et le transmet à Taft, alors ministre de la Guerre. Taft ajouta son propre « à étudier » sur le dossier et l'envoya à la Commission du matériel. Le personnel de ce service s'était renouvelé en partie depuis la correspondance de 1905 avec les Wright, mais il avait conservé à leur sujet le même scepticisme. Bien que la Commission eût fait à contrecœur une enquête, qui se résuma à l'expédition d'une ou deux lettres, les Wright avaient compris que le ministère de la Guerre se croyait trop malin pour se laisser duper.

Environ quatre ans après le vol de Kitty Hawk, informé par ses attachés militaires de l'intérêt porté aux aéroplanes par les gouvernements européens, le ministère de la Guerre se décida enfin à adopter une autre attitude. Une somme de 25 000 dollars serait attribuée à l'achat d'un aéroplane Wright, si toutefois l'engin était capable de voler pendant une heure avec deux personnes à bord, d'atteindre la vitesse de 64 kilomètres et d'emporter assez de carburant pour un vol de 200 kilomètres. On arrangea une démonstration à Fort Myer, en Californie, pour le mois de septembre 1908.

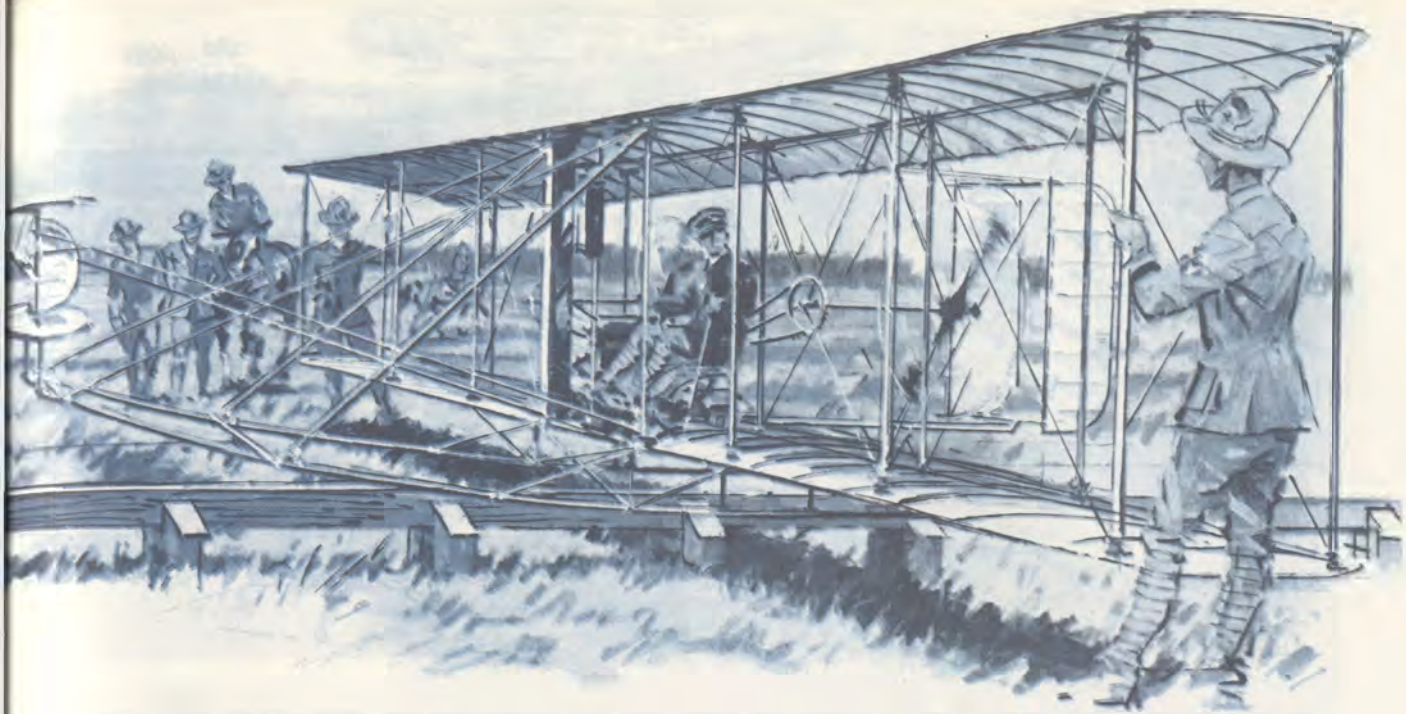
Au cours de leurs premiers essais, les Wright pilotaient allongés sur le châssis de l'appareil.

En vol, avait raconté quelqu'un, Wright avait l'air d'être à plat ventre dans une cage à poules, avec la tête passée au-dehors. Ce ne serait pas drôle du tout de rester pendant une heure dans cette position, la tête relevée pour surveiller les obstacles possibles tout en basculant le corps de droite et de gauche pour maintenir l'aéroplane en équilibre.

Les Wright revinrent à leur vieille cabane de Kitty Hawk pour mettre au point un nouveau dispositif de pilotage. Un jour de mai 1908, un journaliste de Virginie, qui se trouvait là par hasard, vit voler la machine des Wright. Il télégraphia l'information à plusieurs grands journaux. Le rédacteur en chef d'un quotidien de Cleveland, dans l'Ohio, lui répondit de le laisser tranquille avec ces élucubrations. L'histoire parut également ridicule au chef des informations du *New York Herald*; cependant, comme le propriétaire de ce journal s'intéressait particulièrement à l'aéronautique, on décida de tirer la chose au clair et on envoya à Kitty Hawk un certain Newton, le meilleur reporter du journal. Si les Wright étaient des bluffeurs, personne ne pourrait mieux que lui les démasquer. En attendant, le *Herald* se hasarda à publier une première dépêche de Newton et, aussitôt qu'ils en eurent

La photographie de gauche représente Orville (de profil), bavardant avec le prince héritier allemand (en uniforme) sur l'aérodrome de Tempelhof près de Berlin, en septembre 1909. Sur la photographie de droite, nous voyons Wilbur (en veste de cuir), assis dans son aéroplane en compagnie du roi Alphonse XIII, en 1909.





connaissance, les autres journaux sentirent qu'il était temps de se renseigner sur les frères Wright. C'est ainsi que des reporters et des photographes s'en allèrent rejoindre Newton à Kitty Hawk.

Quand les journalistes constatèrent la solitude désolée qui régnait à Kitty Hawk, ils supposèrent que les Wright désiraient rester à l'abri des indiscrets et résolurent donc de ne pas les importuner par leur présence. Abondamment munis de provisions, ils se cachaient tous les jours dans une pinède, hors de la vue de la base des Wright, et observaient ce qui s'y passait avec des jumelles de campagne. A leur grand étonnement, ils furent témoins du vol d'un être humain. Le 14 mai, ils virent même ce que personne au monde n'avait encore vu : une machine volant avec deux hommes à bord.

N'oublions pas le scepticisme toujours enraciné du grand public à l'égard d'un exploit que les Wright avaient réalisé déjà depuis plus de quatre ans. Alors, en première page des journaux, on vit enfin apparaître des manchettes sensationnelles. « Il n'est plus question, désormais, de mettre en doute la performance de ces hommes et de leur merveilleuse machine volante », écrivait le *New York Herald*. Mais la nouvelle rencontrait toujours la même incrédulité, et nombre de journaux se refusèrent à la publier. Newton ayant envoyé à certain magazine un article racontant ce qu'il avait vu à Kitty Hawk, on le lui retourna ainsi annoté : « Votre article a été lu avec le

plus grand intérêt, mais nous n'avons pas pu comprendre s'il s'agissait de réalité ou de fiction. »

Seules les démonstrations publiques et officielles qui eurent lieu en 1908, sur le terrain de manœuvres de Fort Myer, mirent fin au scepticisme général. Alors, tout le monde, y compris la presse et les hommes de science, dut admettre que la machine volante était bien une réalité pratique. Mais le doute avait persisté jusqu'au dernier instant. Orville Wright eut l'impression que personne ne s'attendait à le voir décoller.

La foule qui se pressait autour du terrain de manœuvres de Fort Myer était bien maigre si l'on pense qu'elle était venue assister à la première démonstration publique de la plus prestigieuse invention du siècle. Le jeune Théodore Roosevelt, à la demande de son père, l'évalua à moins d'un millier de personnes.

« Quand l'aéroplane s'éleva la première fois dans les airs, nous dit Roosevelt, ce ne fut pas seulement ce miracle qui provoqua les cris d'étonnement. Jamais je n'oublierai l'impression que me fit la rumeur de cette foule : c'était l'expression d'une surprise totale. »

Quand Orville Wright se posa après son vol, ce fut à son tour d'être ébahi. Trois ou quatre journalistes se précipitaient vers lui, le visage ruisselant de larmes. Devant cet exploit considéré comme impossible, leur émotion avait été trop forte.

L'étrange vallée des monuments

PAR ROBERT DE ROOS

POSTONS-NOUS sur le sol de sable rouge et regardons autour de nous. De toutes parts, des mesas et des buttes, dont certaines atteignent 300 mètres de hauteur, se dressent à pic au-dessus d'un moutonnement de dunes d'or rose. On évalue mal les distances. Un instant, ces « monuments » semblent à portée de la main; l'instant d'après, ils sont au diable. On a également l'impression qu'ils changent

de forme d'une minute à l'autre. Cette curieuse région se trouve dans le Nord de l'Arizona. C'est la vallée des Monuments, qui offre un des paysages les plus incroyables de l'Amérique.

A mesure que l'on examine les formations dont elle est hérissée, elles prennent une « personnalité ». Certaines ont un aspect vaguement architectural : temples en ruine,



LES SIÈCLES

ET

LES INTEMPÉRIES

ONT DESSINÉ

DANS

CETTE RÉGION

DE L'ARIZONA

UN

DES PAYSAGES

LES PLUS

SPECTACULAIRES

DU MONDE



forteresses, gratte-ciel new-yorkais, farouches châteaux forts. D'autres font penser à des coqs, à des lapins, à des sorcières, à des mules, à des bébés ou à des silhouettes d'hommes célèbres. Et, dans la lumière changeante, on jurerait qu'ils vivent et qu'ils palpitent.

La vallée des Monuments est à cheval sur la frontière qui sépare l'Arizona de l'Utah, au nord de la localité de Kayenta, sur la réserve des Indiens Navajos. Cette réserve de 61 593 kilomètres carrés est facilement accessible; les routes sont excellentes.

La vallée est immense. Elle ne mesure pas moins de 65 kilomètres sur 80. Mais les monuments qu'elle renferme se dressent, pour la

A. A distance
— et la vue s'étend sur 200 kilomètres —
les monuments de grès
se découpant sur l'horizon du désert
semblent quelque ville royale,
métropole perdue
d'une race de géants.

B, C, D. Au pied des roches
fleurissent la sauge aromatique,
les peupliers et les éphédres...
devant les Grandes Mains,
l'oseille et l'« herbe aux bébés ».

E. Les Indiens Navajos font paître leurs moutons
— leur principale ressource —
sur les immenses dunes
de la vallée des Monuments.

plupart, dans un secteur relativement restreint, à environ 100 kilomètres à l'ouest des Quatre Coins, point géographique où se rencontrent les frontières de l'Arizona, de l'Utah, du Colorado et du Nouveau-Mexique. Bien que ces monuments semblent à tout instant changer de forme, le changement réel qu'ils subissent au cours des années est imperceptible. L'âge du grès se perd dans la nuit des temps. Les géologues estiment que le grès de Chelly fut déposé par des apports de ruissellement venus des montagnes du Colorado il y a 230 millions d'années.

Plus tard, toute la région fut inondée par un océan qui couvrit presque la moitié de l'Amérique du Nord. Au cours de cette inondation, la vallée des Monuments fut entièrement recouverte d'alluvions provenant des montagnes Rocheuses primitives ; quand les eaux se furent retirées, une violente convulsion tectonique forma les Rocheuses actuelles, et tout le plateau du Colorado bascula en se disloquant. Au cours des cinquante derniers millions d'années, les sédiments supérieurs ont disparu par érosion, et ce qui reste n'est que le noyau de la vieille roche de Chelly, coiffé de formations récentes. Des volcans, éteints depuis longtemps, ont laissé leurs traces sous forme de colonnes de lave solidifiée, de coulées et de trous.

J'ai pénétré dans la vallée des Monuments un matin, en compagnie de Harry Goulding, propriétaire de l'unique comptoir qu'il y ait dans les parages. La vallée est toute sa vie.

Dans la lumière du matin, les monuments avaient une allure calme et soumise, mais, dès que le soleil se mit à monter dans le ciel, ils commencèrent à se servir de la couleur pour nous jouer des tours.

« Regardez-les grandir », me dit Goulding.

De fait, l'illusion était parfaite. A mesure que nous descendions vers le fond de la vallée par la route en lacet, ils « grandissaient » effectivement, au point que leur masse imposante nous donnait l'impression d'être de véritables nains.

Nous arrêtàmes notre jeep au pied de la butte Merrick, où Harry cueillit une branche de sauge aromatique couverte de fleurs pourpres. Il me désigna d'autres plantes :

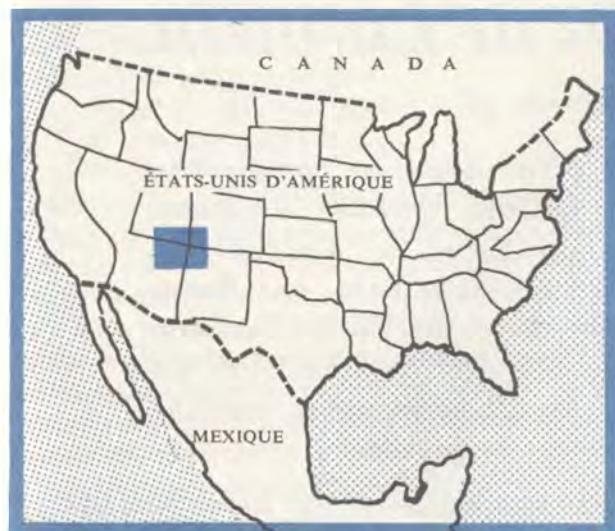
éphèdres, « thé des femmes », « herbe aux bébés »...

« Nous appelons celle-ci la « rose des falaises », me dit-il. Les Navajos l'ont baptisée « herbe aux bébés » parce qu'ils en utilisent le liber spongieux pour empêcher la peau des nourrissons de s'irriter. Les Navajos, ajouta-t-il en riant, connaissaient l'ouate de cellulose avant que nous en ayons entendu parler, croyez-moi. »

Après avoir franchi le défilé Sourdough, où les rochers ressemblent à une pile de crêpes de 2 mètres de diamètre, nous atteignîmes une dune élevée d'où notre regard se porta, par-delà le lit desséché d'un ruisseau, sur le Totem, une sorte de mince aiguille aussi haute qu'un gratte-ciel de 45 étages et qui semble défier toutes les lois de la pesanteur. Elle est fortement inclinée et fendue presque entièrement en deux. Elle tient pourtant debout et fait partie de ce que les Navajos nomment le groupe Yea Bechai.

« Ce groupe leur rappelle leur réunion de chants d'hiver, le Yea Bechai, me dit Goulding. A leurs yeux, cette formation rocheuse représente des danseurs, vêtus de peaux de bêtes et ornés de plumes, qui viennent, en procession, danser et chanter. Presque toutes les réunions de chants des Navajos sont des cérémonies curatives. Les sorciers guérisseurs sont convoqués. Les Navajos transportent leur malade sur le haut d'une mesa où l'on peut trouver du bois sec, et ils allument deux grands feux circulaires. Les danseurs se tiennent au milieu du premier cercle de feu. Les invités s'asseyent entre le premier et le second, et les chants commencent. Ce qu'ils peuvent chanter, ces Navajos ! Ils braillent des nuits entières. Si tout va bien pour le malade, la cérémonie peut se transformer en réunion amicale. Car, autrement, ils ne peuvent se permettre de se réunir uniquement pour le plaisir. »

Une randonnée à travers la vallée réserve bien des surprises. Un jour, nous nous sommes trouvés face à une grande demi-coupole que le vent et les intempéries avaient taillée dans une falaise d'aspect solide. Tout en haut de ce dôme, l'érosion avait percé un trou dans la roche.



« On comprend que les Indiens l'appellent la Grande Cabane », me dit Goulding.

L'énorme cavité naturelle ressemblait en effet, jusqu'au trou de la cheminée, à une gigantesque cabane, semblable à celles de bois et de boue séchée, couvertes d'un toit en coupole, qu'habitent les Navajos.

Non loin de là se trouvait une autre ouverture immense percée dans un escarpement et ayant la forme d'une oreille.

« En hiver, me dit Goulding, le vent souffle à travers cette fenêtre que les Navajos ont baptisée l'Oreille du Vent.

La quantité de ruines laissées par les Indiens de la préhistoire prouve que cette terre fut jadis verdoyante et capable de nourrir une population assez importante. On trouve sur les parois des falaises des idéogrammes non encore déchiffrés ainsi que des peintures et des dessins rupestres représentant des antilopes et des cerfs. A la Maison des Nombreuses Mains, seul vestige de ce qui fut autrefois un grand village au pied d'une falaise de 200 mètres, on voit des empreintes de centaines de mains toutes différentes, et dont beaucoup sont très petites. Elles ont été imprimées sur la roche à l'aide d'une peinture blanche qui a résisté aux siècles.

Goulding pense qu'il doit s'agir d'un lieu où se déroulait une cérémonie au cours de laquelle les filles apposaient sur la roche la marque de leurs mains, comme preuve qu'elles avaient atteint l'âge adulte.

La vallée des Monuments est un parc tribal qui appartient aux Navajos; ils l'habitent et l'administrent eux-mêmes. Ils font paître leurs brebis, élèvent leurs enfants, cherchent des points d'eau, vivent et meurent stoïquement sur cette terre squelettique.

Le dernier soir, j'étais assis sur le perron de la maison de Goulding, qui est perchée sur une corniche de la mesa de la Grande Porte rocheuse. Devant nous, après son jardin, s'étendait sur 12 kilomètres l'alignement de gigantesques monuments que quelqu'un a appelé la Palissade de Harry. Le tombeau de Brigham, le Roi sur son trône, le Château, le Grand Indien et la Sentinelle semblaient se suivre à la queue leu leu.

Le spectacle de la soirée commençait! Les pitons étincelaient sous les rayons obliques du soleil couchant. J'ai vu du cuivre en fusion qui avait la même couleur. On aurait pu croire que les monuments étaient embrasés par un feu d'enfer qui chauffait et rougissait leurs parois. Les antiques et majestueuses buttes, au sommet plat et usé par des millénaires de lente érosion, semblaient incandescentes.

Au coucher du soleil, la vallée des Monuments a quelque chose d'apocalyptique, sans rien d'effrayant pourtant. Au contraire, on y trouve une sorte de réconfort contre les maléfices de la nuit et comme la promesse du lendemain. C'est un des spectacles les plus grandioses qui soient au monde.

Le joueur de flûte de Hameln

PAR PROSPER MÉRIMÉE

Cette vieille légende allemande, déjà recueillie par Goethe, a été rapportée aussi par les frères Grimm; Mérimée la raconte à sa façon dans la Chronique du règne de Charles IX. Hameln, ancienne ville hanséatique, est située en Basse-Saxe, sur la Weser. Nous sommes en 1572, à l'auberge du Lion d'Or, près d'Étampes, où Bernard de Mergy, un des héros du livre, et des cavaliers allemands se trouvent attablés. Mila, la sorcière, s'apprête à prendre la parole.

A PRÈS avoir jeté à droite et à gauche un regard furtif pour s'assurer que tout le monde l'écoutait, elle commença de la sorte :

— Capitaine, vous avez été sans doute à Hameln?

— Jamais.

— Et vous, cornette?

— Ni moi non plus.

— Comment! ne trouverai-je personne qui ait été à Hameln?

— J'y ai passé un an, dit un cavalier.

— Eh bien, Fritz, tu as vu l'église de Hameln?

— Plus de cent fois.

— Et ses vitraux coloriés?

— Certainement.

— Et qu'as-tu vu peint sur ces vitraux?

— Sur ces vitraux?... A la fenêtre à gauche, je crois qu'il y a un grand homme noir qui joue de la flûte et des enfants qui courent après lui.

— Justement. Eh bien, je vais vous conter l'histoire de cet homme noir et de ces enfants.

Il y a bien des années, les gens de Hameln furent tourmentés par une multitude innombrable de rats qui venaient du Nord, par troupes si épaisses que la terre en était toute noire, et qu'un charretier n'aurait pas osé faire traverser à ses chevaux un chemin où ces animaux défilaient. Tout était dévoré en moins de rien; et, dans une grange, c'était une moindre affaire pour ces rats de manger un tonneau de blé que ce n'est pour moi de boire un verre de ce bon vin. "

Elle but, s'essuya la bouche et continua.

— Souricières, ratières, pièges, poison étaient inutiles. On avait fait venir de Bremen un bateau chargé de onze cents chats; mais rien n'y faisait. Pour mille qu'on en tuait, il en revenait dix mille, et plus affamés que les premiers. Bref, s'il n'était venu remède à ce fléau, pas un grain de blé ne fût

resté dans Hameln, et tous les habitants seraient morts de faim.

— Voilà qu'un certain vendredi se présente devant le bourgmestre de la ville un grand homme, basané, sec, grands yeux, bouche fendue jusqu'aux oreilles, habillé d'un pourpoint rouge, avec un chapeau pointu, de grandes culottes garnies de rubans, des bas gris et des souliers avec des rosettes couleur de feu. Il avait un petit sac de peau au côté. Il me semble que je le vois encore. "

Tous les yeux se tournèrent involontairement vers la muraille sur laquelle Mila fixait ses regards.

— Vous l'avez donc vu? demanda Mergy.

— Non pas moi, mais ma grand-mère; et elle se souvenait si bien de sa figure qu'elle aurait pu faire son portrait.

— Et que dit-il au bourgmestre?

— Il lui offrit, moyennant cent ducats, de délivrer la ville du fléau qui la désolait. Vous pensez bien que le bourgmestre et les bourgeois y topèrent* d'abord. Aussitôt l'étranger tira de son sac une flûte de bronze; et, s'étant planté sur la place du marché, devant l'église, mais en lui tournant le dos, notez bien, il commença à jouer un air étrange, et tel que jamais flûteur allemand n'en a joué. Voilà qu'en entendant cet air, de tous les greniers, de tous les trous de murs, de dessous les chevrons et les tuiles des toits, rats et souris, par centaines, par milliers, accoururent à lui. L'étranger, toujours flûtant, s'achemina vers la Weser; et là, ayant tiré ses chausses, il entra dans l'eau suivi de tous les rats de Hameln, qui furent aussitôt noyés. Il n'en restait plus qu'un seul dans toute la ville, et vous allez voir pourquoi. Le magicien, car c'en était un,

* Acceptèrent.

demanda à un trainard, qui n'était pas encore rentré dans la Weser, pourquoi Klauss, le rat blanc, n'était pas encore venu.

— Seigneur, répondit le rat, il est si vieux qu'il ne peut plus marcher.

— Va donc le chercher toi-même, répondit le magicien. Et le rat de rebrousser chemin vers la ville, d'où il ne tarda pas à revenir avec un vieux gros rat blanc, si vieux, si vieux, qu'il ne pouvait pas se traîner. Les deux rats, le plus jeune tirant le vieux par la queue, entrèrent tous les deux dans la Weser et se noyèrent comme leurs camarades. Ainsi la ville en fut purgée. Mais, quand l'étranger se présenta à l'hôtel de ville pour toucher la récompense promise, le bourgmestre et les bourgeois, réfléchissant qu'ils n'avaient plus rien à craindre des rats et s'imaginant qu'ils auraient bon marché d'un homme sans protecteurs, n'eurent pas honte de lui offrir dix ducats, au lieu des cent qu'ils avaient promis. L'étranger réclama : on le renvoya bien loin. Il menaça alors de se faire payer plus cher s'ils ne maintenaient leur marché au pied de la lettre. Les bourgeois firent de grands éclats de rire à cette menace et le mirent à la porte de l'hôtel de ville, l'appelant *beau preneur de rats*, injure que répétèrent les enfants de la ville en le suivant par les rues jusqu'à la Porte-Neuve. Le vendredi suivant, à l'heure de midi, l'étranger reparut sur la place du marché, mais, cette fois, avec un chapeau de couleur de pourpre, retroussé d'une façon toute bizarre. Il tira de son sac une flûte bien différente de la première et, dès qu'il eut commencé d'en jouer, tous les garçons de la ville, depuis six jusqu'à quinze ans, le suivirent et sortirent de la ville avec lui.



— Et les habitants de Hameln les laissèrent-ils emmener? demandèrent à la fois Mergy et le capitaine.

Ils les suivirent jusqu'à la montagne de Koppenberg, auprès d'une caverne qui est maintenant bouchée. Le joueur de flûte entra dans la caverne et tous les enfants avec lui. On entendit quelque temps le son de la flûte; il diminua peu à peu; enfin l'on n'entendit plus rien. Les enfants avaient disparu, et, depuis lors, on n'en eut jamais de nouvelles.

La bohémienne s'arrêta pour observer sur les traits de ses auditeurs l'effet produit par son récit.

Le reître qui avait été à Hameln prit la parole et dit :

— Cette histoire est si vraie que, lorsqu'on parle à Hameln de quelque événement extraordinaire, on dit : " Cela est arrivé vingt ans, dix ans, après la sortie de nos enfants..., le seigneur de Falkenstein pillait notre ville soixante ans après la sortie de nos enfants. "

— Mais le plus curieux, dit Mila, c'est que dans le même temps parurent, bien loin de là, en Transylvanie*, certains enfants qui parlaient bon allemand et qui ne pouvaient dire d'où ils venaient. Ils se marièrent dans le pays, apprirent leur langue à leurs enfants, d'où vient que jusqu'à ce jour on parle allemand en Transylvanie.

— Et ce sont les enfants de Hameln que le diable a transportés là? dit Mergy en souriant.

— J'atteste le ciel que cela est vrai! s'écria le capitaine, car j'ai été en Transylvanie, et je sais bien qu'on y parle allemand, tandis que tout autour on parle un baragouin infernal. "

* Alors province orientale de la Hongrie.

Deux alpinistes étaient isolés au fond d'une crevasse, à 27 mètres de la surface. Seul un homme épuisé et à demi inconscient était au courant du drame.

Perdus dans les entrailles

PAR LAWRENCE ELLIOTT

C'EST en voyant la pluie tomber que Sharon Dove a commencé à s'inquiéter. Le ciel s'est brusquement plombé, et bientôt des torrents d'eau ont commencé à dévaler les rues en pente de Juneau, la capitale de l'Alaska. Le nez collé à la vitre de la fenêtre, Sharon sait pourtant qu'il est encore trop tôt pour espérer le retour de son mari, mais elle guette quand même leur petite Volkswagen au coin de la rue.

Ce matin-là, c'est le dimanche 19 mars 1961; Jerry Dove est parti avec deux camarades, Roger Morris et Gale Good, explorer le glacier de Mendenhall. Depuis le moment où ils ont parlé de leur projet, Sharon s'est fait du souci. Elle a dix-huit ans, elle attend un bébé et, bien qu'ayant quitté son Oregon natal depuis déjà un an, elle demeure encore si effrayée par la rude et hostile immensité de l'Alaska qu'elle voit des dangers imaginaires partout, hors des limites rassurantes de la ville de Juneau.

« Soyez prudents, a-t-elle dit aux trois garçons, et tâchez de revenir avant la naissance du bébé!

— Bien sûr, à moins que nous ne tombions dans une crevasse! » a répondu son mari en plaisantant.

Pour Jerry et ses amis, l'Alaska n'est qu'un gigantesque terrain de jeux. Ils ont escaladé presque toutes les montagnes qui se dressent à pic derrière la capitale; ils ont pêché dans tous les cours d'eau des environs et battu tout l'arrière-pays sur les traces des élans et des ours bruns. Ils ont tous les trois dix-neuf ans. Gale et Roger sont fonctionnaires des

Travaux publics, Jerry est employé dans un grand magasin. Il est rare que les deux célibataires ne viennent pas passer la soirée chez les Dove et, durant tout l'hiver, ils ont dressé des plans pour aller explorer les beautés secrètes du glacier.

La nuit est maintenant complètement tombée, et l'inquiétude de Sharon est vive. Elle ne peut naturellement pas savoir que, en ce moment même, Gale Good et Roger Morris gisent désemparés au fond d'une crevasse de 27 mètres et que son mari traîne péniblement son corps meurtri et douloureux sur la surface du glacier pour aller chercher du secours.

Le glacier de Mendenhall est l'une des principales attractions touristiques de l'Alaska. Non pas à cause de ses dimensions — il n'a que 19 kilomètres de long sur, à peine, 3 de large — mais parce qu'il est peu d'endroits où l'homme puisse voir d'aussi près un phénomène naturel aussi impressionnant. La route de Juneau passe, en effet, à moins de 100 mètres de ce farouche et étincelant mur de glace.

Du parc à voitures, qui se trouve à l'extrémité de la route, les jeunes gens se sont dirigés d'un pas alerte vers l'énorme rempart blanc qui les domine de ses 60 mètres. Ils sont munis de crampons à glace et portent des chaussures de montagne et des blousons légers. Jerry a en bandoulière une bonne longueur de corde en nylon, toute neuve et d'une résistance de 450 kilos. Comme ils ont entendu dire que la face antérieure du glacier est zébrée de crevasses camouflées par la neige, de fissures en chicane s'enfonçant jusqu'au plus

d'un glacier

profond de la masse glacée, ils escaladent une crête parallèle à sa paroi sud et la suivent jusqu'à un endroit d'où ils pensent pouvoir aborder sans risques le glacier. Ils s'encordent alors soigneusement, vérifient de près leurs crampons et s'élancent sur le champ de glace chaotique. Un univers muet les enveloppe aussitôt.

Sur un glacier, il règne en effet un profond silence ; pas le moindre bruissement de feuilles, pas un cri d'oiseau, pas même le murmure d'un insecte. Et quand, à intervalles irréguliers et assez longs, un bruit se produit, comme par exemple le gémissement sinistre que fait un morceau de glace en se détachant de la masse à peu près stagnante, il semble venir d'un autre monde.

De fantastiques silhouettes de glace se dressent autour d'eux. Ici, ce sont de monstrueux blocs de rocher, enfouis il y a cinq cents millénaires par l'avance de la calotte glaciaire, puis rejetés à la surface par des siècles de fusion et de mouvements telluriques. Là, au grand soleil, une fragile arche de neige immaculée, construite par le vent, enjambe d'un bond une crevasse béante, large de 9 mètres.

« J'ai pensé, racontera plus tard Gale Good : « Comme sensation forte, on ne peut pas trouver mieux. » Nous étions venus chercher de l'émotion, quelque chose d'exceptionnel. Nous étions servis. On aurait pu se croire transportés d'un seul coup au sommet de l'Everest. »

Mais, comme il arrive fréquemment dans le Sud-Est de l'Alaska, le temps change brus-

quement. Une petite pluie fine se met à tomber. Gale suggère à regret de faire demi-tour.

« Faisons encore cette crête », propose Jerry en s'engageant sur la faible pente qui est devant eux.

L'autre côté de la crête tombe un peu plus à pic, et, à environ 7 ou 8 mètres de sa base, l'ombre noire d'une crevasse se dissimule parmi les bosses et les creux du glacier.

« En voilà une magnifique ! dit Jerry. Allons jeter un coup d'œil à l'intérieur. Vous deux, attendez ici et assurez-moi, je vais descendre le premier. »

Filant avec précaution la corde, Roger et Gale aident Jerry à descendre la pente. Puis Jerry attend que Gale se soit fauflé jusqu'en bas. C'est maintenant le tour de Roger ; mais il n'a pas fait trois pas que ses crampons dérapent sur la glace et qu'il commence à « dévisser », la tête la première, vers la crevasse. En le voyant plonger devant eux, Gale et Jerry se raidissent. En un instant, la corde se tend avec un bruit sec autour de la taille de Gale. Aucun d'eux ne parle, mais Roger, une supplication muette dans les yeux, est suspendu au-dessus du trou noir. Jerry et Gale s'accrochent éperdument à la corde, tirant à reculons, pour lutter contre l'irrésistible attraction du poids mort.

A ce moment, Gale, horrifié, s'aperçoit que ses crampons ne mordent plus dans la glace ramollie par la pluie. Il se sent à son tour inexorablement entraîné vers le gouffre.

« Assure-toi ! » lui crie Jerry.

Gale se penche en arrière, les jambes raidies, mais, par suite de ce dernier mouvement de résistance, les crampons s'arrachent complètement de la glace, et, avec un hurlement étouffé, Roger tombe dans le trou. Ses 80 kilos précipitent Gale vers le bord de la crevasse. Il a conscience que sa tête heurte violemment le rebord de glace, sur le côté opposé de l'ouverture béante. Puis c'est un douloureux martèlement de coups sur tout le corps : il tombe..., tombe, tombe dans cette tranchée, large de 2,50 m au sommet, mais qui se rétrécit de plus en plus. Sa chute s'arrête enfin. Étourdi, il reprend peu à peu ses esprits et se rend compte qu'il est affalé dans un ruisseau glacial, mais peu profond, de neige fondue.

PERDUS DANS LES ENTRAÎLLES D'UN GLACIER

Roger l'aide à se relever. Pendant un instant, ils restent debout, grelottants et silencieux, se voyant à peine dans le sinistre clair-obscur.

« Rien de cassé ? » demande Roger.

Gale secoue la tête.

« Non, je ne crois pas. »

D'innombrables déchirures aux mains le font souffrir, et une sorte d'engourdissement s'irradie tout au long de sa colonne vertébrale. Il voit un filet de sang ruisseler sur le visage de Roger.

« Où est Jerry ? » demande-t-il.

Roger lui fait signe qu'il n'en sait rien.

« Jerry ! » hurle éperdument Gale, dont la voix se répercute sur les parois de la cavité.

Aussitôt une cascade de glace leur tombe sur la tête.

« Doucement ! dit Roger. Tu vas nous faire ensevelir. »

Gale détache de sa taille la corde de nylon et s'aperçoit soudain qu'un des bouts flotte librement dans sa main.

« La corde est cassée ! » dit-il.

Effarés, ils se regardent, incapables de trouver des mots pour exprimer leur terreur.

Par un hasard stupéfiant, Jerry n'est pas

tombé dans la crevasse. Le poids de ses deux camarades l'a si violemment tiré en avant qu'il a été littéralement catapulté au-dessus de l'ouverture. Projeté comme par un gigantesque coup de fouet, il a atterri sans connaissance de l'autre côté de la fissure, puis il a été tiré en arrière jusqu'à ce que son corps fût coincé par une aiguille de glace, à l'extrême bord de la crevasse. C'est alors que la corde s'est rompue.

Étendu sur la glace, Jerry reprend vaguement conscience. Il entend son nom et essaie de répondre.

« Gale !... Roger ! crie-t-il. Où êtes-vous ? »

Loin en dessous de lui, les deux compagnons reprennent espoir. Jerry est vivant et il est encore à la surface !

« Jerry ! hurle Roger, nous sommes au fond de la crevasse. Va chercher du secours ! »

Des cristaux de glace tombent de nouveau, en même temps que la désespérante réponse :

« Impossible !... J'ai une jambe cassée ! »

Puis une phrase hachée par l'affolement :

« Jamais je n'arriverai jusqu'à la route... »

— Essaie, supplie Roger. Sans toi, nous sommes perdus. »

La voix de Jerry descend encore :



« Par ici la crevasse se rétrécit, vous pourriez peut-être essayer de sortir en grim pant. »

En barbotant dans l'eau, Gale et Roger atteignent une corniche de glace, sur laquelle ils se hissent tant bien que mal. Puis Gale entreprend d'attaquer la glace avec son couteau de poche pour tailler une prise de pied, mais la glace est dure comme du roc.

« C'est inutile! crie Roger à Jerry, nous ne sortirons jamais d'ici sans aide. »

Trempe jusqu'aux os et tremblant de froid, Jerry parvient à s'asseoir et regarde autour de lui. Il aperçoit alors, à peu de distance, un pont de neige d'à peine 30 centimètres de large, fragile passage franchissant la gueule menaçante de la crevasse. Mais la piste mène en haut du monticule, où l'accident leur est arrivé.

Les quelques minutes qui suivent sont les pires de toute sa vie. S'il s'aventure sur ce pont et que celui-ci vienne à s'effondrer, c'en sera fait de Gale, de Roger et de lui-même. D'autre part, s'il ne va pas, coûte que coûte, chercher du secours, Gale et Roger sont perdus. Il se traîne jusqu'à la passerelle de neige, sur laquelle, en retenant sa respiration, il commence à avancer, centimètre par centimètre, à quatre pattes.

Le souffle court, il rampe, en prenant soin de ne pas regarder le trou noir qui est au-dessous de lui. Il pense à Sharon. Des idées baroques lui viennent à l'esprit : n'a-t-il pas oublié, par exemple, de relever les vitres de la Volkswagen? Il a presque traversé la crevasse quand il entend se détacher sous lui un gros paquet de neige. Son cœur fait un bond. Il ferme les yeux, s'attendant au pire. Mais le pont tient bon, et, au bout d'un instant qui lui paraît interminable, il parvient enfin à se traîner sur la glace solide.

Gale et Roger entendent alors son appel, affaibli par les efforts épuisants qu'il vient de faire :

« Ça y est! J'ai trouvé un pont de neige. J'ai traversé! A tout à l'heure, les gars!

— Dépêche-toi, vieux! » répond Roger dans un souffle.

La banquette de glace sur laquelle se sont réfugiés les deux hommes n'a qu'environ 60 centimètres de large. Ils ne peuvent ni

s'asseoir ni s'appuyer sur quoi que ce soit. Bientôt le froid et l'immobilité leur causent de lancinantes crampes dans les jambes.

« Il faut faire quelque chose, sinon nous serons morts de froid avant une heure », dit Roger.

Ils essaient d'attacher ensemble les fermetures à glissière de leurs deux blousons pour essayer de se chauffer un peu réciproquement, mais leurs doigts tremblent si fort qu'ils ne parviennent pas à assembler les dents correspondantes des deux glissières. Ils tentent aussi de sauter sur place, mais leur prise est trop précaire sur l'étroite corniche de glace. Pourtant, en s'accrochant l'un à l'autre, ils arrivent, en prenant beaucoup de précautions, à faire quelques flexions sur les genoux, et, au bout d'un petit moment, la circulation se rétablissant un peu, ils ressentent un semblant de chaleur. Bientôt, ils sont capables d'assembler les fermetures de leurs blousons, le côté droit de l'un au côté gauche de l'autre, de façon à constituer autour d'eux un vêtement unique. Puis, tour à tour, ils sortent leurs bras pour se frictionner mutuellement le dos.

Cependant, les longues heures, interminables, mordent sur leur résistance. Ils essaient alors de chanter; puis Gale se met à parler; il passe du coq à l'âne, raconte des tas de choses qui lui semblent remonter très loin dans le temps. Tout à coup, il constate que Roger ne bouge plus. Il lui donne de grandes tapes dans le dos.

« Roger! Réveille-toi! »

L'autre répond, d'un ton somnolent :

« Voilà!... Voilà!... »

Ils recommencent, avec une prudente concordance de mouvements, leurs flexions sur les genoux. Et la nuit terrifiante se poursuit.

Pendant ce temps, Jerry s'est traîné sur le glacier, en se disant que chaque mètre de glace qu'il franchit le rapproche d'autant de l'équipe de secours qui, tôt ou tard, partira à leur recherche. Chaque contorsion de son corps endolori et le poids mort de sa jambe enflée, qu'il hale derrière lui, ne lui permettent d'avancer que de quelques centimètres à la fois. Finalement, au prix d'une indicible torture, il franchit le glacier.

Loin, au-dessous de lui, il distingue dans le crépuscule le parc de stationnement. Il reconnaît même sa voiture, mais il lui est impossible d'y descendre seul. Une colline rocheuse et un à-pic d'une dizaine de mètres l'en séparent.

Jerry Dove reste un long moment assis sous la pluie battante à se demander ce qu'il pourrait faire. Quand il voit, pour la première fois, une silhouette sombre un peu plus bas, il croit d'abord à une hallucination. Mais non. Il y a vraiment quelqu'un là..., un homme!

« Au secours! crie-t-il de toute la force de ses poumons. Hé! Ici! Au secours! »

L'homme se retourne, le voit et lui fait un signe de la main. Puis il monte dans une voiture et démarre.

Jerry le regarde partir et n'en croit pas ses yeux. Il cache son visage dans ses mains. Est-ce donc pour rien qu'il a souffert le martyre en traversant ce glacier? Quand il relève la tête, il voit la lumière d'une torche électrique sautiller devant lui dans l'obscurité. Puis une voix lui parvient :

« J'ai cru entendre quelqu'un appeler par ici, dit le garde forestier Jim King.

— Mes amis..., balbutie Jerry. Là-bas... Tombés dans une crevasse... Il faut aller les sortir! »

Pendant que King aide Jerry à gagner le parc à voitures, une équipe de secours s'est constituée. Le premier homme que Jerry a vu s'est précipité pour alerter A. W. Boddy, président de la Société de sauvetage de Juneau. Maintenant Jerry décrit, aussi clairement qu'il le peut, à Boddy l'endroit où Roger et Gale sont bloqués. Après quoi on l'installe dans une ambulance, qui l'emmène à toute allure à l'hôpital Sainte-Anne de Juneau, où l'attend Sharon, au bord de la crise de nerfs. Il est alors 22 heures.

Au cours de la nuit, de longs silences s'établissent entre les deux captifs. Ils passent alternativement de l'hébétude au brusque réveil, terrifiés par l'idée qu'une avalanche de glace peut les ensevelir vivants, de gros morceaux se détachant fréquemment des parois du glacier. Dans les dernières heures, avant qu'un pâle soleil éclaire le coin de ciel

qu'ils voient au-dessus de leurs têtes, ils se secouent mutuellement sans arrêt.

Vers 7 heures, le lundi matin, ils entendent un ronronnement, qui se rapproche peu à peu. A un moment donné, ils ont la certitude que cela vient de quelque chose qui est juste au-dessus d'eux. Puis le ronronnement s'éloigne.

« Ici! hurle Gal. Nous sommes ici! »

Pendant ce temps, une équipe de guides, forte d'une douzaine d'hommes, inspecte en tous sens le glacier. La nuit précédente, ils ont poursuivi leurs recherches jusqu'à 1 heure du matin et ils les ont reprises au lever du jour, aidés par un hélicoptère, qui vole bas, cherchant à identifier sur le champ de glace la crevasse décrite par Jerry Dove.

Le pilote, Arlo Livingston, qui n'a pas réussi à la repérer en dépit de plusieurs passages, retourne à Juneau et téléphone à l'hôpital Sainte-Anne. Jerry se sent-il assez solide pour faire un vol de reconnaissance?

Une demi-heure plus tard, le blessé, enveloppé dans des couvertures, scrute à son tour la glace étincelante. Au premier passage, il désigne l'endroit, au moment même où l'atteignent deux membres de l'équipe au sol.

Virant sur l'aile en direction du groupe de secours, Livingston emballe son moteur pour indiquer aux hommes qu'il a trouvé la crevasse et il guide vers elle les autres sauveteurs. Bientôt Gale et Roger entendent quelqu'un dire, juste au-dessus de leur têtes :

« Vous en faites pas, les gars! Dans une minute, on vous aura tirés de là. »

Une heure après, les trois amis sont réunis à l'hôpital. Ils se sont étonnamment bien tirés de leur terrible aventure. Tous les trois sont meurtris et courbatus, Jerry a deux côtes fêlées et une grave entorse de la cheville, mais le même jour ils peuvent quitter l'hôpital.

A la première occasion, Jerry rapporte le bout rompu de la corde de nylon au magasin où il l'a achetée et se plaint qu'elle n'ait pas résisté, bien que garantie pour une charge de 450 kilos. Le marchand lui fait ses excuses et offre immédiatement de la lui remplacer.

« J'espère au moins, ajoute-t-il, que cela ne vous a pas occasionné d'ennuis. »

Mij, la loutre espiègle

PAR GAVIN MAXWELL

JE suis assis dans la grande salle lambrissée de Camusfeàrna. A mes côtés, une loutre dort, enfoncée dans les coussins du divan. La porte s'ouvre sur la mer toute proche. Une volée d'oies sauvages passe devant la fenêtre et va s'abattre sur le tapis vert du gazon. Seuls leur murmure de satisfaction et le bruissement de la mer et de la cascade troublent le silence. Je suis installé depuis dix ans déjà dans ce coin sauvage des Hautes Terres d'Écosse.

Au cours du premier séjour que j'avais fait à Camusfeàrna, mon épagneul, Jonnie, avait été mon inséparable compagnon. Après sa mort, je n'eus pas d'autre chien, car je n'en voulais plus, mais ma maison me sembla manquer de vie. Je me mis donc en quête d'un compagnon.

Au début de 1956, à l'occasion d'un voyage fait en compagnie de Wilfred Thesiger, spécialiste du Proche-Orient, dans la région peu connue des Arabes des marais, au sud de l'Irak, l'idée me vint de remplacer mon chien perdu par une loutre. Ma maison de Camusfeàrna, entourée d'eau de toutes parts, semblait se prêter fort bien à cette expérience. Wilfred, à qui je fis part de ce projet, me conseilla de me procurer une loutre au bord du Tigre, où ces animaux sont très communs et où les Arabes les apprivoisent parfois.

A la fin de ce voyage, je me trouvai propriétaire d'un bébé loutre. Nous nous étions arrêtés à Bassorah pour y prendre notre courrier. Seul, Thesiger trouva quelques lettres; il n'y avait rien pour moi. Je décidai donc d'attendre et de rejoindre Thesiger un peu plus tard. Deux jours avant notre rendez-vous, je montai dans ma chambre, au consulat général, et y découvris deux Arabes assis par terre avec, à leur côté, un petit sac où quelque chose bougeait de temps en temps. Mes visiteurs me tendirent une enveloppe. C'était un

mot de Thesiger. « Je vous envoie une loutre », m'écrivait-il.

Je l'appelai Mijbil, du nom d'un cheik qui nous avait offert l'hospitalité.

Pendant les premières vingt-quatre heures, ma nouvelle amie se montra distante, indifférente même. Elle s'installait par terre pour dormir, aussi loin que possible de mon lit. Quant à la nourriture, elle l'acceptait de la façon la plus naturelle, comme si l'intervention de l'homme n'y était pour rien. Son alimentation n'était d'ailleurs pas sans soulever des difficultés, mais un ami irakien m'apporta tous les jours une demi-douzaine de petits poissons rouges du Tigre. Mijbil s'en régala. Elle les tenait dans ses pattes de devant, la queue en l'air, et les croquait comme une sucette, avec délicatesse.

Nous profitâmes, ma loutre et moi, de l'hospitalité du consul général, pendant quinze jours. La deuxième nuit, Mijbil vint me rejoindre dans mon lit, au petit jour, et s'endormit dans le creux de mes genoux. Pendant la journée, elle commençait à s'intéresser à son entourage, un peu trop vivement même. Je lui confectionnai un collier qui était plutôt une ceinture, car son cou et sa tête étaient de la même grosseur, et je lui fis visiter la salle de bains. Elle y demeura une bonne demi-heure, tout à la joie de pouvoir s'ébattre dans l'eau. Un hippopotame n'aurait pas fait plus de dégâts. Je ne savais pas encore que telle était la principale caractéristique de ces animaux. Pas la moindre goutte d'eau ne peut rester en place en leur présence. Quand une loutre voit un bol rempli de liquide, il faut qu'elle le renverse ou, si elle n'y parvient pas, qu'elle répande l'eau à force d'y barboter. L'eau doit être en mouvement : au repos, c'est un trésor enfoui. Impossible de supporter cela !

Deux jours plus tard, en entrant dans ma chambre, je vis Mijbil se glisser dehors. Quand



je l'eus rattrapée, elle s'installait déjà dans la baignoire pour manœuvrer les robinets avec ses pattes. Cette preuve d'intelligence me surprit. En moins d'une minute, ma loutre avait suffisamment ouvert le robinet pour obtenir un filet d'eau et, aussitôt après, l'eau coulait à flots. A vrai dire, elle avait tourné le robinet dans le bon sens par pur hasard, car ensuite il lui arriva de le serrer en sens inverse. Elle exprimait alors son dépit par des pépiements irrités.

Le bâtiment du consulat se trouvait dans un jardin comportant un court de tennis entouré d'une haute grille. C'est là que je dressai Mijbil à me suivre sans être tenue en laisse et à venir vers moi quand je l'appelais par son nom. Au bout d'une semaine, elle m'adopta pour maître et dès lors s'adonna en toute liberté à son penchant fondamental, celui qui la portait à jouer. Presque toutes les espèces animales perdent le goût du jeu en atteignant l'âge adulte. La loutre constitue une des rares exceptions à cette règle. Sa vie durant, elle consacre une grande partie de son temps à des distractions, dont certaines ne réclament pas de partenaires.

Mij passait des heures à rouler une balle de caoutchouc à travers la pièce. On aurait dit un footballeur quadrupède se servant de ses quatre membres pour dribbler le ballon.

Elle le projetait aussi parfois, d'un puissant mouvement du cou, à une hauteur ou à une distance prodigieuse. Elle pratiquait ce sport soit seule, soit en compagnie, mais le jeu par excellence de la loutre, celui par quoi elle exprime son sentiment d'euphorie après un bon repas, consiste à jongler, couchée sur le dos, avec de menus objets. Les loutres excellent à cet exercice. Par la suite, les billes allaient devenir le jouet favori de Mij pour ce genre de divertissement. Allongée sur le parquet, elle faisait rouler deux ou plusieurs billes sur son ventre large et plat, sans jamais en laisser glisser une par terre, ou encore, ses pattes de devant levées, elle s'ingéniait à les passer d'une paume à l'autre.

Pendant notre séjour à Bassorah, j'appris en grande partie le langage de Mij. Les loutres usent d'une gamme assez étendue. L'appel, la note la plus simple, est un cri bref, perçant, mais pas très fort, tenant le milieu entre un sifflement et un pépiement. Il y a aussi un son interrogateur. Ainsi, quand Mij entraînait dans une pièce, elle émettait une sorte de chuchotement rauque, comme un « Ha ? » pour demander s'il y avait quelqu'un là. En voyant que je m'apprêtais à la promener ou à la conduire au bain, elle se postait devant la porte et faisait entendre une suite de bruits perlés alternant avec des pépiements, sur tous les modes, depuis le cri isolé sur un ton agressif jusqu'au gazouillis continu qui constituait le principal moyen d'expression vocale de Mij. Son registre comprenait en outre une note tout à fait différente : un miaulement grognon qui traduisait nettement la colère et constituait un avertissement. Poussée à bout, dans ces moments-là, elle aurait mordu.

A Bassorah, les jours s'écoulaient paisiblement, mais je tremblais en pensant aux difficultés qu'allait soulever le transport de Mij en Angleterre. Je décidai de prendre un avion de la T. W. A. pour Paris, d'où j'espérais gagner Londres sur un appareil d'Air France.

D'après le règlement de la T. W. A., je devais enfermer Mij dans une caisse de 45 centimètres de côté au maximum et la prendre avec moi dans l'avion comme bagage à main. A cette époque, le corps de Mij mesurait un peu plus de 30 centimètres et sa queue en

mesurait autant. Je mis des heures à dessiner le modèle de cette caisse, dont l'exécution fut confiée à un artisan. L'objet, garni de tôle à l'intérieur, me fut livré le jour même du départ.

Nous devions décoller à 21 h 15. Je crus plus sage d'enfermer Mij une heure avant le départ afin de lui permettre de s'habituer, puis j'allai dîner en hâte. Lorsque je revins dans ma chambre, juste à temps pour partir, un spectacle effrayant s'offrit à mes yeux. Un silence complet régnait dans la caisse. En revanche, les trous d'aération et les interstices du couvercle portaient des traces de sang coagulé.

J'ouvris le cadenas et soulevai le couvercle : ensanglantée, à bout de forces, Mij se dégagea et essaya de grimper le long de mes jambes. Se blessant le museau et les pattes, elle avait mis en morceaux la garniture métallique. Des rubans de zinc jonchaient maintenant le fond de la cage. Quand je les eus enlevés jusqu'au dernier, il ne me restait plus que dix minutes pour gagner l'aéroport. Or celui-ci se trouvait à 7 kilomètres de distance. Je dus me résoudre, le cœur gros, à enfermer de nouveau l'infortunée Mij dans sa chambre de torture.

Conduite par un chauffeur arabe, la voiture où j'avais pris place, la caisse de Mij sur mes genoux, roulait à la vitesse d'un boulet de canon. Nous traversâmes Bassorah entre des ânes qui se cabraient et des bicyclettes qui exécutaient des virages impressionnants sur notre passage. Dans les faubourgs, les chèvres s'enfuyaient, prises de panique, et les volailles retrouvaient des capacités de vol insoupçonnées. Dans la caisse, Mij ne cessait de gémir. Nous étions tous deux secoués comme dans un panier à salade. Au moment où la voiture stoppa avec un grincement de freins devant l'entrée de l'aéroport, j'entendis quelque chose claquer dans la caisse et je vis le museau de Mij soulever le couvercle. Le pauvre animal avait mobilisé toute la force de son petit corps pour faire sauter l'une des charnières.

Tandis que les employés, furieux, m'entraînaient vers le bureau de la douane, je m'efforçais, en tenant la caisse d'une main, de remettre les vis dans le bois fendillé à l'aide d'un tournevis emprunté au chauffeur.

Ma seule chance, au cours de ce mémorable voyage, fut de n'avoir pas de vis-à-vis, étant placé à l'avant de l'appareil. Les autres voyageurs dévisageaient avec curiosité ce retardataire aux vêtements en désordre qui se dirigeait vers sa place avec, sous le bras, une grosse boîte d'où s'échappaient des cris bizarres.

Un vrombissement de moteur retentit, l'appareil se mit à virer. Tandis que nous décollions, je me dis que maintenant le sort en était jeté, du moins jusqu'au Caire, la prochaine escale.

J'avais pris la précaution de bourrer mon porte-documents de vieux journaux et de me munir de poisson. Ayant garni de papier le plancher, tout autour de moi, je sonnai l'hôtesse de l'air pour lui demander de mettre mon poisson au frais. J'ai gardé pour cette merveilleuse hôtesse une profonde admiration. Je lui ouvris mon cœur. Elle m'écouta de bonne grâce et saisit le poisson du bout de ses doigts fuselés avec autant de délicatesse que s'il se fût agi de bijoux à enfermer dans le coffre-fort. Après avoir échangé quelques mots avec la dame à mes côtés, elle me suggéra de prendre ma loutre sur mes genoux. « L'animal serait certainement mieux ainsi », affirma-t-elle, et ma voisine n'y voyait pas d'inconvénient.



Transporté de gratitude, je lui aurais baisé les mains. Mais connaissant encore mal les loutres, je ne soupçonnais pas ce qui allait se produire.

Dès que j'eus ouvert le cadenas et soulevé le couvercle, Mij en jaillit comme un diable de sa boîte. Puis, glissant entre mes mains avec un mouvement d'anguille, elle disparut au fond de l'appareil. Je pus suivre son passage parmi les voyageurs en observant les réactions qu'il provoquait : cris épouvantés et battements de manteaux. Une femme monta même sur son siège en hurlant :

« Un rat ! un rat ! »

Pendant ce temps, ayant vu Mij disparaître entre les jambes d'un majestueux Indien coiffé d'un turban blanc, je m'élançai à sa poursuite et j'atterris le visage au sol, serrant dans mes mains, au lieu de la queue de Mij, la sandale de la compagne de l'Oriental, cependant que mon visage se trouvait inexplicablement couvert de curry. Je me redressai et balbutiai des excuses. Sans mot dire, l'Indien fixa sur moi un regard absolument inexpressif. Une fois de plus, l'hôtesse de l'air vint à mon secours.

« Il serait peut-être préférable, proposait-elle avec un sourire angélique, que vous

reprenez votre place. Je vais vous rapporter votre animal. »

Je l'avertis que, désorientée, Mij risquait de mordre quelqu'un, mais elle ne se laissa pas impressionner. Je regagnai donc mon siège.

J'allongeais le cou en tournant la tête, afin de mieux suivre les péripéties de la chasse, quand j'entendis tout à côté de moi un pépiement. Mij grimpait déjà sur mes genoux et commençait à effleurer de son museau mon visage et mon cou. Dans ce monde étranger de l'avion, je représentais son unique port d'attache, et son retour spontané vers moi contenait le germe de la confiance absolue que la petite bête allait m'accorder pendant tout le reste de sa vie.

Mij finit par s'endormir et resta tranquille pendant une heure ou deux sur mes genoux. Dès que je la voyais s'agiter un peu, je sonnais pour demander du poisson et de l'eau. Les loutres ne sont pas douées pour l'oisiveté. Elles ne savent pas, comme les chiens, rester immobiles quand elles sont éveillées. Ou bien elles dorment, ou bien elles s'adonnent au jeu ou à quelque occupation. A défaut d'un jouet à leur goût, ou simplement quand elles sont en état de révolte, elles peuvent mettre tout sens dessus dessous autour d'elles. Ce comportement est certainement dû en partie à sa curiosité insatiable. La loutre ne connaît pas de répit avant de savoir exactement ce qui se trouve dans les différentes cachettes aménagées par l'homme, et dans les endroits dont l'accès lui est interdit. Or elle a un don rare pour ouvrir ce qui est fermé.

Nous volions depuis cinq heures environ, quand Mijbil fut prise d'une de ces crises de curiosité. Cela commença de façon assez anodine, par un assaut contre les journaux étalés soigneusement par terre et vite transformés en serpentins. L'intérêt de Mij se porta ensuite sur sa caisse garnie de sciure de bois. S'étant enfoncé la tête et les épaules dans la boîte, elle se mit à la vider à une vitesse prodigieuse. Après quoi, elle y entra tout entière pour faire voler le reste de sa litière en pédalant des quatre pattes. J'essayais bien de ramasser la sciure au fur et à mesure qu'elle l'éparpillait, mais c'était aussi vain que de vouloir transporter de l'eau dans un panier.



Je n'avais pas fini le nettoyage que déjà Mijbil s'en prenait au sac de voyage de ma voisine. La fermeture Éclair lui posa un petit problème qu'elle résolut en quelques secondes. La tête à l'intérieur du sac, elle se mit à jeter dehors revues, mouchoirs, gants, tubes de comprimés. Par bonheur, la dame dormait à poings fermés, ce qui me permit de remettre tous ces objets à leur place après avoir tiré Mij vers moi en la saisissant par la queue.

Au Caire, je compris enfin quelle créature imprévisible je m'étais donnée pour compagne. Je quittai l'avion le dernier. Pendant les quarante minutes de l'escale, Mijbil se montra aussi docile qu'un pékinois. Lui ayant passé sa laisse, je la promenai sur l'aérodrome, où même le vrombissement des moteurs à réaction ne parvint pas à troubler sa sérénité.

Enfin, après bien des péripéties, nous atteignîmes l'aéroport de Londres à l'aube. Heureusement, les loutres n'étaient pas soumises à la quarantaine. En trois minutes, la caisse de Mijbil et les autres bagages furent chargés sur le taxi qui m'attendait pour nous faire effectuer la dernière étape de ce voyage. Je poussai un ouf! de soulagement d'autant plus profond qu'un léger pépiement s'échappait de la caisse.

Lorsque nous fûmes arrivés à destination, je refermai la porte derrière moi avec un sentiment de profonde satisfaction. Je soulevai le couvercle de la caisse, et Mijbil en jaillit pour se jeter littéralement dans mes bras, avec les marques d'une affection exaltée que je n'avais pas le sentiment d'avoir méritée.

A Londres, je disposais d'un studio comportant une vaste pièce et une sorte de galerie qui servait de chambre à coucher, à quoi s'ajoutaient une cuisine, une salle de bains et un débarras. Cet appartement offrait certains avantages pour le propriétaire d'une loutre, notamment le débarras, qui communiquait avec la salle de bains. Je pouvais au besoin y reléguer Mijbil pour quelque temps.

Le soir de notre arrivée, Mijbil, malgré sa fatigue, se mit aussitôt à explorer son nouveau domaine avec ardeur. Tandis que je vérifiais dans la cuisine si ma femme de ménage, prévenue par lettre, avait fait à l'intention de ma protégée une provision de poisson,



déjà me parvenait un bruit de porcelaine cassée. Le repas et le bain apportèrent une solution provisoire au problème. S'étant rempli la panse, Mijbil s'en donna à cœur joie dans la baignoire pendant une demi-heure, mais d'ores et déjà il me parut évident que notre cohabitation m'obligerait à procéder à une sérieuse réorganisation de ma demeure encombrée d'objets fragiles. Cependant, je tombais de sommeil. Je déroulai mon sac de couchage et attachai Mij par sa laisse au pied du divan.

Mij m'observa avec attention pendant que je m'installais un oreiller sous la nuque, puis à son tour elle se glissa dans le sac de couchage en posant sa tête près de la mienne, avec ses quatre pattes en l'air, exactement comme un ours en peluche. Sur ce, elle poussa un soupir d'aise et s'endormit instantanément.

Nous restâmes à Londres, Mij et moi, pendant près d'un mois, ce qui suffit à transformer mon appartement en un lieu tenant à la fois de la cage à singes et de l'entrepôt. Je lui installai un vieux fauteuil et un radiateur électrique dans le débarras et bloquai l'accès de l'escalier au moyen d'un grillage. Je mis le téléphone à l'abri dans une caisse et recouvris les fils des lampes d'une gaine épaisse, donnant ainsi à mon logis un petit air de centrale électrique.

Mijbil passait des heures à s'amuser avec

sa collection de jouets favoris : des balles de ping-pong, des billes, des fruits en caoutchouc, une carapace de tortue aquatique que j'avais rapportée de son marécage natal.

Toutes ces distractions occupaient à peu près la moitié de ses loisirs dans l'appartement. Mais le reste du temps, elle avait besoin d'une compagnie humaine. Un de ses jeux préférés consistait à s'envelopper d'un tapis pour se rendre, croyait-elle, invisible. Puis elle surgissait avec un cri de triomphe dès qu'un pied se posait à côté d'elle. Ou encore, elle se cachait sous la couverture du divan. Tout comme un jeune chien, elle aimait m'assiéger : elle sautillait frénétiquement autour de moi avec de petits piailllements en lançant de temps en temps des assauts par surprise.

Comme on peut bien l'imaginer, Mij faisait sensation dans les rues de Londres. Il n'y a rien d'étonnant, au fond, qu'un Londonien moyen ne soit pas capable de reconnaître une loutre. Les loutres appartiennent à une famille relativement peu nombreuse de mammifères, comprenant le blaireau, la mangouste, la belette, le putois, le vison et quelques autres. A Londres, on voyait en Mijbil n'importe quelle bête, y compris un bébé phoque et un écureuil, tout, sauf une loutre. J'éclatai de rire le jour où l'on me demanda si je promenais un morse. Une autre fois, on prit ma petite loutre pour un bébé hippopotame. Aux yeux de certains, c'était un castor, un ourson, une salamandre, voire un léopard qui aurait perdu ses taches.

Avec les premiers jours de mai, il me tarda de voir Mij s'ébattre sous la fraîche cascade de Camusfearna.

Voyager en compagnie d'une loutre est une affaire fort coûteuse. Il n'était plus question, cette fois, de l'enfermer dans une caisse. Aussi Mij m'accompagna-t-elle en wagon-lit, moyen de transport qu'elle trouva tout à fait à son goût. Elle comprit rapidement que le petit lavabo renfermait des promesses aquatiques. Elle s'y nicha donc, son corps épousant la forme de la cuvette, et ses pattes s'affairèrent autour des robinets chromés, se livrant à toutes sortes d'expériences. Mais la robinetterie d'un wagon-lit était d'un type

absolument nouveau pour elle. On en déclenche le fonctionnement non pas en tournant la manette, mais en appuyant dessus. Après cinq bonnes minutes d'essais infructueux, Mijbil finit par résoudre le problème de façon tout à fait accidentelle. En voulant se redresser, elle pesa de tout son poids sur la manette et se trouva soudain, au sens propre du mot, plongée dans son élément.

C'est dans des situations insolites comme celle-ci que Mij avait surtout tendance à m'imiter. A cette époque, nous avions déjà pris l'habitude de coucher tête-bêche dans mon lit, mais dans le train elle s'installa pour dormir la tête sur mon oreiller et les pattes de devant hors des couvertures. Elle se trouvait toujours dans cette position quand l'employé des wagons-lits vint me servir mon petit déjeuner. A la vue de Mij, il demeura interdit.

« Du thé pour une ou deux personnes ? » demanda-t-il.

Nous arrivâmes à Camusfearna au début de juin, époque d'une douceur toute méditerranéenne.

Nulle part, dans toute cette région des Hautes Terres, je n'ai jamais contemplé de paysage aussi beau, aussi varié. Au-dessous de moi, le versant escarpé de la montagne dévale vers un champ, sorte d'îlot bordé à droite par le torrent qui décrit une boucle en fer à cheval avant de se jeter dans la mer. Prenant le relais, celle-ci continue à ceinturer d'eau le champ sur la gauche, et s'insinue entre les rochers et le sable pour former une baie.

Au-delà du champ vert et du torrent caillouteux, surgissent les îles arides et rocailleuses, avec leurs plages blanches qui luisent de place en place. Ces récifs forment une chaîne de 800 mètres environ. Sur la côte méridionale du dernier d'entre eux se dresse le phare. Plus loin, l'émail scintillant de la mer est interrompu par la masse de l'île de Skye.

Dans ce lumineux paysage marin, Mij prenait possession de sa nouvelle demeure avec un plaisir manifeste. Elle s'y adapta si bien que je m'étonnais de ne m'être pas aperçu avant son arrivée qu'il manquait au site de Camusfearna un élément essentiel. Ma prudence imposa d'abord à la vie quotidienne de Mij une routine immuable. Mais à mesure que

les semaines passaient, je lui accordais de plus en plus de liberté, ma maison restant le refuge principal, le repaire où elle venait recouvrer des forces.

Elle se réveillait, avec une ponctualité étonnante, à 8 h 20. Son premier geste était de m'effleurer le visage et le cou, avec de petits cris de plaisir et d'affection. Si je ne me décidais pas à sortir du lit tout de suite, elle se chargeait de me pousser dehors. Pour ce faire, elle se glissait sous les draps en rampant comme une chenille et les débordait. Lorsque le désordre lui paraissait suffisant, elle se laissait « couler » par terre. Mij prenait les draps entre ses dents et les tirait à elle par une série de mouvements énergiques.

L'objectif suivant de Mij était la nasse à anguilles placée dans le torrent, où elle prenait son déjeuner. Sa faim apaisée, elle tenait à parcourir les trois quarts de cercle formés par la rivière et la mer. A l'endroit où l'eau devient profonde et où son cours se ralentit entre les arbres, Mij s'élançait comme une flèche sous-marine à la poursuite d'une truite. Tantôt elle se laissait glisser, comme sur un toboggan, le long des pentes sablonneuses, tantôt elle plongeait au milieu des vagues pour s'emparer d'une limande.

Cette promenade matinale que nous faisons devenait de plus en plus longue. Au bout d'une quinzaine de jours, je pris l'habitude de rentrer seul dès que Mij avait terminé son repas. Elle me rejoignait environ une heure plus tard et, bien séchée, s'insinuait sous la couverture du divan, où elle formait une grosse bosse. Peu à peu, elle prolongea ses absences, mais je ne commençais vraiment à m'inquiéter qu'au bout d'une demi-journée.

Il y avait, cette année-là, beaucoup de bétail à Camusfeärna, pour la plupart des animaux à robe noire qui semblaient rappeler à Mij les buffles des marais du Tigre. Elle se livrait autour d'eux à des danses scandées de petits cris furieux qui semaient la panique dans les troupeaux. Il lui suffit d'une semaine ou deux pour mettre au point un procédé grâce auquel elle allait se distinguer dans un sport prisé par ses congénères. Elle s'approchait en rampant d'une génisse, de manière à pouvoir atteindre par derrière sa queue noire et com-

bien tentante. Elle saisissait brusquement la touffe de poils entre ses dents et, à la façon de quelqu'un qui tire avec véhémence un cordon de sonnette, elle donnait une secousse violente à la queue. Puis, d'un bond en arrière, elle esquivait le coup de pied vengeur. Ce n'est pas sans inquiétude que j'assistai d'abord à ce petit manège. Mais c'était mésestimer l'agilité de Mij : jamais le sabot d'une bête ainsi provoquée n'effleura sa tête.

Je me proposais de consacrer ces mois d'été à écrire un livre. Aussi passai-je de longues heures à travailler au soleil, près de la cascade. De temps en temps, Mij escaladait la berge pour venir m'asperger, ainsi que mon manuscrit. Elle poussait parfois la plaisanterie jusqu'à me chiper mon stylo.

La mer permit à Mij de révéler ses magnifiques dons de nageuse. La loutre prit l'habitude de suivre mon canot dans les eaux transparentes de la baie de Camusfeärna où, parmi les récifs, le sable blanc se mêle à la végétation aquatique. Je pouvais ainsi la voir plonger de plus en plus profondément pour explorer la jungle sous-marine avec ses clairières couvertes de coquillages et de fleurs, et ses cavernes où règne une ombre mystérieuse. Elle émergeait d'ordinaire au bout d'une minute environ pour plonger de nouveau la seconde d'après, à la manière d'un marsouin, en s'élançant en avant. Lorsqu'elle restait en surface, ses mouvements manquaient à la fois d'aisance et de grâce. Sa technique, rappelant celle d'un chien maladroit, formait alors un vif contraste avec ses harmonieuses évolutions sous-marines. Elle suivait ainsi mon canot des heures durant, apparaissant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Au cours de ses promenades journalières, Mij pêchait de nombreux poissons, et à mesure qu'augmentaient sa rapidité et son adresse, ses proies se faisaient de plus en plus grosses et variées.

A marée basse, Mij s'efforçait de débusquer les carrelets, parfaitement camouflés, qui surgissaient tout à coup en soulevant des tourbillons de sable. Toujours dans la baie, mais un peu plus au large, elle attrapait parfois une truite de mer, qu'elle ne rapportait jamais sur le rivage, mais consommait au large. Je

pensais alors, non sans mélancolie, aux loutres dressées par les Chinois pour les aider à la pêche. « Mij, me disais-je, malgré toute l'amitié qu'elle me témoigne, n'aura jamais l'idée de m'offrir un poisson. » Je me trompais cependant. Un jour que je me trouvais sur un rocher, je la vis sortir de l'eau et jeter à mes pieds un carrelet. Elle me regarda faire avec satisfaction pendant que je ramassais le poisson et faisais semblant de le manger. Après quoi, elle plongea du haut du rocher et disparut dans l'eau claire.

Comme ses promenades se prolongeaient de plus en plus, il m'arrivait de l'attendre, plein d'anxiété, pendant de longues heures. Ne la trouvant ni auprès de la cascade et de ses bassins favoris ni sur la falaise, je me faisais du souci et je partais à sa recherche sans cesser de l'appeler.

La première fois que je trouvai Mij en difficulté, ce fut dans la gorge sombre au-dessus de la cascade. L'été, quand l'eau est peu profonde, on peut se frayer un chemin en suivant les rochers qui bordent le torrent, dont les berges escarpées et plantées d'arbres se dressent sur une trentaine de mètres de hauteur. L'ombre y règne en permanence : le soleil ne pénètre jamais dans le lit du cours d'eau et, même en été, la clarté du ciel n'y parvient que filtrée à travers le feuillage des chênes et des bouleaux. Je ne me suis jamais senti à l'aise dans la gorge, mais cette région devint le séjour de prédilection de Mij. J'avais beaucoup de mal à la lui faire quitter, car le grondement de la cascade couvrait ma voix. Ce jour-là, l'eau se trouvait être particulièrement abondante pour la saison d'été et, après quelques mètres parcourus dans le torrent, j'étais mouillé jusqu'à la ceinture. J'avais beau hurler, mes appels se perdaient. Tout à coup, je l'aperçus, perchée sur une corniche tellement étroite que la pauvre bête ne pouvait pas se retourner pour revenir sur ses pas. En bas béait un gouffre de plus de 15 mètres. Elle me regardait et criait de toutes ses forces.

Je dus faire un long détour pour arriver au-dessus de la corniche avec une corde. Pour comble de malheur, les troncs d'arbres étant pourris à cet endroit, il me fallut attacher la

corde à une souche dépassant de la terre meuble et qui se mit à craquer de façon inquiétante dès que je tirai dessus. J'arrivai cependant à mettre le pied sur le rocher après m'être noué le filin autour de la taille, avec le sentiment que, si Mij avait quelque chance de sortir saine et sauve de l'aventure, mon sort à moi était fixé.

En me voyant descendre vers elle, Mij essaya de se dresser sur ses pattes de derrière. A ce moment-là, je la crus perdue. J'avais passé la boucle de sa laisse à ma ceinture de cordage et, dès que mon bras put atteindre l'animal, j'agrafai l'autre extrémité à son harnais. Mais celui-ci, usé par les bains continuels, ne m'inspirait guère plus de confiance que la souche qui retenait ma corde. Je grimpai néanmoins le long de ce filin, Mij brimbalant à mes côtés, telle une vache que l'on hisse à bord d'un bateau à l'aide d'une grue. Les cinq minutes que dura cette ascension comptent parmi les plus désagréables de ma vie. Quand nous atteignîmes le sommet, la souche vacillait si bien qu'il me suffit d'un coup énergique sur la corde pour la déraciner complètement et l'arracher.

La première fois que Mij découcha fut une autre occasion d'angoisse et de fiévreuses recherches. Je l'avais laissée le matin au bord du torrent, absorbée par son repas d'anguilles. Ne la voyant pas rentrer vers le milieu de l'après-midi, je trouvai la chose bizarre. Je sortis pour appeler Mij, d'abord près du torrent, puis au bord de la mer, sans résultat. Je remontai ensuite la berge jusqu'au sommet de la cascade. Mais j'eus beau explorer le ravin, ma loutre restait introuvable.

Renonçant à poursuivre mes recherches du côté du torrent, je me dirigeai vers les îles les plus proches. Découvert par la marée basse, le sable portait les empreintes d'une loutre formant une piste qui menait vers l'île au phare. Toutefois, était-ce bien Mij qui les y avait laissées ? Les heures s'écoulaient tandis que je scrutais la baie et appelais en vain. Quand la nuit tomba, j'avais perdu tout espoir. D'ordinaire, en effet, le coucher du soleil trouvait la petite bête immanquablement endormie au coin du feu.

Vers 11 heures, le vent du sud se leva et

de grosses vagues se formèrent. Si Mij s'était aventurée loin de la côte, elle aurait du mal à trouver le chemin du retour. J'éclairai toutes les fenêtres, ouvris toutes grandes les portes et m'assis devant l'âtre, où je ne tardai pas à m'assoupir. Vers 3 heures du matin, aux premières lueurs de l'aube, je sortis pour prendre le canot. J'avais fini par me persuader que Mij se trouvait sur l'île au phare. Mais une fois sur l'eau, j'eus des difficultés pour naviguer. Il me fallait passer au large ; or la houle était forte et des paquets de mer passaient sans cesse par-dessus le plat-bord.

Au bout d'une demi-heure, j'étais trempé et à bout de courage. Les plus grandes des îles offraient un abri relatif contre le vent du sud, mais l'écume blanche qui frangeait les récifs d'alentour créait une impression sinistre. Un moment d'inattention et je serais drossé contre eux. Pour comble de malchance, je croisai une orque. Le cétacé, une grosse bête dont la nageoire dorsale semblait se dresser à hauteur d'homme au-dessus de l'eau, fendit la surface à une vingtaine de mètres au nord devant mon bateau. Sans doute par hasard, il fonça droit sur moi. D'un coup de rame, j'obliquai vers l'île la plus proche. Mon canot s'échoua sur un récif où je dus prendre pied moi-même, dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour le dégager, cependant que l'orque, qui avait d'autres chats à fouetter, s'affairait près de là. Enfin je grimpai de nouveau à bord et finis, non sans peine, par atteindre l'île au phare.

Elle était envahie par une végétation de jungle qui, comme des tentacules de pieuvre, s'accrochait aux vêtements. J'avancais comme un somnambule en criant, mais le vent humide et froid emportait ma voix. A 9 heures du

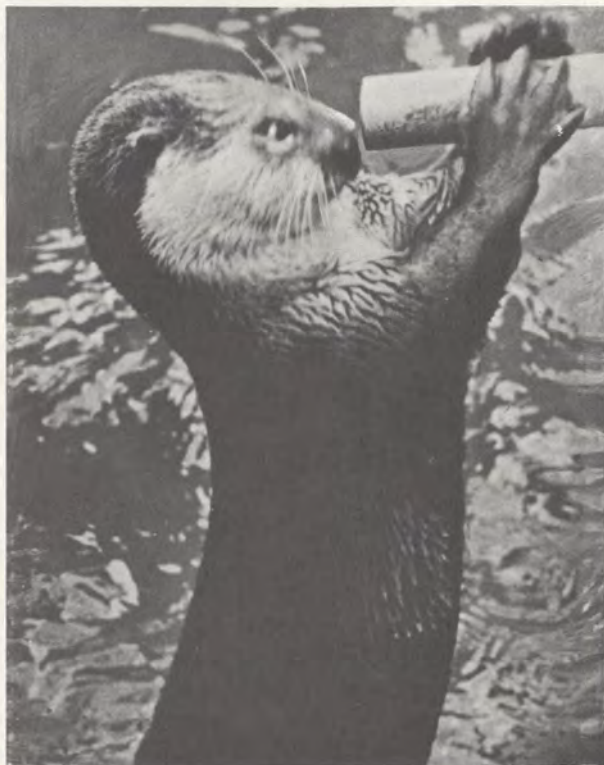
matin, j'étais de retour avec un canot plein d'eau et une pénible sensation de vide dans le corps comme dans l'esprit.

Toute la journée, je rôdai autour de la maison en appelant ma loutre. Vers 5 heures de l'après-midi, je me décidai à rentrer et je vis alors nettement, sur le sol dallé, la trace d'une patte humide. Puis parvint à mes oreilles le « Ha ? » caractéristique de Mij. Une seconde après, ma loutre bondissait sur moi. Quand mon émotion se fut un peu calmée, je m'aperçus que son harnais était fendu en deux. Sans doute Mij avait-elle passé toute une journée, et même davantage, accrochée aux branches d'un arbre, attendant vainement qu'on vînt la délivrer.

Mij aimait passer seule de longues heures à la cascade, donnant la chasse à l'unique grosse truite qui avait élu domicile dans le petit bassin formé au-dessous, attrapant du menu fretin et jouant avec quelque objet flottant entraîné par le cours d'eau.

De même qu'avec ses jouets, Mij ne se contentait pas d'un seul poisson à la fois. Quand elle en attrapait un, elle le maintenait sous une patte et, nullement gênée, piquait droit sur un deuxième, parfois avec un looping. Elle finissait ainsi par avoir un poisson sous chaque patte de devant, et un troisième dans la gueule. Quelle rapidité de mouvements et quelle harmonie ! On eût dit un animal dépourvu de squelette, fait de vif-argent, d'une souplesse quasi miraculeuse. Mij me faisait penser à un danseur de ballet, à un oiseau, à un avion se livrant à des acrobaties aériennes. Mieux que tout cela, elle était une loutre dans son élément, c'est-à-dire la chose la plus admirable qu'il m'ait jamais été donné de contempler dans la nature.





La loutre outrée

Au zoo Ueno, à Tokyo, il y avait une loutre qui faisait des tours pour amuser les enfants. En récompense, les enfants lui envoyaient des petits poissons par un tuyau. La loutre était une personne très sensible. Elle prit grand goût à ces friandises, au point de ne plus penser qu'à ça.

Un jour, aucun poisson ne vint. Il y en avait pourtant un gros, mais il était resté coincé dans le tuyau. La loutre essaya de l'attraper, se mit en colère, grogna, gronda, mais en vain. Finalement, elle s'assit et se mit à pleurer de déception, jusqu'à ce que le photographe lui-même, attendri, vint la consoler... en débouchant le tuyau !

Condensé de MD



MORALE :

Il n'y a pas de situations désespérées ; il y a seulement des loutres qui désespèrent des situations.

Une ceinture et un collier de perles

PAR JEAN ALET

Fabrication du métier à tisser

Le socle du métier est constitué par une planchette de 54 centimètres de long sur 10 centimètres de large. A l'une de ses extrémités (à droite sur la figure 1), on cloue sur les côtés deux flasques (F) destinés à supporter le moulinet (M), sur lequel on enroulera le tissage à mesure qu'il avancera. Deux trous sont prévus dans chacun des flasques, en vis-à-vis, par paire : l'un pour le passage de l'axe du moulinet, l'autre pour celui de sa tringle d'arrêt.

Les deux flasques sont assemblés par une traverse *a* clouée à l'extrémité la plus basse et par une traverse *b* fixée un peu en retrait de façon à former une glissière pour le logement du porte-peigne mobile (fig. 1 et 3).

Le moulinet enrouleur est fait de quatre palettes de 9,8 cm de long sur 4 centimètres de large vissées les unes sur les autres, et dont les angles qui se trouveront au centre seront abattus afin de ménager un passage pour l'axe, fait de n'importe quelle tringle métallique (fig. 2).

Sur l'une des palettes, on cloue une rangée de quatre clous « à tête d'homme », auxquels sera attaché le bout des fils de chaîne (fils longitudinaux, en opposition avec les fils transversaux de la trame).

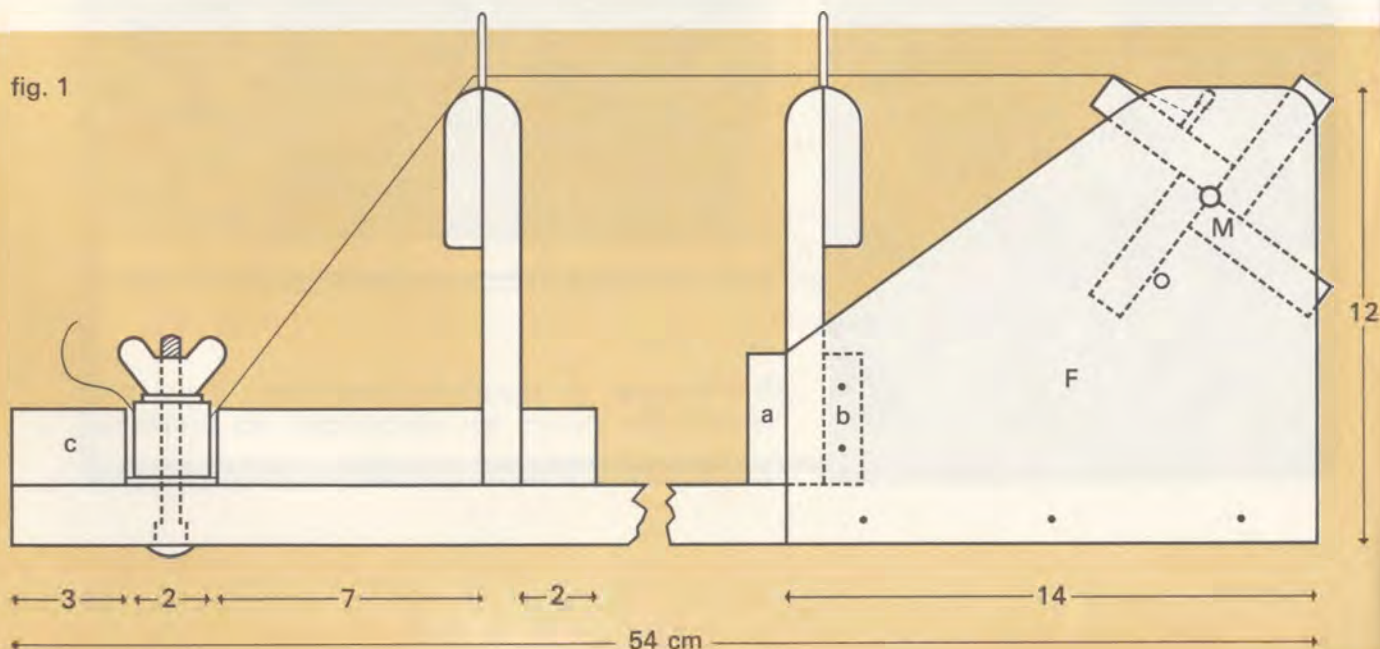
En guise de peigne, on utilise un peigne métallique à chiens, dit « décrassoir ». Ce peigne est à

double denture, l'une de sept dents au centimètre, l'autre de neuf dents, ce qui permet de tisser des perles de n'importe quelle dimension. Il mesure généralement 8 centimètres de long sur 45 cm de haut (largeur utile de 7 cm).

Le porte-peigne mobile est découpé dans du contre-plaqué de 1 centimètre d'épaisseur. Il se compose d'un morceau de 10 centimètres de large sur 10,5 cm de haut et d'un autre morceau de 10 centimètres de large sur 4 centimètres de haut, dans lequel on évide un logement destiné au peigne qu'on doit pouvoir utiliser dans un sens comme dans l'autre. Une fois le peigne en place, l'embase des dents doit se trouver à 5 millimètres au-dessus du sommet du porte-peigne. Les deux morceaux du porte-peigne sont collés, cloués ou vissés l'un sur l'autre (fig. 3).

A l'autre extrémité du métier (à gauche sur la figure 1), on cloue un tasseau *c* de 10 centimètres de long sur 3 centimètres de large et 2 centimètres d'épaisseur (fig. 4).

On place ensuite la barrette de blocage des fils de chaîne, qui mesure 10 x 2 x 2 cm. Elle est percée de deux trous par où passent des boulons à bois de 50 x 4 mm, enfoncés, par en dessous, dans le socle. La barrette est serrée par des écrous à oreilles, sous lesquels on met des rondelles Grower. Pour obtenir un meilleur serrage des fils, on colle une bande de feutrine sur le socle.



Une fois mise en place, la barrette doit conserver un certain jeu, qui permet le passage de la nappe des fils de chaîne.

Le porte-peigne fixe est fait de la même façon que le porte-peigne mobile, mais on visse sa base sur un tasseau de $10 \times 7 \times 2$ cm, qu'on fixe ensuite sur le socle du métier. Un deuxième tasseau de $10 \times 2 \times 2$ cm est vissé en contrefort.

Les perles

Les perles de 2 millimètres de diamètre sont celles qui permettent de faire le plus joli travail. Mais, quelle que soit la taille choisie, ce qui importe, c'est que les perles, bien régulières, soient toutes du même diamètre, avec un trou uniforme. Il est quasiment impossible de faire un tissage présentable avec des perles de couleurs différentes qui n'auraient pas strictement la même dimension.

Le fil

Le fil de coton n° 16, suffisamment solide, est celui qui convient le mieux. Sa couleur dépendra de celle des perles qui prédomineront dans l'ouvrage. Le blanc s'adapte fort bien avec des couleurs variées.

Les aiguilles

Une fois enfilées, elles doivent pouvoir passer jusqu'à trois fois dans le trou d'une même perle. Il faut donc qu'elles soient aussi fines que possible, tout en ayant un chas qui permette le passage d'un gros fil. Pour les petites perles, on utilisera des aiguilles longues « à laine » n° 9. Bien que le chas en soit long et étroit, on les enfle facilement si on a le soin d'écraser le bout du fil et de le frotter sur un morceau de cire d'abeille.

LA CEINTURE DE PERLES

Montage

Selon le diamètre des perles, mettre le peigne du côté « 7 » (7 dents au centimètre) ou du côté « 9 », les fils devant passer dans toutes les dents, dans toutes les deux dents ou dans toutes les trois dents seulement.

fig. 2

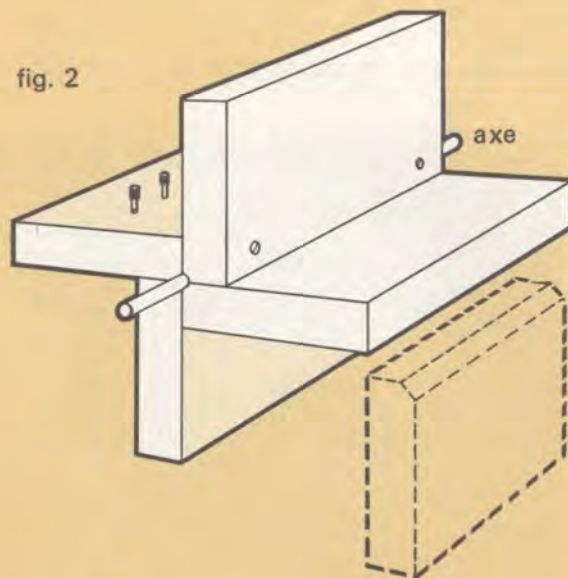


fig. 3

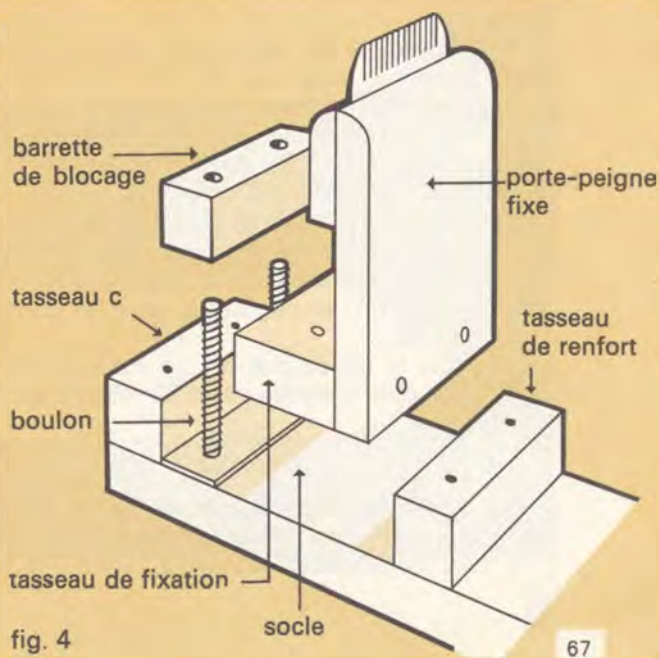
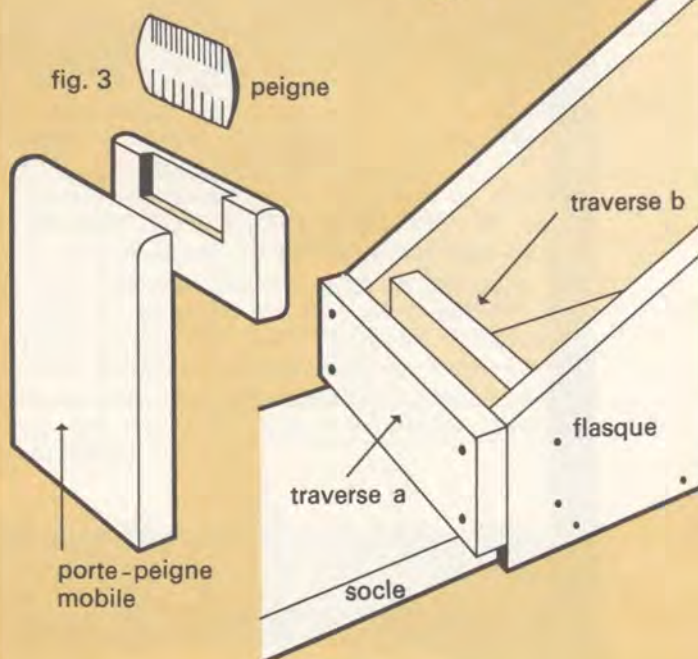
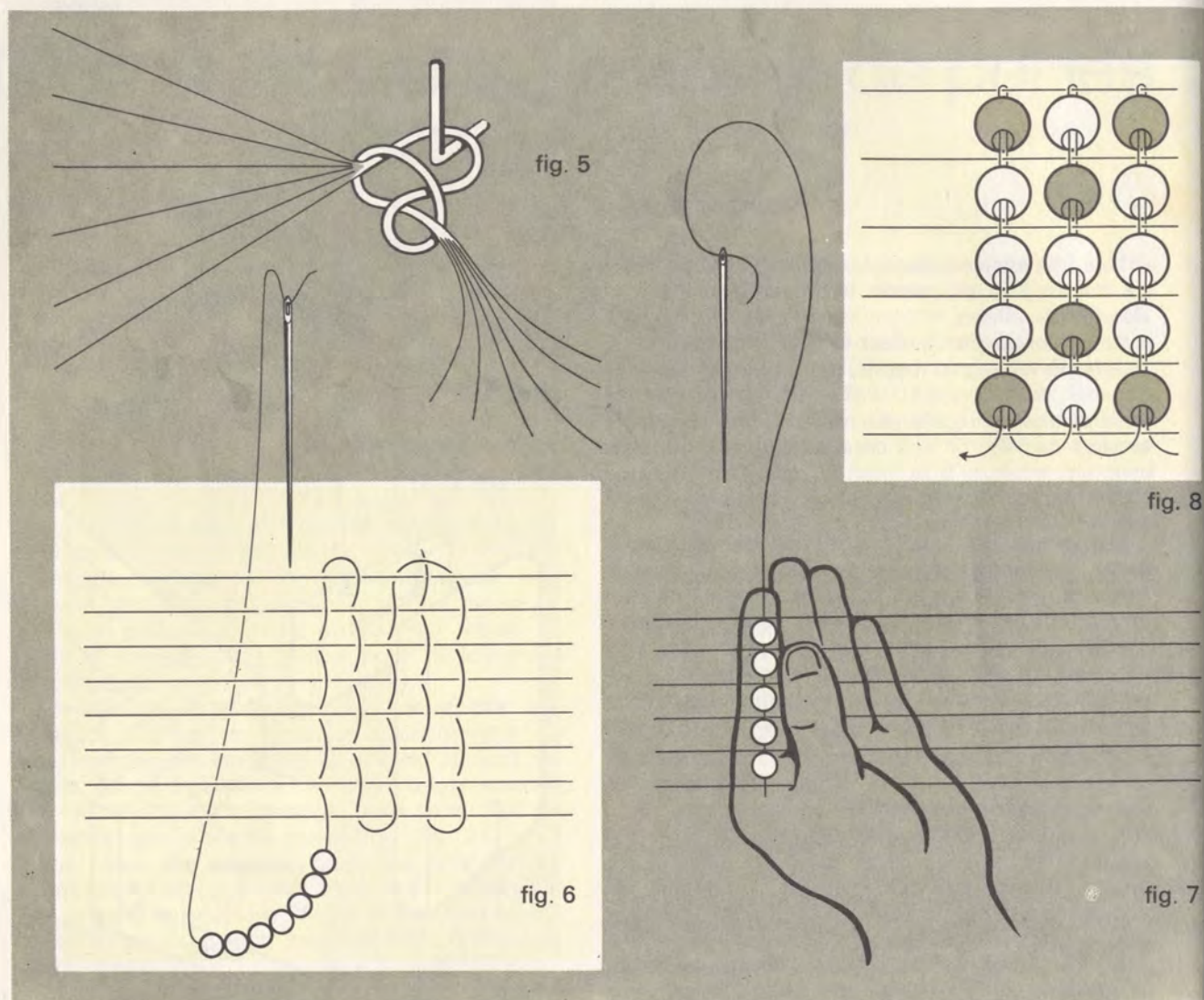


fig. 4



Couper les fils de chaîne à la longueur voulue, c'est-à-dire la longueur du tour de taille plus 20 centimètres. Le nombre des fils, qui doit être pair, dépend évidemment de la largeur désirée.

Il est recommandé de renforcer les lisières en doublant le fil de bordure.

Après avoir regroupé les fils en faisceaux de dix à douze, on les attache aux clous du moulinet par un nœud facile à défaire (fig. 5). Puis on les passe un par un, en bon ordre, dans les dents des deux peignes.

Une fois la nappe des fils de chaîne en place, on la tend et on la serre sous la barrette de blocage.

Tissage

Au départ, le moulinet doit être, avec les clous en haut, dans la position indiquée figure 1.

Il faut commencer le travail entre les deux

peignes et près du porte-peigne mobile, par un tissage sans perles (fig. 6). L'aiguille, servant de navette, entraîne le fil de trame à travers les fils de chaîne.

Lorsqu'on a ainsi obtenu une bande de toile de 3 centimètres et que l'aiguillée se trouve arrivée à l'une des lisières, on y enfile un nombre de perles égal à celui des intervalles entre les fils de chaîne (par exemple : 11 perles pour 12 fils).

Le tissage des perles se déroule alors comme suit :

1° La rangée de perles passe *sous* la nappe de fils ;

2° La main gauche, pouce par-dessus, saisit la nappe de fils et la rangée de perles, l'index repoussant et maintenant les perles entre les fils (fig. 7) ;

3° L'aiguille repasse dans toutes les perles *par-dessus* les lisières et les fils de chaîne.

Le fil de trame revenu au point de départ, une nouvelle série de perles est enfilée et le travail se poursuit comme précédemment (fig. 8).

Lorsqu'une aiguillée touche à sa fin, on noue son extrémité à l'un des fils de chaîne, mais non aux lisières où le nœud serait trop apparent.

La nouvelle aiguillée est également attachée à l'un des fils de chaîne, mais, pour que le nœud ne se trouve pas juste à côté de l'autre, on le fait avant la dernière perle fixée que l'aiguille traverse de nouveau.

Lorsque le tissage approche du deuxième peigne, on détend la chaîne, on ôte le porte-peigne mobile, on enroule le tissage sur le moulinet, de sorte que le dernier rang de perles soit à la hauteur du logement du peigne, et on retend la chaîne.

Quand le tissage de perles a atteint la longueur voulue, on le complète, comme au départ, par une bande de toile de 3 centimètres de long.

Après avoir enlevé le tissage du métier, on noue deux par deux toutes les extrémités des fils de chaîne et on coupe l'excédent (fig. 9).

Pour monter la ceinture, il suffit de coudre une boucle à l'une des bandes de fil et une patte de cuir à l'autre bande (fig. 10).

Au lieu de monter la ceinture exclusivement en perles, on peut faire d'abord une ceinture de feutrine, que l'on garnit ensuite d'une bande de perles tissées. Dans ce cas, le tissage se fait sans prévoir des bandes de fil à ses extrémités. Une fois l'ouvrage retiré du métier, le bout de chacun des fils de chaîne est successivement enfilé dans une aiguille et passé au travers de la

feutrine à l'endroit voulu. Les fils sont alors noués, deux par deux, sous la ceinture (fig. 11). La fixation de la bande de perles est complétée par un point d'ourlet, tout au long des lisières.

Composition des motifs décoratifs

En alternant des perles de couleurs différentes, on peut créer de très jolis motifs décoratifs.

Pour commencer, mieux vaut ne tenter que des choses simples. Par exemple : une série de raies verticales, faites de trois rangs de perles bleu clair suivis de cinq rangs de perles bleu foncé. Ou bien : dans chaque aiguillée, deux perles foncées, une série de perles claires et deux perles foncées ; ce qui donnera une ceinture claire bordée de foncé.

On pourra ensuite dessiner, dans un fond uni, des carrés, des losanges, des triangles, des grecques ou des lignes obliques.

Ce n'est qu'après avoir réussi ces premiers modèles qu'on abordera personnages, animaux, plantes. Il faudra, au préalable, les avoir étudiés sur papier millimétré ou quadrillé.

Dans les carreaux formant les motifs du « carton » (c'est ainsi qu'on appelle le modèle), on posera soit avec la pointe du pinceau, soit avec le bout de son manche trempé dans la peinture, une touche de gouache de la couleur choisie pour les perles. Pour ne pas compliquer la lecture du carton, on n'en colorera pas le fond. Celui-ci sera indiqué soit par quelques carreaux colorés dans un angle, soit par une simple indication manuscrite.

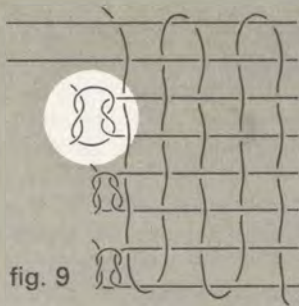


fig. 9

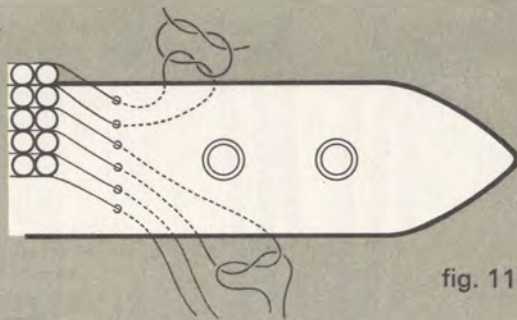


fig. 11

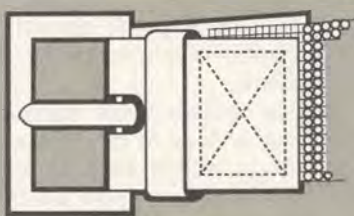
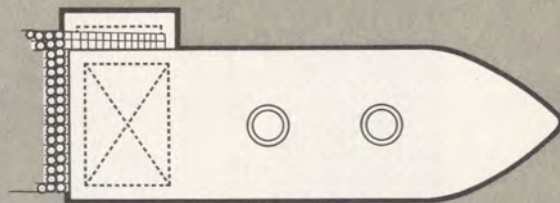


fig. 10



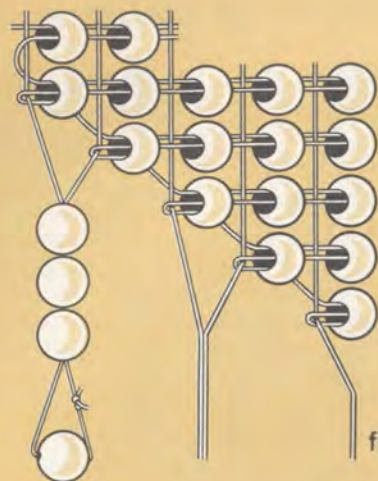


fig. 13

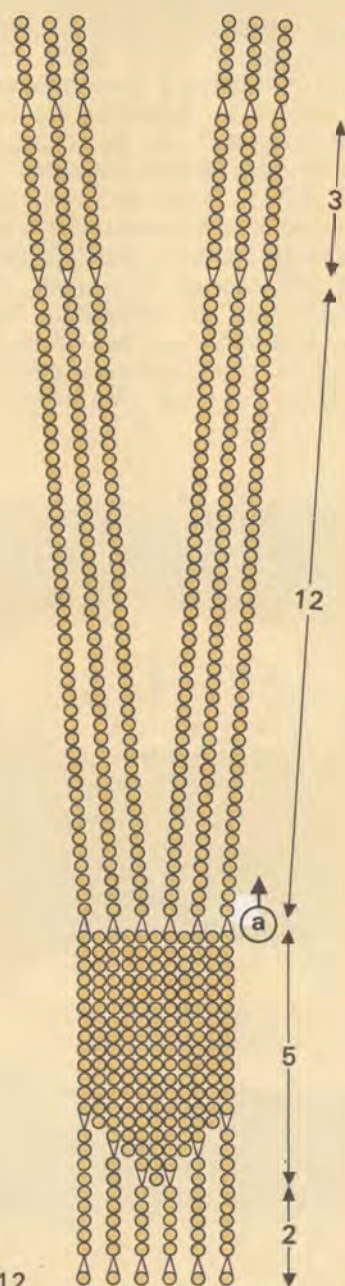
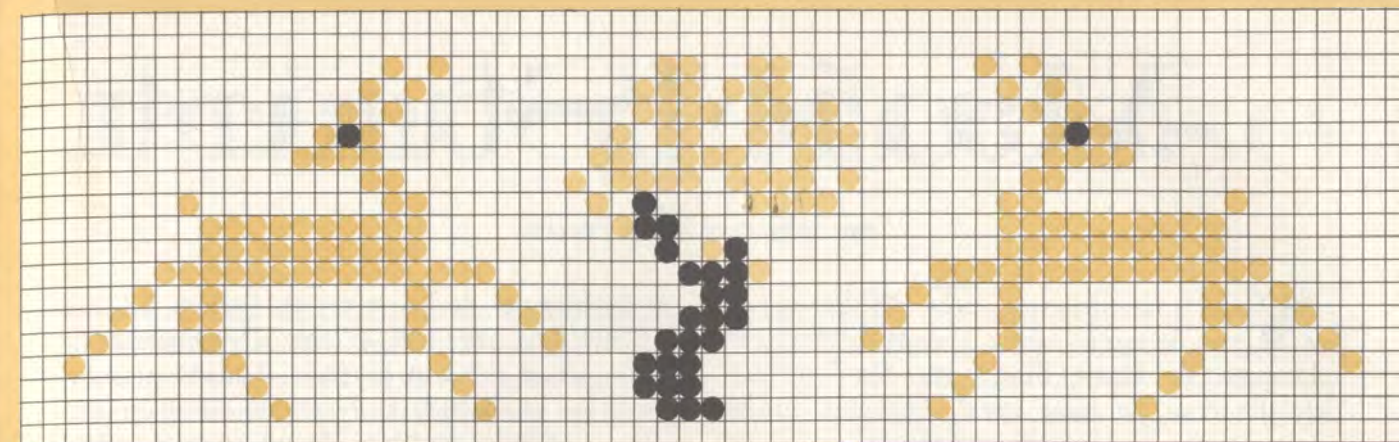
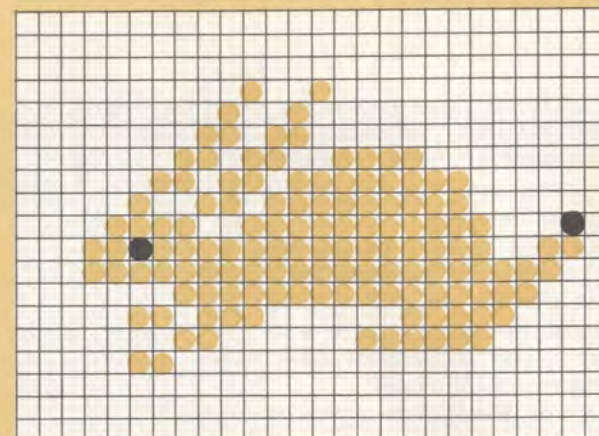


fig. 12

Utilisation des bandes de perles

La largeur des peignes ne permet pas d'obtenir des bandes tissées de plus de 7 centimètres de large, ce qui permet, par exemple, de garnir une bourse faite en feutrine ou en un autre tissu. Mais rien ne limite la longueur de ces bandes, et rien n'empêche, non plus, d'en poser plusieurs, côte à côte, pour recouvrir une pochette ou un sac à main.

Le collier

Voici, entre bien d'autres, un modèle facile à réaliser.

Préparer six fils de 1 mètre de long et les attacher au moulinet du métier.

Passer les fils dans les dents du premier peigne, puis les regrouper deux par deux pour y enfiler des perles sur une longueur de 12 centimètres, ce qui donne trois rangs de perles, les uns à côté des autres. La figure 12 indique le point *a* où commence le collier et schématise la façon dont les fils se séparent ou se regroupent.

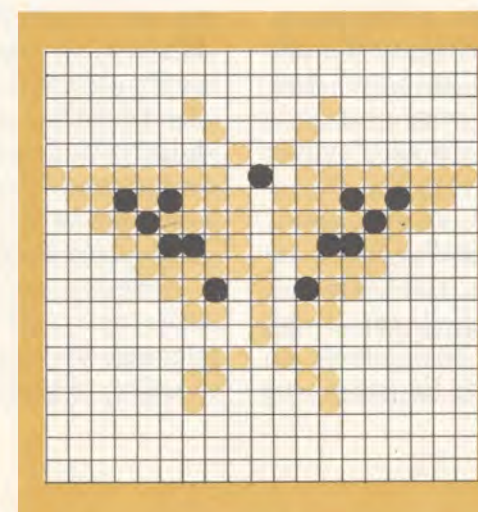
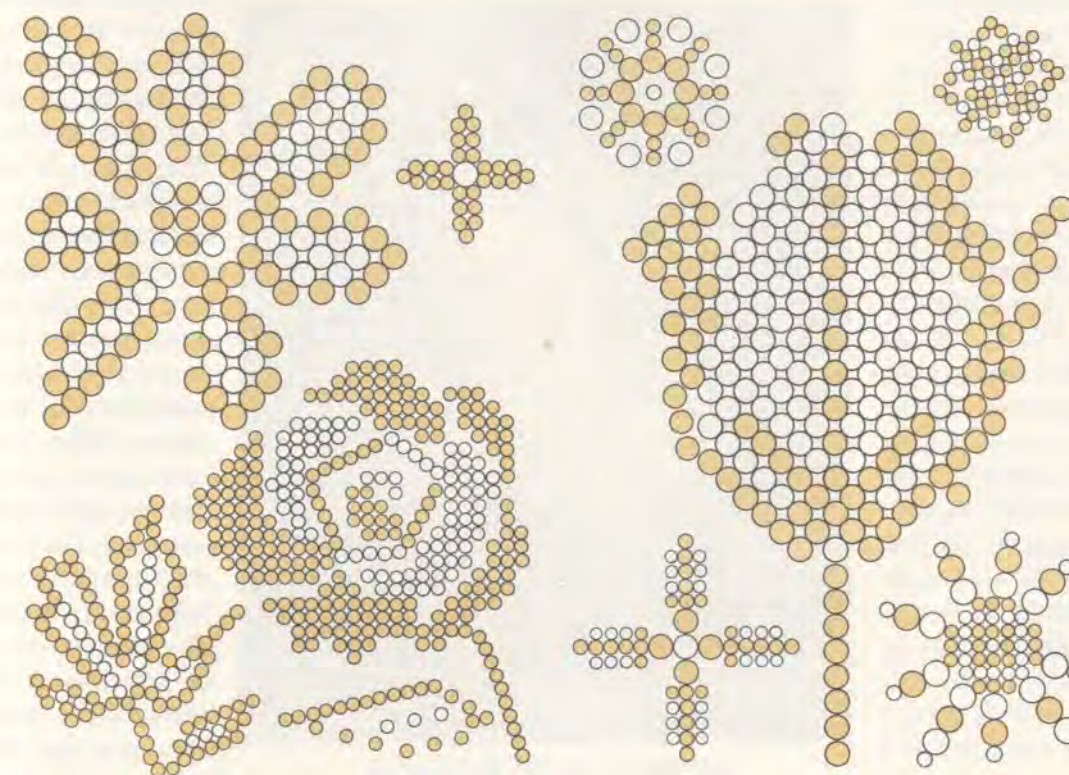
Séparer les fils de chaîne et les passer dans les dents du deuxième peigne; tendre la chaîne pour tisser une bande de perles de 3 centimètres.

Regrouper de nouveau les fils de chaîne, deux par deux, pour y enfiler des perles sur une longueur de 12 centimètres, et continuer ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu quatre triples rangs de perles séparés par trois bandes tissées de 3 centimètres de long.

Retirer du métier cette partie du collier, la plier en deux et la remonter sur le métier en l'accrochant par le milieu.

Le porte-peigne mobile étant supprimé, passer les 12 fils de chaîne dans le deuxième peigne, de façon que le tissage puisse se faire entre celui-ci et le moulinet. Tendre la nappe de fils et tisser des perles sur une longueur de 5 centimètres. Le collier sera plus élégant si ce tissage se termine en pointe (fig. 12 et 13).

Retirer l'ouvrage du métier, regrouper les fils deux par deux et y enfiler des perles de façon à terminer le collier par des franges. La figure 13 indique comment arrêter le bout des franges.



Marie Stuart,

PAR DONALD CULROSS PEATTIE

NÉE à Linlithgow, près d'Édimbourg, peu de temps avant la mort de son père, Jacques V, Marie Stuart sut dès l'enfance qu'elle était de sang royal. Ses jeux furent éclairés par les fugitifs rayons du soleil ou assombris par les longues ombres des donjons, tandis qu'elle errait de château en château, car son entourage redoutait toujours la possibilité d'un rapt. Cette future reine représentait, en effet, à une époque de dissensions religieuses et politiques, une pièce redoutable sur l'échiquier de la succession au trône.

Henri VIII régnait alors sur l'Angleterre. Ce monarque ventripotent et couvert de bijoux n'aurait rien tant désiré que de capturer la jeune princesse et de la tenir en tutelle en attendant de la marier à son gringalet de fils. Les puissants seigneurs protestants d'Écosse cherchaient à l'emprisonner, car elle était catholique et, pour cette raison, inacceptable à leurs yeux. Aussi, depuis sa petite enfance, Marie fut-elle constamment transportée, en cachette, dans quelque endroit plus sûr. De cette peur et de ces fuites nocturnes naquit chez elle l'audace qui devait modeler son destin.

Avec ses grands yeux noirs, sa peau d'une blancheur délicate, ses cheveux d'or fauve qui devaient foncer avec le temps, elle avait tout d'une héroïne de roman. Quand elle eut six ans, sa mère, Marie de Guise, eut l'habileté de lui faire quitter son pays natal, cette Écosse morne

et barbare, et de l'envoyer en France. Là, au milieu des élégances et des divertissements d'une cour riche et joyeuse, l'enfant grandit en grâce et en beauté. Parmi ses compagnons de jeu était le dauphin, de un an son cadet. Quand elle eut quinze ans, on les maria. Peu après, le roi Henri II ayant été tué au cours d'un

tournoi, François II et Marie montèrent sur le trône de France. Mais, moins de trois ans après leur mariage, François II mourut, probablement d'une mastoïdite, et Marie se trouva veuve à dix-huit ans. Sa belle-mère, la toute-puissante Catherine de Médicis, ne demandait qu'à se débarrasser d'elle. Il ne restait plus à la jeune femme qu'à regagner son pays. En 1561, elle s'embarqua donc pour l'Écosse, où l'attendaient un trône vacant et une légion d'ennemis. Elle emportait avec elle des meubles tels que l'Écosse n'en avait encore jamais

vu, de merveilleuses tapisseries, des tapis d'Orient, un trésor de pièces d'or et des coffres emplis de bijoux ravissants. Sa garde, composée de soldats et de chevaliers, était trop réduite pour la protéger de ses ennemis, trop importante, toutefois, pour ne pas susciter l'hostilité et la jalousie des Écossais devant cette présence ennemie sur leur sol.

Arrière-petite-fille de Henri VII, Marie avait également des droits à la couronne d'Angleterre. Mais sur ce trône se trouvait alors sa cousine, Élisabeth, l'éblouissante, la rusée.



Marie Stuart, en deuil de François II.
Portrait attribué à Clouet (musée Carnavalet).

reine d'Écosse

Au seul nom de la charmante Marie Stuart, Élisabeth parvenait mal à dissimuler sa jalousie. Une rivalité à mort se déclara entre les deux femmes. Chacune d'elles ne manquait jamais de demander à quiconque avait vu récemment l'autre laquelle des deux était la plus belle, laquelle comptait le plus de soupirants l'aimant uniquement pour elle-même. Sur ces deux points, si le rôle des diplomates avait été de dire la vérité aux souveraines, Élisabeth aurait su que Marie l'emportait.

Quand elle arriva à Édimbourg, par cette brumeuse matinée de 1561, un petit nombre de seigneurs lui adressèrent hâtivement quelques paroles de bienvenue qui n'avaient guère l'accent de la sincérité. Au cours de son premier entretien avec John Knox, le chef de l'Église d'Écosse, ce sombre personnage barbu lui déclara sans ambages et non sans

brutalité que son catholicisme la rendait odieuse aux protestants. Knox fut probablement dans sa vie le seul homme à la traiter avec autant de franchise. La vérité qu'il lui révélait fit verser à la jeune femme des larmes amères, et elle comprit qu'elle était une étrangère dans son propre pays. Elle devait toujours se heurter à l'opposition farouche de ce réformateur puissant et implacable.

Dès sa tendre jeunesse, Marie attira les hommes par sa beauté et son charme. Ses amis comme ses ennemis estimaient qu'il était

grand temps que cette reine séduisante prît époux. Dans l'intérêt de la maison des Stuarts, elle aurait volontiers épousé l'héritier du trône d'Espagne, car cette union lui aurait donné une double souveraineté. Mais sa cousine, la reine Élisabeth, ne craignait rien tant que de voir le monarque espagnol à ses fron-

tières septentrionales. Aussi, fort subtilement, Élisabeth dépêcha-t-elle en Écosse un jeune homme du nom de Henry Stuart, lord Darnley. Celui-ci pouvait se vanter d'être de naissance écossaise et il avait assez de sang royal dans les veines pour être agréé. Bien qu'il eût un visage plutôt efféminé, il était grand et portait beau. Ainsi qu'Élisabeth l'espérait, la jeune reine solitaire le trouva charmant. Ils se marièrent donc au palais de Holyrood, à Édimbourg. L'aîné de leurs enfants, quel que fût son sexe, serait sans conteste l'héritier du trône



Le jeune roi François II, vers 1560.
Émail de Léonard Limousin (musée du Louvre).

d'Angleterre aussi bien que de celui d'Écosse. Mais Élisabeth connaissait le jeune Darnley et faisait fond sur sa faiblesse de caractère.

Quand les seigneurs protestants se soulevèrent contre la reine d'Écosse, Marie endossa une cotte de mailles sous ses vêtements de velours et de fourrure. Un pistolet au côté et un casque d'acier sur ses boucles dorées, elle partit à cheval sous la pluie, dans la lande, à la tête de ses troupes. Les rebelles décampèrent en toute hâte ou se rendirent. John Knox s'enfuit dans le comté d'Ayr.

Mais Darnley, loin de se montrer satisfait des dons et des titres que Marie lui prodiguait, se laissa entraîner dans une conspiration qui lui faisait entrevoir la perspective de prendre le pas sur la reine. Un soir, au cours d'un dîner, cessant de jouer de ses talents de charmeur, il tint les mains de sa femme pendant que les seigneurs en qui elle avait placé sa confiance traînaient hors de la pièce son conseiller et secrétaire particulier, David Rizzio, et le criblaient de cinquante-six coups de poignard. En voyant le sang de Rizzio sur le parquet, Marie eut enfin les yeux dessillés et comprit la véritable personnalité de celui qu'elle avait épousé.

Elle ne songea plus qu'à se venger et résolut de faire périr tous les assassins de Rizzio. A force de douceur et de câlinerie, elle parvint à arracher à Darnley toute la vérité sur la conspiration. Dans le palais, elle était pratiquement prisonnière des conspirateurs. Pourtant, une nuit, accompagnée de son mari, elle s'échappa par un souterrain. Quand ils se trouvèrent à l'air libre, Darnley lui dit de se hâter; mais Marie, qui était enceinte, refusa d'aller plus vite, d'autant plus que leurs chevaux commençaient à s'échauffer.

« Partez en avant et sauvez votre vie! » lui dit-elle, les dents serrées.

Ce qu'il fit, abandonnant sa femme et le futur héritier de la couronne à la merci de l'ennemi.

Un homme avait toujours défendu la cause de Marie : le comte de Bothwell. Ce grand gaillard était hardi et dur jusqu'à la brutalité, mais loyal envers la maison des Stuarts. C'est lui qui leva des troupes pour permettre à la reine de redevenir maîtresse en son palais.

A Greenwich, Élisabeth était en train de danser après le dîner, quand un messenger, triomphalement dépêché par Marie, se faufila entre les danseurs et murmura à l'oreille de la souveraine d'Angleterre que la reine d'Écosse avait donné le jour à un futur roi. Accablée, Élisabeth imposa silence aux musiciens et se retira dans sa chambre, en proie à un violent accès de fureur et de dépit, car elle savait qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant.

Au château de Stirling, en Écosse, un jour de décembre 1566, le petit prince, qui devait

par la suite devenir Jacques VI d'Écosse et Jacques I^{er} d'Angleterre, reçut le baptême en grande pompe. Sa marraine, la reine Élisabeth, ne jugea pas opportun d'assister à la cérémonie. Le père de l'enfant, également, bien qu'il fût au château, resta à boudier dans ses appartements. Car Bothwell était notoirement devenu le favori de la reine, à tel point que c'était lui qui recevait les invités. Mère triomphante de l'héritier de deux trônes, brillante comme les lustres qui éclairaient la scène, Marie avait le visage serein, mais, intérieurement, elle était affreusement malheureuse. Certains l'entendirent pleurer sur son lit et crier : « Oh! que ne puis-je mourir! » Amoureuse de Bothwell, elle souhaitait maintenant être débarrassée de Darnley.

Cependant, le jour où Darnley, ayant attrapé la petite vérole, s'en fut chez son père, Marie, en bonne épouse, le suivit. Quand l'état de son mari se fut amélioré, elle l'emmena dans une petite maison tranquille des environs d'Édimbourg, appelée Kirk o' Field (maison choisie par Bothwell), et l'y soigna.

Elle était de retour au palais de Holyrood quand, une nuit, la ville fut tirée de son sommeil par de violentes explosions. La maison de Kirk o' Field avait été détruite. Chose étrange, on trouva dans le jardin les corps de Darnley et de son page, non pas déchiquetés par l'explosion mais étranglés. Immédiatement, les soupçons se portèrent sur Bothwell. Élisabeth elle-même pressa Marie de rechercher les assassins de Darnley et de les châtier jusqu'au dernier. Mais aucun effort sérieux ne fut tenté pour les retrouver, et, trois mois après la mort de Darnley, on célébrait le mariage de Marie avec Bothwell.

Cette fois, toutes les cours d'Europe crièrent au scandale. Les protestants s'indignèrent parce que Bothwell n'avait pas une goutte de sang royal dans les veines, les catholiques, parce qu'il était protestant et, de surcroît, soupçonné d'assassinat. La crise éclata à Carberry Hill, près d'Édimbourg, le jour où les ennemis de Marie s'allièrent aux vengeurs de Darnley contre les partisans de la reine. Au début, les deux camps étaient à peu près égaux en nombre, mais, au cours de l'après-midi, les défenseurs de Marie s'égaillèrent.

Sous le couvert d'un drapeau blanc, on parvint à conclure un accord. La reine devait se rendre auprès de ses ennemis et se constituer prisonnière. Bothwell, qui avait écouté les négociations en silence, embrassa sa femme et obtint l'autorisation de partir au galop sans être poursuivi. Aux îles Orcades, il s'embarqua à bord d'un petit bateau et s'enfuit en Norvège. Finalement, il fut capturé et emprisonné au Danemark ; sept ans après, il mourait fou furieux dans sa geôle.

Alors, comme dans son enfance, Marie fut transportée de forteresse en forteresse. Mais le courage féminin qui l'animait n'était pas éteint. Au château de Lochleven, un de ses geôliers s'éprit d'elle. Grâce à son aide, elle parvint à s'évader. Des amis constituèrent une petite armée, hélas ! trop peu nombreuse. Sous la poussée de ses ennemis, le 16 mai 1568, elle finit par passer en Angleterre.

Élisabeth lui avait toujours promis asile et protection. Mais, dès l'instant où Marie franchit la frontière, le piège que la reine d'Angleterre lui avait tendu se referma sur elle. Marie devait demeurer prisonnière pendant les dix-neuf ans qu'il lui restait à vivre, parfois traitée avec des égards, parfois ignoblement persécutée. Il arrivait qu'on lui permit d'aller à la chasse, mais jamais hors de la vue des espions à la solde de ses ennemis.

Soupçonnée d'avoir participé au meurtre de Darnley, elle passa en jugement. L'accusation s'appuyait principalement sur les fameuses « lettres de la cassette ». Une cassette d'argent, que l'on supposait avoir été laissée par Bothwell, obligé de fuir, contenait des lettres écrites, prétendait-on, de la main de Marie et prouvant que celle-ci avait eu connaissance des préparatifs de l'assassinat. Toute cette histoire était-elle un tissu de mensonges inventés pour la prendre au piège ? Toujours est-il qu'on ne lui accorda pas les facilités habituelles pour répondre aux accusations portées contre elle. Elle n'eut pas d'avocat pour la conseiller et on ne lui laissa même pas le temps de préparer sa défense. Si elle avait pu faire citer des témoins, affirmait-elle, il

s'en serait trouvé beaucoup pour prouver que ces lettres n'étaient que des faux.

Marie fut d'ailleurs déclarée non coupable, faute de preuves suffisantes. Mais on ne lui rendit pas la liberté pour autant. Élisabeth patienta encore des années pour lui laisser le temps de commettre la faute fatale.

Car, hélas ! désespérée de sa longue captivité, Marie conspira et correspondit avec un grand nombre de personnages, dans l'espoir de recouvrer sa liberté ! Toute cette correspondance était lue par les espions d'Élisabeth, et il arrivait fréquemment que la reine d'Angleterre connût les projets de complot avant Marie. Enfin, en 1658, à Fotheringay, la reine d'Écosse passa de nouveau en jugement, cette fois pour avoir conspiré contre la reine d'Angleterre et l'État.

L'issue du procès ne pouvait faire aucun doute : Marie Stuart fut condamnée à mort.

Le jour de son exécution, qui eut lieu l'année suivante, elle était vêtue avec son élégance et sa majesté coutumières. Elle portait, sur un fond de jupe pourpre, une robe de satin noir, bordée de fourrure, avec des manches tombantes et une traîne. Sa coiffure était en linon d'une blancheur de neige, avec un long voile. Autour du cou était passée une chaîne au bout de laquelle pendait un agnus-Dei. Marie se dirigea sous bonne escorte vers le billot, chantant en latin d'une voix assez forte pour couvrir les prières du doyen protestant de Peterborough. Le bourreau, troublé, dut s'y reprendre à trois fois pour trancher cette tête, jadis si jeune et si blonde. Et c'est ainsi que mourut, à l'âge de quarante-quatre ans, la dernière reine d'Écosse.

Élisabeth avait gagné la partie ; elle le croyait du moins, mais en fin de compte c'est le fils de Marie, Jacques I^{er}, qui devait régner à la fois sur l'Angleterre et sur l'Écosse, créant ainsi le Royaume-Uni tel qu'il existe encore de nos jours. Et cette reine, qui entra de son vivant dans la légende, est plus légendaire maintenant que jamais. Aux yeux non seulement des Écossais mais aussi de bien des poètes, de Ronsard à Schiller, Marie Stuart est l'image même de la beauté et de la poésie.




Les frontières de l'exploration spatiale

PAR ISAAC ASIMOV

Le vaisseau spatial aborde une planète voisine de la Terre. Dans la cabine spacieuse, les astronautes, débarrassés de la lourde panoplie du scaphandre et du casque, surveillent les batteries de voyants et de contacts qui contrôlent le véhicule interplanétaire. Les communications sont assurées par des laryngophones et des écouteurs. Les hublots sont munis de verres teintés en rouge pour éviter à l'équipage d'être ébloui en scrutant la surface de la planète. Quand le vaisseau aura accompli sa mission, un bouclier métallique coulissera vers le haut pour protéger les hublots contre l'impact des micrométéorites.





QUEL est l'avenir des voyages dans l'espace ? Les premiers pas sur la Lune constitueront-ils leur aboutissement ? Des êtres humains se poseront-ils un jour sur la surface de Mars ou de Jupiter ? L'homme pourra-t-il pousser ses investigations au-delà du système solaire ?

Une fois effectuée la première liaison Terre-Lune — une « promenade » de quelques jours — rien ne semble s'opposer au « débarquement » de machines et de matériel destinés à l'établissement d'une base lunaire permanente. Ce pourrait être chose faite vers 1980 ou 1985. La Lune, il est vrai, ne possède ni atmosphère ni eau à l'état libre ; la chaleur qui y règne pendant le jour est tout aussi insoutenable que le froid qui s'y installe pendant la nuit. De plus, la surface de notre satellite se trouve exposée à un flux continu de radiations cosmiques et de micrométéorites. Le meilleur moyen pour l'homme d'échapper à tous ces dangers sera sans doute de creuser une cavité souterraine, pour s'y installer avant de la sceller hermétiquement. Les matériaux lunaires environnants, complétés par des équipements apportés par fusées-cargos, permettront de reconstituer dans cet abri des conditions comparables — mise à part la faible gravité lunaire — à celles d'un bâtiment terrestre pourvu de l'air conditionné. Étant donné l'absence d'un voile atmosphérique perturbateur, un observatoire astronomique installé sur la Lune permettrait d'étudier l'univers avec une précision jamais atteinte jusqu'alors. Et si l'on parvenait à un degré de colonisation suffisant, notre satellite pourrait servir, par la suite, de plate-forme de départ pour

des vaisseaux spatiaux à destination encore plus lointaine.

Le stade suivant de l'exploration de l'espace — des expéditions longues de plusieurs mois — verra l'homme affirmer sa maîtrise sur les planètes inférieures du système solaire : Mars, Vénus et Mercure. Mars semble actuellement la moins rébarbative des trois, en dépit de la ténuité et de la composition de son atmosphère.

La principale difficulté à laquelle se heurteront les expéditions martiennes ne viendra d'ailleurs pas tellement de la planète elle-même : la sonde américaine « Mariner IV », qui frôla Mars les 14 et 15 juillet 1965, transmet 22 photos révélant une similitude frappante avec la surface lunaire. Les méthodes expérimentées sur notre satellite naturel pourront donc être adaptées assez aisément. Le problème résiderait plutôt dans la longueur du parcours : il durera six mois, pour lesquels il faudra prévoir un approvisionnement suffisant, six mois au cours desquels l'homme devra supporter le confinement en vase clos et l'état d'apesanteur.

Le problème de l'approvisionnement est à l'étude depuis longtemps et il semble très près de trouver sa solution. Plutôt que d'emporter les tonnes d'oxygène et d'eau nécessaires à la survie de chaque membre de l'équipage, on équippa le vaisseau spatial d'une usine chimique miniature, qui distillera et purifiera l'eau de récupération, et qui extraira du gaz carbonique l'oxygène nécessaire à la respiration. La nourriture sera emportée et stockée en sachets sous forme de mets déshydratés.



L'isolement ne pose pas non plus de problème particulier. A notre époque, un voyage vers Mars ne présente guère plus de dangers que les longues expéditions entreprises par les navigateurs il y a quatre ou cinq siècles. Totalement coupés du reste du monde pendant plusieurs mois, ces hommes étaient d'ailleurs plus réellement isolés qu'un astronaute disposant de moyens de communication par radio.

Reste l'apesanteur. Il semble avéré qu'un homme souffrirait physiquement d'une période d'apesanteur de six mois ou plus. Cependant, si le vaisseau spatial est conçu pour pouvoir tourner sur lui-même en tout ou partie, la force centrifuge ainsi créée maintiendrait l'astronaute contre les parois ; ce système produirait sur lui un effet analogue à celui d'un champ gravitationnel. Une fois établi, le mouvement de rotation ne nécessiterait pour son entretien aucune dépense d'énergie et il devrait suffire pour procurer à l'astronaute une sensation de confort et de bien-être.

Si l'on parvenait à résoudre tous ces problèmes, une expédition pourrait être en mesure, dès 1985, d'atterrir sur Mars, l'installation d'une base permanente devant suivre vers 1995. On peut également envisager de mettre en place des stations sur Deimos et Phobos, les deux petits satellites de Mars, sur lesquels la pesanteur est très faible et l'atmosphère inexistante.

Les planètes « chaudes »

Des expéditions en direction de Vénus et de Mercure ne prendraient pas plus de temps que le voyage vers Mars. En revanche, pour de simples raisons relevant de la mécanique céleste, un vol vers Mercure nécessiterait une dépense d'énergie bien plus considérable.

Les sondes spatiales « Mariner II » et « Vénus IV » ont permis de constater l'absence de ceintures de radiations autour de Vénus. Les savants pensent qu'il en sera de même pour Mercure. Les astronautes pourront donc y aborder en toute tranquillité. Cependant, l'absence même de ces ceintures qui « piègent » les radiations solaires, et la proximité du Soleil, imposeront des précautions supplémentaires. Si l'on parvient à parer à ce danger — et tout porte à croire qu'on le fera — Vénus et Mercure pourraient être atteintes avant l'an 2000.

Établir des bases permanentes sur ces planètes est un problème d'un tout autre ordre : « Vénus IV » nous a appris que la température, à proximité immédiate du sol vénusien, attein-

gnait 280 degrés. La couverture nuageuse, extrêmement dense, de cette planète provoque un véritable « effet de serre » qui interdit d'envisager des zones à température plus clémente, que ce soit de jour ou de nuit. Si tel est bien le cas, il serait illusoire de chercher la fraîcheur en s'enterrant sous la surface. Et si l'on peut raisonnablement envisager de nouveaux vols de sondes automatiques et de courtes incursions de vaisseaux habités sous la couverture nuageuse de Vénus, l'établissement d'une base permanente n'y semble guère vraisemblable dans un avenir proche.

La planète Mercure offre de meilleures perspectives. Tout récemment encore, on pensait que Mercure présentait toujours la même face au Soleil, en sorte qu'une moitié de sa surface était portée à une température très élevée, tandis que l'autre approchait du zéro absolu, soit — 273 degrés. Dans cette hypothèse, et malgré le froid intense, il aurait été relativement simple d'établir une base artificiellement chauffée sur la face opposée au Soleil. Mais de récentes observations par radar nous donnent désormais à penser que Mercure possède une période de rotation telle que la nuit et le jour, en tout point de sa surface, y durent environ 59 jours chacun. Cela signifie qu'une expédition atterrissant sur Mercure devrait débarquer en un point suffisamment couvert par la zone d'ombre pour que le sol ait eu le temps de s'y refroidir. Il lui faudrait ensuite se ménager une base souterraine avant que la zone d'atterrissage ne se retrouve sous le feu du Soleil.

Des voyages de plusieurs années

Le troisième stade de l'exploration de l'espace — des expéditions longues de plusieurs années — nous emportera dans la vaste zone extérieure du système solaire. Cet objectif sera peut-être atteint par étapes progressives. Des milliers d'astéroïdes, débris célestes dont certains atteignent ou dépassent 150 kilomètres de diamètre, gravitent entre les orbites de Mars et de Jupiter. Cérès, le plus gros d'entre eux, mesure 772 kilomètres de diamètre. Après la conquête de Mars, l'abordage des astéroïdes devrait être réalisé sans trop de difficulté, et l'on peut imaginer que Cérès sera atteint dès l'an 2000.

De la même manière, les astronautes pourraient porter leurs efforts sur les planètes extérieures, une par une, attendant de s'être établis fermement sur l'une pour se consacrer à la suivante. Cependant, même dans le meilleur des cas, avec des vaisseaux équipés des systèmes actuels

de propulsion chimique, de telles missions dureraient plusieurs années. Et l'homme risque de ne jamais pouvoir dépasser la ceinture d'astéroïdes si l'on n'arrive pas à mettre au point de nouveaux modes de propulsion. En l'an 2000, après la conquête de Cérès, des fusées de conception totalement nouvelle seront peut-être prêtes à entrer en service. Si leur vitesse approchait celle de la lumière (300 000 km/s), elles conviendraient alors à l'exploration du système solaire extérieur.

Où en serons-nous dans un siècle?

Une génération plus tard, disons vers l'an 2025, les hommes de l'espace poseraient peut-être le pied sur l'un des satellites de Jupiter. D'ici un siècle, le système de satellites de Saturne pourrait être abordé à son tour, et l'on commencera à envisager des expéditions vers les satellites d'Uranus et de Neptune. Vers 2100, peut-être, l'homme sera présent sur Pluton, à 5 750 millions de kilomètres de l'orbite de la Terre, aux frontières mêmes du système solaire.

Mais que dire de Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune? Ces quatre planètes sont des géantes par rapport à la Terre. Les conditions qui y règnent sont bien éloignées de celles que nous connaissons sur notre globe. Ce sont des astres « gelés » aux atmosphères épaisses, denses et empoisonnées, agitées d'orages et de vents d'une extrême violence. La pression, à la base de ces atmosphères, doit être des milliers de fois supérieure à celle que nous éprouvons à la surface de la Terre. Nous ignorons d'ailleurs aussi quels types de surfaces solides nous rencontrerons sur les planètes géantes.

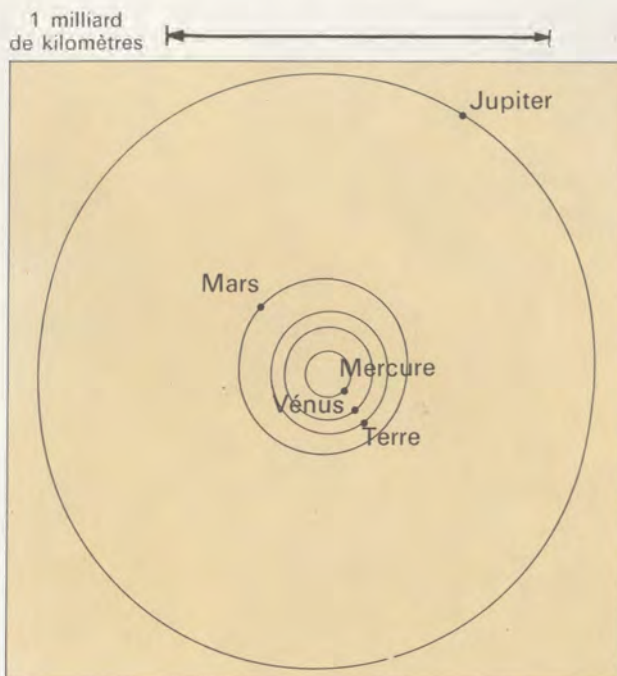
Si des astronautes y débarquaient un jour, ils seraient soumis à des forces gravitationnelles telles qu'on ne voit pas comment ils pourraient y survivre. Les difficultés relatives à des expéditions humaines sur la surface des planètes géantes sont donc si grandes que les savants devront se contenter pour longtemps des vols de sondes automatiques. N'envisageons donc point, dans un avenir prévisible, l'exploration, par l'homme, de ces astres, au contraire de la « petite » Pluton, sur laquelle il devrait être possible d'atterrir.

Au seuil des gouffres

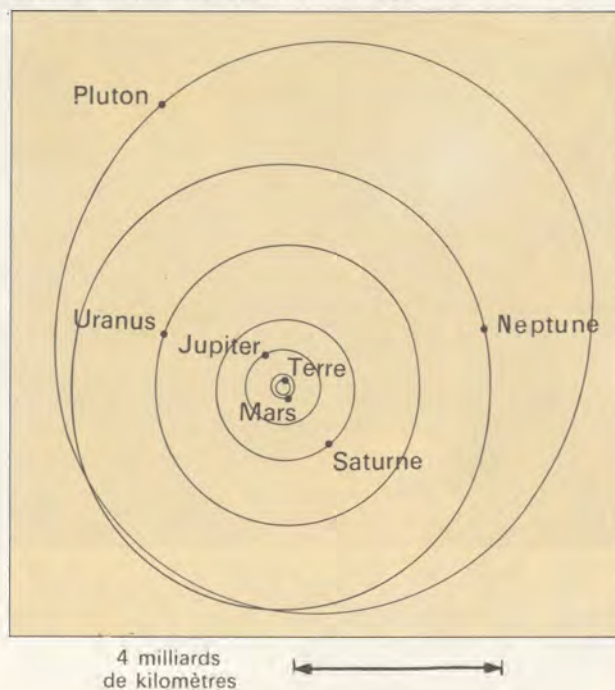
Le quatrième stade de l'exploration de l'espace — avec des voyages longs de plusieurs siècles — nous emmènerait jusqu'aux systèmes planétaires des étoiles les plus proches. Cependant, comme l'étoile la plus proche est environ 7 000 fois plus

éloignée de nous que Pluton, pourquoi se préoccuper d'une telle éventualité?

La raison en est que, nulle part dans notre système solaire, il n'existe d'autre planète que la Terre sur laquelle l'homme pourrait vivre à son aise. Pour subsister sur ces globes inhospitaliers,



Les distances qui nous séparent des planètes inférieures du système solaire (ci-dessus) limitent les durées de voyage à quelques mois. Mais les expéditions à destination des planètes extérieures (ci-dessous) nécessiteraient plusieurs années.





Dans l'avenir, nous verrons peut-être la Lune servir de base de lancement pour les vaisseaux interplanétaires. La faible gravité lunaire permettrait d'atteindre la vitesse de libération avec une fusée à un seul étage. Une fois la vitesse de croisière atteinte, l'unité de propulsion serait larguée, et les ailes repliables du vaisseau spatial seraient déployées. La pointe effilée du vaisseau sera conçue pour résister aux effets du flux de chaleur rayonnée qui devient énorme aux très grandes vitesses de rentrée dans les atmosphères planétaires.

La forme aérodynamique de l'engin lui assurera la plus grande maniabilité possible pour le choix d'un point d'atterrissage.

il devrait s'abriter sous des dômes ou dans des bases souterraines. Nulle part dans notre système solaire, la Terre mise à part, il n'existe de forme de vie autrement qu'à l'état primitif. Il est certain, en revanche, que, quelque part parmi les étoiles, se trouvent d'autres planètes de type terrestre capables d'abriter la vie. Certaines d'entre elles pourraient même connaître des formes de vie intelligente.

Malheureusement, nous ne pourrions les déceler qu'à partir du moment où des vaisseaux spatiaux s'approcheront suffisamment des étoiles autour desquelles ces planètes gravitent.

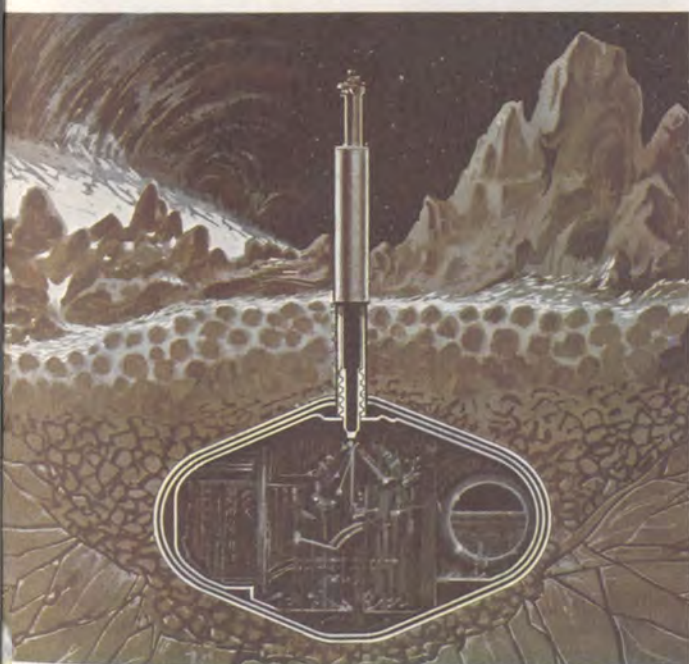
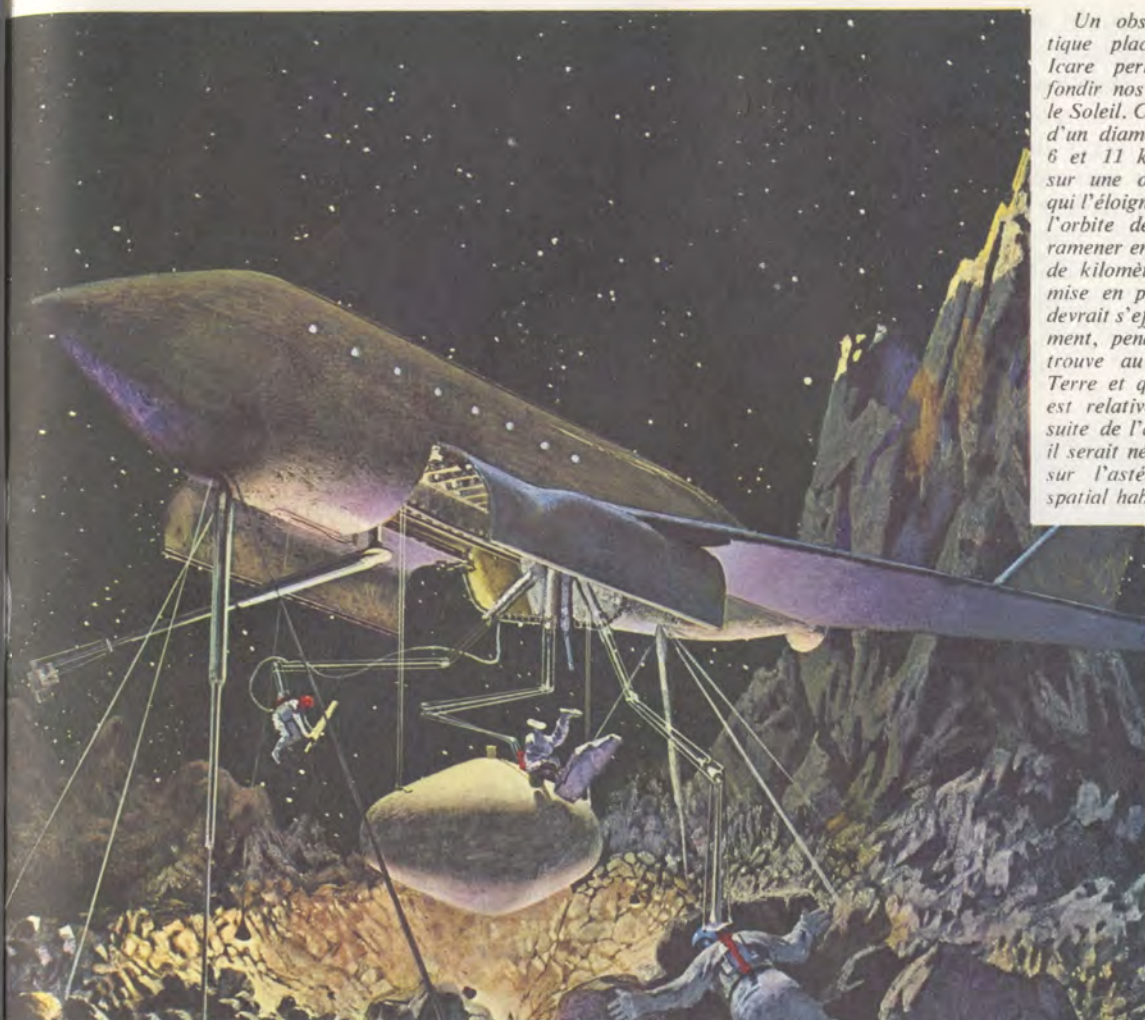
Après le XXII^e siècle

D'autres systèmes solaires seront-ils explorés ? Il est certain qu'atteindre même le plus proche d'entre eux constitue une entreprise infiniment plus ardue que de parvenir à la plus lointaine planète du système solaire. L'un des problèmes majeurs consisterait à assurer une protection efficace contre les doses mortelles de particules à haute énergie que rencontrerait le vaisseau spatial, et qui mettraient en danger son équipage et ses instruments. Du reste, les plus avancés parmi les systèmes de propulsion à l'étude ne pourront jamais, dans l'hypothèse la plus favorable, communiquer à un engin quelconque une vitesse supérieure à la lumière ; or, à la vitesse de la lumière, un voyage aller et retour jusqu'à l'étoile la plus proche prendrait près de neuf ans. Pour des étoiles plus lointaines, l'aller et retour pourrait demander des centaines ou même des milliers d'années.

Vers l'an 2100, même si l'humanité a pu s'établir sur Pluton, il semble douteux qu'une tentative sérieuse ait été tentée en direction des étoiles. Le premier problème consiste à atteindre des vitesses approchant celle de la lumière, et pas plus les fusées ioniques que tout autre développement technologique des moyens de propulsion ne laissent encore entrevoir cette possibilité.

Si de telles vitesses s'avèrent utopiques, l'homme peut-il néanmoins espérer que sa vie soit assez longue pour lui donner le temps d'atteindre les étoiles ? Oui, à la condition de « congeler »

Un observatoire automatique placé sur l'astéroïde Icare permettrait d'approfondir nos connaissances sur le Soleil. Cette petite planète, d'un diamètre compris entre 6 et 11 kilomètres, gravite sur une orbite excentrique, qui l'éloigne à mi-distance de l'orbite de Jupiter pour la ramener ensuite à 34 millions de kilomètres du Soleil. La mise en place de la station devrait s'effectuer très rapidement, pendant que Icare se trouve au plus près de la Terre et que sa température est relativement basse. Par suite de l'absence de gravité, il serait nécessaire d'amarrer sur l'astéroïde le vaisseau spatial habité.



Une explosion contrôlée permettrait sans doute de ménager une excavation dans ce sol, comparable à celui de la Lune. Guidée par les astronautes reliés au vaisseau mère par des tiges métalliques, la station d'observation serait mise en place dans le cratère et recouverte de débris. En partant, le vaisseau spatial laisserait la station bien protégée dans sa « niche » souterraine, seuls les capteurs de mesure dépassant du sol. Au passage d'Icare à proximité — relative ! — du Soleil, les instruments de l'observatoire automatique étudieraient le champ magnétique et les rayonnements corpusculaires solaires.

LES FRONTIÈRES DE L'EXPLORATION SPATIALE

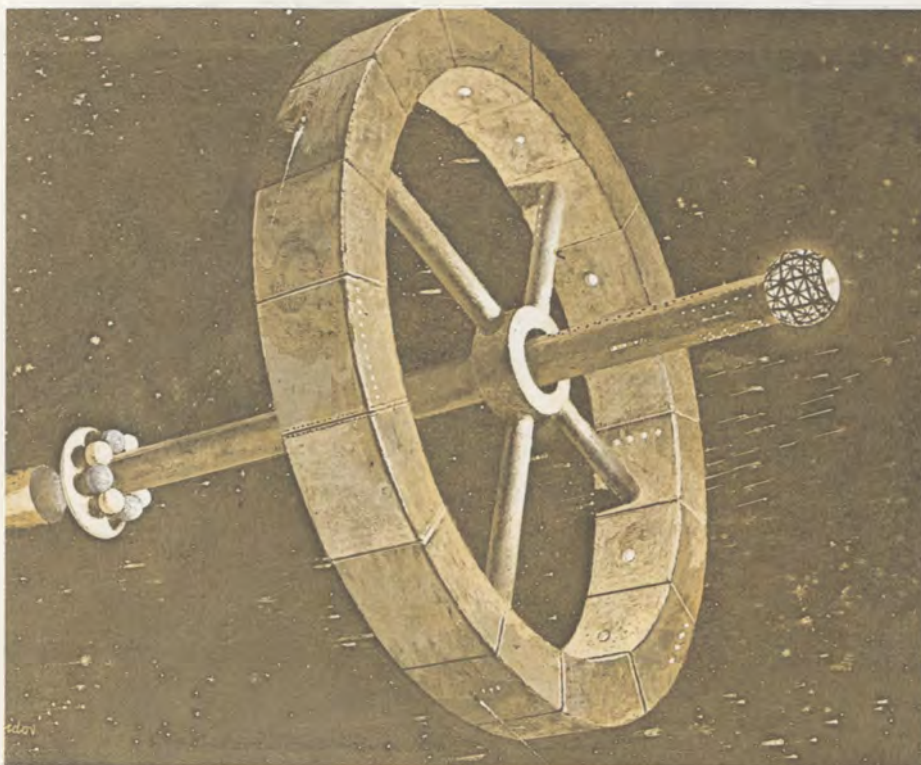
les astronautes et de les placer en état d'hibernation pour des dizaines ou des centaines d'années, jusqu'à ce que leur destination soit en vue. On les réanimerait à ce moment-là.

On peut envisager une autre méthode : remplacer les petits vaisseaux utilisés pour l'exploration et la colonisation de notre système solaire par un engin aux dimensions plus importantes. Un tel paquebot stellaire abriterait des centaines ou des milliers d'hommes et comprendrait des compartiments spéciaux pour la culture et le bétail. Des générations humaines entières naîtraient,

seront-elles pas explorées par nous autres Terriens, mais par les colons de Mars et d'autres mondes.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, espérer revoir ces pionniers. Si l'on excepte les étoiles les plus proches, le retour de toute expédition interstellaire n'aura certainement pas lieu dans le courant d'un même siècle.

Résumons-nous. Il n'est pas déraisonnable d'envisager qu'aux alentours de l'an 2100, l'humanité aura exploré le système solaire tout entier et atteint la surface de toute planète, satellite et



Les voyages au-delà de notre système solaire pourraient durer des siècles, et les vaisseaux devraient être conçus pour de véritables colonies humaines. Dans cet engin en forme de roue, imaginé par Ferris, les activités journalières prendraient place dans l'anneau extérieur. L'astronef pourrait emporter 100 passagers disposant chacun de 140 m³ d'espace vital. La grande roue, d'environ 100 mètres de diamètre, tournerait sur elle-même à 4 tours par minute, de manière à créer une pesanteur artificielle équivalente à celle qui règne sur la Terre. L'extrémité de l'arbre central, visible à droite, qui constitue l'avant du vaisseau, abriterait le centre de contrôle de navigation et un observatoire astronomique. Les quatre rayons permettraient aux passagers d'accéder aux quartiers d'habitation. Le système de propulsion, probablement nucléaire, serait situé à l'arrière du vaisseau.

grandiraient et mourraient pendant que le vaisseau filerait d'une étoile à une autre. Mais, direz-vous, quels chefs de famille accepteraient de consacrer leur vie, celle de leurs enfants et celle de leurs petits-enfants, à une telle course dans l'espace ? Des Terriens ? Nous avons du mal à le croire. Mais peut-être n'aurons-nous pas besoin de Terriens. Après la colonisation de notre système solaire, il existera certainement des hommes et des femmes qui n'auront jamais vu la Terre. Si, par exemple, ils étaient nés sur Mars, leur habitat souterrain ne présenterait guère de différence avec celui d'un paquebot stellaire, et le passage de l'un dans l'autre pourrait ne guère les affecter. De sorte que, peut-être, les étoiles ne

astéroïde de son choix, excepté Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Vénus. A cette époque, l'homme n'aura encore fait aucune tentative pour rallier ou coloniser les planètes extérieures à notre système solaire. Après 2100, le programme spatial pourrait connaître une longue pause forcée. L'homme aura probablement été aussi loin que le lui permettaient ses possibilités techniques du moment. Les exploits qu'il n'aura pas accomplis vers 2100 (atterrissage sur les planètes géantes, voyage à proximité du Soleil, expédition vers les étoiles) ne sont peut-être pas irréalisables, mais ils présentent de si grosses difficultés dans différents domaines qu'ils pourraient bien ne pas être tentés avant plusieurs siècles au moins.

NOS ARMES SECRÈTES CONTRE LE FROID

L'ÊTRE humain est, essentiellement, un animal semi-tropical. Nu et immobile, son corps maintient sans peine son équilibre thermique interne quand l'air ambiant est aux environs de 30°. Mais son organisme est équipé de nombreux mécanismes qui lui permettent de s'adapter à des températures beaucoup plus basses. L'efficacité de ces mécanismes est telle que les Indiens de la Terre de Feu, à la pointe antarctique de l'Amérique du Sud, ont pu survivre pendant des générations sous un climat très rigoureux, sans vêtement aucun et pour ainsi dire sans abri.

Pour résister au froid, nous disposons de deux moyens : d'une part, dégager plus de chaleur par nos combustions internes, d'autre part, conserver cette chaleur.

Les grands fabricants de calories sont nos muscles, qui utilisent à cette fabrication environ 70 % de l'énergie des aliments qu'ils consomment. Dans des conditions normales, notre musculature produit en une heure une chaleur qui suffirait à faire bouillir un litre d'eau glacée.

Le mouvement musculaire est d'une extraordinaire efficacité dans la lutte contre le froid.

Si vous ne luttez pas contre le froid par l'exercice volontaire, vos muscles, bon gré mal gré, se réchaufferont en frissonnant.

Les muscles produisent davantage de chaleur par temps froid, mais ils consomment alors une plus grande quantité d'énergie ; cette énergie, ils la tirent des aliments, ce qui explique que notre appétit augmente sensiblement lorsqu'il fait froid. En moyenne, l'homme absorbe 30 calories de plus par jour pour chaque baisse de température de un degré enregistrée au thermomètre. On a constaté que des soldats en garnison sous les tropiques, où la température est de 33° en moyenne, trouvent suffisant un régime de 3 000 calories par jour. Pour ceux qui se trouvent dans les régions polaires, où la température est en moyenne de 32° au-dessous de zéro, 5 000 calories sont nécessaires chaque jour. Dans les climats tempérés, le besoin moyen d'un individu qui fait de gros travaux est de 3 500 calories par jour.

Par temps froid, au lieu d'augmenter la production de chaleur de votre organisme, vous pouvez vous employer à conserver celle qu'il possède déjà. La méthode la plus simple, connue de tous et à laquelle on a instinctivement recours, consiste à se pelotonner sur soi-même pour réduire la surface d'exposition de notre corps, par où se dissipe la chaleur interne. Mais,

sans même que nous le sachions, notre peau et notre sang ont déjà réagi de façon automatique en modifiant leur fonctionnement. La peau et le sang exercent d'ordinaire sur le corps une action rafraîchissante analogue à celle de l'eau qui circule dans le radiateur d'une automobile ; le sang chaud qui vient des organes internes est refroidi par son passage à travers la peau à la cadence de 200 à 300 litres à l'heure. En revanche, le froid fait se contracter les vaisseaux capillaires de la peau, et la circulation du sang à la surface du corps se réduit des quatre cinquièmes, et même davantage. La peau, au lieu de rayonner la chaleur interne de l'organisme, la conserve, comme le ferait une couverture.

L'efficacité de cette couverture dépend en partie de l'épaisseur du matelas adipeux qui la double. En général, les sujets dont la graisse est bien répartie résistent mieux au froid intense que les maigres, ce qui ne veut pas dire que les personnes grasses soient plus à l'aise que les maigres par temps très froid. En effet, ce sont les terminaisons des nerfs sensitifs qui souffrent et qui, de la surface de la peau, expédient au cerveau des messages de détresse ; lorsque ces terminaisons sont complètement isolées des sources de chaleur interne par des couches de graisse, la sensation de froid est beaucoup plus aiguë.

La fourrure agit de la même manière chez les animaux. Bon nombre d'entre eux parviennent à conserver leur chaleur interne grâce aux minuscules muscles horripilateurs qui hérissent les poils et augmentent ainsi, lorsqu'il fait froid, l'épaisseur du pelage. L'être humain possède encore ces muscles dont la contraction provoque la « chair de poule ».

La conservation de la chaleur corporelle dépend en partie du genre de contact auquel sont soumis la peau ou les vêtements qui la recouvrent.

Ainsi le carrelage d'une salle de bains paraît plus froid que le tapis de bain, même si leur température est la même, car la chaleur quitte la peau beaucoup plus vite lorsqu'elle touche un bon conducteur comme le carrelage.

L'air, quand il est immobile, est heureusement un mauvais conducteur de la chaleur ; beaucoup plus mauvais que l'eau, par exemple. Le corps humain, qui maintient sans peine à 30° son équilibre thermique dans un air immobile, n'y parvient dans l'eau que si elle est à 32°. Un homme peut mourir d'épuisement en une heure dans une eau glacée, alors qu'il survivra beaucoup plus longtemps dans une atmosphère à la même température. A condition d'être sèches et

NOS ARMES SECRÈTES CONTRE LE FROID

étanches, bottes et chaussettes de laine vous gardent les pieds bien au chaud par temps très froid ; mais gare aux gelures si elles prennent l'eau.

Alors que l'air immobile est un bon isolant, il en va tout autrement pour le vent : une brise légère de 8 km/h suffit à vous dépouiller de huit fois plus de chaleur qu'une atmosphère immobile. Aussi la tenue d'hiver du soldat perd-elle un quart de son efficacité si, au lieu de monter la garde, il effectue une marche, et cela en raison du courant d'air engendré par le déplacement.

Les vastes vêtements en peau de phoque ou de morse dont s'habillent les Esquimaux constituent la tenue idéale contre le froid. Lorsque l'Esquimau pourchasse sa proie, l'air glacé, s'insinuant dans les larges plis de l'habit, l'empêche de trop s'échauffer. Au repos, au contraire, le vêtement se moule à son corps et l'isole de façon parfaite du froid.

Nous pensons en général qu'aucun textile n'égale la laine pour conserver au corps sa chaleur, et des observations scientifiques ont confirmé l'opinion du public en la matière. Mais les experts font remarquer que l'effet isolant de ce textile est dû non pas à sa nature elle-même, mais bien à l'air qu'emprisonnent ses fibres ; c'est l'épaisseur de cette couche d'air protectrice qui fait l'efficacité d'un tissu. La supériorité de la laine sur le coton est due, surtout, à sa plus grande élasticité : humide ou sèche, elle retrouve plus vite après compression son épaisseur initiale et tend à emmagasiner plus d'air.

C'est après avoir compris combien l'épaisseur de cette couche d'air était importante que les techniciens purent fabriquer pour l'Arctique des gants plus efficaces. La plupart du temps, nos doigts, au repos, sont fléchis, alors que les gants ordinaires sont dessinés pour mouler étroitement une main aux doigts raides ; la flexion des doigts à l'intérieur des gants provoque donc, aux jointures des phalanges, une compression qui réduit l'épaisseur du gant et permet à la chaleur de s'échapper. On fabrique maintenant pour les régions arctiques des gants qui s'adaptent à la courbure naturelle des doigts au repos.

Il est très important de ne pas se refroidir pendant le sommeil. Vous vous êtes déjà sûrement endormi dans une chambre bien chauffée, pour vous réveiller engourdi par le froid. Ce n'est pas que la température de la pièce soit descendue : c'est tout simplement votre chaleur interne qui a baissé. Aussi doit-on toujours se couvrir avant de faire un somme, même si la température est clémente.

Quelle est la limite inférieure de température que notre organisme peut supporter sans dommage ? Les savants ne peuvent encore répondre à cette question de façon certaine. Par un matin de l'hiver de 1951, on découvrit dans une ruelle de Chicago une femme

inanimée, fort peu couverte. La température de son corps était tombée à 18°, soit 19° au-dessous de la normale. Cependant on parvint à la sauver, à l'hôpital, grâce à des stimulants, à des transfusions de plasma, à de l'oxygène, à des anticoagulants et autres médicaments. Encore plus étonnante est l'histoire de cette petite fille de deux ans qui survécut, en 1955, après qu'on l'eut trouvée, sans connaissance, en chemise de nuit, avec une température interne de 16°.

Dès 1930, des médecins ont entrepris une série d'expériences sur le rôle de l'abaissement de la température interne dans la guérison de certaines maladies. L'abaissement de la température du corps provoquant une diminution de la sensibilité à la douleur, on recourt parfois à un refroidissement progressif de l'organisme pour venir à bout de certaines douleurs rebelles.

Plus spectaculaires encore sont les succès de l'« hibernation » employée pour arrêter le débit sanguin au cours de délicates opérations à cœur ouvert. Lorsque la température du corps est abaissée à 24 ou 25°, toutes les fonctions organiques se trouvent ralenties, et le besoin en oxygène des tissus se réduit à 25 % de son importance habituelle par minute. Aussi le flux du sang à travers le cœur peut-il être interrompu sans danger pendant un certain temps, c'est-à-dire assez longtemps pour permettre au chirurgien d'opérer.

Si vous êtes surpris au-dehors par une température très inférieure à 0°, vous rentrez chez vous transi, les doigts, les orteils, les joues, le nez ou les oreilles gelés. Que devez-vous faire ? Abstenez-vous de frictionner les membres gelés avec de la neige, comme on le conseillait encore il y a trente ans ! Des recherches récentes ont démontré que l'application immédiate de chaleur limite la lésion des tissus, ainsi que les risques d'infection et de nécrose.

On recommande aujourd'hui de transporter dès que possible la personne transie dans une pièce chauffée, de lui faire absorber une boisson chaude non alcoolisée, de l'envelopper dans des couvertures chaudes ou, mieux encore, de la plonger dans un bain dont la température ne dépasse pas 37 ou 38°. De même que l'on se refroidit plus vite dans l'eau froide, de même, dans l'eau chaude, se réchauffe-t-on plus vite. Il faut éviter une chaleur excessive : ni radiateur parabolique ni bouillotte ; les tissus gelés doivent être tenus à distance des sources rayonnantes trop actives ; il faut s'abstenir également de les frictionner et de les masser. Après réchauffement cependant, il y a lieu d'encourager la victime à remuer doigts et orteils.

Mais quelle que soit l'efficacité des méthodes employées pour éviter les gelures, il ne faut jamais les prendre à la légère, et l'on doit tenir compte des dangers que l'on court lorsqu'on s'expose sans protection suffisante au grand froid.

Les moustiques plaie de l'été

PAR ALLEN RANKIN

IL est bien peu de gens qui vivent à l'abri des moustiques, ces minuscules insectes dont la descente bourdonnante, semblable au vol en piqué des avions, annonce si souvent une cuisante piqure. Ils persécutent l'humanité depuis les jungles tropicales jusqu'au cercle arctique, depuis les marécages bordant les océans jusqu'aux plus lointains déserts continentaux.

Voici les questions le plus souvent posées à leur sujet, avec les réponses dont certaines données n'ont été découvertes que tout récemment par les savants.

Pourquoi les moustiques nous piquent-ils?

Seule la femelle pique. Le mâle n'est pas armé pour cela. Les entomologistes croient que les femelles de beaucoup d'espèces ont un réel besoin, de temps à autre, d'un peu de sang humain ou animal, en guise de « vitamine » essentielle, et que, si elles n'en ont pas une « petite goutte » au moins une fois en 25 générations, leur descendance dégénère et s'éteint. Heureusement pour nous, la femelle des moustiques se nourrit principalement du nectar des plantes.

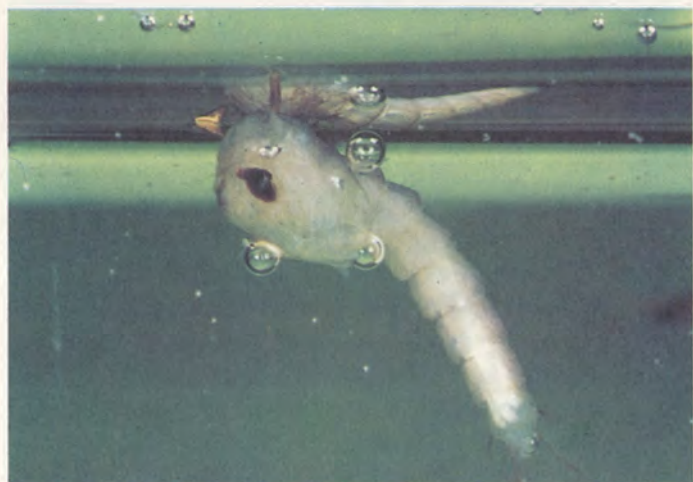
Condensé de la « Revue moderne de Montréal »



1



2

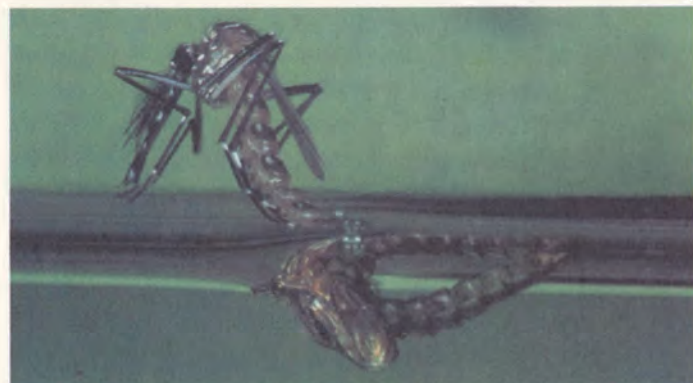


3

La naissance d'un cousin.

1. Une larve respire dans une bulle d'air.
2. Elle prend l'air à la surface de l'eau.
3. L'insecte dans son enveloppe, au début de la nymphose.
4. Éclosion du cousin adulte, déjà presque entièrement dégagé de l'exuvie.
5. Moustique mâle, délicatement posé sur l'eau qui l'a vu naître.

4



5



LES MOUSTIQUES, PLAIE DE L'ÉTÉ

Pourquoi sommes-nous piqués le plus souvent la nuit?

Probablement parce que l'espèce qui nous incommod le plus, le moustique « domestique » ou « de citerne », se nourrit la nuit. Cet insecte, baptisé par Linné *Culex pipiens*, mouche piauleuse, a un talent particulier pour s'infiltrer à travers les moindres fissures ou les trous des grillages. Quand vous éteignez votre lampe, c'est pour lui un signal équivalant à la cloche du dîner.

Comment ces petits chasseurs ailés trouvent-ils leur proie?

A l'instar de quelques autres insectes, ils sont munis de ce que les savants appellent des « chimiorécepteurs », organes combinant le sens de l'odorat à une sorte de « radar » tactile, grâce auxquels ils se guident d'après les odeurs et les ondes de chaleur émanant du corps humain. La plupart des espèces ont le « nez » placé dans les antennes plumeuses, mais chez d'autres le sens de l'odorat semble être logé dans les poils des pattes.

Nos vêtements jouent-ils un rôle dans l'attrait que nous exerçons sur les moustiques?

Apparemment, oui. Au cours de ses expériences, le Dr Brown a découvert que, pour dix moustiques qui se posent sur un vêtement noir, un seul se pose sur un vêtement blanc. En général, plus les teintes sont claires, moins elles sont attirantes pour eux, et, de tous les tissus, c'est le satin brillant qui a le moins de succès.

Pourquoi la plupart des moustiques chantent-ils quand ils tournoient avant de frapper?

Ils ne chantent pas. La note aiguë que l'on entend provient des vibrations de leurs ailes. Les insectes peuvent émettre des sons, mais d'une fréquence si basse que l'oreille humaine ne les perçoit pas.

Pourquoi les moustiques piquent-ils certaines personnes et en laissent-ils d'autres tranquilles?

D'après de récentes expériences, notre respiration — ou son rythme — constituerait l'attrait décisif. La grande quantité d'acide carbonique exhalée par certaines personnes et certains animaux attirerait telle espèce de moustiques, tandis qu'elle éloignerait telle autre.

Les expériences du Dr W. Brown, de l'université du Western Ontario, ont apporté une frappante confirmation à cette théorie. Le Dr Brown s'est servi de deux robots à forme humaine, chauffés à la température du corps, munis de vêtements et placés à une certaine distance l'un de l'autre. Saturés de gaz carbonique, ces robots n'intéressaient guère les moustiques. Mais sitôt que leur tête exhala ce gaz au rythme normal de la respiration, corps et têtes attirèrent les moustiques. La morale de cette histoire semble être la suivante : si vous ne voulez pas devenir la cible des moustiques, cher lecteur, chère lectrice, ne respirez pas!

Pourquoi ne réussissons-nous pas à tuer d'une tape le moustique dès qu'il commence à piquer?

Parfois, sans doute, parce qu'il ne touche pas un point sensible. Dans le cas contraire, nous le sentons bien. Pourtant, en même temps qu'il perce la peau, le moustique fait à la victime une piqûre anesthésiante qui endort localement toute sensation, un peu comme la novocaïne.

Cette substance, injectée au moyen de l'aiguille creusée de sa langue (aiguille qui dépasse tout juste la pointe de la foreuse), a également la propriété d'éclaircir le sang, si bien que, malgré la tendance du sang à se coaguler dans les passages étroits (le diamètre des aiguilles les plus fines dont les médecins se servent pour prélever du sang est plusieurs fois supérieur à celui de la trompe de l'insecte), la femelle, après injection de ce mystérieux diluant, aspire prestement son breuvage au moyen d'une pompe logée dans sa tête. La sanguinaire créature peut en absorber facilement trois ou quatre fois son propre poids.

A quelle distance les moustiques peuvent-ils voler?

Le moustique domestique et ses cousins (sans jeu de mots) volent rarement à plus de 300 mètres du lieu où ils sont nés. C'est un rayon d'action fort limité, mais ils compensent ce désavantage en se multipliant à proximité de nos habitations, dans les fossés, les boîtes de conserves vides, les citernes, les égouts. En revanche, certains gros moustiques des marais salés peuvent exécuter des raids massifs sur des villes et des villages éloignés de 80 à 120 kilomètres.

Combien de temps vit un moustique?

Le mâle vit en moyenne huit ou neuf jours seulement.

Plus heureuse, la femelle vit ordinairement une trentaine de jours; son existence peut même se prolonger de quatre à cinq mois si l'hiver la surprend avant qu'elle ait eu le temps de déposer ses œufs. Dans ce cas, elle hiberne jusqu'à ce que les conditions atmosphériques soient favorables au développement de sa progéniture.

Par temps chaud, un œuf met dix jours à se transformer en insecte adulte. Aussi, dans les climats tempérés, la période comprenant le printemps, l'été et l'automne voit-elle éclore environ 15 générations de moustiques. En 5 générations seulement, les 100 œufs que pond normalement un moustique ordinaire donneraient, s'ils venaient tous à maturité, une population de 31 milliards de descendants. Comme on le voit, la guerre aux moustiques n'est pas un luxe, mais, de toute évidence, une urgente nécessité.

La femelle dépose ses œufs en chapelet à la surface de l'eau. Aux stades de larve et de nymphe, l'insecte ressemble à un sous-marin minuscule; de temps à autre, pour respirer, il dresse un tube schnorchel au-dessus de la surface. C'est pourquoi du pétrole répandu sur l'eau fait périr les moustiques à ces deux stades de leur métamorphose : leurs schnorchels ne peuvent percer la pellicule d'huile, et ils meurent asphyxiés.

La chrysalide finit par s'ouvrir pour laisser échapper un moustique adulte. Celui-ci, dès que ses ailes sont sèches, s'élance hors de son enveloppe devenue inutile. Les mâles éclosent quelques minutes avant les femelles et croisent dans l'air au-dessus du lieu d'éclosion, dans l'attente instinctive de leurs compagnes.

Comment le moustique réussit-il le plus souvent à s'envoler juste avant qu'une main vengeresse s'abatte sur lui?

La soudaine tension de notre peau lui annonce le coup. Le moindre frémissement sous ses pattes prend des allures de tremblement de terre, présage de désastre.

Comment un pauvre petit moustique peut-il avoir prise sur l'épaisse peau humaine et la percer?

La femelle est formidablement équipée pour l'agression. Ses pattes sont pourvues de semelles adhésives et de crochets qui combinent les qualités antidérapantes des souliers de tennis, des chaussures à crampons et de l'alpenstock. Son museau, tout comme une véritable trousse, renferme tous les outils nécessaires : aiguilles, sondes et foreuses.

Le principal instrument de torture de notre moustique femelle est une foreuse admirable, dont les vibrations à haute fréquence percent sans effort la chair la plus dure, jusqu'à la peau coriace des grenouilles et l'armure écaillée des serpents.

Les moustiques sont-ils bons à quelque chose?

Selon les entomologistes, ils constituent pour d'autres insectes — et certains oiseaux, animaux et poissons — une importante réserve de nourriture, facilement accessible. On ajoute que, sans eux, plusieurs espèces d'oiseaux et d'animaux insectivores pâtiraient et même périeraient d'inanition, et qu'alors des fléaux pires que les moustiques pourraient s'abattre sur nous.

L'HARMONICA

PAR GORDON GASKILL

L'HARMONICA, le plus modeste des instruments de musique, est depuis peu l'objet d'un engouement exceptionnel. En France, on en a vendu près de 600 000 en 1966, soit 45 % de plus que l'année précédente. Pour la même année, le volume des ventes mondiales a dépassé le chiffre vertigineux de 20 millions.

Pourquoi cette vogue subite?

« Elle exprime, estime un psychologue, une rébellion contre toute la « musique en conserve » que débitent la télévision et les disques. L'harmonica satisfait chez l'homme le désir nostalgique de faire lui-même de la musique. »

C'est bien possible. Le « piano de poche » est l'instrument le moins encombrant, le moins coûteux et le plus facile à apprendre. Vous pouvez en acheter un pour un prix variant de 20 à 40 francs et avoir ainsi tout votre content de musique jusqu'à la fin de vos jours. Pour en jouer, il suffit uniquement d'avoir du souffle. Exhalez devant un trou et vous avez, par exemple, la note *do*; aspirez devant le même trou et vous avez le *ré*, etc. Le premier jour, vous jouerez de simples ritournelles; au bout d'une semaine, vous serez capable de vous lancer dans des airs plus compliqués.

L'harmonica a toujours été le compagnon des solitaires : les bergers, les marins, les gardiens de phare, les cow-boys, les explorateurs. On en a joué aux deux pôles, sur les rivières les plus lointaines, sur les pentes de l'Everest. Quand Robert Manry traversa l'Atlantique en 1965 à bord de son *Tinkerbelle*, qui mesurait à peine 4 mètres de long, il emporta un harmonica pour se sentir moins seul.

Au cours de ces dernières années, l'harmonica a pris une importance nouvelle. D'une part, il a acquis de la dignité, on le traite



aujourd'hui comme un instrument de musique sérieux, admis dans les salles de concerts les plus respectables, souvent pour exécuter de la musique écrite à son intention, ainsi que le fait remarquer Albert Raisner dans son *Livre de l'harmonica* : « De prestigieux musiciens ont écrit des œuvres solides pour notre instrument, auquel ils ont apporté la caution de leur nom et de leur art. »

D'autre part, il est fou, échevelé, délirant, entre les mains d'un véritable expert de « Rhythm and Blues », et ce dernier rôle, lancé en Angleterre par les Rolling Stones, connaît une vogue croissante.

C'est dans une certaine famille américaine qu'on trouve le meilleur exemple de sa double personnalité. John Sebastian, originaire de Philadelphie, se destinait à la diplomatie, mais, au grand scandale de son père, il bifurqua, attiré par l'harmonica, dont il devint l'un des plus grands virtuoses classiques. Ce fut son tour de s'indigner quand son propre fils, John Benson Sebastian, renonça aux rythmes classiques pour le style délirant et se mit à jouer dans un quatuor célèbre, The Lovin's Spoonful.

Condensé de « Contemporary »

Personne ne connaît avec certitude les origines de l'harmonica. La tradition attribue à un empereur de Chine nommé Huand Ti la création, il y a 4 500 ans, d'un instrument appelé *sheng* (voix sublime), fait de cinq tiges de bambou contenant chacune une anche de longueur différente, pour composer la gamme primitive de cinq notes. Il semble qu'un voyageur du XVIII^e siècle ait apporté un *sheng* en Europe occidentale, où cet instrument devint l'ancêtre de l'harmonium, de l'accordéon, du saxophone... et de l'harmonica.

La Grande-Bretagne, la France, l'Autriche et l'Allemagne se disputent encore la paternité du premier harmonica moderne, mais un facteur d'orgues allemand nommé Christian Buschmann semble bien placé pour la revendiquer. Entre 1820 et 1830, ayant assemblé 15 diapasons à bouche, il eut la joie de constater qu'il avait créé un curieux petit instrument. La trouvaille de Buschmann eut une brève vogue à Vienne : des dames en portèrent comme pendentif ; des messieurs en ajustèrent au pommeau de leur canne.

Mais l'épopée de l'harmonica moderne commence réellement le jour où un voyageur apporta l'une des inventions de Buschmann dans la petite ville allemande de Trossingen, à la lisière de la Forêt-Noire. Un horloger de la ville, Matthias Hohner, âgé de vingt-quatre ans, se mit à produire en série des harmonicas en 1857 ; cette année-là, il en fabriqua 650. En 1880, il en faisait plus de 1 million par an ; en 1900, plus de 7 millions. Les établissements Hohner rachetaient l'un après l'autre tous leurs concurrents, et c'est ainsi que Trossingen devint la Mecque des joueurs d'harmonica.

Presque toutes les familles de la ville ont au moins un de leurs membres au service des établissements Hohner. Le vieux Matthias, qui est mort en 1902, ne se souciait guère de *jouer* de l'harmonica, mais il tenait beaucoup à produire des instruments de qualité et se réjouissait d'être surnommé le Stradivarius de l'harmonica. Aujourd'hui encore, il faut 50 opérations manuelles distinctes pour assembler les 230 éléments d'un instrument Hohner à bon marché ; quant au modèle le plus coûteux, il ne compte pas moins de 1 276 pièces !

L'harmonica le plus simple est un instrument diatonique, ce qui signifie, grosso modo, qu'il émet les mêmes notes que les touches *blanches* du piano. Il lui manque les dièses et les bémols que donnent les touches *noires*. Un instrument un peu plus coûteux, du type chromatique, inventé en 1918, résout la difficulté au moyen d'une ingénieuse glissière que l'on met en place pour obtenir les notes des touches noires.

C'est le cœur de l'harmonica, les anches, qui fait l'objet des soins les plus attentifs. Chaque année, des milliers de mètres carrés de feuilles de bronze et de cuivre (préparées selon une formule secrète) sont taillées en centaines de millions d'anches, dont un nombre impressionnant sont encore vérifiées et accordées une par une. Dans des cabines insonorisées, les accordeurs des établissements Hohner passent huit heures par jour à écouter vibrer l'une après l'autre les anches sous l'action de l'air envoyé par un ventilateur. Sonorité un peu trop aiguë ? Un coup de lime à l'extrémité fixe. Sonorité un tantinet trop grave ? Un coup de lime à l'extrémité libre. Hohner estime que « l'oreille » est un don héréditaire et il s'efforce depuis toujours d'engager les membres des familles qui possèdent ce don.

J'ai demandé à l'un des accordeurs, qui exerce le métier depuis cinquante-deux ans, si un oscillographe électronique ne permettrait pas de vérifier le son de façon plus rapide et plus précise. Il a eu l'air horrifié.

« Aucune machine ne peut donner à l'anche son âme, m'a-t-il dit. Il n'y a que l'oreille humaine qui en soit capable. Il faut *sentir* que le son est juste. »

Au fil des années, les établissements Hohner ont créé quelque 1 500 modèles différents. Le plus coûteux est un instrument unique fait spécialement pour le pape Pie XI et dont toutes les parties métalliques, à l'exception des anches, sont en or massif. L'un des modèles les plus curieux est muni d'une longue chaînette, pour que les Africains, dont les vêtements n'ont pas de poche, puissent se l'accrocher au cou. D'autres modèles spéciaux sont accordés selon la gamme de cinq notes, discordante pour des oreilles occidentales, mais très

prise par les peuples d'Extrême-Orient et les Indiens d'Amérique du Sud.

Comme tout autre instrument, celui-ci a ses maîtres. Borrah Minevitch, qui en fut le « roi » américain, l'avait découvert à quatorze ans et fonda la célèbre troupe des Harmonica Rascals. Larry Adler, lui, avait été renvoyé d'un conservatoire de musique pour manque de talent. Pourtant, il mérita bien, plus tard, son nom de Paganini de l'harmonica. Avant lui, les joueurs d'harmonica cultivaient le style dépenaillé des chanteurs ambulants. Mais en 1934, à Londres, son imprésario lui conseilla la tenue de soirée, et, dès lors, l'harmonica acquit « de la classe ».

En France, c'est surtout aux efforts d'Albert Raisner et de ses amis que nous devons l'« âge d'or » de cet instrument. A sept ans, Albert Raisner apprenait le violon, et c'était un martyr pour lui. Un jour, il entendit un jeune voisin jouer de l'harmonica avec entrain. Il adopta aussitôt le petit instrument, qui devint sa passion. Il fonda un premier, puis un second Trio Raisner dont les succès furent éclatants. Darius Milhaud a écrit pour lui une *Suite pour harmonica ou violon et orchestre*. Claude Garden, dont la vocation est née en entendant Larry Adler, joue lui aussi brillamment, à côté d'un répertoire de jazz, tout un récital de morceaux classiques.

Par le jeu des mains qui tiennent l'harmonica, les vrais professionnels d'aujourd'hui obtiennent des effets surprenants : chants d'oiseaux, bruits de locomotive, airs sifflés. Un spécialiste imita si bien les aboiements d'une meute sur la piste d'un renard que les chiens de chasse du voisinage s'y trompèrent et donnèrent de la voix à l'unisson. Devant une respectable assemblée de musiciens européens, John Sebastian, un jour, fit jouer un disque et leur demanda d'identifier l'instrument solo. Les uns suggérèrent le hautbois, d'autres la *viola pomposa*, datant de l'époque de Bach, d'autres

encore un modèle rare de cornemuse. Tous furent stupéfaits d'apprendre que c'était l'harmonica de Sebastian.

Les harmonicas ont parfois fait des merveilles. Un explorateur des confins de l'Amazonie raconte que cet instrument lui a sauvé la vie : menacé par des Indiens hostiles, il sortit vivement son harmonica et se mit à en jouer. Les Indiens se calmèrent et, le sourire aux lèvres, l'encouragèrent à continuer.

« Chose curieuse, précisa-t-il, c'était Mozart qu'ils préféraient. »

Tous les étés, un industriel allemand entreprend une randonnée à pied et joue avec entrain de l'harmonica tout le long du chemin.

« Le premier jour, je suis essoufflé au bout d'un quart d'heure, dit-il. Quand je peux jouer trois heures d'affilée, je sais que j'ai retrouvé ma forme. »

C'est une certaine nuit, au cours de la Seconde Guerre mondiale, que j'ai compris toute la magie de l'harmonica. Correspondant de guerre, je me trouvais dans un convoi qui, toutes lumières voilées, traversait la Méditerranée pour se rendre en Angleterre. Vouloir respirer, je montai sur ce que je crus être un pont désert et, m'accoudant à la lisse, je jouai pour moi pendant un long moment. Je m'apprêtais à redescendre, quand une voix jaillit de l'ombre : « Continue donc, mon pote ! » Je m'aperçus alors qu'il y avait des centaines de soldats couchés sur le pont. J'ai continué à jouer dans l'obscurité jusqu'à épuisement de mon répertoire.

Que ce soit dans un palais ou dans une salle de concerts, l'harmonica tient toujours agréablement compagnie. Mais il s'est élevé bien plus haut encore : l'astronaute Walter Schirra en avait emporté clandestinement un à bord de Gemini VI, ce qui lui a permis de nous offrir la première musique venue de l'espace. L'harmonica a fait bien du chemin depuis les rues étroites de la ville de Trossingen.

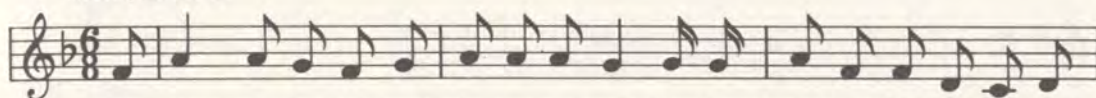




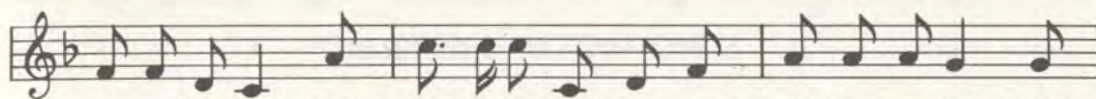
CHANSONS DE L'OUEST AMÉRICAIN

NIGHT-HERDING SONG

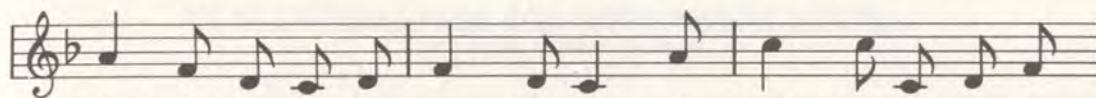
SLOW, LILTING



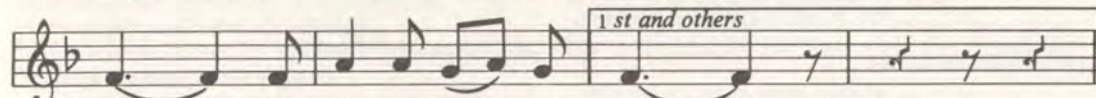
Oh, slow up dog-ies, quit rov-ing a-round. You have wand-ered and tram-pled all



ov - er the ground; Oh, graze a-long, dog-ies, and feed kind - a slow, And



don't for - ev - er be on the go. Oh, move slow, dog-ies, move



slow ——— Hi - oo, hi - oo, — hi - oo! ———

LA BERCEUSE DU JEUNE TROUPEAU

Oh! doucement, petits,
Cessez de gambader de-ci de-là.
Vous avez assez foulé le sol,
assez piétiné l'herbe.
Broutez, petits, mangez paisiblement.
Et ne vous agitez donc pas tout le temps.
Doucement, petits, doucement.
Hi-oo, hi-oo, hi-oo-oo!

J'ai tourné autour de vous tout le jour
et toute la nuit,
Et pourtant je n'arrive pas à vous tenir groupés.
Mon cheval est fourbu et je suis très las,

Mais, si vous vous égarez, je serai
certainement renvoyé.
Rassemblez-vous, petits, rassemblez-vous.
Hi-oo, hi-oo, hi-oo-oo!

Restez tranquilles, petits, maintenant
que vous êtes couchés,
Étendez-vous sur la grande prairie;
Ronflez bien fort, petits, pour étouffer
ces bruits inquiétants
Qui cesseront quand reviendra le jour.
Restez tranquilles, petits, restez tranquilles.
Hi-oo, hi-oo, hi-oo-oo!



THE CHISHOLM TRAIL

LIVELY AND ROUSING



SUR LA PISTE DE CHISHOLM

Refrain

Coma ti yi youpy, yappy yay, yappy yay,
Coma ti yi youpy, yappy yay.

Arrivez, les gars, écoutez mon histoire.
Je vais vous dire les embêtements que j'ai eus
sur la vieille piste de Chisholm.

J'ai chaussé les étriers
et mon lasso pend à mon côté.
Montrez-moi un cheval que je ne sois pas capable
de monter !

Je suis debout le matin avant le jour
Et la lune brille depuis longtemps
quand je me couche.

Au menu, presque chaque jour, du jambon fumé
et des haricots,
Et pour un peu je mangerais le foin de la prairie.

Mon manteau est dans le chariot
et j'ai terriblement froid,
Et ces maudits bœufs sont de plus en plus
difficiles à mener.

Je suis allé voir le patron pour toucher ma paye.
Il voulait me filouter de neuf dollars.

Je suis allé voir le patron
et nous avons bavardé un brin.
Je l'ai frappé au visage avec mon grand chapeau.

Le patron m'a dit : « Je vais te flanquer à la porte,
Toi et toute cette sale équipe ! »

Je vais liquider tout mon fourbi
dès que je le pourrai.
Je ne veux plus jamais m'occuper de bétail.

Je vais retourner à la ville prendre mon argent
Et rentrer chez moi pour voir ma tendre amie.

Je vais vendre ma selle et m'acheter une charrue
Et, bon sang ! croyez-moi,
je ne toucherai plus jamais à un lasso !





BURY ME NOT ON THE LONE PRAIRIE

SLOWLY, MOURNFULLY



NE M'ENTERREZ PAS DANS CETTE PRAIRIE DÉSERTE

« Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte !
Suppliait, d'une voix faible et mélancolique,
Le jeune gars aux lèvres décolorées,
Étendu sur son lit de mort à la tombée du jour.

« Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte,
Où les coyotes glapiront au-dessus de moi,
Couché dans mon trou de six pieds sur trois !
Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte !

« Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte,
Où les coyotes glapiront au-dessus de moi,
Là où plane le busard, où les vents mugissent !
Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte !

« Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte,
Au fond d'un trou de six pieds sur trois,
Là où le bison piaffe dans les solitudes herbeuses !
Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte !

« Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte,
Où les coyotes glapiront au-dessus de moi,
Là où siffle le crotale, où le corbeau erre librement !
Oh ! ne m'enterrez pas dans cette prairie déserte !

« Oh ! ne m'enterrez pas... ! » Puis la voix lui manqua.
Nous n'avons pas tenu compte de son ultime prière,
Et, dans un trou de six pieds sur trois,
Nous l'avons enterré là-bas, dans la prairie déserte.





HOME ON THE RANGE

REFRAIN

Home, home on the range, Where the deer and the an-te-lope play ; - Where
sel-dom is heard a dis-cour-ag-ing word, And the skies are not cloud-y all day. —

MA CABANE DANS LA MONTAGNE

Refrain

Un toit, un toit dans la montagne, là où jouent le daim et l'antilope,
où personne n'essaie de vous décourager, où le ciel n'est pas toujours gris !

Oh ! donnez-moi un toit au pays où le buffle erre en liberté, où jouent le daim et l'antilope, où personne
n'essaie de vous décourager, où le ciel n'est pas toujours gris.

Que de fois, la nuit, quand brille la lumière des étoiles scintillantes, que de fois ne me suis-je émerveillé
en me demandant si leur splendeur ne l'emportait pas sur celle de notre globe.

Oh ! donnez-moi une terre au pays où le sable, étincelant comme le diamant, coule paresseusement
dans l'eau de la rivière, où le cygne blanc glisse avec l'élégance d'une jeune fille dans un rêve merveilleux.

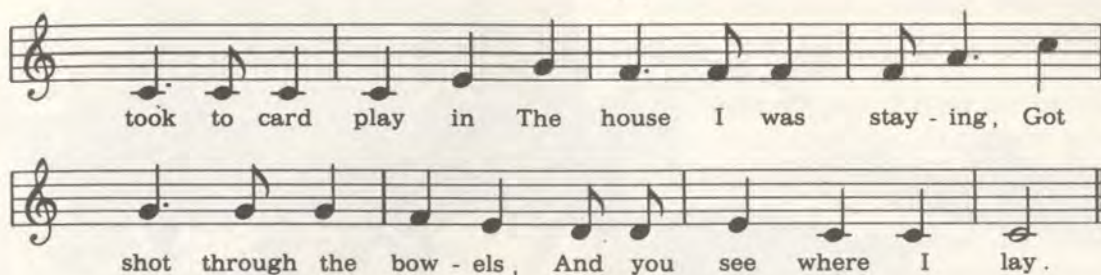
L'air y est si pur, les vents si libres, la brise si légère et si parfumée que je n'échangerais pas ma maison
dans la montagne contre la plus belle cité du monde.

Oh ! j'aime les fleurs sauvages de ma chère patrie, le cri plaintif du courlis, les blancs rochers et les trou-
peaux d'antilopes qui paissent sur les sommets verdoyants !

THE COWBOY'S LAMENT

AT A LEISURELY PACE

My home's in Mon-tan-a, I wear a ban-dan-a, My
spurs are sil-ver, my horse is a bay, I



LA LAMENTATION DU COW-BOY

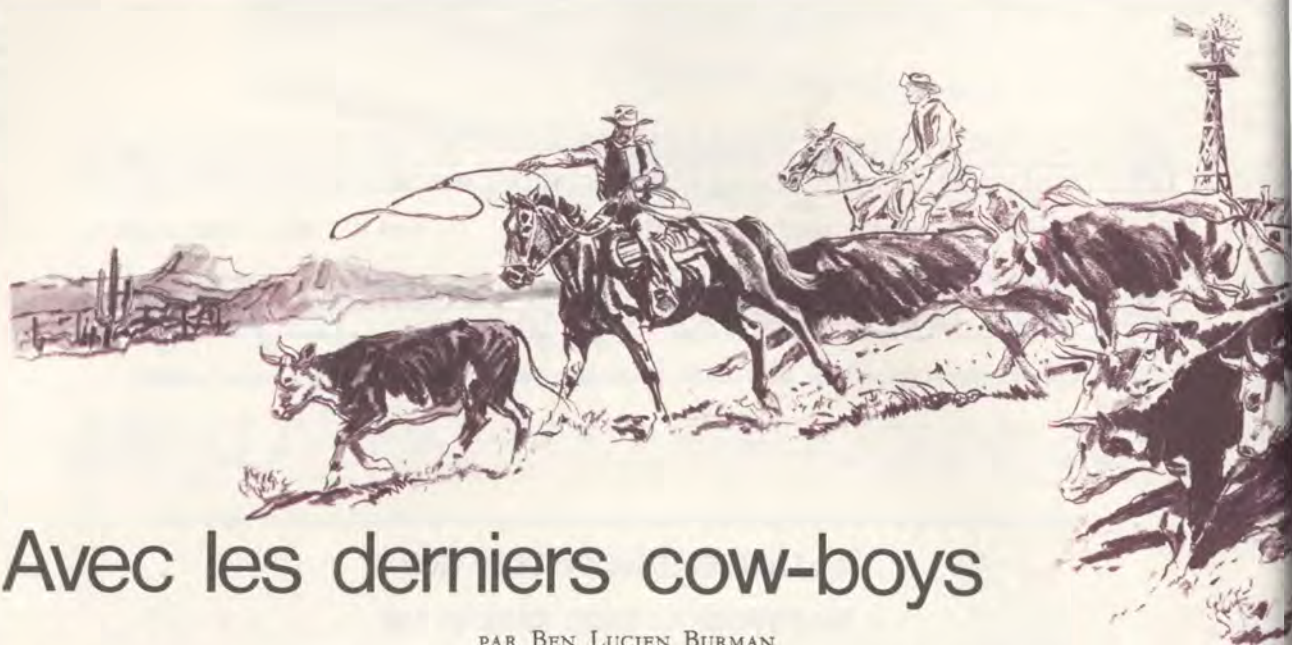
J'habite dans le Montana,
Je porte un foulard autour du cou,
Mes éperons sont en argent,
Et je possède un cheval bai.
Un jour, je me suis mis à jouer aux cartes.
Dans une demeure de passage,
J'ai reçu une balle dans le ventre
Et voyez où j'en suis maintenant!

Que seize joueurs
Posent une main sur mon cercueil.
Que seize cow-boys
Viennent m'emporter,
Et m'emmènent jusqu'au cimetière,
Et recouvrent ma tombe de gazon.
Je ne suis qu'un jeune cow-boy
Et je sais que j'ai mal agi.

Rassemblez autour de vous
Une foule de jeunes cow-boys,
Racontez-leur l'histoire
De ma triste destinée.
Dites à l'un, dites à l'autre,
Avant qu'ils ne passent leur chemin,
De renoncer à leur vie dissolue
Avant qu'il ne soit trop tard.

Puis tirez lentement sur vos lasso,
Faites doucement cliqueter vos éperons,
Et que retentisse un Whoop sauvage
Quand vous m'emporterez,
Et m'emmènerez à Boot Hill,
Et couvrirez mon corps de roses.
Je ne suis qu'un jeune cow-boy
Et je sais que j'ai mal agi.





Avec les derniers cow-boys

PAR BEN LUCIEN BURMAN

La chaleur est insupportable. Ça et là, dans le désert balayé par le vent, des nuages de poussière tourbillonnent autour des buissons de prosopis rabougris qui s'étendent à perte de vue. Une poudre blanchâtre et impalpable recouvre branches et feuilles comme d'une couche de chaux.

A l'entrée du ranch de l'Arbre-Marqué, le grand cow-boy dégingandé qui porte le sobriquet de Pistard descend de voiture pour ouvrir la barrière, puis il s'arrête et contemple longuement le paysage.

« On appelle ça la brousse, dit-il. Ça continue comme ça sur des centaines de kilomètres, à travers tout le Sud du Texas et jusqu'à la frontière mexicaine. C'est tout juste bon pour les coyotes ; il en faut 15 hectares pour nourrir une vache ! Mais ce pays-là, je ne le changerais pas pour tout l'or de Chicago. »

Un troupeau de bétail d'une vingtaine de têtes apparaît sur une petite crête dominant l'entrée du ranch. Deux cow-boys l'encadrent et un troisième ferme la marche.

« On mène les bestiaux au pâturage près de la rivière », dit Frank, mon autre compagnon de route, un homme mince et vigoureux au visage tanné par le soleil et le vent. « Ici, l'herbe est complètement brûlée », ajoute-t-il.

Le troupeau s'approche à grand bruit. Soudain, un taureau s'échappe et file vers la

broussaille couleur de craie. Sans perdre une seconde, un cavalier galope à sa poursuite en faisant tournoyer son lasso. Il le lance d'un coup de poignet sec et précis, et, quelques instants après, le fuyard a regagné le gros du troupeau.

Le Pistard lève un bras nouveau pour saluer les cavaliers, et il se tourne vers moi :

« Y a plus guère de vrais cow-boys qu'ici et dans deux ou trois ranches de l'Arizona et du Wyoming. Dans dix ans, y en aura plus un seul. Presque tous les éleveurs font le travail en jeep et en avion. »

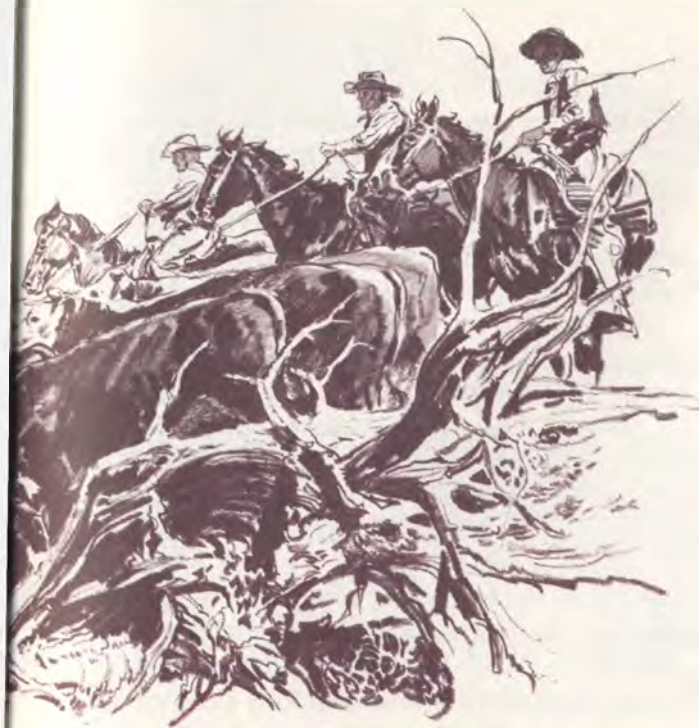
Il regarde le soleil couchant, qui embrase l'horizon comme un gigantesque incendie.

« Faut repartir, dit-il. Y a plus de 150 kilomètres d'ici jusqu'au camp. C'est tout près de la frontière mexicaine, et je n'aime pas trop rouler de nuit sur cette route. »

Il prend son revolver, fait tourner le barillet et le pose à portée de la main.

« On ne sait jamais ce qui peut vous tomber dessus. On voit de drôles d'animaux dans le coin. Et y en a qui n'ont que deux pattes. »

Nous prenons la direction de la ville frontalière de Laredo. La nuit tombe avec la rapidité propre aux régions tropicales et le Pistard allume les phares. La voiture avale les kilomètres à travers l'interminable désert de poussière.



Un coyote apparaît soudain sur le bas-côté de la route et sa fourrure chatoie dans la lumière des phares. Gras et paresseux, il nous regarde passer sans crainte.

« Celui-ci est à la retraite, ricane le Pistard, d'un air méprisant.

— Il n'a même pas à se donner la peine de courir après les lièvres, explique Frank. Il attend qu'ils se fassent bousiller par les bagnoles et il vient s'empiffrer aux frais de la princesse. »

Peu après, nous quittons la grande route pour nous engager sur une piste étroite, en plein désert.

« Par ici, dit Frank, on peut faire 300 kilomètres sans rencontrer personne. »

Une faible lumière apparaît au loin ; bientôt nous franchissons une barrière et nous nous arrêtons devant une longue bâtisse de bois. Par la fenêtre, je vois plusieurs cow-boys, chaussés de demi-bottes à éperons, en train de manger autour d'une grande table. Nous entrons, mes compagnons me présentent à la ronde et nous nous attablons autour des plats de tortillas et de *tamales*. De même que le repas, presque tous les convives sont mexicains, de petits hommes aux visages réjouis et sympathiques. Le Pistard interpelle l'un d'eux, un homme âgé à cheveux blancs, assis au bout de la table :

« Hé ! Manuêlo ! Parle-nous du temps où tu étais un bandit redouté au Mexique. »

L'homme rougit et se cache le visage dans les mains comme un enfant. Son voisin, un Mexicain aux yeux ardents, lui donne une bourrade amicale.

« Manuêlo a honte d'avoir été bandit. Mais c'est un bon cow-boy. Si je suis aussi bon cow-boy que lui à soixante-dix ans, je n'aurai honte de rien ! »

Dehors, dans l'enclos situé derrière la maison, on entend le meuglement mélancolique du bétail auquel se mêlent les aboiements lointains des coyotes. Je quitte la table en compagnie de Frank et du Pistard pour aller voir le troupeau. Les bêtes semblent agitées et tournent en rond le long de la barrière.

« Elles sont nerveuses, dit le Pistard. Si je devais les mener en plaine maintenant, faudrait que je chante toute la nuit.

— Les nuits comme celle-ci, le bétail prend facilement panique, explique Frank. Et ça le calme d'entendre chanter. »

Quelque part au fond du pâturage, un veau séparé de sa mère beugle lamentablement. Non loin, un taureau mugit de temps à autre.

Devant nous, les bêtes se bousculent dans un vacarme croissant. A la lumière qui filtre des fenêtres du baraquement, je vois les vaches qui m'épiaient avec méfiance. Comme je m'approche de la barrière, j'aperçois quelque chose qui brille à mes pieds et je frotte une allumette pour voir ce que c'est. Brusquement frappées de terreur, les bêtes reculent en désordre et s'enfoncent au galop dans les ténèbres.

« La nuit, il suffit d'un rien pour déclencher le *stampede*, dit Frank. Encore heureux que le pâturage soit clos, sinon il faudrait des semaines pour les retrouver. C'est si trouillard, une vache !

— Et ça vous démolit un bonhomme en moins de deux, ajoute le Pistard. J'aimerais mieux me faire accrocher par un convoi de rouleaux compresseurs que par un troupeau en débandade. »

Je me hâte d'enfouir mes allumettes au fond de ma poche et nous regagnons le baraquement pour la nuit. Il n'y a pas un souffle de vent et l'air est si doux que je décide de coucher

à la belle étoile. Je m'endors bientôt, bercé par les appels des coyotes.

On vient me réveiller à 4 heures du matin pour le petit déjeuner, également composé de tamales et de tortillas. Ce jour-là, les hommes doivent rassembler toutes les jeunes bêtes pour les marquer au fer et, après une tasse de café avalée en hâte, ils sortent avec leur lasso pour chercher les chevaux. Je m'étais toujours imaginé qu'un cow-boy ne possédait qu'un seul cheval qu'il chérissait plus que sa femme, et j'ai un choc en apprenant que chacun, ici, dispose en moyenne de 5 ou 6 chevaux.

« Autrefois, m'explique le Pistard, les hommes en avaient généralement une douzaine. Si l'on n'en avait qu'un seul, on le crèverait dès la première matinée. Un cheval de cow-boy travaille autant en une heure qu'un cheval de ferme en une semaine. A courir après le bétail, il fait plus de 80 kilomètres en une seule matinée. »

Je m'en rends compte par moi-même en voyant les cow-boys du ranch galoper d'un bout à l'autre du pâturage, poussant de grands cris et agitant leur chapeau pour séparer les jeunes bêtes du reste du troupeau et les diriger vers l'enclos où elles doivent être marquées.

Je remarque que l'un des hommes n'a que deux doigts à la main droite et j'interroge mes compagnons.

« Beaucoup de gars ont des doigts en moins, répond le Pistard, quand ce ne sont pas les mains ou les jambes ! Ça leur arrive de se faire prendre dans la corde après avoir lancé le lasso quand la bête ou leur monture ne réagit pas comme prévu.

— Oui, dit Frank, il n'y a guère d'anciens qui n'aient pas eu tous les os brisés, à force d'être vidés de leur selle. »

Nous reprenons la voiture pour faire le tour du ranch et nous nous arrêtons devant une maisonnette coquettement blottie à l'ombre d'un arbre. Un homme au visage calme et serein, aux tempes grisonnantes, est assis sur le seuil. On dirait un maître d'école plutôt qu'un cow-boy, mais le « docteur », comme l'appellent les autres, est l'un des meilleurs traqueurs de la frontière. Il a passé sa vie à pourchasser les contrebandiers.

« Il lit le terrain comme un livre, dit le Pistard. Il peut suivre n'importe quelle piste, que ce soit une bête ou un homme égaré, et tout ça au grand galop. »

Nous nous dirigeons avec lui vers l'épaisse broussaille qui entoure sa maisonnette. Il se baisse soudain et scrute des traces sur le sol.

« Un coyote est passé par là il y a près de quinze jours, dit-il en suivant la piste à pas lents. Il cherchait quelque chose. Peut-être un lièvre... Oui, c'est bien ça, on voit ses traces. Le lièvre sait qu'il est poursuivi. Vous voyez, il va de plus en plus vite. Ça ne sert à rien..., il est fichu. Tenez, c'est ici que le coyote lui a fait son affaire.

» Voilà autre chose, reprend-il après un moment. Faudra que j'examine ça de plus près. C'est un homme qui a une lourde charge sur le dos. Regardez comme ses talons s'enfoncent dans la terre. C'est peut-être un chasseur qui ramène un jeune cerf qu'il a tiré en douce, et nous ne voulons pas de chasseurs ici. »

Nous retournons au ranch, d'où nous prenons la route de San Antonio pour aller chercher du ravitaillement. Il fait de nouveau très chaud et le soleil tape dur sur les tôles de la voiture. Au loin, des moulins à vent tournent paresseusement. De leur mouvement nonchalant dépend la vie du bétail : quand les ailes s'immobilisent, l'eau ne monte plus. De temps en temps, nous longeons un « champ » de figuiers de Barbarie au milieu duquel un fermier marche pas à pas, brûlant méthodiquement les épines avec une sorte de lance-flammes.

« La sécheresse est vraiment terrible, dit le Pistard. Ça fera bientôt trois ans qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie. S'il n'y avait pas ces figuiers, toutes les bêtes seraient sur le carreau, et les hommes aussi. »

Nous traversons plusieurs bourgades. La plaine désertique touche à sa fin. A l'horizon, des usines et des entrepôts annoncent San Antonio. Une suite de rues animées nous mène à l'hôtel Gunter, rendez-vous de tous les cow-boys et éleveurs de la région. Des dizaines d'hommes, coiffés du légendaire chapeau aux bords aussi vastes que la prairie, se pressent dans les couloirs. Après le dîner, nous nous asseyons dans le hall pour observer les



allées et venues. Il y a bal ce soir et l'on voit des cow-boys en tenue de cheval danser avec des femmes portant des robes du soir.

Le lendemain, nous rentrons au ranch par le chemin des écoliers.

« On fait un crochet par les ranches de Victoria, dit le Pistard. J'ai idée que ça vous intéressera de voir leurs cow-boys mécanisés. Ils travaillent pour les gros pleins de soupe qui ont trouvé du pétrole sur leurs terres. Ils se déplacent en jeep et en avion, et c'est dans les livres qu'ils apprennent à s'occuper des bêtes. »

Nous roulons vers le sud-est et le paysage se transforme à vue d'œil. Je vois de vastes propriétés dotées de systèmes d'irrigation perfectionnés qui assurent la nourriture des troupeaux gras et soignés qui paissent de chaque côté de la route; des demeures grandes comme des châteaux forts, des églises somptueuses, des usines de distribution d'eau, des écoles ultra-modernes pour les enfants du personnel. Un peu partout se découpent sur le ciel les derricks qui pompent jour et nuit le pétrole, source de toutes ces prodigalités.

L'antenne élancée d'une station de radio se dresse bientôt près de la route, devant une vaste propriété. Nous passons la grille grande ouverte et suivons la route qui conduit à une bâtisse imposante. Plusieurs jeeps nous croisent chargées de cow-boys, écouteurs aux

oreilles, qui reçoivent leurs instructions par radio. Dans un enclos, des hommes poussent des chevaux sellés et harnachés dans une remorque à bestiaux, pour les emmener à l'autre bout du ranch, distant d'une cinquantaine de kilomètres. Le Pistard s'indigne :

« Pauvre de nous ! grommelle-t-il. Si c'est pas malheureux de faire voyager les chevaux en camion pour gagner un peu de temps !

— Ce qui me fait mal au cœur, dit Frank, c'est les gars qui font le boulot avec des avions. J'ai vu ça l'an passé. J'ai accompagné un cowboy qui conduisait un troupeau, et le contre-maître volait au-dessus de lui dans un petit avion. Il était assis à côté du pilote et il n'arrêtait pas de brailler dans un porte-voix. « Il y a un taureau caché dans les cactus derrière le moulin », qu'il disait, ou bien : « T'as oublié la moitié des bestiaux dans la broussaille le long du ravin. Suis-moi. » Et là-dessus, il filait à 150 à l'heure, en râlant s'il ne voyait pas le type juste derrière lui. »

Nous reprenons la route de l'Arbre-Marqué. Les luxueuses résidences disparaissent, et nous retrouvons la plaine sauvage et désertique, couverte jusqu'à l'horizon de prosopis, coupée, çà et là, par des buissons de figuiers de Barbarie. Parfois, un aigle plane au-dessus de nous, altier et solitaire.

Le jour se couche quand nous arrivons au ranch. Un nuage de poussière s'élève derrière la crête qui domine l'entrée.

« Vous avez de la chance, dit le Pistard. On emmène justement les bêtes au pâturage de la rivière. »

Un cow-boy apparaît dans le nuage épais, de plus en plus étendu, qui précède une véritable forêt de cornes. Deux autres cavaliers, imposants et majestueux sur leur monture, trottent de chaque côté. Le troupeau passe devant nous, à bonne allure, dans un fracas de tremblement de terre. Nous allons nous

poster à l'entrée de l'enclos, dans lequel les bêtes pénètrent en désordre.

« Attendez ici, dit le Pistard. Frank et moi on va chercher nos chevaux pour aider à charger les vaches dans les fourgons. »

Quand ils reviennent, le bétail s'agite nerveusement dans le corral.

« Venez donc à l'intérieur ! crie le Pistard. Faut pas que vous manquiez le spectacle. »

Je passe la barrière d'un pas prudent et elle se referme bruyamment derrière moi. Je suis entouré de centaines de bêtes qui chargent dans toutes les directions.

« Vous en faites pas, lance le Pistard de sa selle, Frank et moi on vous garde à l'œil. »

En dépit de ses paroles d'encouragement, je n'en mène pas large. Je regarde les cow-boys chasser le bétail vers une rampe ménagée dans la clôture et qui débouche sur d'énormes fourgons à bestiaux qui attendent d'être chargés. La nervosité des bêtes croît de minute en minute. De temps à autre, tout près de moi, un taureau se précipite avec une rage aveugle contre la barrière en planches, qui craque sous le choc. Je sens l'affolement me gagner.

La nuit est presque complète et les opérations se poursuivent de plus en plus lentement. Les taureaux, méfiants, luttent avec acharnement et refusent de pénétrer sur la rampe. Les hommes s'impatientent et s'irritent ; l'heure du diner a sonné depuis longtemps et la faim qui les tenaille n'est pas faite pour les calmer. Le contremaître braque les phares de sa voiture sur la rampe qui conduit aux camions. Les bêtes se bousculent dans le double faisceau lumineux comme des spectres cornus et terrifiants.

Une heure passe. L'un après l'autre, les

camions chargés démarrent dans la nuit. A mesure que leur nombre diminue, les bêtes s'apaisent. Au-dessus des mugissements, on entend les coups de gueule des coyotes.

Bientôt, il ne reste plus qu'une demi-douzaine de taureaux, puis un seul, le dernier, un mastodonte qui a réussi jusqu'alors à déjouer tous les efforts des hommes. Plus le cercle des cavaliers se rapproche, plus il se dérobe et plus sa fureur augmente. Il fonce à travers l'enclos, la gueule écumante, les yeux rouges à la lumière des phares.

Soudain, serré de près par l'un des Mexicains, il baisse le front et, les cornes menaçantes, il s'ébranle vers la barrière devant laquelle je me tiens. Il s'arrête un instant et la fixe de ses yeux empourprés, comme pour décider d'un plan d'action, puis il se précipite vers moi avec la puissance d'une locomotive.

Je n'ai pas même le temps de penser. J'aperçois la silhouette du Pistard qui galope en faisant tourner son lasso, puis celle de Frank. Les deux lassos sifflent simultanément dans la nuit et le monstre s'arrête net. Le choc est si brutal qu'il me semble un instant que seuls des câbles d'acier pourraient y résister.

Cette charge désespérée a épuisé les dernières forces du taureau et, peu après, il s'engage docilement sur la rampe et grimpe dans le camion, qui démarre bruyamment.

Le Pistard et Frank reviennent vers moi au galop. Hommes et chevaux sont baignés de sueur. Le Pistard écoute les meuglements faiblissants des bêtes qu'on emmène. Il paraît tout à la fois épuisé et triomphant.

« Et pendant ce temps, dit-il en hochant la tête, les cow-boys à la noix de Victoria se font servir gentiment leur petit déjeuner au lit ! »



PETIT VOCABULAIRE TEXAN

Bandana

Foulard uni ou à pois, porté en triangle autour du cou et dont le cow-boy se sert comme d'un masque pour se protéger du sable et de la poussière.

Brand

Marque (du ranch ou du propriétaire) imprimée au fer chaud sur le jeune bétail, d'où : *branding*, le marquage des veaux, au printemps.

Bronco

Cheval sauvage, cheval non dressé, d'où : *bronco buster* (ou *peeler*, ou *snapper*). cow-boy dresseur, briseur de chevaux sauvages.

Chaparejos (mot espagnol)

Jambières de protection, en cuir ou en peau de mouton. En abrégé, on dit communément : *chaps*.

Corral

Enclos destiné à parquer chevaux et bétail.

Cow-boy (littéralement *garçon de vaches*)

Gardien de bestiaux, dans l'Ouest américain.

Coyote, ou loup des prairies

Mammifère américain, très voisin du chacal.

Derrick

Pylône métallique, bâti au-dessus d'un puits de pétrole et qui supporte l'appareil de forage.

Dogie

Veau séparé de sa mère (argot de cow-boy).

Herd

Troupeau, d'où : *herding-song*, chanson servant à pacifier le bétail.

Mustang (de l'espagnol *mes-tango*, vagabond)

Cheval à l'état de demi-liberté.

Poncho (mot espagnol)

Sorte de manteau fait d'une couverture percée en son milieu d'un trou dans lequel on passe la tête.



Cactus

Pony

Cheval de selle à l'allure rapide.

Prosopis

Arbuste épineux commun dans le désert du Mexique et dans le Sud des États-Unis, et dont les gousses sont utilisées, là-bas, comme fourrage.

Ranch

Ferme, parc d'élevage, et aussi : élevage (de bétail, de moutons, etc.), d'où, suivant le cas : *rancher*, propriétaire ou employé d'un ranch.

Range

Vaste pâturage où le bétail paît en liberté, d'où : *ranger*, garde-forestier, et aussi : *rangers*, troupe montée faisant fonction de gendarmerie.

Rodeo (mot espagnol qui signifie *entourage*)

Rassemblement du bétail pour le « branding » et pittoresque spectacle donné par les cow-boys.

Saloon

Bar, cabaret, et souvent, aussi, dancing.

Stampede

Panique dans un troupeau, sa débandade.

Stetson

Chapeau de cow-boy, à large bord et haute calotte (du nom de son fabricant australien).

Tamales

Plat mexicain. Boulettes de viande hachée mélangée avec du maïs broyé et des piments rouges. Constitue un mets favori.

Ten-gallon hat

Synonyme de *stetson* (littéralement : le chapeau aux quarante litres!).

Tortillas

Galettes de farine de maïs. Aliment de base des paysans mexicains.

Vaquero (terme espagnol)

Littéralement : vacher, ou cow-boy.



Cierge

De Londres à Brighton en tacots

PAR JAMES STEWART-GORDON

C'ÉTAIT un matin de novembre 1962, à Londres, un jour comme un autre, avec des rafales de vent qui soulevaient des tourbillons de feuilles mortes et un rayon de soleil qui clignotait par intermittence. Sous les acclamations de milliers de spectateurs massés à Hyde Park, 250 guimbardes, âgées au minimum de cinquante-huit ans, en rang par six, démarraient en cahotant, avec l'espoir de parcourir les 85 kilomètres qui séparent Londres de Brighton.

Suivies par les gros yeux ronds des caméras de télévision, soufflant, haletant, hoquetant, pétaradant et sifflant, elles défilaient devant les 2 millions de spectateurs enthousiastes.

Le premier à franchir la ligne d'arrivée, presque trois heures après le départ, fut un fabricant de cils de poupées du Cheshire, Maurice Davenport, au volant d'une Progress 1901. Il eut droit à une vigoureuse poignée de main du maire de Brighton. La dernière voiture ayant terminé la course fut un quadricycle Enfield 1900, qui arriva haletant après cinq heures de route.

Tous ces concurrents étaient, à tous autres égards, des hommes normaux dotés d'un grain d'originalité bien britannique; ils participaient à la XXX^e coupe des vieux tacots Londres-Brighton, disputée en souvenir de la première compétition, laquelle avait eu lieu soixante-six ans auparavant. Cette course, patronnée par le Royal Automobile Club de Grande-Bretagne, est aussi typiquement britannique que le « five o'clock tea », la parade de la garde et la bière tiède. Elle a lieu le premier dimanche de novembre et attire plus de spectateurs que n'importe quelle autre manifestation automobile.

Ce n'est pas une course à proprement parler, puisque le seul objectif à atteindre est de franchir la ligne d'arrivée. Toutes les voitures qui terminent avant 4 heures du soir reçoivent une médaille dorée sur laquelle on peut lire : « Décernée par le Royal Automobile Club, en

récompense d'une arrivée ponctuelle à Brighton. » Mais les embûches sont telles qu'elles mettent à rude épreuve les nerfs de ceux qui ont le caractère le mieux trempé.

Pour pouvoir y participer, les voitures doivent avoir été fabriquées avant 1905, et les injures du temps n'ont pas épargné ces fières guimbardes de jadis. Certaines de leurs pièces essentielles ont leur façon bien à elles de s'esquiver en chemin. Les pneus, parfois aussi délicats qu'une soierie ancienne, ont bien des chances de claquer en route. Et toutes ces vieilles voitures, qui sont femmes par les prénoms victoriens : Maude, Dora ou Emma, que leur donnent leurs propriétaires, se montrent fantasques, obstinées et capricieuses.

Un jour, l'une de ces douairières s'étant immobilisée pendant la course et refusant de bouger, on vit son propriétaire sauter à terre, donner un coup de manivelle, augmenter l'avance à l'allumage, manipuler mystérieusement un bouton sur son tableau de bord incurvé et redonner un coup de manivelle. Comme tout cela n'amenait aucun résultat, il s'adressa aux badauds, ahuris :

« Voudriez-vous avoir l'obligeance de tourner le dos un instant, s'il vous plaît. Vous l'intimidez. »

Les spectateurs, obéissants, détournèrent leur regard. Aussitôt, l'aïeule se mit à crachoter faiblement et repartit en pétaradant.

Leur parcours s'effectue sur une grand-route à la circulation intense, et les spectateurs ne se contentent pas de s'aligner sur le bord de cette route, ils les escortent dans leurs propres voitures, virevoltent autour d'elles et les encouragent en jouant sauvagement de l'avertisseur.

D'autre part, le parcours étant accidenté, des dénivellations, que l'on sent à peine sur les voitures modernes, peuvent constituer une épreuve herculéenne pour une vieille 3 CV. Si la montée est pénible, la descente risque d'être bien pire. Philip Fotheringham-Parker, ancien champion de course passionné de vieux

tacots, avait réussi, l'année dernière, à monter la petite côte de Salford Hill. Arrivé au sommet, il jeta un coup d'œil sur la descente et fit installer un treuil au moyen duquel il laissa filer doucement, au bout d'un câble, sa vieille automobile de 1898.

Et puis, il y a le temps. En novembre, le temps, en Grande-Bretagne, n'est pas spécialement clément, et les vieilles guimbardes sont, bien entendu, dépourvues de ces raffinements décadents que sont les pare-brise et les toits. Les conducteurs, semblables à des momies, s'enroulent dans plusieurs épaisseurs de vêtements, et leurs compagnes, succombant au charme nostalgique du passé, s'affublent de pèlerines, de chapeaux démesurés, de voilettes et autres falbalas.

Malgré ses difficultés, la course de Brighton est devenue une manifestation très appréciée, au charme légendaire. Chaque année, des voitures arrivent du monde entier avec leur conducteur pour participer à la compétition et avoir, en cas de succès, l'occasion de parader fièrement dans les rues de Brighton en arborant leur pavillon national. Le Royal Automobile Club est obligé de limiter les inscriptions aux 250 premiers concurrents ayant envoyé leur cotisation d'une guinée (15 F) et une attestation prouvant que leur voiture a été fabriquée avant 1905.

Les vieilles voitures, en effet, sont réparties en trois catégories : les « Vétérans », construites avant 1905, les « Édouardiennes », fabriquées entre 1905 et 1918, et les « Grands Crus », appelées aussi « Classiques », nées entre 1919 et 1930.

Le Comité de sélection de la course de Brighton examine chaque voiture pour s'assurer qu'aucune pièce non conforme au modèle d'origine n'y a été ajoutée. Il est permis de remplacer une pièce usée par une pièce exactement semblable, mais le comité ne tolère ni le bricolage ni l'utilisation de pièces empruntées à un autre modèle.

L'origine de la course remonte à 1896. Jusqu'à cette année-là, les adeptes de la voiture sans chevaux étaient contraints de se plier aux rigueurs de la « loi sur le déplacement des locomotives sur les grandes routes », ce qui les forçait à limiter à 7 km/h la vitesse de

leurs monstres haletants et à se faire précéder d'un domestique qui courait devant la voiture en brandissant un drapeau rouge afin d'avertir les tranquilles usagers de la voie publique. Lord Winchilsea et les partisans de l'automobile firent pression sur le Parlement et parvinrent, le 14 novembre 1896, à obtenir une modification de la loi. La nouvelle loi permettait aux maniaques de la vitesse de se déplacer à des allures pouvant atteindre 20 km/h.

Lord Winchilsea célébra sa victoire en offrant une collation, au Metropole Hotel de Londres. Le noble lord commença par une allocution enflammée ; puis il brandit un drapeau rouge, symbole de l'oppression passée, et le déchira en deux. A ce signal, les invités se précipitèrent vers la sortie, mirent en route leurs voitures et s'élancèrent vers Brighton. Sur les 58 participants qui s'étaient engagés à faire le trajet Londres-Brighton, environ 39 parvinrent à prendre la route et 13 finirent la course dans le temps imparti. Des foules enthousiastes les acclamèrent tout le long du parcours. La nuit qui suivit retentit de discours arrosés de flots de champagne.

Il y eut une nouvelle course trois ans plus tard, puis on y renonça parce que l'automobilisme était devenu chose plus courante. En 1927, un quotidien relança la « Course des vieux tacots » par manière de plaisanterie. Malgré une interruption due à la guerre, son succès n'a fait que croître depuis.

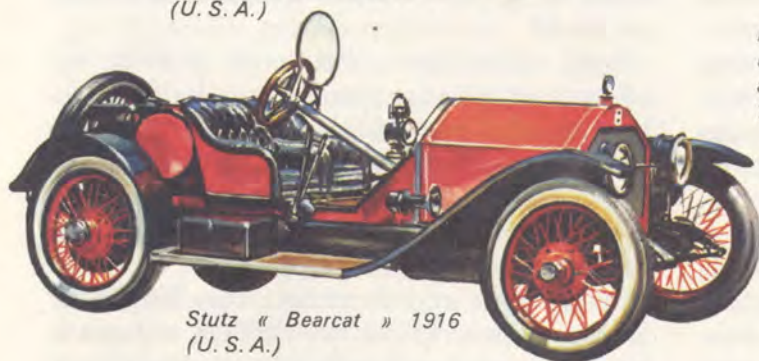
Chaque voiture a le droit de transporter des usagers, et apparemment toute la gent féminine est amateur, aussi bien les beautés du jour que les vedettes de la télévision, les épouses et les petites amies. Mais, si romantiques que soient, bien entendu, les collectionneurs de vieux tacots, ce sont leurs voitures qui passent, en l'occurrence, au premier plan. Aussi les dames que des amis célibataires invitent à participer à la course peuvent-elles s'attendre à voir leurs capacités d'équipières examinées à la loupe. Ce jour-là, le célibataire ne se demandera pas : « Sait-elle faire la cuisine et la vaisselle ? » mais plutôt : « Si nous tombons en panne, est-ce qu'elle poussera derrière pendant que je resterai au volant ? »

Aux débuts de l'automobile

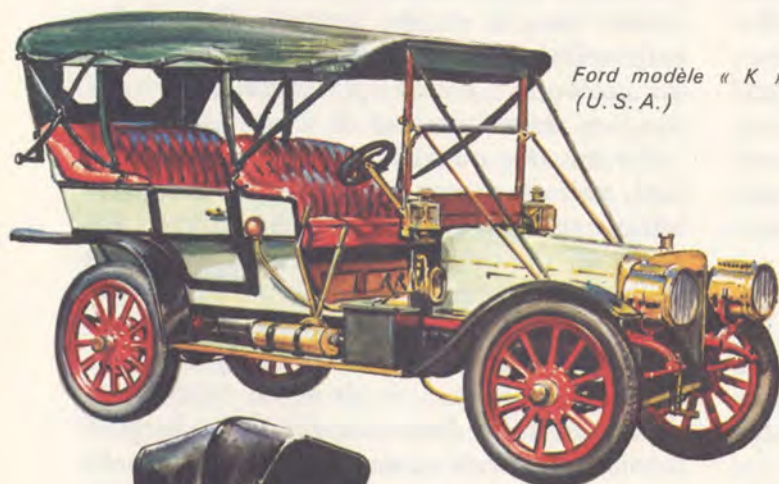
De la « voiture sans chevaux », créée à la fin du XIX^e siècle, au « Fantôme d'argent », célèbre torpédo de Rolls-Royce construite au début du XX^e siècle, ces véhicules pittoresques sont les précurseurs de l'automobile moderne.



Packard « K » tonneau 1904
(U. S. A.)



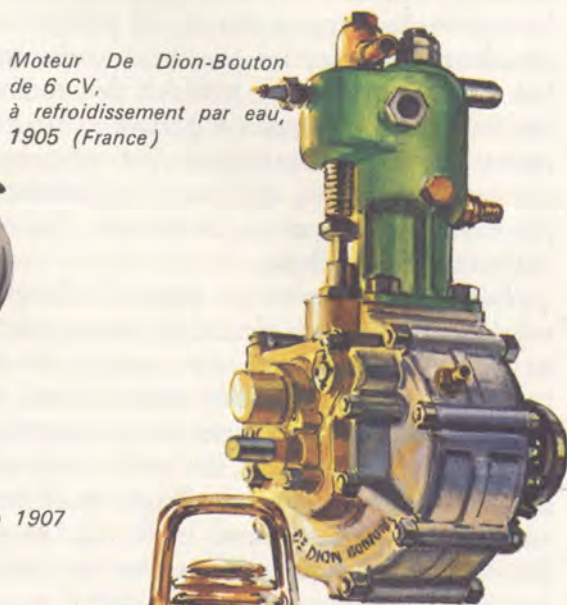
Stutz « Bearcat » 1916
(U. S. A.)



Ford modèle « K » 1907
(U. S. A.)



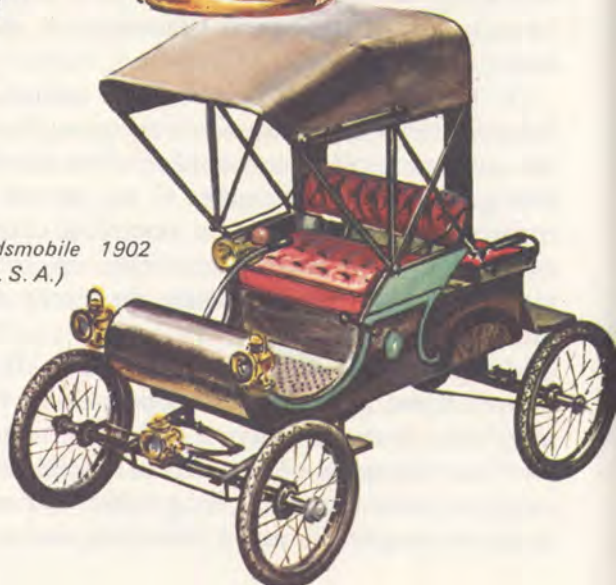
Roger ou Roger-Bentz 1888
(Allemagne)



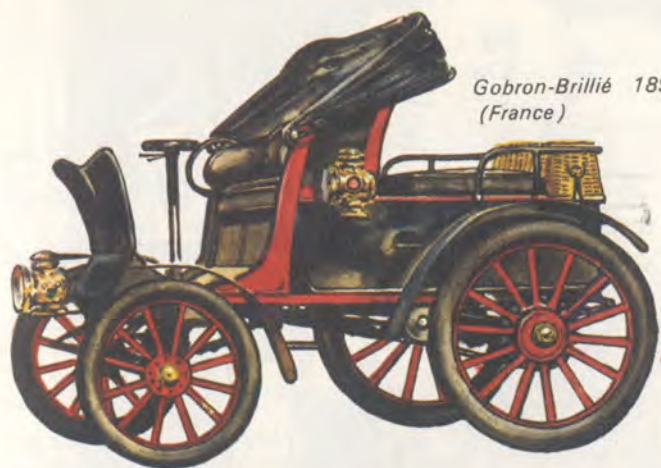
Moteur De Dion-Bouton
de 6 CV,
à refroidissement par eau,
1905 (France)



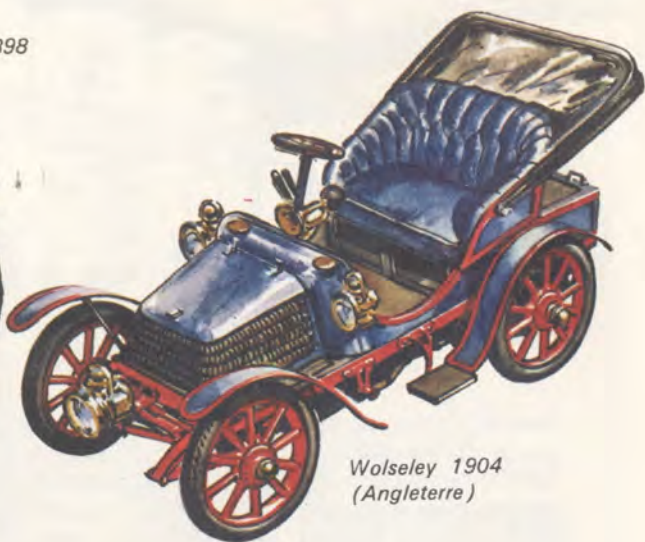
Phare au carbure



Oldsmobile 1902
(U. S. A.)



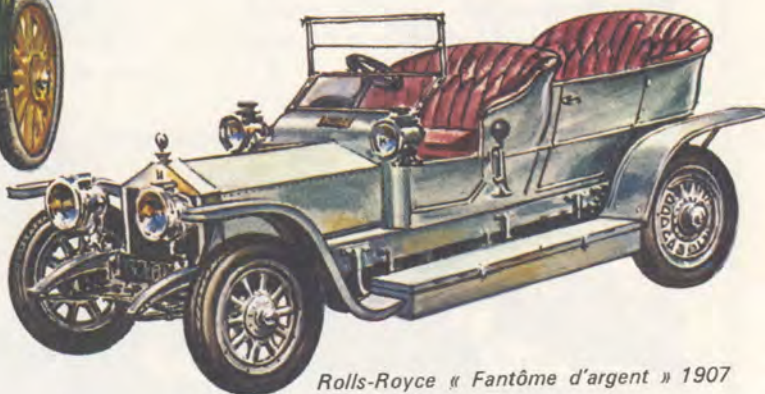
Gobron-Brillié 1898
(France)



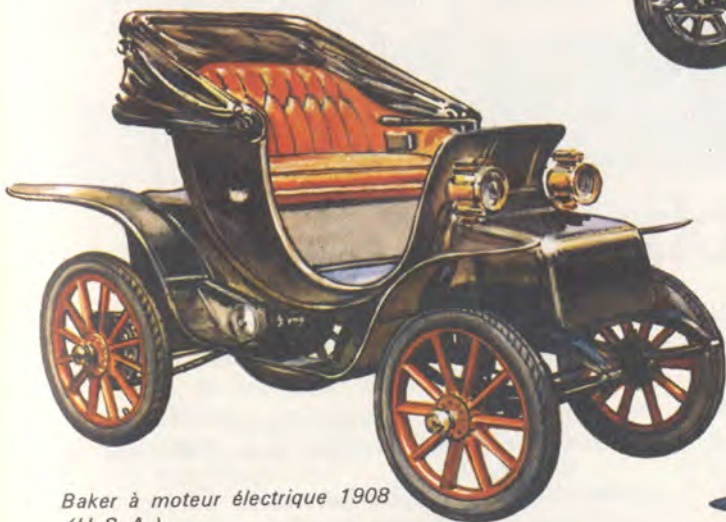
Wolseley 1904
(Angleterre)



Stanley Steamer 1910
(U. S. A.)



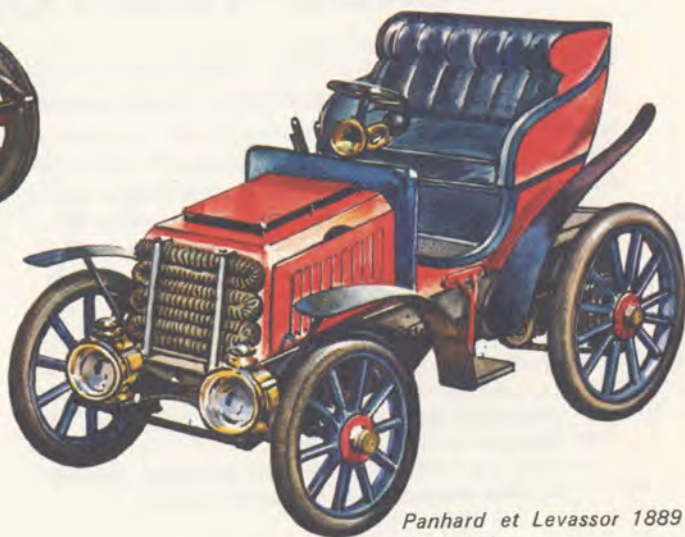
Rolls-Royce « Fantôme d'argent » 1907
(Angleterre)



Baker à moteur électrique 1908
(U. S. A.)



Corne en cuivre



Panhard et Levassor 1889
(France)



Etes-vous observateur?

Toutes les indications dont vous avez besoin pour répondre aux questions ci-dessous sont contenues dans ce dessin. Étudiez-le longuement, puis masquez-le et notez vos réponses par écrit.

1. Quelle est la nationalité de l'épicier?
2. A quelle époque de l'année se situe cette scène?
3. L'épicier livre-t-il à domicile? Dans l'affirmative, quels jours?
4. Combien y a-t-il de postes téléphoniques dans la boutique?
5. Comment cette dernière est-elle éclairée?
6. Y a-t-il l'électricité?
7. Quelle heure marque la pendule?
8. La boutique se trouve-t-elle en ville ou dans un petit bourg de campagne?
9. Combien y a-t-il de lampes?
10. Quel est le poids total du riz entreposé, derrière l'épicier, au-dessus de l'armoire?
11. Combien coûte le kilo de pommes?
12. Combien pèse le saucisson posé sur le plateau de la balance?
13. L'épicier vend-il des bonbons?
14. Quel est son numéro de téléphone?
15. A-t-il un poste de radio?
16. Quelqu'un porte-t-il des lunettes dans la boutique? Qui?
17. L'épicier a-t-il des animaux familiers? Dans l'affirmative, combien?
18. Quel est le grand événement local annoncé par voie d'affiche?
19. Quelles sont les dates portées sur cette affiche? Est-il fait mention d'un endroit bien déterminé?

Enfin, dernière épreuve, énumérez ce qui, dans cette illustration, peut se désigner avec un mot commençant par un C.

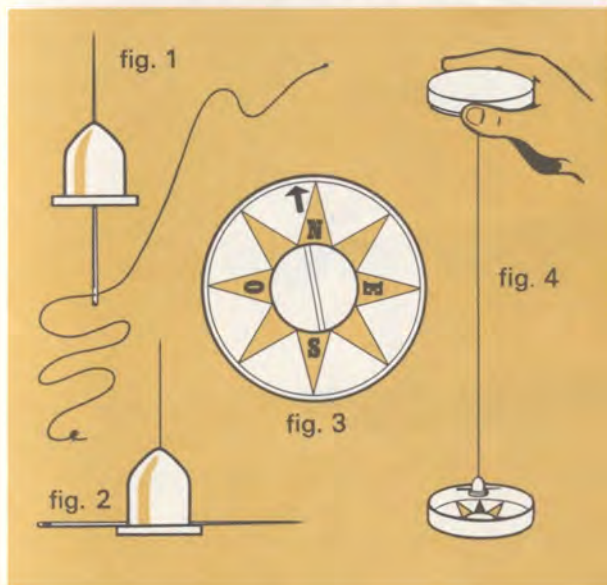
(Voir réponse page 221.)

Fabriquez une boussole

PAR A. THIÉBAULT

L'aiguille aimantée

Choisissez une grosse aiguille à coudre et frottez-la à plusieurs reprises, sur toute sa longueur et toujours dans le même sens, sur l'une des branches d'un aimant (de préférence sur celle qui attire le maximum de limaille de fer). Cette simple opération aimantera votre aiguille à coudre, dont l'une des extrémités se trouvera dès lors attirée par le nord magnétique.



Montage de l'aiguille

Comme le montage classique sur pivot fixe est difficilement réalisable par un amateur, vous allez procéder à l'inverse et monter votre aiguille sur un support mobile.

Coupez 25 centimètres de fil de soie, détordez-en les torons — cela est important — et prélevez l'un des brins. Faites un très gros nœud à l'une de ses extrémités puis, à l'aide d'une forte aiguille (une autre aiguille!), enfillez-le à l'intérieur et bien au centre d'un de ces bouchons qui servent à fermer les tubes pour recharges de stylo à bille (fig. 1).

Piquez l'aiguille aimantée au travers du bouchon, au ras de la collerette, et enfoncez-la plus ou moins jusqu'à ce que vous ayez trouvé le point d'équilibre (fig. 2).

Petite Ourse

Détermination de l'extrémité indiquant le nord

Pour utiliser cette boussole rudimentaire, il vous suffira de laisser pendre l'aiguille aimantée au bout de son fil et d'attendre qu'elle s'immobilise. Reste alors à déterminer quelle est celle de ses extrémités qui se trouve pointée vers le nord magnétique.

Faites cette opération soit à midi, par un jour ensoleillé, au moment où le Soleil passe au sud, soit par une nuit étoilée, où l'étoile Polaire vous donnera la direction du nord. Vous saurez alors lequel, de la pointe ou du chas de l'aiguille, indique le nord.

Perfectionnement de la boussole

Procurez-vous une boîte cylindrique en carton d'un diamètre légèrement supérieur à la longueur de l'aiguille aimantée. Fixez l'extrémité du fil de soie au centre du couvercle.

Dessinez une rose des vents sur un disque de carton bristol et collez celui-ci au fond de la boîte. N'oubliez pas de porter la déclinaison, indiquant le nord magnétique, qui, pour la France, est, en moyenne, de 10° à l'ouest du nord géographique (fig. 3).

Utilisation de l'instrument

Pour le transport, enfermez l'aiguille à l'intérieur de la boîte.

Pour utiliser votre boussole, ouvrez la boîte et tenez-en le couvercle à une hauteur suffisante au-dessus de la rose des vents pour que l'aiguille puisse librement s'orienter vers le nord (fig. 4).

Comment trouver l'étoile Polaire

Repérez, dans notre ciel boréal, les sept étoiles de la Grande Ourse, appelée aussi Grand Chariot. Reliez les deux étoiles B et A de cette constellation par une ligne droite imaginaire, et prolongez cette ligne de cinq fois la distance B.A. Vous tomberez sur la Polaire, qui forme l'extrémité de la Petite Ourse, figure semblable à la Grande Ourse, mais plus réduite et dirigée en sens contraire.

Grande Ourse

Etoile Polaire

LES PÈLERINS



DU «MAYFLOWER»

PAR THOMAS J. FLEMING

CE vaisseau n'avait jamais transporté de passagers. C'était un vieux navire marchand plutôt fatigué d'avoir, pendant tant d'années, livré des chapeaux et du chanvre en Norvège, embarqué du taffetas et du satin dans les ports allemands, rapporté de France des vins et du cognac. Avec ses hautes superstructures qui dominaient les quais de la Tamise, il ne se distinguait guère, en ce jour de juin 1620, des centaines d'autres trois-mâts carrés qui encombraient le port de Londres.

Deux hommes traversèrent la foule qui se pressait sur le quai et l'un d'eux héla un matelot paisiblement occupé à ravauder des voiles sur le pont ensoleillé.

« Holà ! Êtes-vous bien le *Mayflower* de Londres ? »

— Oui.

— Capitaine Christopher Jones ?

— Tout juste. »

Le capitaine Jones invita les deux inconnus à son bord et, lorsqu'il les eut introduits dans sa confortable cabine, ils déclinerent leurs noms. Robert Cushman, un homme calme et timide, au regard circonspect, se présenta comme un cardeur de laine. Son compagnon était un solide et jovial Londonien du nom de Thomas Weston ; ce fut surtout lui qui parla.

Weston expliqua au capitaine Jones qu'il venait de fonder, avec quelques amis de Londres, une compagnie pour le financement d'une nouvelle « plantation » en Amérique. Cushman représentait les colons : un groupe d'Anglais exilés en Hollande pour des raisons religieuses. La compagnie avait obtenu une concession royale sur un territoire de la côte américaine. Il ne manquait plus qu'un vaisseau pour effectuer le transport des colons. Les deux hommes venaient pressentir le capitaine Jones.

Christopher Jones était un homme respectable et rangé. Il avait cinquante ans, une

femme et deux enfants. Propriétaire pour un quart du *Mayflower*, on pouvait s'attendre qu'il pesât la question plutôt deux fois qu'une avant de s'engager dans un voyage incertain à travers l'immensité traîtresse de l'Atlantique.

Depuis des années, pourtant, le capitaine Jones entendait parler de l'Amérique et lisait les récits de ceux qui en revenaient.

Dans sa jeunesse, il avait chassé la baleine au large du Groenland. Pourquoi ne pas goûter une dernière fois à l'aventure avant que l'âge y mette obstacle ? Dans la grande cabine, on procéda bientôt à un marchandage serré.

Le contrat définitif fut signé quelques jours plus tard. Cushman annonça au capitaine que les exilés — 27 adultes et 19 enfants — quitteraient la Hollande sur un autre navire, le *Speedwell*, qui ferait la traversée avec le *Mayflower* et demeurerait en Amérique. Les deux bâtiments devaient se retrouver pour le grand départ un bon mois plus tard, c'est-à-dire vers la mi-juillet, à Southampton.

LORSQUE le *Speedwell* se fut amarré dans le port de Southampton à côté du *Mayflower* à la coque brun et or, il y eut des embrassades heureuses et émues entre les exilés et ceux de leurs chefs qui avaient passé des années bien difficiles en Angleterre.

Il y avait déjà plus de 80 passagers à bord du *Mayflower*. Ces « étrangers », comme les émigrés les baptisèrent aussitôt, avaient été recrutés par Thomas Weston et par ses associés de Londres pour que le contingent de la colonie fût atteint.

Le 5 août, le *Mayflower* et le *Speedwell* sortirent du port de Southampton, leurs cales pleines de grands barils d'eau douce et de bière, de biscuits et de morue, de sacs de bœuf fumé et de bocaux d'œufs en conserve.

Sur ces entrefaites, un coup du sort faillit

être fatal à l'expédition. À peine les deux navires avaient-ils gagné le large qu'une voie d'eau se déclara à bord du *Speedwell*. On revint à Dartmouth pour faire calfater la coque et l'on repartit. À 300 milles des côtes, le pavillon de détresse monta pour la seconde fois au mât du *Speedwell*. Cette fois, on mit le cap sur Plymouth, où des charpentiers experts décrétèrent que le navire était hors d'état de naviguer et qu'il fallait l'abandonner.

Les exilés tinrent conseil avec le capitaine Jones. Celui-ci leur affirma que le *Mayflower* était capable de faire seul la traversée. Après des heures de prière et de méditation, ils prirent donc la décision courageuse d'aller de l'avant.

Les provisions du *Speedwell* furent transférées sur le *Mayflower*, tandis que le capitaine Jones calculait le nombre de passagers supplémentaires qu'il pouvait embarquer. Il fallut laisser à terre 20 « étrangers », mais on n'eut pas de peine à trouver des volontaires, le mal de mer et la crainte d'un naufrage ayant déjà fait leurs ravages. Finalement, le 6 septembre, 102 passagers pleins d'espérance prirent de nouveau la mer.

UN « petit coup de vent » entraîna le *Mayflower*, en le secouant durement, au cœur de l'Atlantique Nord. Pour le capitaine Jones, ce vent était un don du ciel, mais la plupart des passagers furent bientôt en proie au mal de mer, pour le plus grand dégoût de l'équipage qui ne leur cachait pas son hostilité.

Enfin, les Pèlerins, ayant vaincu le mal de mer, s'installèrent dans la monotone routine de la vie du bord. Auprès des paquebots grands comme des gratte-ciel qui font aujourd'hui le service de l'Atlantique, le *Mayflower*, avec ses 35 mètres, ferait figure de gros canot de sauvetage. Il pouvait cependant transporter, en plus du capitaine Jones, de ses 30 marins et de ses 102 passagers, 4 maîtres, 3 officiers, 1 charpentier, 1 médecin, 1 cuisinier et des servants pour ses 10 canons.

Les émigrants souffraient sans doute moins de l'entassement et de la promiscuité, si désagréables fussent-ils, et de la nourriture exécrable, qu'on retrouvait d'ailleurs sur tous les navires de l'époque, que de l'organisation

de la future colonie. Conscients de leur infériorité numérique, ils savaient qu'il leur faudrait se faire des alliés parmi les « étrangers » s'ils voulaient conserver la direction du groupe et établir le type de communauté dont ils rêvaient.

Deux hommes leur firent immédiatement une forte impression. L'un d'eux était un tonnelier de vingt et un ans, blond et trapu, nommé John Alden. L'autre « étranger » était Miles Standish, un petit homme roux qui avait été capitaine dans les armées de la reine Élisabeth et qu'on avait engagé pour organiser la défense de la colonie. Dès que les passagers eurent surmonté les premières atteintes du mal de mer, Standish groupa les hommes en escouades pour leur apprendre le maniement des épées et des mousquets à mèche, achetés pour l'expédition. Bien qu'il ne mesurât guère plus de 1,50 m, Standish était un chef-né qui n'eut aucune peine à maintenir la discipline parmi ses hommes.

Les manœuvres en plein air ne purent, toutefois, se prolonger longtemps. Depuis plusieurs jours, le capitaine Jones scrutait le nord-ouest pour y déceler l'annonce du mauvais temps que devait apporter le noroît d'automne lorsqu'il descendrait du Groenland. Et, finalement, le noroît arriva, souffle glacial de l'Arctique, qui arrachait les crêtes des longues vagues blanches.

« Tous à la manœuvre ! » hurla le maître d'équipage. Sous les rafales de pluie, les matelots s'élancèrent dans la mâture oscillante pour prendre des ris à 18 mètres au-dessus de l'océan déchaîné. Tout à coup, un frisson terrible parcourut le navire. Le *Mayflower* s'était enfoncé jusqu'aux écubiers, et l'eau ruisselait sur le passavant après avoir inondé le gaillard.

On ferma les panneaux d'écouille et l'on verrouilla les sabords, tandis que des vagues gigantesques, dont certaines atteignaient 15 mètres, déferlaient sur le pont. C'était tout ce que le capitaine pouvait faire. Il ne lui restait plus maintenant qu'à laisser le navire courir vent arrière, toutes voiles carguées, dût-il être entraîné à des centaines de milles de sa route.

Et les vagues continuaient de s'abattre contre la coque comme autant de coups de

poing gigantesques portés par l'infatigable Atlantique. Dans les entreponts, les passagers, terrifiés, se serraient les uns contre les autres et priaient. A chaque vague, une eau glacée les inondait, les assauts furieux de l'océan ayant disjoint des coutures dans les superstructures du navire. Dans la demi-obscurité et l'atmosphère viciée où ils étaient confinés, quelqu'un proposa de chanter un psaume, que tous entonnèrent aussitôt.

Puis une autre vague monstrueuse s'abattit sur la coque, et l'on entendit un craquement sinistre : l'un des maîtres baux s'était fendu et courbé.

Ce fut un désordre indescriptible. Le capitaine et les officiers se précipitèrent dans la batterie pour contempler le maître bau rompu et le pont défoncé. L'eau s'engouffrait maintenant par de nouvelles ouvertures, et les passagers se plaquaient contre les parois pour lui échapper.

On fit venir le charpentier. Rien ne pourrait sauver le navire, dit-il, si le maître bau n'était pas remis en place et réparé. Les hommes les plus vigoureux du bord — John Alden et une demi-douzaines d'autres — s'arc-boutèrent sous le maître bau, mais celui-ci ne fit que fléchir un peu plus.

Quelqu'un se souvint alors de la « grande vis en fer » que les exilés avaient achetée en Hollande pour les opérations de levage qu'ils pourraient avoir à effectuer dans le Nouveau Monde. Les marins se mirent à fouiller la coque, renversant les caisses et les ballots, jusqu'à ce qu'ils vissent étinceler le métal dans la lumière vacillante de leurs lanternes. Ils hissèrent le vérin dans la batterie et le placèrent sous la poutre brisée. Lentement, tournant la manivelle cran par cran, ils remirent le maître bau en place et le renforcèrent avec des entretoises.

Mais combien de temps la réparation tiendrait-elle ?

Très inquiets, Brewster, Bradford et une autre personnalité de premier plan parmi les Pèlerins, John Carver, allèrent trouver le capitaine Jones pour lui demander s'ils se trouvaient réellement en danger. Ne valait-il pas mieux faire voile vers la terre la plus proche ?

L'Afrique, les Canaries, n'importe quelle terre ferme ?

Christopher Jones manifesta une confiance absolue dans son navire. Il avait conduit le *Mayflower* à travers d'autres tempêtes, dit-il. Si l'on ne fatiguait pas le bâtiment en hissant trop de toile, le bateau tiendrait bon. Les passagers arriveraient à bon port.

« Ils s'en remirent donc à la grâce de Dieu, écrit Bradford, et résolurent de poursuivre leur route. » On hissa les voiles, et le navire remit le cap vers le Nouveau Monde. Mais il n'en était pas quitte pour autant. Pendant des jours et des jours, il roula dans une mer furieuse. Même encordés, les matelots devaient prendre garde à chaque vague sous peine de passer par-dessus bord.

Il y avait maintenant plusieurs semaines que les passagers vivaient dans l'atmosphère fétide de l'entrepont, entassés à plus de 100 dans un espace à peine plus grand que celui d'une petite maison. Ils n'avaient pu changer de vêtements ni se laver depuis plus de deux mois. Des seaux constituaient le seul équipement sanitaire du bord. La qualité de la nourriture empirait chaque jour. Il fallait maintenant casser les biscuits à coups de marteau, et la vermine grouillait dans les réserves de grain.

Pour les passagers les plus jeunes, la réclusion devenait intolérable. L'un d'eux, John Howland, n'y tint plus. Il fit glisser un panneau d'écouille et grimpa sur le pont. Il n'eut pas plus tôt aspiré l'air frais que le navire donna brutalement de la bande. Quelques secondes plus tard, Howland se débattait dans les flots écumants et glacés.

Par chance, le navire avait gité si fort que les drisses des huniers étaient passées par-dessus bord ; Howland put en saisir une avant d'être le jouet des lames. Une équipe de matelots courut jusqu'à la drisse et hala le naufragé à la surface. Les vagues le ballottaient de droite et de gauche, comme un appât au bout d'une ligne, et les marins lui hurlaient des encouragements. S'étant noué un cordage autour de la taille, un homme d'équipage se pencha par-dessus la lisse, un grappin à la main. Après quelques tentatives infructueuses, il parvint à accrocher John Howland, que l'on

hissa sur le pont comme un gros poisson.

Après cette aventure, plus personne ne songea à se risquer sur le pont. L'Atlantique continua de rugir et les passagers de s'en accommoder de leur mieux.

Vers la fin de la dixième semaine, William Butten, un vigoureux garçon de vingt-deux ans, tomba malade. C'était le premier cas de scorbut et il fut mortel. Le corps de Butten fut cousu dans une toile, et on le fit glisser par-dessus bord.

Dans l'entrepont, les symptômes inquiétants se multipliaient. Des hommes et des femmes voyaient leurs jambes enfler et se mettaient



à frissonner de fièvre. Par bonheur, la mer finit par se calmer et l'on put ouvrir les écoutilles. Sur le conseil du capitaine, tous les passagers, même les malades, grimpèrent sur le pont pour y prendre un peu d'exercice.

Chacun vivait maintenant dans une attente anxieuse, car, selon le capitaine Jones, la terre pouvait se montrer à tout moment. Dans le nid-de-pie, une vigie face à l'ouest scrutait inlassablement l'horizon, mais rien n'apparaissait sur le miroir vide des flots. Un autre jour s'écoula. Le voyage finirait-il jamais ?

Le 9 novembre au matin, tandis que l'équipage vaquait à ses occupations habituelles, le capitaine Jones regarda le soleil se lever

sur les flots étincelants. Au-dessus de lui, les voiles ondulaient doucement dans une brise légère. Le lieutenant John Clark fit remarquer que la mer avait changé de couleur ; elle était passée du bleu indigo au vert émeraude. Cela signifiait que la terre était proche, et le capitaine ordonna qu'on prît le fond. Quelques instants plus tard, lorsque le bruissement de la sonde qui filait dans l'eau eut cessé, un cri s'éleva : « Fond à quatre-vingts brasses, capitaine ! »

Le continent américain était là, à 145 mètres sous la quille, s'avançant à la rencontre des navigateurs. Les voiles du *Mayflower* brillaient maintenant dans le soleil comme si elles avaient été tissées d'or, et la brise se leva pour les gonfler. Du nid-de-pie tomba le cri que les passagers et l'équipage avaient entendu en rêve pendant des semaines : « Terre ! Terre ! »

Il y eut des clameurs de joie, des larmes de soulagement. Beaucoup tombèrent à genoux pour rendre grâce au ciel. Mais l'enthousiasme fut de courte durée. Après avoir consulté ses cartes, le capitaine Jones déclara que la terre sablonneuse devant laquelle on se trouvait faisait partie du long promontoire appelé cap Cod.

Ce fut une amère déception. Ce n'était pas au cap Cod que le roi avait autorisé l'établissement de la colonie, mais à l'embouchure du fleuve Hudson, sur les territoires relevant de la compagnie de Virginie.

Rongant leur frein, les passagers se résignèrent à passer un jour ou deux de plus à bord du *Mayflower*, qui mit le cap sur l'embouchure de l'Hudson.

Après quelques heures de navigation en direction du sud, on dut pourtant revenir sur cette décision. L'écume qui se formait au loin marquait la présence de brisants : le vaisseau se trouvait sur des hauts-fonds. Il fallut des heures de manœuvres serrées et toute l'expérience du capitaine Jones pour l'empêcher de talonner.

Lorsqu'on eut retrouvé la sécurité du large, on tint une nouvelle conférence. Si ces eaux inexplorées contenaient beaucoup de hauts-fonds comme celui-là, on risquait de mettre des semaines pour atteindre l'Hudson. Peut-

être serait-il plus sage de s'établir ici, sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, et de ne pas gaspiller davantage les précieuses journées qui restaient avant l'hiver.

Les dirigeants des deux groupes discutèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit et se mirent finalement d'accord pour prendre le risque de demeurer en Nouvelle-Angleterre. Ils rédigèrent alors une courte « convention », et tous les hommes la signèrent.

Il ne restait plus qu'une chose à faire : élire un gouverneur. A l'unanimité, John Carver fut choisi pour présider au destin de la colonie pendant un an. Soulagés et pleins d'un nouvel espoir, les dirigeants rejoignirent sur le pont les autres passagers pour contempler les rivages du Nouveau Monde.

« LE paysage semblait avoir été fouetté par la tempête, et le pays tout entier, couvert de bois et de fourrés, se présentait sous des couleurs sombres et redoutables. »

C'est en ces termes peu engageants que William Bradford décrit la terre que les voyageurs étaient si impatients d'explorer. Les réserves de bois de chauffage du *Mayflower* étant épuisées, quelques hommes s'embarquèrent dans le canot du navire pour gagner le rivage.

Ils avaient atterri à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Provincetown, à la pointe extrême du cap Cod. Ils s'enfoncèrent aussitôt dans la forêt, où ils coupèrent une grande quantité de genévriers. Lorsqu'ils eurent regagné le bord avec leurs fagots, les ponts inférieurs du *Mayflower* s'emplirent du parfum de ce bois odorant, et les passagers purent prendre leur premier repas chaud depuis des semaines.

L'expédition n'ayant pas découvert d'eau douce dans les bois, on ne pouvait songer à établir la colonie à cet endroit même, et les hommes étaient impatients de poursuivre leurs recherches.

Les plus audacieux proposèrent d'explorer la région à pied. Après quelques hésitations, le gouverneur Carver autorisa 16 d'entre eux à partir, à condition que leur expédition ne durât pas plus de deux jours.

Équipés de casques, d'épées, de mousquets et de cuirasses, les hommes furent débarqués

dans le canot. Miles Standish à leur tête, ils se mirent en file indienne et s'avancèrent le long de la plage. Ils n'avaient pas fait 2 kilomètres qu'ils s'arrêtèrent net : au loin, 5 ou 6 hommes apparaissaient, marchant vers eux.

Des Indiens ! Miles Standish lança ses explorateurs en avant. Les hommes rouges pourraient leur donner d'utiles informations sur le pays et les endroits où l'on trouverait de l'eau douce et des mouillages. Mais les Indiens s'enfoncèrent brusquement dans la forêt. Les hommes de Standish retrouvèrent leurs traces et les suivirent pendant des kilomètres, jusqu'à ce que la nuit les contraignît à dresser le camp.

La petite troupe avait atteint une vallée couverte de hautes herbes, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Truro. En suivant un étroit sentier, ils arrivèrent tout à coup devant ce que Bradford appelle « des sortes de tas de sable ». L'un d'eux était surmonté d'une arche en bois. Sondant les monticules avec leurs épées, les hommes exhumèrent un arc et plusieurs flèches qui s'effritèrent dans leurs mains. Ils comprirent très vite qu'ils se trouvaient dans un cimetière et cessèrent de creuser.

Mais l'un d'eux remarqua, au sommet d'une colline proche, un autre monticule de sable. Ayant escaladé la pente abrupte, les explorateurs découvrirent que celui-ci était tout récent, des empreintes de main étant encore visibles aux endroits où le sable avait été tassé. Sur l'ordre de Standish, ils se mirent à creuser et firent bientôt apparaître un panier rempli de maïs. Très excités, ils creusèrent encore et mirent au jour un énorme panier plein « de très beaux grains de maïs, certains jaunes, d'autres rouges, d'autres encore tachetés de bleu ».

Cette découverte était d'une importance vitale. Les voyageurs avaient apporté avec eux des graines de blé et d'orge, mais ils savaient, par les rapports de colons de Virginie, que la céréale qui poussait le mieux dans le Nouveau Monde était le maïs. Si leurs autres semences venaient mal, ces grains de maïs pouvaient leur sauver la vie.

Mais devaient-ils s'en emparer ? Ils ne voulaient pas inaugurer leur vie dans le Nouveau

Monde par un vol commis au préjudice des indigènes. Après un long débat, ils décidèrent d'emporter autant de maïs qu'ils le pourraient, tout en se promettant d'expliquer ce geste aux Indiens dès qu'ils les rencontreraient et de leur « accorder compensation ».

Lorsque les explorateurs regagnèrent le *Mayflower*, ils firent leur rapport aux autres passagers. Ces derniers furent stupéfaits de voir ce que l'on avait découvert sur la colline, appelée encore aujourd'hui Corn Hill, « colline du Maïs ». Les cultivateurs du groupe s'émerveillèrent de la taille des grains, qui indiquait un sol fertile et laissait augurer de bonnes récoltes.

Beaucoup de passagers insistaient pour qu'on s'installât sur place. D'autres, entraînés par Bradford, étaient d'un avis opposé. L'eau douce découverte autour de Corn Hill se présentait sous forme d'étangs et pouvait très bien être tarie en été. De plus, la décision de s'installer était irrévocable. Il faudrait construire un fort et des maisons, toutes choses qu'on ne pourrait pas déplacer plus tard. Ce serait donc folie de s'établir sur un emplacement médiocre, alors qu'un site idéal existait peut-être à quelques kilomètres de là.

Le 6 décembre, les explorateurs s'embarquèrent en chaloupe pour leur dernière expédition. Un vent violent balayait la mer, recouvrant d'embruns glacés les passagers de l'embarcation. « L'eau gelait sur nos vêtements et les transformait en cuirasses », écrit Bradford.

Après avoir couvert une vingtaine de milles, ils se dirigèrent vers la plage la plus proche pour y passer la nuit ; au moment de l'atteindre, ils aperçurent un nouveau groupe d'Indiens, qui disparut aussitôt dans les bois. Cette nuit-là, cependant, tandis qu'ils se serraient autour de leur feu, les hommes purent contempler une autre lueur sur la plage, à plusieurs kilomètres de là. C'était le campement des Indiens. Entre les deux feux qui brûlèrent jusqu'à l'aube, l'obscurité formait comme un gouffre infranchissable.

Les hommes blancs perdirent une nouvelle journée à poursuivre en vain leurs compagnons invisibles. Le soir, ils dressèrent le camp une fois de plus, édifièrent une petite

barricade et placèrent des sentinelles. Pendant la nuit, leur sommeil fut troublé par les hurlements des loups. Puis, juste avant l'aube, un cri perçant déchira l'air.

« Les Indiens ! Les Indiens ! » hurlait une sentinelle.

Au même instant, une volée de flèches jaillit de l'ombre et s'abattit sur la barricade.

Plusieurs hommes avaient laissé leurs mousquets dans la chaloupe ; ils traversèrent la plage en courant pour aller les chercher. Lorsque les Indiens tentèrent de leur couper la route, quelques-uns d'entre eux firent front avec leurs épées. Le combat ne dura guère ; ceux qui atteignirent la chaloupe firent aussitôt feu avec leurs mousquets, et les Indiens s'enfuirent dans les bois.

Dans le camp, cependant, Miles Standish, le gouverneur Carver, Bradford et les autres subissaient un assaut en règle. La barricade ne couvrant que trois côtés, les Indiens envoyaient une pluie de flèches par l'ouverture. Sagement, Standish ordonna à ses hommes de ne pas tirer tant qu'il ne faisait pas suffisamment clair pour que chaque balle pût compter.

Les assiégés attendirent donc en écoutant les hurlements sauvages qui leur glaçaient le sang. Quand l'aube se leva, ils commencèrent à distinguer les Indiens qui couraient en tous sens dans la forêt.

Dès qu'ils ouvrirent le feu, l'attaque perdit de son mordant. Standish avait pensé avec raison que les sauvages seraient terrifiés par les mousquets, et il ne resta bientôt plus qu'un seul Indien — de toute évidence le chef — assez près d'eux pour que ses flèches fussent dangereuses. « Gaillard robuste, courageux, écrit Bradford, il s'était embusqué derrière un arbre et nous décochait flèche sur flèche. »

Finalement, l'un des défenseurs visa soigneusement le guerrier « et fit voler à ses oreilles des éclats d'écorce et de bois ». Le sauvage poussa un grand cri et décala. Les autres Indiens s'évanouirent avec lui comme fumée dans l'air, et les explorateurs, ébranlés mais saufs, se retrouvèrent seuls en bordure de la forêt silencieuse.

Par miracle, aucun d'eux n'avait été touché. Après avoir rendu grâces à Dieu et baptisé le

lieu « plage de la Première Rencontre » — nom qui la désigne encore aujourd'hui — ils mirent de nouveau le cap sur le port des Voleurs.

DES rafales de pluie et de neige fouettaient la mer et, vers le milieu de l'après-midi, la tempête se déchaîna. Sous les coups de boutoir des vagues, le gouvernail de la chaloupe se brisa, obligeant l'équipage à gouverner à l'aviron. Peu après, un coup de vent particulièrement violent déchira la voile, et le mât s'abattit dans l'eau avec un affreux et lugubre craquement.

Le soir tombait déjà. Les hommes se mirent à ramer furieusement pour atteindre un mouillage qu'ils n'entrevoyaient qu'à peine. Finalement, se dirigeant au jugé, dans une obscurité complète, ils parvinrent en des eaux plus calmes et se mirent à la recherche d'un abri quelconque près du rivage. Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient.

« Il gelait dur », écrit Bradford dans le récit qu'il a laissé de cette nuit-là. Abandonnant la chaloupe enrobée de glace, les explorateurs se serrèrent autour d'un feu allumé sur la plage. Ils étaient au bord du désespoir. Ils avaient débarqué au Nouveau Monde depuis près de un mois, et tout — l'avarie de la chaloupe, le mauvais temps, l'hostilité des indigènes — semblait annoncer un désastre.

Au matin, cependant, ils reprirent espoir. Les nuages s'étaient dissipés et, dans la lumière blanche d'un soleil d'hiver, ils découvrirent qu'ils étaient sur une île, juste en face du port des Voleurs. Devant eux s'étendait une large baie entourée de collines enneigées.

C'était Plymouth. Ce nom figurait déjà sur une carte dressée six ans plus tôt par le capitaine John Smith, de Jamestown (Virginie). Ils fabriquèrent un nouveau mât et, le 11 décembre, après avoir traversé les eaux calmes de la rade, ils gagnèrent le rivage couvert de neige, où ils débarquèrent.

Ils se mirent en ligne, les mousquets chargés, et s'avancèrent vers l'intérieur. Tout de suite, le paysage leur plut. Ils aperçurent, raconte Bradford, « de nombreux champs de maïs et des petits ruisseaux ». Les champs, comme ceux qu'ils avaient déjà vus, étaient abandonnés, et ils décidèrent rapidement que

l'endroit convenait assez bien à l'établissement d'une colonie.

Ayant retrouvé des raisons d'espérer, ils rembarquèrent dans la chaloupe pour aller porter la bonne nouvelle au *Mayflower* : ils avaient découvert la terre promise.

QUELQUES jours plus tard, le *Mayflower* ayant jeté l'ancre dans la baie de Plymouth, les passagers purent explorer attentivement la région. Le sol leur parut excellent. Les arbres n'y manquaient pas, ce qui était indispensable pour les travaux de charpente. Et, comble de bonheur, il y avait près du rivage une haute colline d'où le regard portait loin vers le large. Miles Standish recommanda qu'on y construisît un fort qui commanderait à la fois la baie et le pays environnant.

Le 23 décembre, le travail commença. Tous les hommes valides descendirent à terre pour abattre des pins et les débiter en planches, afin de construire la première habitation, une grande « maison commune ».

Vers la fin de la semaine, les hommes délimitèrent le tracé de la première grand-rue de la Nouvelle-Angleterre. Elle devait grimper le long de la colline, avec une rangée de maisons de chaque côté, et se terminer, au sommet, devant le fort.

Les maisons étaient en planches (les maisons en rondins ne devaient apparaître dans le Nouveau Monde que dix-huit ans plus tard). Elles se composaient d'une seule pièce avec âtre et d'un grenier qui servait de chambre et auquel on accédait par une échelle. Ces petites demeures n'étaient pas faciles à construire. Elles exigeaient de solides fondations de pierre et le chaume des toits devait être laborieusement récolté au bord des cours d'eau et sur les vastes prairies. Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres ; du papier huilé en tenait lieu, et les jointures des planches étaient colmatées avec de l'argile.

Le travail progressa rapidement. Au bout de quelques semaines, il y avait déjà sur ce rivage désolé bien plus que de simples traces de civilisation. La grande maison commune était terminée et plusieurs maisons familiales l'étaient à moitié, lorsque, vers la fin de janvier, les travaux se ralentirent, pour enfin

s'arrêter complètement. Dans la maison commune, à bord du *Mayflower* et dans une petite maison transformée en hôpital de fortune, des hommes et des femmes gisaient, toussant et suffoquant.

La « grande maladie » s'était déclarée. Durant l'hiver, elle réduisit de moitié l'effectif de la petite colonie.

Les signes de la présence des Indiens dans les environs s'étaient multipliés de façon inquiétante. On avait aperçu « de hautes colonnes de fumée » sur les collines, et les nouveaux venus avaient plusieurs fois rencontré des sauvages dans les bois. Comprenant qu'une attaque serait dramatique dans la situation où se trouvait la colonie, Miles Standish fit activer la construction du fort. Les quelques hommes encore en état de travailler bâtirent une solide plate-forme sur laquelle ils aménagèrent des emplacements pour les canons. Le 21 février, un groupe de marins aida les colons à hisser deux grosses pièces jusqu'au haut de la colline. Ces armes redoutables furent mises en batterie sur la plate-forme, ainsi que deux bouches à feu plus légères.

L'installation terminée, le capitaine Standish se mit à arpenter son fort d'un air satisfait. De cette position dominante, ses canons pouvaient balayer la forêt et la rade. Malgré la « grande maladie », la colonie de Plymouth avait, cette fois, de bonnes chances de survivre, malgré toutes ses infortunes.

Le 16 mars, Miles Standish organisa une réunion dans la maison commune pour arrêter les mesures militaires indispensables à la sécurité de la colonie. La séance venait à peine de commencer qu'on vit sortir de la forêt un Indien portant pour tout vêtement une frange de cuir autour des reins.

Les Blancs regardèrent avec stupeur ce sauvage de belle stature remonter la grand-rue de leur village aussi nonchalamment qu'un promeneur du dimanche. Lorsqu'il arriva devant la porte de la maison commune, il y eut un moment de gêne. Puis l'Indien leva la main dans un geste amical.

« *Welcome* », dit-il.

Les colons restèrent muets de surprise.

Après ces quatre mois pendant lesquels ils n'avaient pu établir le moindre contact avec les hommes rouges, voilà qu'il s'en présentait un, et qui venait leur souhaiter la bienvenue en anglais ! Ils l'interrogèrent avidement. L'Indien déclara se nommer Samoset. C'était un chef de la tribu des Algonquins qui habitaient plus loin vers le nord (dans le Maine). Il avait appris l'anglais avec des pêcheurs blancs venus de temps à autre dans son pays.

Samoset fournit aux colons un tableau précis de la population indienne des environs. La tribu la plus proche était celle des Wampanoags, dirigée par Massasoit, un chef avisé et habile qui étendait sa loi sur plusieurs tribus moins nombreuses. Au cap Cod, il y avait les Nausets ; c'étaient eux qui avaient attaqué les colons, et Samoset expliqua pourquoi. Des années plus tôt, un pêcheur anglais, le capitaine Hunt, avait attiré 27 Indiens à son bord et appareillé aussitôt. La tribu avait appris par la suite qu'il avait vendu ses captifs comme esclaves en Espagne. Depuis, les Nausets haïssaient l'homme blanc.

La rencontre avec Samoset marqua le début d'une ère nouvelle pour la petite colonie. Les hommes de Plymouth purent enfin entrer en contact avec les Indiens et, le 22 mars, un spectacle impressionnant s'offrit à leurs yeux. Le grand chef Massasoit lui-même apparut soudain au sommet d'une colline.

Le visage teint au jus de mûre et huilé, il portait autour du cou une grosse chaîne d'ossements blancs, emblème de ses fonctions. Derrière lui se tenaient 60 guerriers au visage bariolé de noir, de jaune, de rouge ou de blanc. Certains s'étaient fait peindre sur la peau des croix, des carrés ou de bizarres figures géométriques.

Savaient-ils qu'ils étaient deux fois plus nombreux que les Blancs ? Les colons empoignèrent leurs mousquets et tinrent rapidement conseil. Le jeune Edward Winslow, qui s'affirmait comme l'un des nouveaux dirigeants du groupe de Leyde, se porta volontaire pour aller parlementer ; il boucla sa cuirasse, prit son épée, et s'avança bravement à la rencontre de Massasoit.

Lorsqu'il se trouva devant le chef, Winslow lui offrit deux couteaux, une chaîne en cuivre

ornée d'une pierre précieuse, une cruche d'eau-de-vie, des biscuits et du beurre. Massasoit accepta ces présents en silence, avec une grande dignité. Winslow prit alors la parole pour lui apprendre que le gouverneur Carver souhaitait le recevoir à Plymouth pour négocier avec lui un traité de paix et de commerce.

Solennellement, Massasoit donna l'ordre à 20 de ses guerriers de déposer leurs arcs et de le suivre. Lorsque les Indiens atteignirent les limites de la petite cité, ils furent accueillis par une demi-douzaine de mousquetaires qui leur firent escorte d'honneur jusqu'à la maison inachevée, où on les invita à s'asseoir sur un tapis vert et des coussins. Puis le gouverneur Carver parut, précédé d'un tambour, d'un trompette et d'une garde d'honneur.

Il baisa la main de Massasoit, qui lui rendit le compliment. On servit de l'eau-de-vie et de la viande fraîche. Après avoir mangé et

Quand leurs hommes viendraient à nous, ils devraient laisser derrière eux leurs arcs et leurs flèches ; de même, nous laisserions nos armes si nous allions à eux.

Si une guerre injuste leur était faite, nous irions à leur secours. Si l'on nous faisait la guerre, ils viendraient à notre secours.

Le traité resta en vigueur et ses clauses furent respectées par les deux parties pendant plus de quarante ans.

Il y avait maintenant suffisamment de maisons terminées pour pouvoir loger les quelques colons qui vivaient encore à bord. Le traité de paix avec Massasoit avait réduit le danger d'une attaque indienne. Les survivants de la « grande maladie » commençaient à reprendre des forces. Enfin, le temps s'améliorait, et plusieurs familles avaient déjà semé des plantes potagères autour de leur maison.

Le capitaine Jones, pour sa part, était impa-



bu, Massasoit alluma une pipe, en tira quelques bouffées et la passa aux Blancs. Puis la discussion s'engagea.

Sans aucune difficulté, on se mit d'accord sur un pacte d'assistance mutuelle qui reste un modèle du genre. Deux de ses clauses les plus importantes étaient les suivantes :

tient d'appareiller. Il laissait déjà 10 de ses meilleurs marins dans le cimetière qui dominait la rade et ne pouvait se permettre d'attendre plus longtemps sous peine de manquer de vivres pendant le voyage du retour. Le capitaine et les colons se quittèrent en excellents termes.

L'hiver terminé, la traversée allait être plus facile, et le *Mayflower* atteindrait l'Angleterre en un mois seulement. Avant la fin de l'année, cependant, le capitaine Jones devait mourir, épuisé, pense-t-on, par les efforts accomplis et les épreuves subies. Avant deux ans, le *Mayflower*, vendu pour à peine plus que le prix de ses voiles et de ses accastillages, ne serait plus qu'une épave pourrissant dans un cimetière de bateaux.

En attendant, le 5 avril 1621, lorsque le vieux navire marchand quitta la rade de Plymouth, son départ ne signifiait qu'une chose pour ceux qui le regardaient s'éloigner : leur dernier lien avec l'Angleterre, leur dernière planche de salut, disparaissait.

PEU de temps avant le départ du *Mayflower*, les colons avaient rencontré un autre Indien parlant anglais. Il s'appelait Squanto et devait rapidement devenir l'un des meilleurs et des plus fidèles amis des Pèlerins dans le Nouveau Monde.

Squanto avait eu une vie étonnante. Les colons n'avaient pas encore jeté leur dévolu sur le *Mayflower* que, déjà, il avait traversé quatre fois l'Atlantique. En 1605, il s'était rendu en Angleterre, sur un bateau de pêche anglais, pour en revenir sur le navire d'un grand explorateur, le capitaine John Smith. Quelques années plus tard, il s'était trouvé dans le groupe des 27 Indiens enlevés par le capitaine Hunt.

Squanto avait été vendu comme esclave en Espagne, mais il avait eu la chance de tomber entre les mains de moines qui voulurent le convertir. Il avait finalement réussi à regagner l'Angleterre, d'où il s'était embarqué pour son pays natal. En arrivant à Plymouth, il n'avait plus retrouvé que des cimetières, sa tribu tout entière ayant été anéantie par l'épidémie. Il était l'unique survivant des Patuxets.

Pour les colons, il devint bientôt évident que cet astucieux Indien avait été « spécialement envoyé par Dieu pour leur salut ». Au début d'avril, lorsqu'ils commencèrent à préparer les semailles de printemps, Squanto leur donna un avertissement précieux : s'ils ne fumaient pas la terre avec des poissons, leur dit-il, ils ne récolteraient presque pas de maïs.

Ce fut la consternation. Les colons avaient en effet découvert, à force d'essais infructueux, que les hameçons qu'ils avaient apportés d'Angleterre étaient trop gros. Jusqu'ici, ils n'avaient pu prendre qu'une seule morue. Qu'allaient-ils faire ?

Calmement, Squanto leur annonça que, dans quelques jours, les ruisseaux des environs grouilleraient d'aloses. Quand les poissons apparurent, au moment dit, Squanto montra aux colons comment les pêcher et les enterrer : 3 poissons pour chaque monticule de 5 grains de maïs, les têtes des poissons étant placées tout près des graines. Enfin, il expliqua aux Blancs qu'ils devaient monter la garde dans les champs pendant quatorze jours, jusqu'à ce que les poissons eussent commencé de pourrir, pour empêcher les loups de les déterrer. On posta des gardes qui tinrent les loups en respect, selon les instructions de l'Indien providentiel, et le maïs se mit à pousser à vue d'œil.

Durant ce mois-là s'organisa la vie que la petite colonie devait mener pendant les premières années. Les journées étaient occupées par les innombrables tâches inhérentes à l'existence des pionniers. Les cultures exigeaient des soins continuels. Les charpentiers et tous ceux qui savaient se servir d'un outil fabriquaient des meubles et terminaient l'aménagement des maisons. Lorsque les femmes n'étaient pas occupées à la cuisine ou à la lessive, elles raccommodaient le précieux stock de vêtements de la colonie, que l'on avait peu de chances de pouvoir renouveler avant des années.

Chaque dimanche, à l'appel du tambour, tous les habitants de Plymouth se rassemblaient dans la rue, les hommes portant leur mousquet, et suivaient le gouverneur Carver jusqu'à la maison commune, pour le service religieux. Ils ne portaient pas encore les vêtements de drap noir que les puritains devaient introduire dans le Nouveau Monde. Les Pèlerins étaient tous des élisabéthains et ils aimaient les couleurs vives. William Brewster avait un costume violet, le gouverneur Carver, une belle cape rouge, un autre colon, « des jarrettières couleur de ciel » et « un bonnet brodé d'argent ».

PENDANT l'été, les relations des colons avec les Indiens ne cessèrent de s'améliorer. Massasoit accepta d'envoyer des émissaires aux Indiens du cap Cod, afin de leur expliquer pourquoi les Blancs avaient pris leur maïs, et de leur offrir une compensation; un traité de coopération fut ainsi conclu avec les Nausets.

A mesure que les semaines passaient, les Pèlerins voyaient leur colonie s'enraciner de plus en plus fermement dans le Nouveau Monde. 4 maisons communes et 7 habitations particulières étaient complètement achevées. Depuis la fin de la « grande maladie », la menace d'un anéantissement général était écartée.

William Bradford, le fils d'un fermier anglais qui avait été élu gouverneur en remplacement de Carver, mort subitement en avril, se souvint des fêtes qui suivaient l'engrangement des récoltes dans son pays natal. Il se souvint aussi de la journée d'action de grâces que célébraient les habitants de Leyde le jour anniversaire de leur libération du joug espagnol. Pourquoi les colons de Plymouth ne créaient-ils pas une fête analogue en « organisant des réjouissances communes à leur façon » ?

On se mit à préparer le premier jour d'action de grâces. Les 8 hectares de maïs plantés par les colons avaient fourni une excellente récolte, mais les plantations d'orge et de pois n'avaient rien donné. Ces résultats montraient à quel point les Pèlerins dépendaient de leurs alliés indiens; sans leur récolte de maïs, en effet, ils eussent été exposés à un hiver de famine. Ce fut sans doute l'une des principales raisons qui les poussèrent à inviter Massasoit à leur fête.

Bradford envoya dans la forêt 4 chasseurs qui tuèrent en un seul jour assez de dindes sauvages pour nourrir la colonie tout entière pendant près d'une semaine. On alla pêcher sur les plages de grandes quantités d'anguilles, de homards et de coquillages. Mais cette abondance prit figure de disette lorsque parut Massasoit, accompagné de 90 guerriers aux dents longues.

90 braves ! Les colons voyaient déjà leurs provisions de tout l'hiver englouties en un seul festin. Ils ignoraient qu'une fête de la

moisson était une institution très familière à Massasoit et à ses hommes. Presque toutes les tribus de la côte est célébraient la maturation des récoltes par une grande « danse du maïs vert ».

Considérant qu'il avait été invité à une nouvelle version de cette cérémonie, Massasoit avait prévu de contribuer, comme il était d'usage, à l'approvisionnement du festin. Il envoya dans les bois quelques valeureux guerriers qui revinrent bientôt lourdement chargés de 5 « beaux cerfs ».

Le menu ne se composait pas seulement de poisson et de viande. Les potagers familiaux avaient fourni une grande variété de légumes. Les baies et les fruits sauvages de l'été — groseilles, fraises, prunes, cerises — avaient été mis à sécher, selon les indications de Squanto; on en fit cuire avec de la pâte, et cette recette allait donner naissance aux célèbres tartes de la Nouvelle-Angleterre.

Les colons avaient aussi fabriqué du vin, blanc et rouge, avec des raisins sauvages. Il est probable que les Indiens étonnèrent les Pèlerins en faisant cuire du maïs dans des jarres de terre posées sur des braises jusqu'à ce que les grains laissassent échapper en éclatant une pulpe blanche et cotonneuse. Les hommes rouges connaissaient le pop-corn depuis des dizaines d'années. On fit presque toute la cuisine en plein air. Les quartiers de cerfs, les dindes, les oies et les perdrix furent rôtis à la broche. On fit griller les homards et les huîtres sur la braise; la soupe aux palourdes et le ragoût de gibier mijotèrent longtemps dans des bassines de fonte au-dessus des feux de bois. Les colons et leurs invités ne s'arrêtaient de manger que pour organiser des jeux. Il y eut des exhibitions de tir au mousquet, de tir à l'arc, et les Indiens furent enchantés de voir certains jeunes colons, comme John Alden, se mesurer avec eux à la course ou à la lutte.

Toujours soucieux d'impressionner les Indiens, Miles Standish organisa un défilé militaire qu'il couronna en faisant tirer l'un des canons du fort. Les Indiens, que les détonations des mousquets avaient déjà stupéfiés, eurent le sentiment, en entendant le bruit du canon, que les Blancs avaient réussi à dérober

LES PÈLERINS DU « MAYFLOWER »

la foudre divine elle-même. Massasoit avait été bien avisé, pensèrent-ils, de faire la paix avec ces gens-là.

L'on mangea, l'on but et l'on s'amusa pendant trois jours pleins. La nuit, les Indiens dormaient dans les champs voisins. Le temps était loin où Standish, craignant une attaque, plaçait des sentinelles en bordure de la ville. Lorsque cette première fête d'action de grâces se termina, l'alliance officielle entre Massasoit et la communauté de Plymouth avait été cimentée par de véritables liens d'amitié. Les hommes rouges et les hommes blancs se séparèrent en se promettant de célébrer la même fête l'année suivante, et beaucoup d'autres années encore.

L'HIVER approchant, les colons se préparèrent à affronter les mois difficiles qui les attendaient. On rajouta du chaume sur les toits, on colmata les crevasses des murs avec de l'argile, et les chasseurs constituèrent des provisions importantes de volailles sauvages et de gibier.

Ces préparatifs furent brutalement interrompus par l'apparition d'un Indien hors d'ha-leine qui arrivait du cap Cod pour annoncer qu'un bateau se dirigeait vers Plymouth. Un grand bateau à voiles. Un bateau de Blancs !

La nouvelle inquiéta tout le monde. Aucun vaisseau n'était attendu d'Angleterre, et les colons craignaient qu'il ne s'agisse d'un navire pirate ou de corsaires français ou espagnols. Bradford fit rapidement tirer le canon pour rappeler tous les hommes qui étaient à la

chasse. Miles Standish plaça de petits détachements en différents points du rivage pour repousser toute tentative de débarquement. Au bout de plusieurs heures, le mystérieux vaisseau apparut à l'entrée de la rade. Un pavillon fut hissé au sommet du grand mât, et les Pèlerins, non sans angoisse, s'efforcèrent d'en distinguer les couleurs. Dieu soit béni ! C'était l'Union Jack !

En tout, 35 passagers débarquèrent du bon voilier *Fortune*. La plupart étaient des hommes solides. Mieux encore : ils apportaient de nouvelles lettres patentes. En réponse à la demande que les Pèlerins avaient fait parvenir à Londres par le *Mayflower*, le territoire de Plymouth leur était concédé et leur convention reconnue. Ils étaient autorisés à établir des lois et des ordonnances pour se gouverner eux-mêmes selon la règle et la volonté manifeste de la majorité.

William Bradford comprit sans doute, en regardant les visages résolus des nouveaux arrivants, que le pire était passé pour lui-même et ses compagnons. Quelles que fussent être les difficultés à venir, la colonie de Plymouth survivrait et prospérerait.

D'autres hommes allaient suivre, avec des croyances différentes, qui fonderaient des colonies plus puissantes sur ce grand continent. Mais c'est à Plymouth seulement que devait se manifester aussi nettement ce mélange unique de courage et de foi qui est l'essence même de l'aventure américaine. C'est pourquoi l'histoire de cette colonie devait symboliser à jamais l'idéal et les principes de toute une nation.





Jesse Owens, un « dieu du stade », émerveilla le monde entier en gagnant quatre médailles d'or aux jeux Olympiques de 1936 : il y remporta le 100 mètres en 10 s 3/10, le saut en longueur avec ce bond de 8,06 m, le 200 mètres en 20 s 7/10, enfin il prit une part prépondérante à la victoire des États-Unis dans la course de relais 4 × 100 mètres.

Ma plus grande victoire olympique

PAR JESSE OWENS
avec la collaboration de Paul Neimark

C'ÉTAIT durant l'été de 1936. Les jeux Olympiques se déroulaient à Berlin. Adolf Hitler ne cessait de proclamer sur tous les tons que les athlètes de l'équipe allemande appartenaient à la « race des seigneurs » et, de ce fait, les sentiments nationaux étaient partout au paroxysme.

Pour ma part, je ne me préoccupais guère de cet état d'esprit. Je m'étais entraîné pendant six ans avec ce seul but en vue : les Jeux. Durant la traversée, je n'avais eu sur le bateau qu'une idée en tête : rapporter une ou deux de ces médailles d'or si enviées. Je visais en particulier le saut en longueur. Un an plus tôt, comme étudiant de deuxième année à l'université d'État de l'Ohio, j'avais établi le record mondial à 8,13 m. De l'avis général, je devais remporter cette épreuve

haut la main. Mais une surprise m'attendait.

Le moment venu des premiers essais, quel ne fut pas mon étonnement de voir un grand gaillard franchir près de 8 mètres à l'entraînement ! J'appris qu'il s'agissait d'un Allemand du nom de Luz Long. On m'annonça également que Hitler lui avait enjoint de garder secrètes ses possibilités dans l'espoir de lui voir conquérir le titre olympique. Irrité, je me doutais bien que si Luz gagnait, sa victoire ne manquerait pas d'être exploitée comme un nouvel argument à l'appui des théories nazies sur la supériorité aryenne.

Un athlète en colère est un athlète à peu près sûr de commettre des fautes, n'importe quel entraîneur vous le dira et je le démontrerais rapidement. En éliminatoires, au premier de mes trois sauts de qualification je

mordis de plusieurs centimètres au-delà de la planche d'appel et je fus disqualifié. A la seconde tentative, ce fut pis encore.

Je m'écartai de la fosse de réception et, dégoûté, lançai un coup de pied rageur dans le sable. Soudain, je sentis une main qui se posait sur mon épaule. Je me retournai et reconnus le grand sauteur allemand dont le clair regard m'examinait avec sympathie. Il s'était aisément qualifié pour la finale.

« Jesse Owens, me dit-il en me donnant une chaleureuse poignée de main, je suis Luz Long. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés. »

Il parlait l'anglais avec aisance.

« Heureux de vous connaître », répondis-je.

Puis, m'efforçant de masquer ma nervosité, j'ajoutai :

« Comment vous sentez-vous ? »

— En pleine forme. C'est plutôt à vous qu'il faut poser la question.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? lui demandai-je.

— Il y a sûrement quelque chose qui vous tracasse, reprit-il. Vous devriez être capable de vous qualifier les yeux fermés.

— Je le sais, croyez-moi », répliquai-je.

Et j'éprouvai un net soulagement à pouvoir le dire à quelqu'un.

Nous nous mîmes alors à bavarder quelques instants. Je n'avouai pas à Luz ce qui me « tracassait », mais il parut comprendre mon irritation et s'évertua à me rassurer. Bien qu'il eût été élevé au sein du mouvement des Jeunesses hitlériennes, il ne croyait pas plus que moi à la supériorité aryenne. Et nous plaisantâmes tous les deux sur son physique, qui correspondait pourtant si bien aux conceptions raciales nazies. Plus grand que moi de 3 centimètres, il était mince et musclé, avec des yeux bleus limpides, des cheveux blonds et un visage fin d'une beauté étonnante. Voyant enfin que je m'étais quelque peu calmé, il me désigna du doigt la planche d'appel.

« Écoutez, me dit-il, pourquoi ne tracez-vous pas une ligne à plusieurs centimètres en retrait du bord de la planche, en veillant à prendre votre élan sans la dépasser ? Vous serez certain de ne pas « fauter » et vous

garderez toutes les chances de faire un bond suffisant pour vous qualifier. Quelle importance si vous n'êtes pas classé premier aux éliminatoires ? C'est demain seul qui compte. »

Frappé par la justesse de ce conseil, je me sentis soudain complètement décontracté de la tête aux pieds. Avec assurance, je tirai un trait à 30 bons centimètres en deçà de la limite. Puis je calculai mon élan pour déclencher mon saut à partir de ce trait et je me qualifiai sans peine.

Ce soir-là, j'allai trouver Luz Long dans sa chambre du village olympique pour le remercier. Je n'ignorais pas que, sans lui, je n'aurais sans doute pas disputé les finales du lendemain. Tranquillement assis côte à côte, nous discutâmes tous les deux pendant deux heures d'une foule de sujets.

Quand je me levai enfin pour me retirer, nous savions l'un et l'autre qu'une solide camaraderie était née entre nous. Luz se présenterait le lendemain sur le stade, résolu à me battre s'il en était capable. Mais je savais aussi qu'il voulait me voir donner le meilleur de moi-même.

Il advint qu'au cours de l'épreuve Luz battit son propre record. Par là même, il me poussa à réaliser une performance exceptionnelle. Je me souviens qu'à l'instant où je me relevai après mon dernier saut — celui qui portait le record olympique à 8,06 m — il était à côté de moi pour me féliciter. Bien que Hitler, de la tribune d'honneur située à moins de 100 mètres de là, nous foudroyât du regard, Luz me secoua vigoureusement la main, et son geste n'était pas de ceux qui masquent la rancœur.

On pourrait bien fondre en un seul lingot toutes les coupes et les médailles d'or que j'ai gagnées, il ne pèserait guère dans la balance en face du témoignage d'amitié qui m'était donné en cette minute. Et je compris en même temps que Luz incarnait exactement cet idéal auquel devait songer Pierre de Coubertin, créateur des jeux Olympiques modernes, quand il déclarait : « Ce qui importe dans les jeux Olympiques, ce n'est pas de les gagner, mais d'y participer. L'essentiel dans la vie n'est pas de vaincre, mais de lutter avec courage. »

La progression des records

PAR GASTON MEYER

LE 1^{er} septembre 1967, premier jour du dernier tiers du xx^e siècle, les *Izvestia* de Moscou (7 millions de lecteurs) publiaient une page d'anticipation scientifique...

En l'an 2000, selon ce journal, la taille moyenne des futurs recordmen du monde d'athlétisme s'élèvera à 1,85 m ; leur poids oscillera entre 70 et 85 kilos ; ils auront entre vingt et vingt-cinq ans. A cette époque, on courra le 100 mètres en 9 s 7/10 et l'on franchira 2,40 m en hauteur (les records actuels sont de 10 s et de 2,28 m).

Trente-trois ans seulement séparent le 1^{er} septembre 1967 de l'an 2000... Trente-trois ans auparavant, c'est-à-dire fin 1933, les records du monde du 100 mètres et du saut en hauteur atteignaient respectivement 10 s 2/10 et 2,05 m.

La course aux records a commencé dans la seconde partie du xix^e siècle ; elle s'est brusquement accélérée à partir des jeux Olympiques de 1952, à Helsinki, premiers jeux de caractère véritablement universel, malgré l'abstention de la Chine de Pékin.

Trois sports fondamentaux permettent de mesurer la progression physique de l'homme : l'athlétisme, c'est-à-dire la course à pied, les sauts et les lancers ; l'haltérophilie, étalon de la force pure, et la natation ou course, dans l'élément liquide, de l'homme libéré à 97 % des effets de la pesanteur.

Des trois, l'athlétisme — et surtout la course à pied — est de loin le sport dont le rayonnement est le plus étendu. La mesure du temps remonte aux années 1887-1888. A cette époque lointaine, C. Wood avait couru le 220 yards, ou 201,17 m, en 21 s 8/10, H. Lennox-Tindall le 440 yards, ou 402,34 m, en 48 s 5/10, F. Cross le demi-mile, ou 804,67 m, en 1 mn 54 s 4/10, et le grand

V. G. George (professionnel) le mile, ou 1 609,30 m, en 4 mn 12 s 75/100.

Ce sont là des temps que réalisent nos jeunes espoirs contemporains.

Aujourd'hui, ces mêmes records s'établissent à 20 s, 44 s 5/10, 1 mn 44 s 9/10 et 3 mn 51 s 1/10.

Où s'arrêtera cette progression ? S'arrêtera-t-elle un jour ?

Nous répondrons à cette double question :

1^o L'homme est loin d'avoir atteint ses limites physiques.

2^o Quand les records seront devenus inaccessibles, le processus du déclin physique de l'espèce aura sans doute commencé.

Certains biologistes s'alarment, à tort, croyons-nous, en constatant l'augmentation de la taille des individus. Des espèces animales, atteintes de gigantisme, ont certes disparu ; mais il ne faut pas confondre certains dérèglements cellulaires ou glandulaires, qui conduisent parfois à un gigantisme humain anormal (le boxeur Primo Carnera, par exemple), et le développement harmonieux dû aux progrès de la médecine, de l'hygiène et de la pratique de l'exercice physique, antidote aux excès de notre civilisation mécanisée.

On peut prévoir, tout au contraire, pour les prochaines cinquante années, une accélération du progrès physique, et pour une raison essentielle : le sport ne sera plus seulement un jeu ou un délassement, mais surtout une impérieuse nécessité thérapeutique.

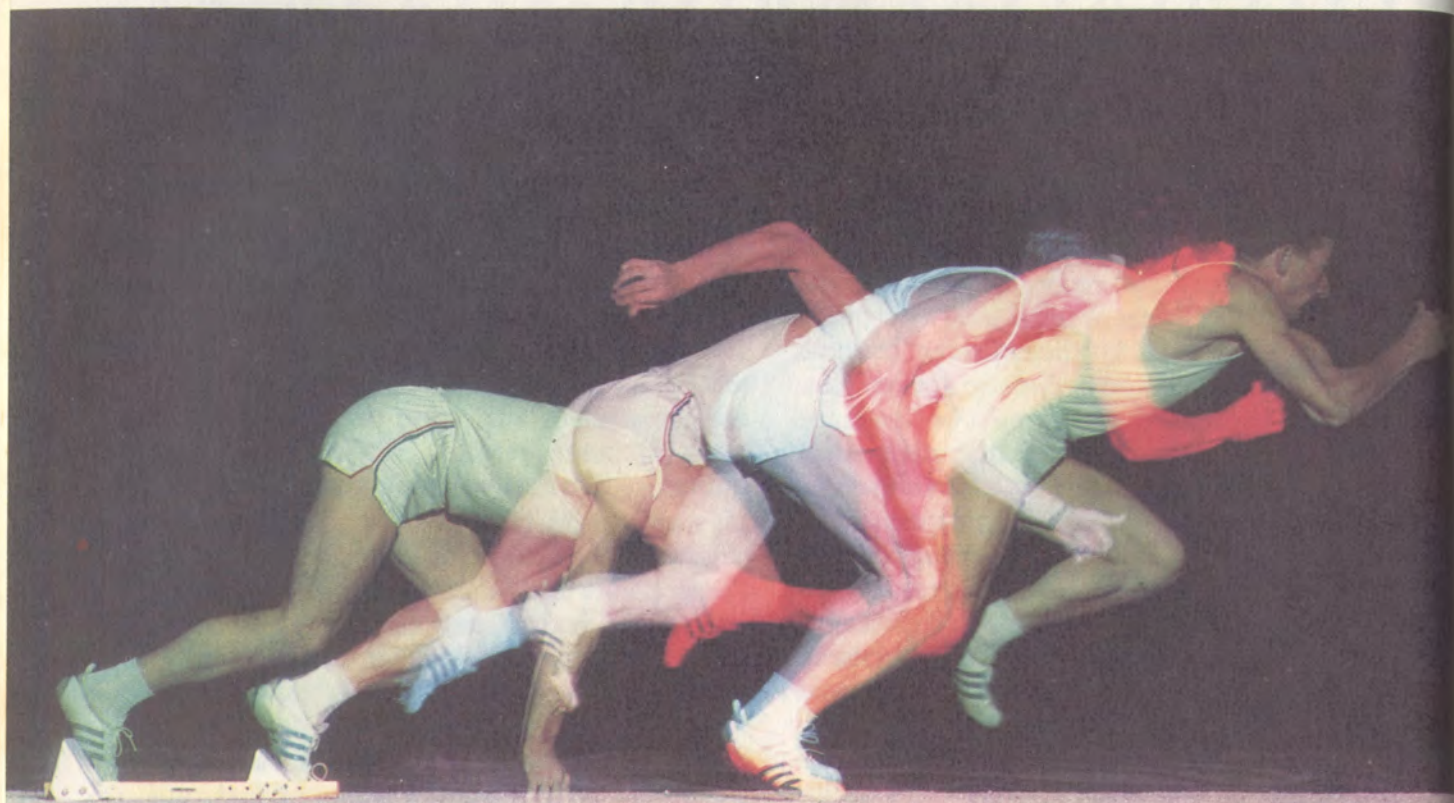
C'est la raison pour laquelle les records seront améliorés longtemps encore, sans que l'on puisse, en conscience, fixer des limites. Notre conviction repose sur un certain nombre d'éléments de diverses natures, à savoir :

1^o La sélection.

Celle-ci, en 1968, reste

*Spiridon Louys,
vainqueur du marathon en 1896.*





Athlètes au 1/16000 de seconde





encore très limitée. Des continents immenses n'ont pas encore été prospectés, ou très superficiellement : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine...

En France même, pays de cinquante millions d'habitants, un garçon sur quinze ou vingt tente sa chance en athlétisme ou en natation.

2^o La préparation et l'entraînement.

Voici une trentaine d'années, on s'aperçut avec surprise que l'être humain pouvait améliorer son rendement physique dans d'incroyables proportions.

A la suite des études du Pr Reindell, cardiologue allemand de l'université de Fribourg, on s'est avisé que le cœur était, de tous les muscles, le plus solide. Alors les records de demi-fond et de fond (du 800 au 20 000 m) ont été spectaculairement abaissés.

Les expériences de Reindell ont eu d'importantes répercussions dans le domaine médical. Elles posent en principe que l'entraînement prolongé et progressif améliore la résistance de l'homme quel qu'il soit, dans des limites encore insoupçonnées.

Les athlètes de haute compétition consacrent trois ou quatre heures par jour à l'entraînement. Un champion des distances qui font appel à la résistance humaine (du 800 m au marathon) a le choix entre deux voies parallèles ou à la synthèse des deux grands systèmes de préparation.

C'est aux environs de 1935 que Woldemar Gerschler, travaillant sous le contrôle de Reindell, a mis au point l'entraînement fractionné, dit *interval training*.

De quoi s'agit-il ? De parcourir un certain nombre de fois, sur piste, de courtes distances, chaque course étant précédée d'une brève période de repos ; par exemple, 50 fois 100 mètres en un temps donné, séparées par une pause de 30, 40 ou 50 secondes, ou encore 30 fois 200 mètres, ou 20 fois 400 mètres, etc.

Ce procédé, en exigeant du cœur une série d'efforts successifs sans retour au calme absolu, développe ce muscle, abaisse progressivement son rythme et accroît la résistance du sujet.

Un autre grand entraîneur, le Suédois Goesta Olander, adoptant, en 1940, l'entraînement fractionné, lui a substitué la prépa-

ration en pleine nature, en terrain varié et souple : sous-bois, prairies, sable, etc. Dans une course continue de 15, 20, 25 kilomètres selon les spécialités, l'athlète utilise les possibilités naturelles du parcours en variant son allure, de la marche rapide au sprint court, du train soutenu au train lent selon son humeur ou ses dispositions du jour.

Cette préparation naturelle a pour inconvénient d'éloigner l'athlète de l'œil de son entraîneur, mais elle est infiniment plus agréable et plus humaine.

Dans la pratique, les grands champions actuels marient ou alternent les deux systèmes et les complètent par une éducation physique fonctionnelle appropriée : développement de la sangle abdominale, souplesse des hanches, amplitude naturelle de la foulée, recherche de la décontraction.

3^o L'alimentation.

L'alimentation de l'athlète a été, jusqu'à ces dernières années, anarchique ou dépendante des habitudes ancestrales, régionales, familiales. On savait que les mangeurs de produits farineux — les Français, moins qu'autrefois cependant, et les Italiens — sont en général lourds, épais, sanguins, alors que les individus qui se nourrissent de riz ou de poisson se révèlent plus résistants que les carnivores anglo-saxons, en revanche plus dynamiques.

Depuis quelques années, les diététiciens (en France, le Dr Creff) sont entrés en scène. Ils ont, certes, à vaincre les vieilles habitudes, mais on peut espérer qu'ils aboutiront un jour à dégager des lois dont l'application contribuera à l'amélioration des records.

4^o La chimie.

De l'alimentation à la chimie, le pas est vite franchi. Ici, la prudence s'impose. La chimie peut et doit contribuer à combattre les carences de l'organisme et, partant, à améliorer le rendement de la machine humaine.

S'il faut réprouver tous les excitants qui abolissent, pour un temps donné, la sensation de la fatigue et permettent à l'organisme d'aller au-delà de ses possibilités naturelles, avec tous les dangers que cela comporte, il existe des produits non toxiques que les médecins utilisent néanmoins avec grande

précaution, car ce qui peut convenir à l'un peut aussi bien être néfaste à l'autre.

5° *La biologie.*

Dans la course effrénée aux records, point de races privilégiées. Il est probable que les qualités spécifiques de chaque race — étroitement dépendantes des modes de vie, du climat, de la nourriture, bref de la civilisation — se fondront et se confondront dans une espèce unique.

Pourra-t-on améliorer l'espèce par des croisements ?

Les expériences empiriques pratiquées sur les chevaux n'ont guère été concluantes. L'écurie Boussac avait obtenu de brillants succès initiaux, grâce au croisement des frères et des sœurs, descendants de tel grand étalon. Puis la consanguinité semble avoir exagéré les qualités et les défauts des individus, et l'on a vu se perdre progressivement celles-là, mais non pas ceux-ci.

En revanche, le mélange de sang, au moins dans le domaine de la vitesse, a donné, chez l'homme, d'excellents résultats, en alliant la souplesse et la détente naturelle des Noirs à la force et à l'opiniâtreté des Blancs. C'est l'une des raisons de la supériorité des mulâtres américains, merveilleux sprinters, mais faibles encore sur les longues distances.

6° *La technique et le matériel.*

La technique du geste, sans cesse améliorée par les chercheurs spécialisés, ne reste jamais longtemps secrète et se vulgarise très vite. Elle tend progressivement à une sorte de perfection ; elle a donc des limites.

Le matériel évolue lui aussi et contribue à l'amélioration des records, notamment dans les concours athlétiques tributaires d'engins tels que la perche et le javelot. L'utilisation récente de la fibre de verre et de la matière plastique a contribué à fausser les comparaisons, car les responsables techniques n'ont pas su codifier, en temps voulu et avec précision, les divers outils proposés à l'athlète par des fabricants inventifs.

Un saut à la perche de 5,50 m, saut qui sera probablement réalisé dans un très proche avenir avec une perche à ressort en nylon, est-il intrinsèquement supérieur aux 4,78 m de Cornelius Warmerdam en 1942 ? Nul ne

saurait le dire ; d'ailleurs, plus personne ne pourrait se servir de la perche en bambou d'il y a vingt-cinq ans, qui demandait une technique très différente. C'est là une conséquence regrettable du « progrès » matériel.

Et c'est pourquoi nous n'attacherons à l'amélioration des records des concours athlétiques qu'une importance relative. Le matériel et le style (qui, au fond, n'est qu'un truquage admis, comme au saut en hauteur) contribueront à la progression des performances. Seul le saut en longueur, avec son règlement actuel, est presque aussi naturel que la course de vitesse, ce qui explique pourquoi il progresse plus lentement que les autres concours.

En course, l'amélioration des matériaux (rotgrand, tartan) qui servent à construire les pistes modernes n'augmentera pas sensiblement la « vitesse » de ces dernières ; en fait, une piste doit être aussi parfaite que possible. Du moins cherchera-t-on à placer les concurrents à l'abri des intempéries, des modifications de la nature des sols, des sautes de température et de vent.

Il va sans dire que tous les records faisant appel à la résistance humaine seront plus aisément améliorés que les records de vitesse pure, car l'homme n'est limité, en fait, que par sa propre vitesse, et la perte de cette vitesse avec la distance tendra à diminuer constamment, grâce à l'entraînement et à tout le reste.

Il est fâcheux que les records de vitesse soient tributaires de règlements archaïques. La montre (au 1/10 de seconde) est déclenchée, en effet, par le chronométreur dès que celui-ci perçoit la flamme ou la fumée qui se dégage du revolver.

Ce temps de réflexe est de l'ordre de 1/10 de seconde, mais il est variable, les réflexes humains variant eux aussi. Ce 1/10 de seconde joue nécessairement à l'avantage du coureur.

En revanche, dans le chronométrage électrique moderne au 1/100 de seconde, le revolver déclenche instantanément l'appareil, soit, pour l'athlète, un désavantage estimé en moyenne à 12/100 de seconde. Pour

compenser cette différence énorme, les instances internationales ont décidé de décaler l'appareil de mesure de 5/100 de seconde ; la perte moyenne n'est plus que de 7/100. L'appareil électrique au 1/100 est devenu officiel, mais les temps sont traduits en dixièmes de seconde. Exemple : 10 s 14/100 au chronométrage électrique sont inscrits à 10 s 1/10, mais 10 s 15/100 à 10 s 2/10.

Le chronométrage à main reste encore admis officiellement, car peu d'organisations peuvent s'offrir le luxe d'un appareillage fort onéreux, dont le prix de revient s'abaissera par multiplication des engins dès que l'on osera décider de ne plus reconnaître, pour les distances de 400 mètres et au-dessous, les records contrôlés par le bon vieux chrono d'autrefois.

Le record du monde du 100 mètres en 10 s sera donc assez difficilement battu quand le chronométrage automatique sera généralisé. Mais il est possible, comme le prévoient les *Izvestia*, qu'en l'an 2000 on coure le 100 mètres en 9 s 7/10. Je doute pourtant que cela puisse être obtenu dans des circonstances absolument régulières, c'est-à-dire par vent nul (la tolérance est actuellement de 2 m/s, ce qui représente tout près de 2/10 de seconde d'avantage).

Il est certain, pourtant, que le record des 10 s sera battu, dès Mexico peut-être, car, à 2 400 mètres d'altitude, la pénétration du coureur dans l'air est facilitée par la moindre densité de l'atmosphère.

On ne battra peut-être pas les records par fraction de 1/10 de seconde (ce qui, sur 100 mètres, représente, pour un coureur lancé, le gain énorme de 1,20 m), mais par 1/100, voire par 1/1 000 de seconde.

La natation, du point de vue des records, est encore très en retard sur l'athlétisme. Les raisons en sont évidentes : la natation est

loin d'être un sport aussi répandu que son grand frère. Sa pratique est encore limitée par la rareté des bassins de compétition. La situation actuelle de la natation est comparable à celle de l'athlétisme il y a vingt-cinq ans.

Au fur et à mesure que les nations se doteront de bassins réguliers de 50 mètres, et que les jeunes de toutes les races auront accès à ces bassins, les records de natation progresseront dans des proportions absolument incroyables.

Encore faut-il distinguer ! Il est absurde d'appeler records des performances accomplies dans des styles particuliers de nage, notamment la brasse ou le papillon. Le record, par définition, c'est le temps le plus court obtenu sur une distance donnée. Seule la nage libre devrait donc être sanctionnée par des records ou, à la rigueur, la nage libre sur le ventre et la nage libre sur le dos.

La base prochaine — vers 1972 ? — des records de natation sera sans doute le 100 mètres nagé en 50 s en bassin de 50 mètres et en eau douce (l'eau salée étant trop portante et génératrice de grandes illusions, comme on a pu souvent s'en apercevoir).

L'essoufflement étant pratiquement exclu en natation, comme en cyclisme, les temps des autres distances classiques (200 mètres, 400 mètres, 1 500 mètres) seront abaissés dans des proportions considérables. Les 3 s de gain probable sur 100 mètres équivaldront à 7 s sur 200 mètres, 15 ou 16 s sur 400 mètres, etc.

Nous concluons donc :

Les records seront battus indéfiniment... jusqu'au déclin physique de l'être humain. Les records les plus accessibles sont ceux qui sont tributaires du matériel et de la technique du geste. En course, les records des épreuves qui mettent en jeu la résistance cardiaque seront plus aisément améliorés que les records de vitesse pure.

Abebe Bikila,
vainqueur du marathon en 1960.



La banque dynamitée

PAR EVAN MCLEOD WYLIE

L'HISTOIRE se passe à Seattle. Le 14 février 1961, jour de la Saint-Valentin, une charmante caissière de la Banque nationale populaire de l'État de Washington s'approche, à midi, d'un poste d'eau et le trouve obstrué.

« Voilà encore le poste d'eau plein de plâtre et d'écaillés de peinture, dit-elle à ses collègues en les rejoignant à table quelques minutes plus tard. Je me demande ce qui se passe ici. »

Tout au long de la semaine, les employés avaient remarqué la présence d'une poussière de plâtre, fine mais persistante, qui semblait provenir de fentes à peine visibles dans le plafond. L'immeuble étant situé à proximité d'un terrain d'aviation, et les passages de gros avions à réaction étant fréquents, d'aucuns avaient attribué poussière et fendillements aux ébranlements provoqués par les réacteurs.

« Si cela continue, ils finiront par faire tomber la banque en pièces détachées », avait fait remarquer quelqu'un.

Mais le danger ne venait pas du ciel.

Cette semaine de février 1961 devait voir aboutir un des coups de main les plus abracadabrants que l'on connaisse. Si l'opération

demanda plus de quatre mois de préparatifs, elle rapporta à son auteur, un amateur travaillant pour son compte, une somme de plus de 45 000 dollars (225 000 F) et, bien avant de pouvoir la dépenser, vingt ans de prison.

C'est en octobre 1960 que, réduit au chômage à la suite d'une crise survenue dans la société qui l'employait, Wells Van Steenbergh, pilote civil de son état, caressa l'idée de piller une banque pour remédier à ses ennuis financiers. Ce grand garçon de vingt-cinq ans n'est pas le premier qui, à court d'argent, ait pensé à une solution de ce genre pour sortir d'embarras; mais, hélas! contrairement à beaucoup d'autres, lui n'hésita pas à passer à l'action. Il prit aussitôt le volant de sa Renault bleue pour aller inspecter les possibilités qu'offrait Seattle.

Il eut vite fait de repérer la succursale de la Banque nationale populaire de l'État de Washington, située dans un ensemble d'immeubles résidentiels et de petites usines. Très peuplé le jour, ce quartier devient désert une fois la nuit tombée. Derrière la banque se trouve l'allée desservant le guichet du *drive in*, qui permet aux clients d'effectuer leurs opérations bancaires sans descendre de voiture; de l'autre côté de cette allée, il y a un remblai et un terrain vague. Van Steenbergh choisit pour son effraction une méthode laborieuse.

Sans la moindre expérience préalable en la matière, il se mit à creuser un tunnel dans le talus couvert d'herbes folles. Ce tunnel devait passer sous l'allée et aboutir, espérait-il, dans la banque même. Il creusa activement, mais, au bout de 2 mètres environ, tout s'écroula. Van Steenbergh ne se découragea point. Le lendemain, dès la première heure, il téléphona à une scierie et passa commande d'un lot de bois. Le soir venu, il se remit au travail.

Il devint l'un des terrassiers les plus assidus de toute la ville. Nuit après nuit, il œuvrait patiemment tandis que Seattle dormait. Juste avant l'aube, il tirait au-dehors les déblais qu'il avait préalablement entassés sur une planche, camouflait l'orifice du souterrain avec des broussailles, puis rentrait chez lui.

Les semaines s'écoulaient, et ni la police de Seattle ni la banque ne s'apercevaient de ce travail de taupe. Aux heures ouvrables, les

caissiers servaient les clients du *drive in* juste au-dessus du tunnel. De jour comme de nuit, des rondes de police passaient à quelques mètres de son entrée. Personne ne prêta attention à la Renault bleue fréquemment garée dans les parages.

À la Toussaint, le terrier passant sous l'allée mesurait 5,50 m. Van Steenbergh commença à creuser en remontant obliquement. Mais au lieu d'aboutir dans la banque comme il s'y attendait, il émergea dans un étroit passage d'environ 1,20 m de haut, ménagé sous la banque pour donner accès aux installations électriques et sanitaires.

Explorant cette grotte à la lueur d'une torche, Van Steenbergh découvrit une échelle conduisant à un regard en acier. Il en souleva la plaque et se trouva devant la chaufferie, contiguë à la chambre forte. Se méfiant des dispositifs d'alarme, il ne s'aventura pas plus loin, remit en place le couvercle du trou d'homme et descendit de l'échelle, non sans remarquer que la fondation de béton sur laquelle reposait la chambre forte avait 50 centimètres d'épaisseur.

Dans ce passage, il eut tout loisir de préparer son plan d'attaque contre la chambre forte. Il tenta d'entamer le béton au ciseau et se rendit compte qu'il lui faudrait des outils plus puissants. Dans un magasin qui louait de l'outillage, il demanda de quels instruments on se servait pour creuser du béton. On lui montra un marteau piqueur et des tamponnoirs qui, lui dit-on, feraient l'affaire. Dans la nuit, il revint sur les lieux, força une porte de l'entrepôt et s'empara du matériel convoité.

Restait la question du courant électrique nécessaire pour actionner le marteau piqueur. Rien de plus simple pour notre homme qui connaissait maintenant la banque comme sa poche. Il n'eut qu'à brancher le fil dans une prise murale qu'il découvrit fort à propos.

Au premier essai que fit Van Steenbergh pour percer le béton, l'outil volé fit un vacarme si assourdissant qu'il le laissa choir et s'enfuit, persuadé que la police ameutée allait accourir de tous les points de l'horizon. Mais pas une âme ne vint s'enquérir de ce qui se passait. Néanmoins les nerfs du voleur avaient été mis à si rude épreuve qu'il abandonna



temporairement son entreprise et s'en alla passer les vacances de Noël dans sa famille.

À son retour, il avait renoncé à courir le risque que représentait le tapage nocturne du marteau piqueur : s'ouvrir un passage à la dynamite était une meilleure solution. Il téléphona donc à une société d'explosifs.

On lui indiqua une adresse dans une ville située à une centaine de kilomètres au sud de Seattle, où il acheta pour 25 dollars (125 F) d'explosifs. Il installa son dépôt de munitions à proximité de la banque et se rendit à la bibliothèque municipale afin de se documenter sur la technique du dynamitage.

À la mi-février, il avait commencé à forer des trous dans le béton pour ses charges de dynamite, ce qui souleva des nuages de poussière dans sa caverne. Aussi l'astucieux cambrioleur alla-t-il chercher un tuyau d'arrosage dans un débarras voisin pour asperger d'eau son abri, le plus proprement du monde.

Estimant le moment venu de tenter l'aventure, il répartit libéralement la dynamite dans ses trous, alluma une mèche et se retira dans la chaufferie pour attendre la suite des événements. L'explosion secoua la banque du haut

en bas, mais n'entama le béton que sur une douzaine de centimètres.

Cependant, elle avait suffi pour provoquer de nouveau chez son auteur une frousse intense, et il détala, certain qu'on s'apercevrait le lendemain qu'il se passait des choses bizarres dans la banque. De fait, le personnel commença à se plaindre de la poussière et des fentes qui étaient mystérieusement apparues dans les murs et les plafonds. On se mit à en rechercher la cause, mais les enquêteurs montèrent au lieu de descendre.

Arrivés au premier étage, ils conclurent que le responsable des dégâts devait être un gros massicot dont on entendait le martèlement dans toute la banque, sans oublier pour autant les vibrations provoquées par le passage des avions à réaction. Mais les choses en restèrent là. A la fin de la journée, le vendredi 17 février, la massive porte d'acier de la chambre forte fut close et le système d'horlogerie qui en commandait l'ouverture réglé sur le lundi matin.

Vers 11 heures du soir, Van Steenbergh se faufila derechef sous la banque, foras de nouveaux trous dans le soubassement de béton, les bourra de dynamite, en rajouta en dessous et, après avoir allumé une mèche, se hâta de quitter le tunnel.

A 1 h 40 du matin, la nitroglycérine explosa avec une déflagration capable d'arracher l'immeuble à ses fondations. Convaincu que l'ébranlement avait déclenché tous les signaux d'alarme, Van Steenbergh prit le large dans sa Renault. Le grondement assourdi avait été perçu, effectivement, par quelques habitants du voisinage, qui ne s'en inquiétèrent pas.

Le samedi après-midi, Van Steenbergh passa lentement en voiture devant la banque; il s'attendait à la voir à demi effondrée, mais tout paraissait normal. Cependant, à l'intérieur, le garçon de bureau préposé au nettoyage se lamentait auprès d'un caissier venu rattraper du travail en retard : le plancher du débarras était recouvert d'une couche de plâtre épaisse et toute fraîche.

Van Steenbergh s'engagea dans son tunnel juste avant minuit. Se frayant un passage à travers les débris, il contempla avec ravissement l'orifice creusé dans le soubassement de la chambre forte et suffisamment grand pour

qu'il s'y faufilât. Par un coup de chance inouï, la dynamite avait foré le trou au beau milieu de la salle sans déclencher un seul signal d'alarme.

Parvenu à pied d'œuvre, le cambrioleur se mit en devoir de fracturer les casiers à l'aide d'un tournevis. Pendant tout le reste de la nuit, il fit voyage sur voyage par son tunnel pour charger la Renault de billets de banque et de lourds sacs de pièces de monnaie. Il s'en alla à l'aube avec plus de 45 000 dollars, dont il enterra la majeure partie dans le bois où il avait caché son dépôt de munitions. Le dimanche soir, il revint sur le théâtre de son exploit afin de faire disparaître le moindre indice pouvant le trahir, puis il repartit pour la dernière fois par le souterrain.

A 8 h 45, le lundi matin, la Banque nationale populaire découvrit qu'elle avait été dépouillée d'une part appréciable de ses réserves en liquide. Abasourdie par l'importance du travail de sape et du dynamitage, la police pensa aussitôt que le vol était l'œuvre de professionnels et procéda à des rafles pour retrouver les gangsters connus de ses services.

C'était pour lui le moment ou jamais de se tenir tranquille, mais Van Steenbergh, candide, ouvrit un compte dans une banque concurrente de Seattle, régla un certain nombre de traites pour l'achat de sa maison et donna 1 000 dollars en billets volés comme premier versement pour l'achat d'un break dont il rêvait depuis longtemps.

Comme tous les habitants de Seattle, sauf lui, pouvaient bien s'en douter, le F. B. I. et la police surveillaient de près les transactions importantes en argent liquide. Les numéros de série des billets donnés par le cambrioleur amateur pour payer sa voiture correspondaient à ceux des coupures prises dans la chambre forte. De bonne heure, le lendemain matin, des agents du F. B. I. cernaient la maison de Van Steenbergh. Il fut jugé et condamné à vingt ans de prison.

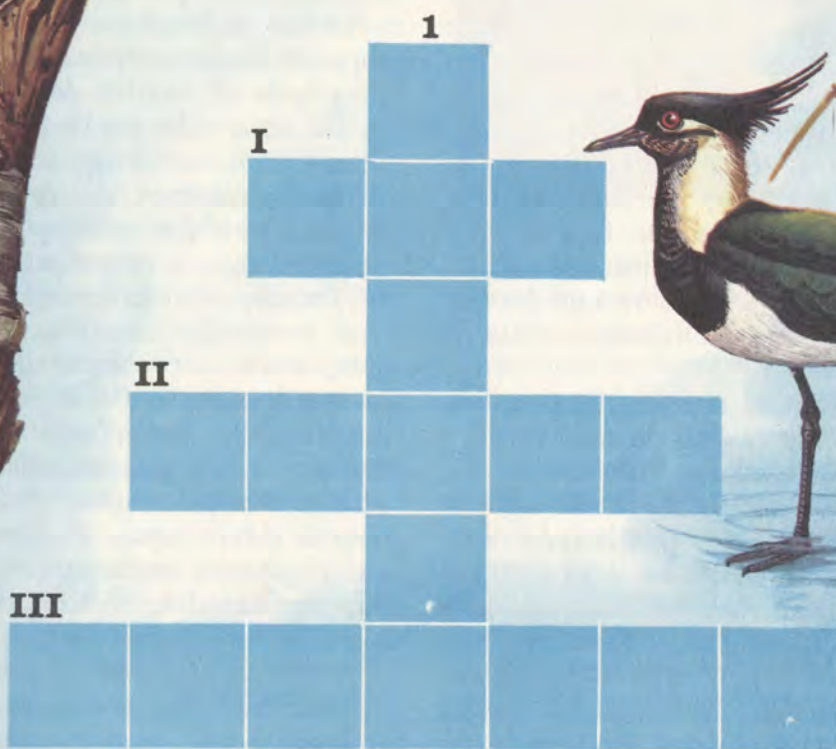
C'est ainsi que, par maladresse, fut raté ce crime presque parfait. Et son jeune auteur restera hors de circulation bien plus longtemps que l'argent dérobé dans cette course au trésor souterraine.

Connaissez-vous ces animaux?

(Voir réponses page 221.)

Oiseaux

- I. C'est le tambourineur des bois.
- II. Le pauvre petit ne passe pas pour malin.
- III. Celui-ci, très huppé, vit en colonies.
- 1. Et celui-là est connu pour son heureux caractère.





Reptiles

- I. Notez bien son museau large et court.
Ce n'est pas un vrai crocodile.
- II. Et ce curieux animal, commun dans le Midi,
n'est pas un vrai lézard.
- III. Mais voici une véritable vipère, au museau retroussé.
 1. Pas d'hésitation! C'est le fameux serpent à lunettes.
 2. Africain, arboricole, il est extrêmement dangereux et venimeux.



I

I

Poissons d'eau douce

- I. Il possède sept cents dents pour dévorer ses proies vivantes.
- II. Quatre barbillons autour de la bouche lui ont fait donner son nom.
- III. Comestible, elle vit, par exemple, dans le lac du Bourget. Sa peau est très visqueuse.



II

II

Poissons



3



III

III

Poissons d'eau salée

- 1. Vous en avez peut-être mangé en friture ?
- 2. Autrement dit, lançon. On le capture dans le sable où il s'enfonce aisément.
- 3. Avec le requin, ce poisson-épée est un des plus grands poissons actuellement connus.



1

2

2

1

3

Mammifères

- I. Tout contribue à rendre cette bête antipathique: son aspect extérieur, son odeur, ses mœurs.
 - II. En Amérique du Nord, son nom est raccoon. Il a la manie de laver ses aliments.
 - III. On l'appelait faon dans sa jeunesse.
 - IV. Doux, craintif, paisible, cet animal d'Amérique du Sud est strictement herbivore.
1. Vit dans les régions froides de l'hémisphère Nord, en troupeaux domestiques.
 2. On dit de Buffalo Bill qu'il en tua 4280!
 3. Un mineur et un terrassier hors de pair.

II

2

III

1

II

3

1

IV

2

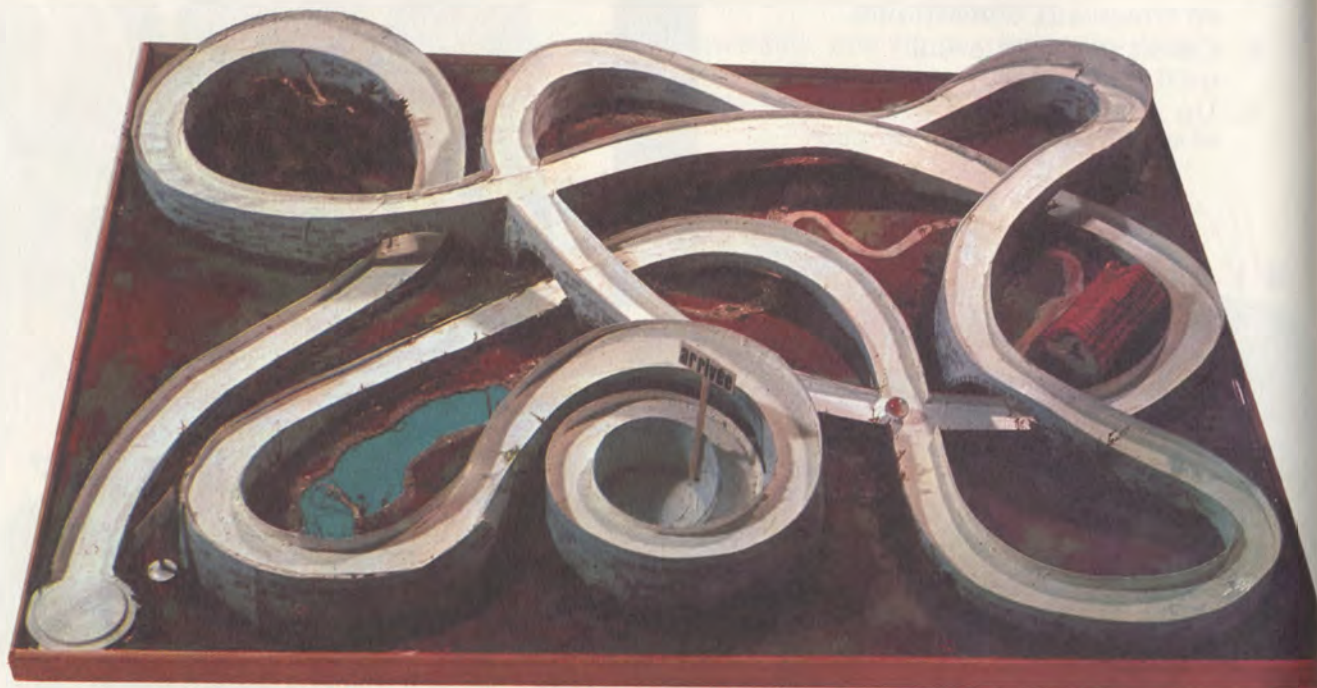
I



Le billodrome

MAQUETTE ET PHOTOGRAPHIES DE D.-J. ALLONSIUS

Essayez ce jeu pittoresque, dont la construction, qui réclamera de vous un peu de patience et de goût, vous amusera pendant quelques heures, avant que votre adresse de conducteur... de billes soit enfin sollicitée sur la piste.



Règle du jeu

Il est préférable de ne pas rassembler plus de quatre joueurs, pour éviter tout fâcheux embouteillage!

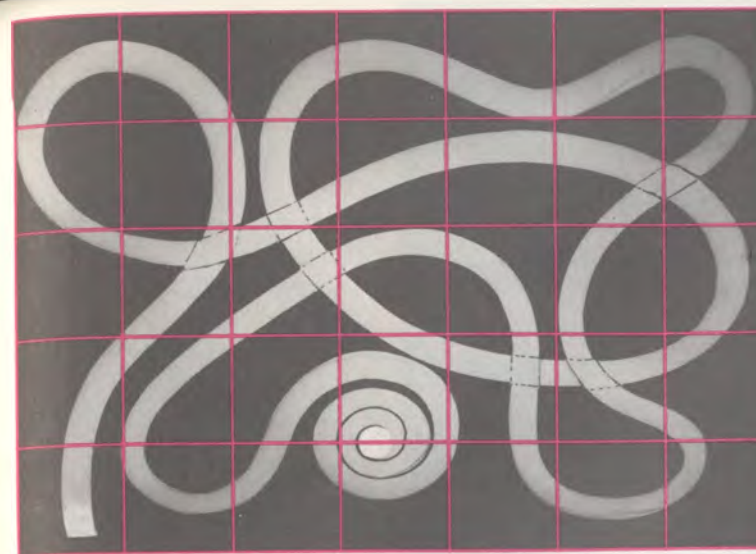
Chaque joueur est muni d'une bille, d'une réglette de bois d'environ 1 centimètre de large, qui servira à frapper la bille, et d'une épingle à tête de couleur.

Il s'agit de parcourir le circuit le plus rapidement possible, le vainqueur étant celui qui parvient à l'arrivée avec le minimum de coups.

Son coup terminé, le joueur marque la position de sa bille à l'aide de son épingle, piquée dans le socle à l'aplomb de la piste; il retire sa bille pour libérer la piste, et il la remet en place une fois son tour revenu.

Au départ, chaque joueur a droit à deux essais.

Pénalisations. Sortir des limites extérieures du billodrome : retour au départ. Tomber dans le lac : retour au départ. Tomber dans les bas-côtés : sauter un tour et repartir du point où l'on a quitté la piste. Emprunter une mauvaise bifurcation : repartir, au tour suivant, du point atteint au tour précédent. Et maintenant, bonne chance à vous tous!



Construction

Procurez-vous le matériel de base suivant:

a) un socle bien plan (panneau de bois, contre-plaqué, carton contrecollé) qui mesurera environ 0,70 x 0,50 m;

b) une feuille de carton blanc fort, de mêmes dimensions, que vous fixerez sur le socle à l'aide de petits clous sans tête.

photo 1

Tracez à la règle, sur le carton, des carrés de 10 centimètres de côté et reportez-y le dessin de la piste. (Si vous n'avez pu vous procurer de socle ou de carton aux dimensions indiquées, modifiez hardiment le quadrillage ci-dessus afin d'adapter le tracé de la piste à votre matériel de base.)

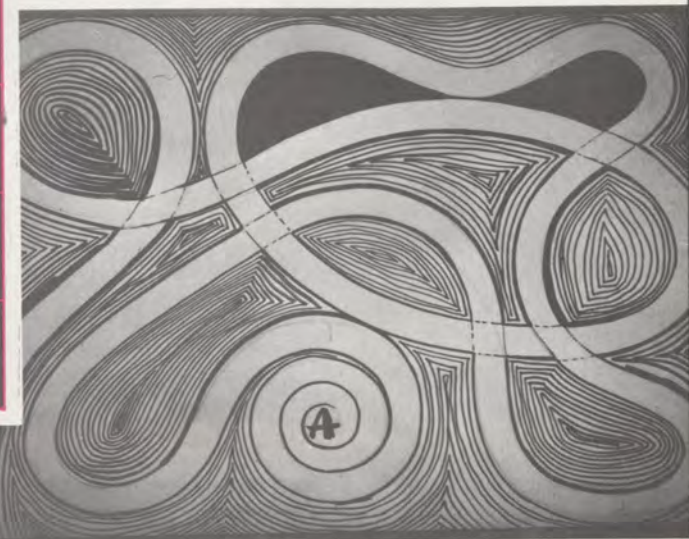
photos 2, 3 et 3^{bis}

Découpez le carton à l'aide de ciseaux ou d'un canif pour dégager la piste. Toutes les parties striées doivent disparaître.

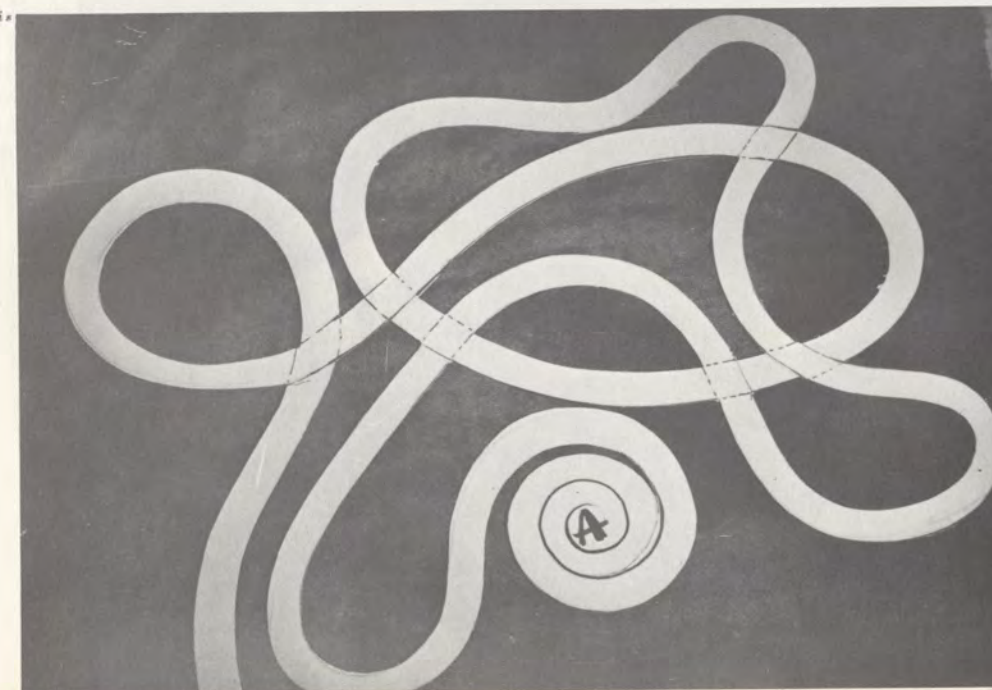
D désigne le point de départ, A, l'arrivée.

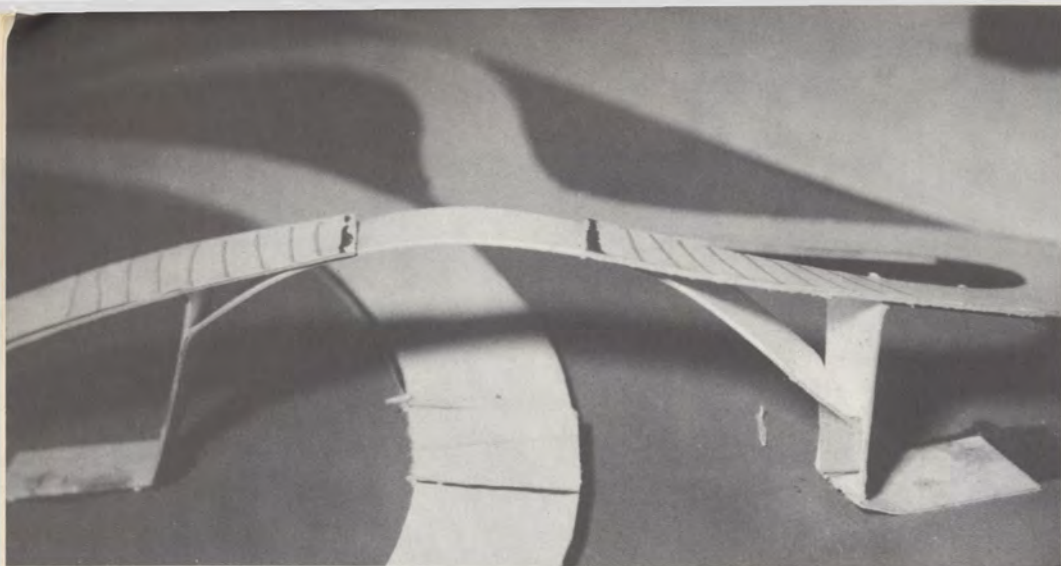
2

3



3^{bis}

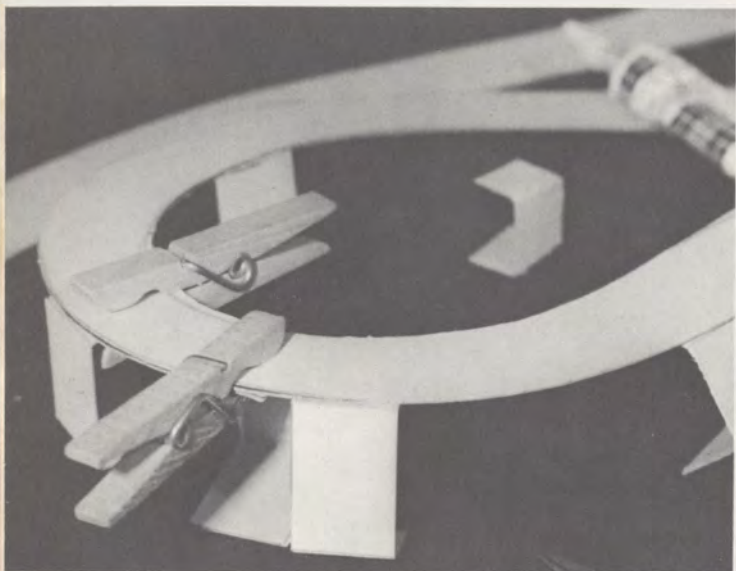




4

photo 4

Les croisements ne sont coupés qu'aux endroits où la voie doit passer « au-dessus ». A cause de l'élévation, la piste se trouve alors trop courte. Remplacez la bande manquante par un morceau de carton de même longueur. Des béquilles de carton soutiennent les départs des ponts.



5

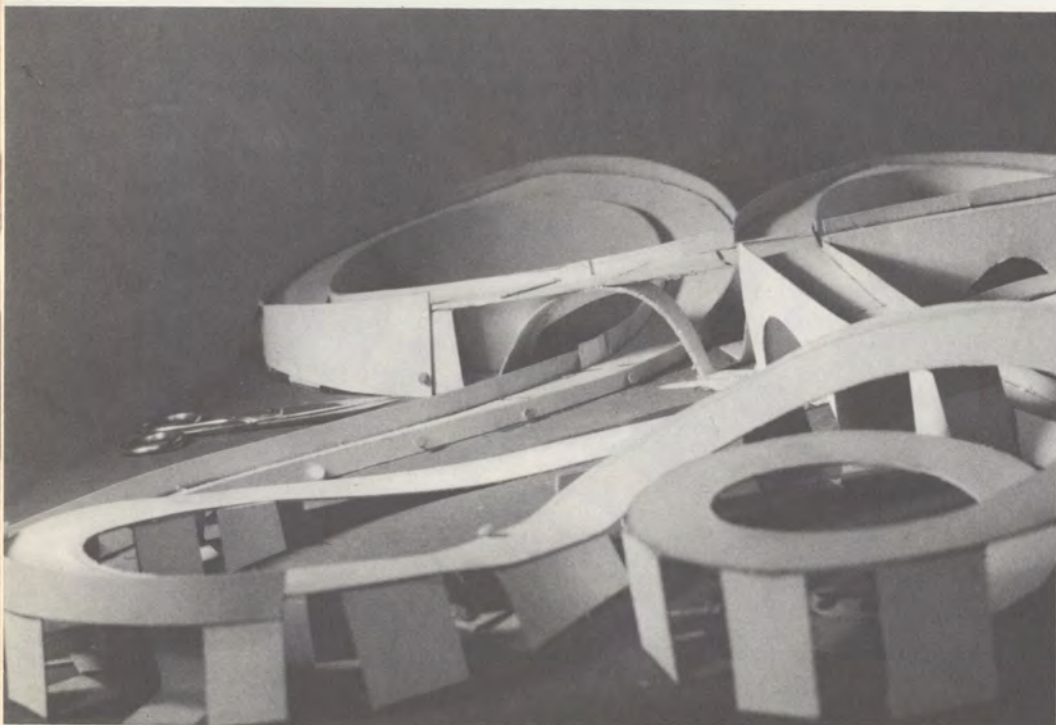
photo 5

Soutenez de la même façon, par des béquilles de carton, les tronçons de piste en élévation. Utilisez des pinces à linge pour maintenir les parties à coller pendant la durée du séchage de la colle. Au sol, remplacez les pinces à linge par des punaises piquées dans le carton.

photo 6

Détail du pont en construction. Des parapets en carton, encore maintenus par des punaises, bordent la piste.

Remarquez la douceur (obligatoire) des pentes.



6

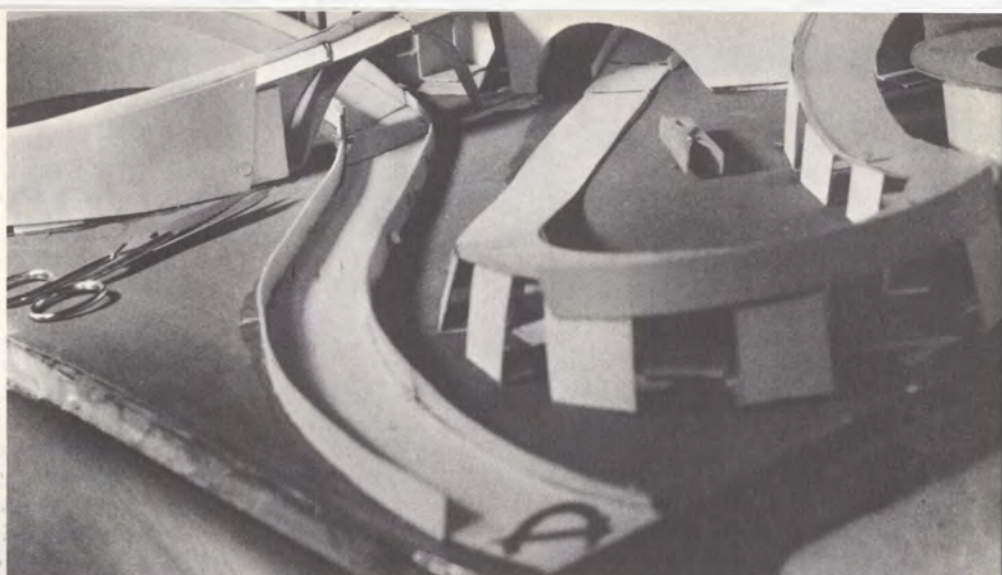


photo 7

Détails de la construction, vus depuis le point de départ.

En D, collez une rondelle de carton ou de caoutchouc, percée d'un trou en son milieu, qui servira à maintenir les billes immobiles au moment du coup de lancement.

photo 8

Détails. *A gauche*, la spirale de l' « arrivée ».

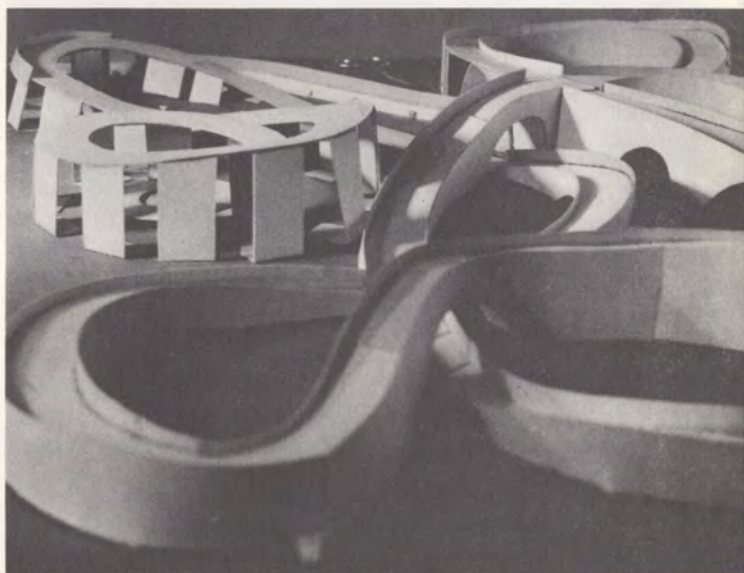
photo 9

Détails. La solidité de votre assemblage final dépendra du soin avec lequel vous aurez effectué ces divers et minutieux montages partiels.

photo page 136

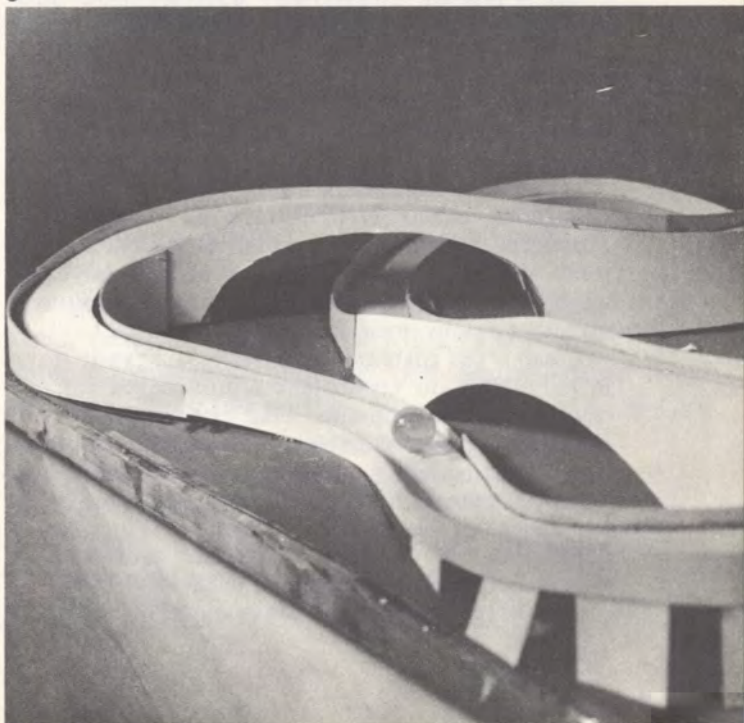
Le montage une fois terminé, peignez l'ensemble à votre idée. Mousses, branchettes, pommes de pin sylvestre, sable et cailloux encollés, fragment de miroir ou papier bleu pour le lac, etc., agrémenteront le sol au gré de votre inspiration.

Enfin, borde le socle avec des baguettes de bois, qui serviront aux billes de garde-fous. Le billodrome est terminé. En piste, les coureurs !



8

9



Sans billets dans le Rome-Express

PAR WALTER HACKETT

La gare de Venise regorgeait de touristes. A l'entrée du quai, ma femme s'évertua, mais en vain, à trouver nos billets. Avec un aimable sourire, l'employé, nous voyant encombrés de bagages, nous invita d'un signe à passer.

Nous nous installâmes dans un wagon moderne et climatisé. Six heures de voyage nous séparaient de Rome.

Nous approchions de Bologne quand le *bigliettaio* (contrôleur) se présenta, sa poinçonneuse prête à fonctionner. Ma femme plongea la main dans son sac, puis interrompit ses recherches.

« C'est toi qui les as », me dit-elle.

Je fouillai dans mes poches, sans succès.

« S'il vous plaît, ne pas vous dépêcher », commença le contrôleur en mauvais anglais.

Il poursuivit en italien. Ma femme saisit grosso modo ce qu'il raconta : c'était *bene* que nous allions jusqu'à Rome. Cela nous donnerait le temps de rechercher tranquillement nos billets. Il ajouta qu'il repasserait plus tard.

Dans mes poches j'avais un passeport, deux cartes de presse, un permis de conduire, trois lettres d'introduction et le reçu d'une note d'hôtel. Ma femme m'affirma que j'avais mis les billets dans mon portefeuille. Je cherchai le portefeuille. Je ne l'avais plus.

« J'ai dû le perdre, dis-je. Nous demanderons de nouveaux billets au contrôleur. »

Et je tendis la main à ma femme.

« Non, c'est toi qui as tout l'argent, dit-elle patiemment. Ce matin, tu as pris nos deux derniers chèques de voyage pour payer la note de l'hôtel. Où as-tu mis l'argent que t'a rendu le caissier ? »

Je l'avais mis, cet argent, dans mon portefeuille, que j'avais dû laisser tomber ou peut-être oublier sur le bureau de la réception.

Nous nous regardâmes d'un air déconcerté.

« Nous allons être obligés de descendre à Florence, déclara ma femme. Il doit certainement y avoir dans cette ville un consulat américain ou, tout au moins, un bureau de renseignements pour touristes. »

C'est à cet instant que se dressa devant nous la silhouette du contrôleur annoncé par un cliquetis de poinçonneuse. Une conversation soulignée de gestes commença alors, qui dura un bon quart d'heure. Mais, quand il eut enfin compris notre situation, le contrôleur me serra les mains en nous priant d'excuser l'incroyable négligence de ce portier vénitien qui m'avait ainsi laissé perdre mon portefeuille.

Plusieurs voyageurs suivaient notre conversation avec le plus grand intérêt. Soudain, le contrôleur me pria de le suivre.

Le chef de train écouta gravement le résumé de mon infortune. Il me lança plusieurs coups d'œil que je qualifierai de soupçonneux. Un serveur du wagon-restaurant qui passait s'arrêta et écouta attentivement.

Je réussis à glisser dans la discussion que j'avais déposé de l'argent à Rome, dans le coffre de mon hôtel. Les trois hommes se livrèrent alors à un pugilat verbal. J'attendis leur décision.

« Notre très honoré chef de train, me dit enfin le contrôleur, exprime son regret pour la perte que vous avez subie. »

« Continuez jusqu'à Rome, nous dit ensuite le chef de train. Là, le contrôleur vous accompagnera à votre hôtel, où vous serez assez aimable pour lui remettre 5 100 liras. Si vous ne disposez pas de cette somme, le contrôleur se fera un plaisir de repasser le lendemain, bien que ce soit son jour de congé. Etes-vous d'accord pour que nous nous arrangeons ainsi ? »

Sur ma réponse affirmative, nous échangeâmes une série de poignées de main, tout en nous faisant des déclarations de confiance mutuelle et d'amitié internationale.

Suivi du contrôleur, je retournai à ma place. Dans le compartiment, je trouvai un petit groupe de voyageurs réunis autour de ma femme. Tout le monde parlait à la fois.

« Tu ne me croiras jamais, me dit-elle. Figure-toi que ces gens veulent faire une collecte pour payer nos billets. »

A Rome, le contrôleur, portant les bagages de ma femme, nous suivit à travers la magnifique gare de marbre et s'engagea avec nous dans la via Cavour.

A l'hôtel, le concierge nous annonça que son collègue de l'hôtel de Venise avait téléphoné pour prévenir que mon portefeuille avait été retrouvé intact et qu'il l'envoyait par la poste.

Je pris dans le coffre une somme d'argent que je donnai au contrôleur. Il la compta et me rendit 2 000 liras. Je lui dis que je lui offrais cet argent pour le remercier de tout le mal qu'il s'était donné. Il refusa.

« Non, merci, dit-il en souriant, il est important que vous quittiez notre pays avec une haute opinion de nous. »

Ma femme et moi restâmes à le regarder sortir par la porte tournante, dans le brûlant soleil de Rome. Deux mille liras représentaient sans doute pour cet inconnu deux jours de salaire.

Condensé de « Christian Science Monitor »

Jamais parachutiste n'a eu plus peur

PAR GLORIA EMERSON

PERSONNE, même le plus indulgent de mes amis, ne saurait prétendre que je suis une sportive. Il m'a fallu cinq ans pour apprendre à me maintenir sur l'eau. Quand j'ai pris des leçons de ski, un certain hiver, j'ai eu toutes les peines du monde à garder l'équilibre, à fléchir les genoux et à ne pas m'étaler en rebondissant sur la moindre bosse.

Peu importe. Il y a des gens qui peuvent témoigner que, le 1^{er} mai 1959, je suis devenue une parachutiste, ou du moins une apprentie parachutiste. Personne ne m'a poussée et l'avion n'était pas en feu. J'ai sauté d'une hauteur de 730 mètres au-dessus de la paisible campagne du Massachusetts. Cela simplement pour montrer à quoi peut vous amener une nature impulsive.

Ma vie de rédactrice à la page féminine d'un grand journal new-yorkais s'était déroulée sans histoire jusqu'à ce matin de printemps où un ami me soumit par téléphone un inquiétant projet de week-end. Il proposait de m'emmener en voiture à Orange, dans le Massachusetts, en compagnie d'un autre couple. Nous aurions là l'occasion de



sauter d'un avion en vol. Il ne nous en coûterait que 30 dollars par tête.

Mon premier mouvement fut de le prendre à la blague. Mais John reprit :

« Mary Rogers a l'intention d'essayer. »

J'étais sur le point de lui faire remarquer que certaines femmes étaient capables de tout pour attirer l'attention, lorsqu'il dit :

« Cette fille a vraiment du cran. »

À l'entendre, il *aimait* les filles intrépides et sportives, capables de skier, de pratiquer la chasse sous-marine et de faire une embardée dans une voiture de sport sans pousser des cris de terreur.

Le voyage jusqu'à Orange fut long et morose. Mary Rogers s'était montrée sous son vrai jour et était restée chez elle. Elle avait, paraît-il, un rhume ! John et son ami Peter racontèrent pendant des heures des histoires de parachutistes tombés à l'eau, dans les sables mouvants, sur des câbles à haute tension ou sur des autoroutes sillonnées de bolides.

À notre arrivée, vers 11 heures du soir, au centre de parachutage sportif, il y avait dix autres élèves rassemblés dans un hangar.

On nous équipa rapidement d'amples combinaisons blanches, de brodequins qui donnaient l'impression de fers de forçat et d'un casque orange qui, écrasant ma mise en plis, me serrait le front.

Jacques Istel, un garçon de trente-deux ans, pionnier du parachutisme sportif aux États-Unis, nous accueillit. Pendant les deux heures qui suivirent, je fus beaucoup trop absorbée par les conférences, les répétitions et les exercices pour avoir le temps de ruminer mes pensées. Istel nous expliqua que les parachutistes sportifs ne sont pas de simples parachutés qui se laissent tomber d'un avion. Ils partent « ailes déployées » dans un saut de l'ange et plongent voluptueusement. Leur but est de planer, de diriger leur saut et de piquer en chute libre dans l'espace. Ils se servent de leur corps comme d'un stabilisateur rudimentaire qui leur permet de régler la vitesse et la direction de leur descente. C'est alors seulement qu'ils tirent sur la poignée d'ouverture de leur parachute.

Le parachute est une coupole de 10 mètres de diamètre à laquelle on a enlevé un panneau — la fente — pour permettre de le diriger. On le contrôle et on l'actionne en tirant sur des cabillots de bois attachés aux sangles arrière. Une traction modifie l'échappement de l'air, qui s'écoule à travers la fente, orientant la chute et agissant sur sa dérive.

Simple élèves, nous serions seulement équipés de parachutes reliés par une sangle à l'avion, ce qui permettrait l'ouverture automatique quatre secondes après le saut.

« Comptez lentement : trois cent trente et un, trois cent trente-deux, trois cent trente-trois, trois cent trente-quatre ; votre parachute principal s'ouvrira, nous dit Istel. S'il ne s'ouvre pas, tirez sur la poignée de votre parachute de secours. Ne vous affolez pas. Les débutants comptent souvent trop vite et, si les deux parachutes s'ouvrent à la fois et s'emmêlent, vous risquez d'avoir des ennuis. »

J'éprouvais des picotements sur la nuque, mes cheveux se dressaient sur ma tête et je me sentais épuisée.

Un jeune et robuste instructeur, Lewis Sanborn, nous montra comment on sortait d'un Cessna 180. Il s'installa debout, face

au moteur, sur le marchepied de 30 centimètres qui saillait au-dessous de la carlingue et il empoigna le hauban de l'aile.

« Appuyez-vous là-dessus, dit-il, penchez-vous en arrière et, d'une détente des pieds, lancez-vous en avant dans le vide. »

On avait l'impression qu'il expliquait une délicate figure de danse.

Nous nous pressâmes autour de lui tandis qu'il se roulait en boule pour nous montrer comment on prend contact avec le sol.

« A hauteur des arbres, à une quinzaine de mètres du sol, nous dit-il, faites face au vent. Ne regardez pas le terrain, vous vous raidiriez instinctivement et remonteriez les jambes. Au moment de l'impact, baissez le menton sur la poitrine, coudes au corps, pieds et genoux verrouillés, ployez légèrement le corps, posez-vous sur la plante des pieds et laissez-vous aller au sol. Vous ne vous ferez pas le moindre mal. »

Il était 1 h 30 du matin quand on nous libéra. Notre saut était prévu pour 7 h 30. Une fois dans mon lit je me tournai et me retournai sans arrêt pendant des heures.

Le matin arriva — il fallait bien s'y attendre. Désespérée, je m'habillai comme une somnambule et m'efforçai de réprimer mes tremblements assez longtemps pour pouvoir mettre mon rouge à lèvres. Le jour était clair et ensoleillé, insolemment. A l'aérodrome, on nous fit aligner pour nous fixer nos parachutes et on vérifia nos harnais trois fois. Puis nous nous recroquevillâmes sur des bancs en attendant d'être appelés.

John s'avança vers moi pour me dire que j'avais l'air de quelqu'un qui a le mal de mer.

« Il n'y a aucune raison de s'en faire. Le parachute s'ouvre automatiquement et vous en avez un autre en réserve. Aucun problème d'aucune sorte ! »

Je lui jetai un regard de mépris.

Mon cœur battait si violemment dans ma poitrine que j'eus de la peine à entendre l'appel de mon nom. Je titubai vers le petit avion, traînant mes 18 kilos de voilure ; j'avais faim, j'étais à la dérive, je me sentais trahie par l'humanité tout entière.

« Levez-moi ce menton », dit cavalièrement l'instructeur.

Je n'avais plus de menton. Il était complètement écrasé par la courroie.

Comme l'avion s'élevait dans un ciel d'un bleu éclatant, je fus prise de nausées. On avait enlevé la porte, et je pouvais voir les éclaboussures de ciel et les nuages. L'instructeur accrocha la corde de mon parachute à un anneau fixé à la paroi et ordonna au pilote de virer.

« Attention ! Préparez-vous », dit-il.

Mais comment se préparer à une chose pareille ? J'envisageai de m'évanouir, d'implorer la pitié, mais aucun mot ne me sortit de la gorge. L'instant était épouvantable.

« Paré à sauter ! »

Je titubai vers la porte de l'avion. Je n'avais pas le courage de regarder en bas. Je m'assis dans l'encadrement de la porte et posai mes pieds sur le marchepied. Je me penchai vers la gauche et agrippai le hauban de l'aile avec tant de vigueur que j'en eus mal aux mains. Quand je me redressai, le vent fit claquer mes vêtements avec violence. Les yeux me cuisaient. J'en aurais sangloté. Les femmes normales prenaient tranquillement leur petit déjeuner sur la terre ferme et faisaient des projets pour un agréable week-end, tandis que moi, idiote, j'étais perchée hors d'un avion, giflée, fouettée par un vent de 130 km/h. Le dernier ordre de l'instructeur me frappa comme un coup de couteau en pleine poitrine.

« Sauter ! »

A mon plus grand effroi, je lui obéis ! D'une violente détente de grenouille affolée, je me lançai en avant, écartant les bras..., et je fermai les yeux. J'eus l'impression de glisser en piqué suivant une inclinaison vertigineuse. Je ramenai légèrement mes bras en avant et je m'en félicitai, car aussitôt je me sentis soutenue comme par un épais matelas de caoutchouc mousse. Une joie étrange et paisible m'envahit, comme si, ayant toujours rêvé d'être oiseau, je venais seulement d'apprendre comment il fallait s'y prendre.

Soudain, un coup au cœur ! J'avais oublié de compter ! Je commençai : « Trois cent trente... » et, brusquement, je me sentis tirée par les épaules, et mon corps fit un bond en hauteur. Je jetai un coup d'œil ahuri au-

dessus de ma tête et aperçus la voilure orange toute gonflée. Ce fut la plus délicieuse surprise de ma vie. J'empoignai les élévateurs pour me redresser et regardai en bas. Des rivières, des arbres, des champs, des maisons. Le monde était toujours là !

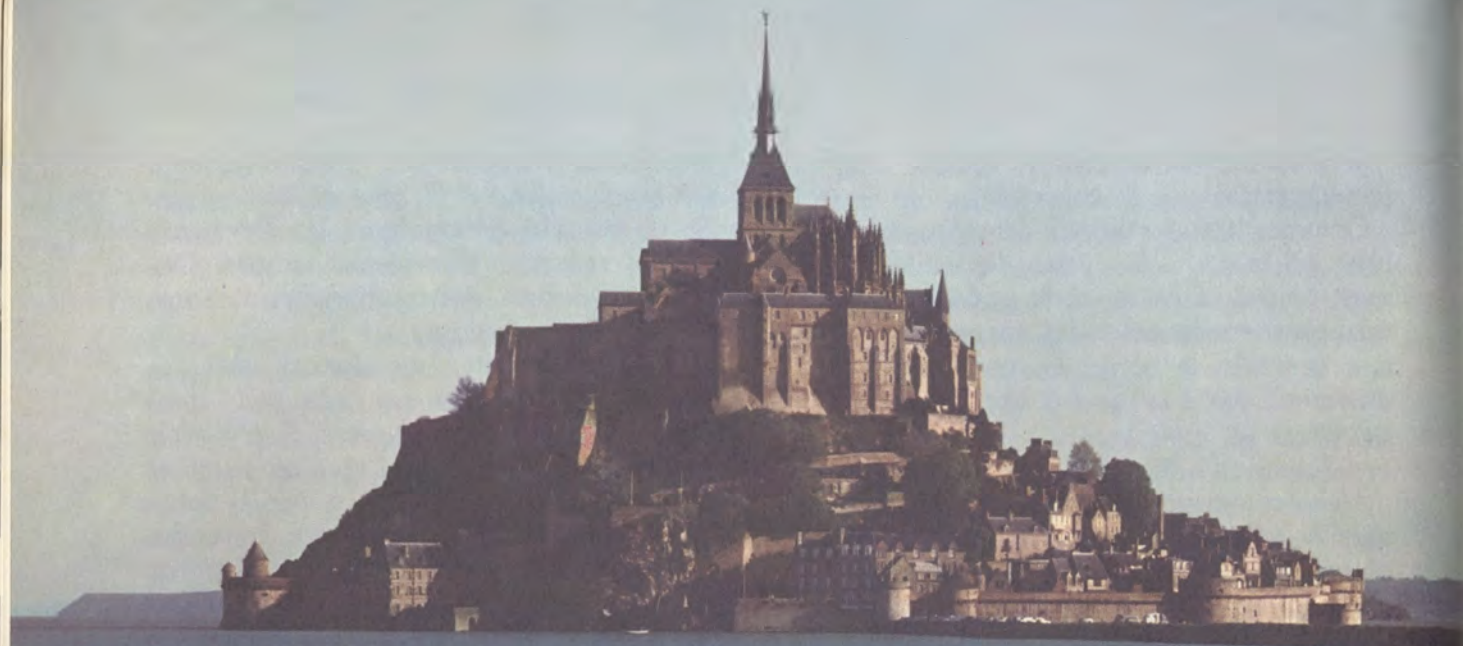
La brise s'amusait à me donner quelques petites bourrades tandis que j'admirais l'étendue du ciel, l'oreille aux aguets. Il n'y avait pourtant rien à entendre, si ce n'est le sifflement léger de l'air qui sortait par la fente de la toile. Il semblait incroyable de descendre à 5 mètres par seconde. Dieu, que c'était amusant !

La cible d'atterrissage de 100 mètres de diamètre, marquée d'une grande croix, était loin sur ma droite. J'empoignai le cabillot de gauche et tirai très fort. Le parachute fit une souple et rapide évolution. Je ris nerveusement. Mais j'avais dû mettre la barre du mauvais bord : le vent semblait m'éloigner encore davantage de la cible. Je cherchai le cabillot de droite et tirai.

Maintenant, la cime des arbres se rapprochait dangereusement. Les dernières secondes furent un cauchemar. La terre fonçait littéralement sur moi et il devenait évident que le choc allait être rude. « Détends-toi, détends-toi », me répétais-je. Je grinçai des dents, pliai légèrement les jambes, m'attendant à une secousse effroyable. J'atterris et me laissai aller sur le côté comme si je faisais semblant de perdre connaissance. C'était aussi simple que d'actionner une machine à sous. N'empêche qu'en me relevant, je ne tenais pas sur mes jambes !

On m'a dit ensuite que ma descente avait duré deux minutes et deux secondes. Quelle déception ! Une bien courte promenade, vraiment.

Ce n'était pas le moment de faire les fanfarons. Istel réunissait ses élèves dans une salle de classe. Il commença par gourmander plaisamment chacun de nous pour les fautes qu'il avait commises. Dire que j'ai eu droit à des félicitations serait exagéré. Ma foi, tant pis ! Je me sentais gonflée d'orgueil et du sentiment de ma supériorité. J'étais une parachutiste en herbe.



Le Mont-Saint-Michel

merveille de l'Occident

PAR HARLAND MANCHESTER

Vous ne trouvez peut-être pas toujours très agréable de vous lever avant l'aube. Pourtant, si c'est pour aller vous poster sur une langue de terre de la Côte d'Émeraude, à l'endroit précis où la Bretagne rencontre la Normandie; alors, croyez-moi, vous ne regretterez pas d'avoir devancé le soleil. Quand l'obscurité pâlit et que les écharpes de brume s'envolent en cortège au souffle de la brise marine, lentement se dégage au-dessus de la mer la silhouette imprécise, prodigieuse, d'un château fort. L'œil distingue des murs épais, des créneaux, des arcs-boutants; le regard embrasse un puissant et gracieux ouvrage de maçonnerie dont le mouvement l'emporte vers une flèche gothique que surmonte la statue d'un archange brandissant un glaive. Vous avez là devant vous, dressée sur son île, l'abbaye fortifiée du Mont-Saint-Michel, une des merveilles de l'architecture humaine et, depuis des siècles, un des hauts lieux les plus fréquentés de tout l'Occident chrétien.

Si vous avez judicieusement calculé le moment de votre visite, vous assisterez à un étonnant spectacle : l'envahissement de cette baie par une des plus grandes marées du globe. Franchissant l'îlot bossu qui se trouve au nord du mont, déferlant sur une vaste étendue de sable grêlé, une longue et puissante crête d'écume argentée se précipite à l'assaut du rivage. Le flux géant se heurte au courant opposé des trois rivières qui débouchent dans la baie et a tôt fait d'en triompher. La marée peut atteindre parfois une hauteur de 15 mètres, le mont est entouré, le flot s'écrase avec rage contre sa base rocheuse. La digue moderne reliant le mont à la côte, et que l'on peut passer à pied sec à marée basse, est alors coupée par ces eaux turbulentes qui, au cours des siècles, ont impitoyablement englouti maints imprudents chevaliers et archers ennemis.

Vue du rivage, cette citadelle élancée peut donner une sorte de vertige à qui la contemple, mais, une fois la porte franchie, la sereine

*Mille ans d'histoire
attirent touristes et pèlerins
vers cette indomptable abbaye fortifiée
— le Mont-Saint-Michel —
sentinelle marine
qui veille inlassablement
aux confins de deux provinces :
la Bretagne et la Normandie.*



magie des maîtres bâtisseurs rassure le touriste. Des habitations se pressent au flanc du rocher, formant comme une coquille protectrice. Les hautes murailles, les larges escaliers, les cryptes, les donjons et les salles des gardes sont ancrés dans un granit primitif.

Le visiteur franchit trois portes, où l'on voit encore les traces des batailles de jadis et que des petites cours intérieures séparent l'une de l'autre. Après avoir grimpé la Grande Rue, où ne peuvent passer que les piétons, on arrive au Grand Degré extérieur dont les 190 marches contournent les remparts et aboutissent à l'entrée de l'abbaye. Chaque palier a son histoire, chaque pierre a son souvenir, et les légendes s'accrochent au Mont-Saint-Michel comme des bernacles sur une coque échouée.

Ce rocher austère séduisit et hypnotisa, dit-on, les druides, qui l'utilisèrent pour leurs sacrifices rituels au temps où, environné de forêts épaisses, il faisait encore partie du continent. Les Romains le nommèrent Mont de Jupiter et y construisirent un temple modeste. Puis vinrent les ermites chrétiens, auxquels un âne dressé apportait leur pitance. On raconte que, un loup ayant dévoré l'obligeant baudet, les saints hommes convertirent la bête sauvage. Devenue dévote, elle assuma désormais la corvée de ravitaillement.

A un certain moment de son histoire, le mont fut coupé de la terre ferme par une sorte de raz de marée et nommé Mont-Saint-Michel-au-péril-de-la-mer.

La légende est venue rejoindre l'histoire quand, au VIII^e siècle, Aubert, évêque d'Avranches (plus tard saint Aubert), annonça que saint Michel, chef de la milice céleste et vainqueur de Satan, lui était apparu et lui avait ordonné de faire bâtir un oratoire sur le rocher. Depuis lors, le mont devint un lieu de pèlerinage pour toute la chrétienté.

C'est en 966, exactement cent ans avant l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, que 30 moines bénédictins, venus du mont Cassin, en Italie, s'installèrent sur le mont Saint-Michel et y fondèrent un monastère puissant et prospère qui, jusqu'à la Révolution, fut un centre important d'études sacrées et profanes.

En 1020, l'abbé Hildebert conçut le colossal édifice que l'on voit de nos jours ; durant cinq siècles, des équipes de bâtisseurs et d'artisans, chacune s'inspirant des lumières de son époque, œuvrèrent inlassablement pour faire du rêve de l'abbé cette magnifique réalité. Le résultat de leurs efforts est un mariage du style roman, paisible et bien équilibré, caractérisé par ses lourds piliers et ses arches arrondies, avec la fine et légère beauté du gothique flamboyant.

On estime à 500 000 le nombre des touristes qui, chaque année, visitent ce lieu. La meilleure façon de goûter la splendeur de l'abbaye est de se perdre dans son labyrinthe de salles, de niches, d'escaliers sinueux et usés par le temps qui vous conduisent du haut des tours d'une hauteur vertigineuse aux cachots humides enfouis dans les profondeurs. Ce qui semble n'être qu'une simple frange décorative au sommet d'un arc-boutant du chœur gothique est, en fait, le célèbre « escalier de dentelle », tout en pierre ajourée, qui monte jusqu'aux toits. Le sculpteur de ce chef-d'œuvre était un prisonnier politique un peu déséquilibré nommé Gauthier qui, en 1547, après l'avoir achevé, se suicida en se jetant de la plus haute plate-forme. C'est pourquoi elle se nomme aujourd'hui le Saut-Gauthier.

Tous les visiteurs sont attirés par le cloître, un des plus anciens joyaux de l'art gothique français. Autour d'un jardin rectangulaire court une galerie où, jadis, les moines se promenaient en se livrant à la méditation et aux exercices spirituels. Elle est bordée par une double rangée de colonnettes en granit poli, surmontée de rinceaux exquisément sculptés.

De la baie ouverte dans les murs de cette haute retraite, un vrai précipice plonge jusqu'à la mer, et l'œil peut suivre les brumes d'ouest glissant sur les pâturages vert pâle, piquetés de flocons gris qui ne sont autres que des moutons. Chef-d'œuvre de l'art gothique aussi, le vaste réfectoire des moines. Cette salle aux voûtes ogivales baigne dans une lumière étrangement douce, bien qu'à première vue ses murs ne semblent percés d'aucune ouverture. Ce curieux effet est produit par 57 fenêtres hautes et étroites, qui

sont disposées en profondes rayères habilement espacées, de manière à éclairer la salle dans ses moindres recoins.

Derrière les beautés alternativement sévères et éblouissantes du mont, on trouve des facilités de logement, car des milliers de personnes ont passé ici leur existence. Les tout premiers bâtisseurs ont construit des citernes pour l'eau de pluie et creusé des lavabos à même les murs de pierre. Un monte-plats portait la nourriture des cuisines au réfectoire. Il y avait, en outre, des salles de travail où les bénédictins copiaient patiemment et enlumaient avec art ces livres de parchemin qui valurent au mont le titre de Cité des livres. D'immenses cheminées, où l'on pouvait brûler des troncs d'arbres de trois mètres, tempéraient le froid et l'humidité.

Très au-dessous du cloître, dans le cellier soutenu par de gros piliers, était placée une grande cage d'écureuil en bois, actionnée jadis par les prisonniers qu'on y enfermait. En la faisant tourner, ils enroulaient péniblement un gros câble qui entraînait un ascenseur primitif chargé de provisions, de bois de chauffage ou de tonneaux emplis d'eau à une source jaillissant au pied du mont.

A ce vieil ascenseur s'attache une histoire sanglante. Quand une armée huguenote investit le mont, en 1591, un archer de la garnison nommé Goupigny pactisa avec l'ennemi et s'engagea à lui livrer la place. Son projet était d'utiliser la cage d'écureuil pour actionner l'ascenseur et hisser par là, un par un, les huguenots à l'intérieur de la forteresse. Mais la légende veut que, le traître ayant avoué sa félonie à son capitaine, un piège fut tendu. L'un après l'autre, les envahisseurs furent hissés et proprement occis, de sorte que bientôt 97 cadavres s'entassèrent dans le cellier. Étonné du silence qui régnait au-dessus de lui, le commandant ennemi demanda à Goupigny de lancer en bas le corps d'un moine afin de montrer que la voie était libre. On fit venir un homme, fait prisonnier quelque temps auparavant, on le tua et, après l'avoir revêtu d'un froc de moine, on le lança par-dessus les fortifications. Ce que voyant, le chef huguenot Montgomery envoya en haut son plus fidèle soldat et monta à sa

suite. En arrivant, il ne vit aucun de ses hommes.

« Trahison ! hurla-t-il. Trahison ! »

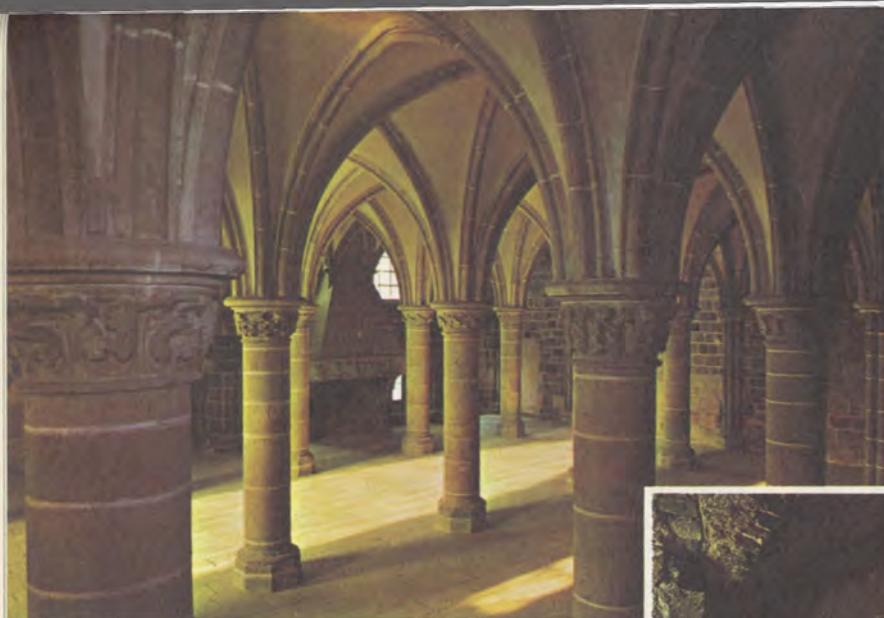
À ce cri, les huguenots déguerpirent du rocher sans demander leur reste.

Le mont a survécu, indomptable, à des siècles de sièges et de désastres. En 1203, les Bretons brûlèrent le village et mirent accidentellement le feu à l'abbaye. Plus tard, les envahisseurs anglais furent battus à plate couture au cours d'une bataille sanglante sur les sables, et deux de leurs canons, pris par les défenseurs du mont, y sont encore exposés aujourd'hui. Une attaque des huguenots fut repoussée en 1591, et l'abbaye fut mise au pillage pendant la Révolution française.

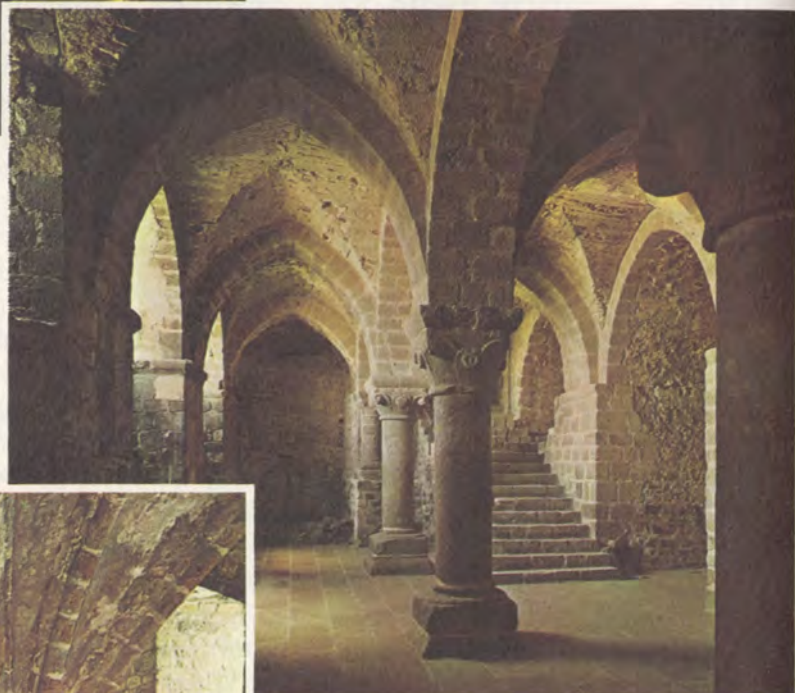
On a souvent nommé le Mont-Saint-Michel la Bastille de la mer. Pendant des siècles, il a servi de prison. On y enferma d'abord des prisonniers de guerre et plus tard des milliers de criminels ou d'opposants politiques. Dans le village, un macabre musée de cire montre certains prisonniers célèbres confinés dans leur étroit in-pace. On y voit aussi une reproduction d'une des abominables cages de fer où Louis XI enferma certains de ses ennemis. Ces cages, d'environ deux mètres carrés, étaient construites en bois lourdement armé de fer et suspendues au moyen d'une chaîne, de sorte que le moindre mouvement du prisonnier imprimait à sa prison un mouvement de rotation. Après une longue incarcération dans ces conditions, plus d'un malheureux perdait la raison.

Au début du XIX^e siècle, François Raspail, apôtre du suffrage universel, fut emprisonné au mont. Après sa libération, il fut nommé sénateur, et aujourd'hui un grand boulevard de Paris porte son nom. Armand Barbès, ennemi juré de Louis-Philippe, fut lui aussi enfermé au mont pendant des années. Il tenta de s'évader par le Saut-Gauthier, mais la corde dont il se servait était trop courte, et il se cassa une jambe en tombant sur les rochers. Repris, il fut jeté dans une oubliette. Finalement, il fut gracié en 1854.

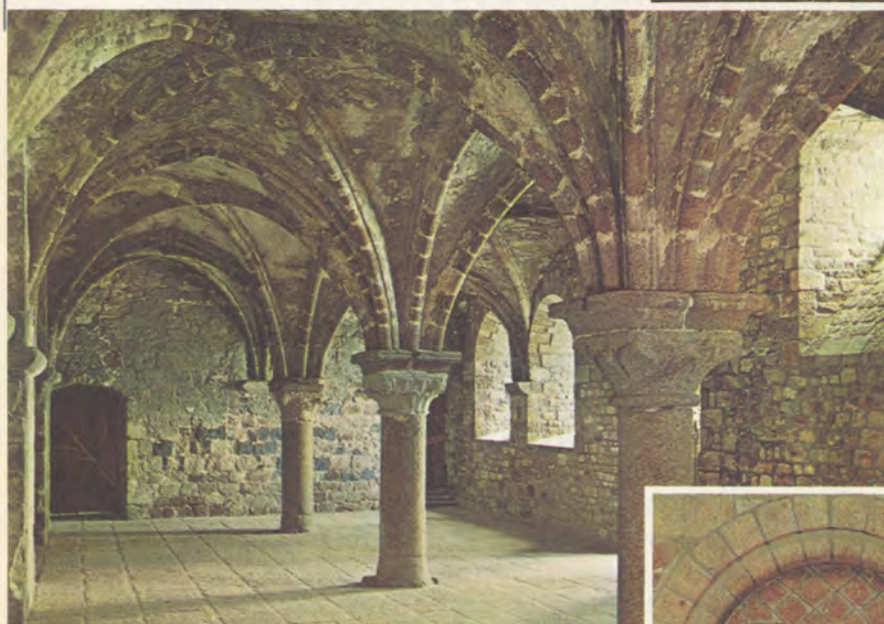
Un des rares prisonniers qui parvinrent à s'évader, un artiste condamné politique, nommé Edouard Columbat, a eu une aventure saisissante. Chargé de restaurer certaines



La salle des chevaliers.



La salle de l'Aquilon.



Le promenoir.

Le triforium de l'église abbatiale.



peintures de l'église, il avait à sa disposition des outils, des cordages et une lanterne. Selon une autre version, sa femme lui aurait fait parvenir une corde dissimulée dans une miche de pain. Or une dalle de son cachot sonnait creux, et il découvrit dessous un trou profond. Il se glissa à l'intérieur de ce puits sombre peuplé d'araignées et de squelettes, perça le mur et atteignit la baie, où il fut secouru par des pêcheurs. Gracié plus tard, il ouvrit à Caen un café dont sa renommée fit la fortune.

Un des noms les plus célèbres du Mont-Saint-Michel est celui de M^{me} Annette Poulard, qui fit du petit village la « capitale mondiale de l'omelette ». Il n'est pas un visiteur qui n'ait dégusté une savoureuse et onctueuse « omelette à la Poulard » dans un des 41 restaurants des rues encombrées du mont. Il y a quatre-vingt-dix ans, celle qui devait devenir M^{me} Poulard, solide et alerte paysanne normande, arrivait au mont pour s'engager comme servante. Elle épousa le fils du boulanger, comprit au premier coup d'œil l'avenir du tourisme et lança son commerce lucratif.

Les restaurateurs ont toujours réussi au mont. Ils eurent d'abord à nourrir des hordes de pèlerins affamés, puis les parents des prisonniers et enfin les touristes. Quand la mère Poulard ouvrit son auberge à l'intérieur des remparts, la digue n'existait pas encore. Aussi son mari avait-il le temps de compter les clients qui, sur la plage, attendaient la marée basse pour passer. M^{me} Poulard recevait alors les voyageurs las au coin de son grand feu et leur confectionnait une omelette. Elle ne présentait jamais d'addition ; chacun des convives calculait lui-même ce qu'il devait, et la tradition veut qu'elle n'ait jamais été volée. Généreuse pour les pauvres étudiants, elle n'était nullement impressionnée par les grands de ce monde. Quand Léopold II, roi des Belges, demanda à être servi dehors, elle refusa tout net, et Sa Majesté dut déjeuner avec la foule.

Les Poulard étaient connus dans le monde

entier. Ils reposent maintenant dans un petit cimetière en terrasse, sous une pierre où sont gravés ces mots : « Daigne le Seigneur les accueillir comme ils reçurent leurs hôtes. »

Dans la vieille auberge des Poulard, qui appartient aujourd'hui à une chaîne d'hôtels, les omelettes, légères et savoureuses, sont toujours préparées avec le même soin et, pourrait-on dire, le même rite. Deux hommes battent furieusement les œufs dans des bols de cuivre étincelants, et deux Bretonnes vêtues de noir les font cuire à feu vif dans des poêles de cuivre à long manche.

Les Montois, comme on appelle les habitants du village, forment une petite communauté très unie d'environ 120 personnes. Beaucoup peuvent faire remonter à plusieurs siècles leur ascendance montoise, et la plupart sont des boutiquiers, des aubergistes, des guides et des fonctionnaires.

Quand les Allemands envahirent la France, en 1940, ils conquièrent le mont sans difficulté. Pendant les années d'occupation, l'abbaye fut réservée aux officiers allemands en permission de détente. Les bombardiers alliés la respectèrent pourtant. Au mois d'août 1944, quelques soldats américains traversèrent les sables, « libérèrent » le mont sans tambour ni trompette et se firent servir une omelette. Après quoi, le village reprit tranquillement ses habitudes.

Très loin au-dessus de la tête des fidèles et des curieux, saint Michel continue de brandir son glaive flamboyant. « L'archange aimait les hauteurs, écrivait il y a plus de cinquante ans Henry Adams ; c'est pourquoi, depuis des siècles, il se tient sur le mont « au-péril-de-la-mer », contemplant l'immense frémissement de l'océan — *immensi tremor oceani* — selon l'inscription que fit graver Louis XI sur le collier de l'ordre de Saint-Michel qu'il a créé. Et les soldats, les seigneurs et les monarques se sont rendus en pèlerinage à son sanctuaire ; le peuple les a suivis et les suit encore comme nous le faisons nous-mêmes aujourd'hui. »



Les sables mouvants

PAR MAX GUNTHER

SUR les terres basses et marécageuses, au sud du grand lac Okeechobee, en Floride, la faune et la flore tropicales abondent. Pour un naturaliste, c'est le paradis. Par une belle matinée d'été, deux étudiants, Jack Pickett et Fred Stahl, chargés de lourds sacs à dos, se frayent un chemin à travers la végétation dense, en quête de plantes parasites. Ils longent la berge sablonneuse d'un petit cours d'eau presque à sec quand, soudain, Pickett, qui marche en tête, s'écrie :

« C'est mou par ici ! N'avance pas ! »

Il s'est engagé sur une plaque de sable, sèche en apparence, brûlée par le soleil ; mais la croûte superficielle cède bizarrement sous lui, et il s'enfonce jusqu'aux chevilles. Il avance péniblement de quelques pas pour essayer de retrouver la terre ferme ; mais chaque fois qu'il pose le pied il s'enlise davantage, et cet étrange sable gélatineux lui arrive bientôt aux genoux.

« Des sables mouvants ! crie-t-il, horrifié. Tire-moi de là ! »

Stahl sait qu'il est inutile de s'aventurer sur ce terrain mouvant pour essayer de sauver son camarade ; ils seraient tous les deux pris dans le même piège. Or, à des kilomètres à la ronde, il ne se trouve personne pour leur porter secours. Stahl s'élance dans les fourrés, à la recherche d'une longue branche.

Pickett lutte avec l'énergie du désespoir. Dans un effort surhumain, il parvient à arracher une de ses jambes à l'effroyable étreinte ; mais son autre jambe s'enlise jusqu'à mi-cuisse. Pickett perd l'équilibre et bascule lentement en avant.

Stahl, qui revient en toute hâte vers le ruisseau avec une branche d'arbre, lui crie :

« Enlève ton sac ! »

Le sac fait s'enfoncer Pickett inéluctablement. Malheureusement, le mousqueton de ce sac se trouve sur sa poitrine, prise dans le sable, et Pickett ne peut enfoncer les mains pour l'atteindre. Il s'efforce de tenir la tête haute, mais le sable lui arrive rapidement au menton. Il pousse un dernier cri de terreur quand le sable gagne sa bouche et son nez.

« Accroche-toi à la branche ! » crie Stahl.

Pickett essaie de dégager ses mains de l'affreuse succion, mais ne parvient qu'à s'enliser davantage. Luttant frénétiquement, Stahl prend appui sur un rocher et glisse la branche jusque sous la

poitrine de Pickett pour essayer de le soulever. La branche casse. De la victime on n'aperçoit déjà plus qu'une semelle de soulier et le sac à dos, rapidement recouverts. Fred Stahl se cache la figure dans les mains. Lorsqu'il relève la tête, il ne voit plus qu'un banc de sable lisse.

Dans l'Arkansas, près de Bearden, un groupe de chasseurs suit le fleuve Ouachita. En émergeant des fourrés, ils s'arrêtent, interdits : devant eux sur un banc de sable, il y a une tête humaine qui semble détachée d'un corps et dont les yeux sont tournés vers le ciel. Les chasseurs s'élancent... puis s'immobilisent, comprenant tout à coup la sinistre vérité. Devant eux s'étendent des sables mouvants. Le malheureux, enlisé jusqu'au cou, était mort de faim.

Les sables mouvants sont l'un des plus anciens et des plus étranges cauchemars de l'humanité. Se trouver aspiré dans leurs profondeurs paraît à juste titre une mort horrible, et leur lugubre pouvoir de fascination a été exploité à l'envi par les romanciers et par les cinéastes. De fait, ils tiennent une si grande place dans les histoires fantastiques qu'il est difficile de faire la part de la vérité et celle de la fiction. Quelle est la réalité ?

Selon une ancienne théorie, les sables mouvants étaient composés de grains arrondis, alors que le sable ordinaire est fait de grains irréguliers. On supposait que ces grains arrondis se comportaient comme de minuscules billes, roulant les unes sur les autres de façon telle que n'importe quel corps pesant s'y enfonce rapidement. Selon une autre théorie, les grains des sables mouvants étaient lubrifiés par de la vase ou par quelque autre substance onctueuse qui les faisait se dérober sous une masse. En réalité, personne ne savait rien de précis.

Or, au cours des années 1944 et 1945, pendant la campagne d'Allemagne, ce pays formé pour environ 4 pour 100 de plaines marécageuses, les troupes américaines s'aperçurent qu'il leur fallait étudier plus à fond les méthodes de déplacement en sol instable. Un incident, survenu en avril 1945, illustre bien les difficultés qui se présentèrent alors. Près de Weimar, un convoi de ravitaillement fut soumis à un bombardement par avion ; le caporal Roger Jonas, chauffeur de tête, quitta immédiatement la route pour gagner ce qui lui paraissait être une prairie sablonneuse. Il sentit que son camion faisait une embardée et tenta vainement d'en ouvrir la portière. Elle était coincée. Il mit la tête à la vitre et s'aperçut avec horreur que le camion s'enfonçait lentement dans la prairie.

Jonas réussit à sortir par la fenêtre et à grimper sur le toit de la cabine. En quelques minutes le sable avait recouvert le pare-brise. Pendant les moments de répit, entre deux explosions de bombes, le caporal pouvait entendre un étrange bruit de succion ressemblant à celui que fait un homme qui avale gloutonnement de la soupe. Le sable

affleuraient maintenant le toit et Jonas dut escalader son chargement. Muet de terreur, il vit la cabine disparaître progressivement et le sable monter vers lui. Finalement, d'un bond, il tenta d'atteindre la route, s'enfonça jusqu'aux genoux, se pencha en avant et se raccrocha désespérément à une touffe d'herbe de l'accotement. L'herbe tint bon, il fut sauvé. Lorsque le bombardement prit fin, son camion avait disparu.

L'intérêt porté par les militaires aux sables mouvants suscita un certain nombre d'études scientifiques. L'une d'elles est due au Dr Ernest Smith. Ce professeur de géologie passa des journées à observer un banc de sables mouvants dans un pâturage. Ce banc, situé près d'un petit ruisseau, était marbré de jaune verdâtre par les algues qui poussaient à sa surface. Si le professeur y jetait un caillou, le sable frémissait de façon délicate, donnant l'impression d'être vivant. En quoi ce sable différait-il d'un autre ? Smith en préleva un plein seau et l'examina au microscope. Ses grains étaient identiques à ceux de n'importe quel banc de sable ; il y en avait d'arrondis, mais la plupart étaient de forme irrégulière, ce qui infirmait la théorie des grains ronds. La théorie de la lubrification ne semblait guère plus valable. Smith avait beau entretenir l'humidité dans son baquet de sable, les algues vertes avaient beau y prospérer, ce n'était plus du sable mouvant ; il était aussi ferme que celui d'une plage.

Smith s'entretint avec le propriétaire de la ferme, qui lui dit :

« Ce qu'il a de curieux, ce sable, c'est que des fois il est mouvant, des fois il est dur. Revenez au mois d'août, vous pourrez danser dessus. »

Août : mois de sécheresse. La réponse était-elle dans le degré d'humidité ? Pourtant, du sable mouillé peut porter de lourdes masses, tout comme le sable sec. Peut-être, pensa Smith, n'est-ce pas une question de *quantité* d'eau mais d'*écoulement*. Si l'eau humecte seulement le sable, elle ne le rend pas mouvant. Mais si elle coule au travers d'une certaine façon... Pour en avoir le cœur net, Smith, aidé de plusieurs autres chercheurs, construisit divers dispositifs.

L'un des plus complexes fut imaginé par le Pr Osterberg. Son appareil se composait d'un grand réservoir rempli de sable, où aboutissaient des tuyaux grâce auxquels on pouvait faire arriver l'eau par en haut avec écoulement vers le bas, ou vice versa. Pour parachever l'expérience, une poupée de plastique, dénommée Willie, avait été remplie de grenaille de plomb, de façon telle que sa densité était approximativement celle d'une créature humaine.

Lorsque le sable était à sec dans le réservoir du Pr Osterberg, Willie pouvait tenir debout ou allongée à la surface, y faisant à peine un creux. Lorsqu'on y versait de l'eau par en haut, Willie ne s'enfonçait toujours pas ; mais si l'eau arrivait

par en bas, remontant à travers le sable, Willie s'enfonçait jusqu'au cou.

Les chercheurs finirent par trouver l'explication du phénomène. L'eau qui remonte vers le haut, comme celle d'une source, écarte légèrement les grains et fait gonfler la masse du sable. Chaque grain repose ou flotte partiellement sur un coussin d'eau au lieu d'être en contact avec d'autres grains.

Certains sables mouvants sont plus meubles que d'autres. Plus le sable est fin et moins il a besoin d'eau pour devenir mouvant. Selon les experts, du sable fin placé dans un fort courant d'eau ascendant réunit toutes les conditions d'une mobilité extrême. On ne peut y faire un seul pas. Si le courant d'eau est lent ou les grains plus gros, le sable est moins mouvant. On peut y faire quelques pas, assez parfois pour en sortir.

A condition de ne pas perdre la tête, il est possible de flotter sur les sables mouvants aussi bien que sur l'eau. Du fait qu'ils sont soumis aux lois qui régissent les liquides, tout corps qui s'y trouve plongé s'enfonce jusqu'au moment où il a déplacé le volume de substance dont le poids est équivalent au sien ; il se met alors à flotter.

« Celui qui s'aventure hors du pavé des villes doit être averti des dangers que présentent les sables mouvants », disait feu le géologue Gerard Matthes lorsqu'il s'adressait à des chasseurs ou à des amateurs d'excursions dans des régions peu explorées. Éminent expert en la matière, appartenant au Service géologique des États-Unis, Matthes était la preuve vivante du fait qu'il est possible d'échapper à ce terrible traquenard. Il explorait un jour un fleuve du Colorado, lorsqu'il tomba dans un sable mouvant. Il était à peine midi. Lorsqu'il parvint à regagner la terre ferme le soleil se couchait. Il avait mis près de huit heures pour franchir trois mètres.

Si jamais vous vous trouvez en danger d'enlèvement, mettez en pratique ces conseils :

1. **Essayez de courir.** Si vous enfoncez trop rapidement pour pouvoir courir...
2. **Jetez-vous sur le dos !**
3. **Débarrassez-vous de vos fardeaux.**
4. **N'essayez pas de lever les bras.** Allongez-les sur le sable.
5. **Appelez au secours** et, en attendant, restez tranquille.
6. Si les secours n'arrivent pas, **roulez lentement sur vous-même** en direction de la terre ferme, ou bien mettez-vous sur le ventre et faites lentement les mouvements de la brasse.
7. **Tous vos mouvements doivent être lents et mesurés.** Il faut que le sable ait le temps de glisser contre votre corps. Des mouvements désordonnés créeraient des vides qui pourraient vous faire couler.

LA PISTE INDIENNE

PAR CONRAD RICHTER

LE garçon pouvait avoir quinze ans. Son père l'ayant entraîné à supporter la souffrance, il s'efforça, quand on le mit au courant, de rester droit et impassible, et de se montrer fort devant l'épreuve. Mais intérieurement il se trouva soudain plongé dans les ténèbres.

Quand était parvenue au village indien la nouvelle que les Lenni Lenape et les Shawnees devaient livrer leurs prisonniers blancs, le garçon ne s'était pas imaginé une seconde que cela le concernait. Il ne se rappelait pas avoir jamais été autre chose que peau-rouge : Cuyloga était son père. Onze ans plus tôt, il l'avait adopté pour remplacer un fils mort de la fièvre jaune. On lui avait raconté maintes fois que ce jour-là — il était alors âgé de quatre ans — son père avait prononcé des paroles en vertu desquelles son sang de Blanc avait été remplacé par du sang de Peau-Rouge, et ses pensées de Blanc, viles et basses, avaient disparu pour faire place aux pensées courageuses des Indiens. Depuis ce temps-là, il était Vrai Fils, du même sang que Cuyloga et la chair de sa chair. Depuis onze années, il était comme chez lui dans ce village bâti au bord de la rivière Tuscarawas. Comment pouvait-il se faire qu'on l'arrachât à son foyer, comme un jeune arbre qu'on déracine, pour le donner aux Blancs, ses ennemis ?

Toute la matinée, tandis qu'il suivait son père sur le sentier, des pensées désordonnées tournèrent comme des écureuils affolés dans son cerveau. Jamais il n'avait vu son père se tromper. Se pouvait-il que, cette fois encore, il eût raison ?

Ils arrivèrent en vue des affreuses redoutes en rondins et des tentes claires de l'armée blanche, au confluent de la Tuscarawas et de la Muskingum, et le garçon eut la certitude qu'il n'y avait pas dans son corps une seule goutte de sang qui reconnût ces choses. La vue et les odeurs de l'homme blanc faisaient


naître en lui une aversion profonde. Il tenta, de toutes ses jeunes forces, de s'échapper. Son père le retint, puis le traîna, criant et se débattant, jusqu'à la maison du conseil des Visages Pâles et le jeta sur les feuilles dont le sol était jonché.

« J'ai donné parole sur papier que je l'amènerais, dit Cuyloga aux sentinelles blanches. Maintenant, il est à vous. »

Le garçon gisait au milieu des autres captifs, face contre terre. Il savait que son père était encore là. Il sentait le parfum de sa pipe, cette odeur suave de l'écorce d'osier rouge mêlée aux feuilles de sumac séchées. Au crépuscule, un soldat blanc survint. Ses camarades l'appelaient Del, peut-être parce qu'il parlait le delaware, nom que les Visages Pâles donnent aux Lenni Lenape et à leur langage. Vrai Fils entendit Del expliquer à son père que tous les Indiens devaient avoir évacué le camp à la tombée de la nuit. A l'oreille, le garçon devina que son père vidait sa pipe et la rangeait. Puis il comprit qu'il s'était levé et se tenait au-dessus de lui.

« Maintenant, lui dit-il à voix basse d'un ton sévère, conduis-toi comme un Indien, Vrai Fils, et ne me fais plus honte. »

Le garçon entendit les feuilles crisser sous les pas de son père. Le bruit se fit de plus en plus lointain. Quand il se redressa, Cuyloga avait disparu. Jamais l'endroit vers lequel son père se dirigeait à cette heure ne lui était apparu en esprit aussi nettement et sous un jour aussi favorable. Il voyait le village dans le crépuscule d'automne, la fumée qui montait de la double rangée de cabanes et le blanc reflet scintillant du ciel dans les eaux de la Tuscarawas. Il voyait la demeure paternelle et, par la porte ouverte, l'accueillant foyer rougeoyant sur lequel se penchaient sa mère et ses sœurs, car le mois de la première neige, novembre, venait de commencer. Près du feu, sur une jonchée d'écorce, il y avait son lit et la vieille peau d'ours usée



dont il se couvrait durant les nuits froides.

Le mal du pays s'empara de lui et, assis là, affreusement solitaire, il se mit à pleurer.

Un message de Cuyloga

Le convoi quitta par un matin gris le confluent des deux rivières. Pendant un certain temps, il emprunta le sentier par lequel le garçon était venu avec son père. Le cœur de Vrai Fils se gonfla. Il avait presque l'impression d'aller chez lui. Quand le groupe atteignit l'endroit où les pistes se séparaient, peu s'en fallut qu'il n'éclatât en sanglots. Il y avait à ce carrefour un très vieux sycomore avec une grosse branche morte orientée vers l'est et la Pennsylvanie; du côté opposé, un rameau bien vivant indiquait le sentier qui courait vers la liberté, vers le foyer. Les mocassins du garçon brûlaient d'envie de s'élancer sur ce chemin. Il se débattit violemment pour s'enfuir, mais Del le poussa en avant.

Alors, il entendit une voix l'appeler :

« Vrai Fils! Regarde!... Je suis là. »

Les yeux du garçon distinguèrent un jeune Indien en pagne et jambières, une couverture grossièrement tissée sur ses épaules, qui marchait à sa hauteur sous le couvert du bois. Il aurait reconnu cette silhouette n'importe où : c'était son cousin préféré, Demi-Flèche, avec qui il jouait depuis toujours.

« Est-ce toi, Demi-Flèche? Tu vis encore? »

— J'ai attendu longtemps. Je croyais que tu ne viendrais jamais... Mais... je vois que tu es attaché. Comment se fait-il? Je te croyais avec les tiens!

— Je ne suis pas avec les miens, répliqua le garçon, je suis avec mes ennemis.

— Eh bien, moi, je suis ton parent et je t'accompagne. Si Petit Héron accompagne sa squaw blanche, je peux bien t'accompagner. Mais parlons de choses agréables : comment

va-t-on les tuer, ces diables blancs, pour que tu puisses revenir au village avec moi?

— *Sehe!* Attention! lui dit Vrai Fils. Il y en a qui comprennent notre langue. »

Demi-Flèche se mit à rire, et Vrai Fils comprit qu'il avait voulu plaisanter, car les hommes blancs en armes étaient près de deux mille, et tous les guerriers de la forêt, Shawnees et Delawares réunis, n'avaient pas osé les attaquer.

Demi-Flèche lui avait apporté des cadeaux : une paire de mocassins, brodés de rouge par la mère et les sœurs de Vrai Fils, et la peau d'ours usée dont il se couvrait la nuit dans la cabane. Et, pendant des jours, il l'accompagna dans la longue marche qui devait le

conduire en Pennsylvanie, jacassant indéfiniment avec une gaieté si résolue que Petit Héron lui-même quittait parfois sa chère squaw blanche pour écouter.

Ils arrivèrent finalement à la rivière où il allait falloir se séparer. La tristesse les envahit et le silence remplaça leur bavardage. Quand on lui détacha les bras pour lui permettre de tenir son paquetage au-dessus de l'eau, Vrai Fils bondit sur un de ses gardiens et le renversa ; il voulait lui prendre son couteau ou sa hachette. Ils roulèrent à terre ensemble, tandis qu'un second soldat mettait Demi-Flèche en joue et que d'autres accouraient pour s'emparer de Vrai Fils.

On lui liait de nouveau les bras qu'il se débattait encore.

« Ce n'est pas mon père ! »

PAS un détail de la scène qui se déroula à Carlisle, la ville des hommes blancs, ne devait s'effacer de la mémoire de Vrai Fils : au centre de l'agglomération, l'espace carré où ne s'élevait aucune maison, la masse fourmillante des Blancs en houppelandes et pardessus, une écharpe ou un chapeau sur la tête, avec — au milieu d'eux — le groupe des victimes, les captifs, vêtus du simple costume indien, le corps exposé en partie au premier vent d'hiver. On faisait avancer ces jeunes gens et ces jeunes filles un à un ; on annonçait ce qu'on savait de chacun, puis on examinait la demande de ceux qui se disaient ses parents. A plusieurs reprises, les assistants, y compris bon nombre de soldats blancs, donnèrent libre cours à leur émotion, se mouchant et s'essuyant les yeux. Seuls, les captifs restaient impassibles, les yeux secs.

Quand il n'en resta plus que quelques-uns et que personne ne l'eut réclamé, le soulagement et l'espoir s'emparèrent de lui. Son père blanc ne voulait donc pas de lui. Peut-être allait-on le laisser retourner dans son lointain foyer, au bord de la Tuscarawas.

Or voilà que survint, sur un cheval bai en sueur, un petit homme conduisant une monture grise sellée mais sans cavalier. L'adolescent eut un frisson dans le dos. Mais non,

il n'avait certainement rien de commun avec ce personnage insignifiant, au visage blême comme l'argile et coiffé d'un chapeau ridicule. Mais l'homme s'approchait, l'air anxieux, son regard bleu clair s'embuait en se posant sur le visage du garçon, la main qu'il tendait tremblait visiblement.

Figé, Vrai Fils ne broncha pas.

« Serre la main à M. Butler », ordonna Del Hardy en delaware.

Le garçon obéit avec répugnance. L'homme balbutia une série de mots à la sonorité étrange. Del traduisit :

« Ton père te souhaite la bienvenue. Il remercie Dieu que tu sois sain et sauf. »

Voyant le garçon serrer les lèvres, il ajouta :

« Tu pourrais au moins dire que tu es content de retrouver ton père au bout de tant d'années. »

Le cœur de Vrai Fils était comme une pierre. Quelle parenté pouvait-il y avoir entre lui et cet être inférieur, en long vêtement fauve pareil à une tunique de femme, cette créature blême qui laissait paraître ses sentiments en public ? Dans l'esprit du garçon surgit l'image de son père indien. Quelle différence dans l'attitude et le comportement qu'il aurait eus ! Avec quelle dignité et quelle réserve il se conduisait en toutes circonstances, en temps de guerre comme en temps de paix, au conseil ou à la chasse, maniant la pipe ou le tomahawk, le fusil ou le couteau à scalper.

« Ce n'est pas mon père », dit-il.

Quand Del Hardy eut répété cette phrase en anglais, l'homme blanc eut comme un sursaut. Il s'entretint brièvement avec le soldat aux cheveux roux, qui se tourna vers le garçon, l'air contrarié.

« Je croyais être débarrassé de toi, dit-il en delaware, et me voilà obligé de t'accompagner pour te servir d'interprète. »

Mais le garçon comprit instinctivement que le soldat armé était délégué surtout pour le garder.

Ils partirent le lendemain matin pour gagner la nouvelle demeure de Vrai Fils ; le garçon chevauchait à côté de son père, silencieux et morose comme un jeune hibou. C'est seulement quand ils prirent un bac pour

traverser une grande rivière (son père l'appelait la Susquehanna) qu'il consentit à parler. Son regard embrassa la majestueuse nappe d'eau, les champs et les maisons sur la berge opposée, puis il se lança dans une diatribe amère en delaware.

« Que dit-il ? » demanda son père avec impatience.

Del fit une grimace.

« Il dit que la Susquehanna, avec toutes les eaux qui s'y déversent, appartient à son peuple indien. Il dit que son père a vécu sur ses rives dans le Nord. Les tombes de ses ancêtres sont là-bas. Il dit qu'il a souvent entendu son père raconter comment la rivière et les tombes leur avaient été volées par les Blancs. »

Le malaise de M. Butler se lisait sur son visage. Il s'était fait une fête du retour de son fils et il avait été bien loin de s'imaginer que les choses se passeraient ainsi.

Un étranger dans la maison

M. BUTLER s'engagea dans un chemin bordé de jeunes noyers. Au bout, il y avait un bâtiment de ferme en travertin et, de l'autre côté de la source, une demeure en pierre avec un vaste porche. Quand les cavaliers approchèrent, un petit garçon et une servante sortirent sur le perron en compagnie d'une femme à l'air décidé. M. Butler et Del mirent pied à terre, mais le garçon ne les imita qu'après en avoir reçu l'ordre. Del le prit alors par le bras et le conduisit au perron.

« Voilà ton frère », dit le père d'une voix contrainte à l'enfant.

Puis se tournant vers Vrai Fils :

« Tu ne connais pas Gordie. Il est né pendant ton absence. Mais tu dois te rappeler ta tante Kate. »

Vrai Fils resta muet, l'air indifférent. La servante avait esquissé un mouvement vers lui. Elle s'arrêta avec une expression peinée. La tante Kate, elle, observait la scène avec une réprobation marquée. Seul, le petit garçon parut ne rien trouver là d'anormal, il contemplait son frère avec admiration.

« Eh bien, entrons ! » dit le père, et ils pénétrèrent dans un vestibule spacieux.

Du premier étage, une femme appela d'un ton pressant :

« Harry ! »

Le père prit un air résigné.

« Mieux vaut que vous montiez aussi », dit-il au soldat.

La pièce du premier étage dans laquelle ils entrèrent était vaste et ensoleillée. Près de la fenêtre, une dame en robe d'intérieur bleue était à demi étendue sur un divan. On devinait qu'elle était la mère du garçon rien qu'à ses yeux et à ses cheveux noirs, ainsi qu'au regard ardent qu'elle posa sur lui. Onze ans plus tôt, lors de l'enlèvement de son fils, elle s'était alitée pour ne plus se relever. Cent fois, elle avait revécu mentalement ce cauchemar.

C'était à l'époque de la moisson, et son mari était allé travailler avec les faucheurs. Il avait emmené le petit Johnny. Les hommes coupaient du blé dans le champ le plus éloigné de la ferme, qui s'enfonçait dans les bois en décrivant un coude brusque comme un énorme manche de faux. Les Indiens s'étaient cachés dans la forêt pour surveiller les moissonneurs. Avec une ruse diabolique, ils avaient attendu de les voir arrivés au milieu du champ, loin de leurs fusils, déposés en faisceaux près de la clôture. Alors, ils avaient ouvert le feu. Tom Gallagher avait été tué, et Mary Awl, qui aidait à lier les gerbes, avait été blessée. Les autres s'étaient enfuis, à l'exception du petit Johnny qu'on avait installé à l'ombre d'un gros noyer. Quand les hommes revinrent avec des renforts, le petit garçon avait disparu.

Ce fils longtemps perdu et aujourd'hui retrouvé ne prenait pas plus garde à elle que si elle n'eût pas existé. C'est seulement lorsqu'elle attira sa tête pour l'embrasser qu'il sembla prendre conscience de sa présence, en se raidissant désagréablement.

« Mais, John, tu as absolument l'air d'un Indien ! s'écria-t-elle. Tu en as même la démarche. Dieu merci ! tu es en vie et te voilà parmi nous. »

Vrai Fils s'était drapé dans une attitude distante et réservée. Sa mère, émue, se

détourna vivement et regarda M. Butler.
« A-t-il complètement oublié l'anglais? demanda-t-elle.

— Il doit comprendre pas mal de choses, répondit le père, mais savoir s'il est capable de parler... Jusqu'à présent, il n'a dit que quelques mots.

— Tu as été absent longtemps, John, lui dit sa mère avec douceur. Ton instruction s'est trouvée interrompue. Tu as dû vivre dans l'ignorance et les ténèbres du paganisme. Maintenant, il faut rattraper le temps perdu. Tu es presque un jeune homme. La première chose à apprendre — et la plus importante — c'est ta langue maternelle, l'anglais. Nous allons commencer tout de suite. Je suis ta mère, Myra Butler. Voici ton père, Harry Butler. Ton frère s'appelle Gordon. Et toi, tu es John C. Butler. Voyons, répète après moi : John Cameron Butler. »

Le garçon restait muet, figé, le visage impassible.

« Je veux que tu répètes ton nom après moi, John. Dis : « John! »

M^{me} Butler lui prit le bras et le secoua.

On voyait que le garçon comprenait. La colère se peignait sur son visage bruni. Il parla vivement en delaware. Del dut traduire.

« Il dit qu'il s'appelle Lenni Quis : cela signifie à peu près Fils Originel ou Vrai Fils. »

M^{me} Butler rougit.

« Eh bien! je pense que cela suffit pour aujourd'hui », dit-elle.

Elle prit à côté d'elle des vêtements qu'elle était en train de réparer. Le garçon se crispa intérieurement quand il vit que c'étaient un pantalon yankee gris clair et une veste jaune. Elle poursuivit :

« Quand j'ai appris que tu revenais, j'ai emprunté ces affaires à ton cousin Alec. J'aimerais que tu les essaies pour voir comment elles te vont. »

Le garçon contemplait avec répugnance cette veste et ce pantalon.

« Tu entends ta mère? » lança Del, qui répéta la requête en langue delaware.

Le garçon ne faisait toujours pas mine de prendre les vêtements. Lui, toucher à ça? Gordie s'avança et les prit à sa place. Ensemble, ils quittèrent la pièce.

« Quand tu les mettras, dis, tu me donneras tes habits indiens, Vrai Fils? dit l'enfant tout excité. Comme ça, je serai un Indien. »

L'adolescent ne répondit pas, mais, l'espace d'un instant, les deux frères échangèrent un regard de compréhension et d'estime.



L'histoire de Peshtank

CETTE nuit-là, le garçon coucha avec Del dans la pièce qu'on avait aménagée pour eux. Tout lui paraissait étrange. On avait enduit murs et plafond d'une espèce de boue épaisse. Et, pour empêcher l'air d'entrer, on avait couvert le tout de papier. Les seules ouvertures des murs étaient obstruées par des portes en bois et des carrés de verre. Il avait l'impression d'être muré dans une tombe.

Mais ce qui empêcha surtout le garçon de dormir, en cette première nuit, c'était le sentiment d'être entouré d'ennemis. Il entendait encore résonner à ses oreilles « l'histoire de Peshtank » qui s'était propagée comme la peste à travers son village et les autres villages indiens.

« Cela s'est passé le mois où les hommes blancs prétendent qu'est né leur doux et bon Seigneur, avait raconté son père. Nos cousins, les Conestogas, avaient adopté la religion de l'homme blanc. Ils n'étaient qu'un petit nombre, vivant en paix parmi les Blancs. Un jour, des sauvages blancs de Peshtank sont arrivés à cheval avec des fusils et des haches. Les Conestogas se conduisirent selon les préceptes de leur religion : ils n'opposèrent aucune résistance. Ils furent tous massacrés. »

Et Vrai Fils était glacé de haine rien qu'à évoquer ce souvenir. Il pouvait à peine supporter, à côté de lui, la présence de ce soldat blanc plongé maintenant dans un profond sommeil. A chaque ronflement, le garçon se mit à s'éloigner un peu plus de lui. Il lui fallut longtemps pour gagner le bord du lit et plus longtemps encore pour en descendre. Avec la souplesse d'une jeune panthère, il rampa jusqu'à la cheminée où luisaient encore des braises. Là, il s'étendit. C'était bon de sentir sous son corps la surface dure et froide du foyer. Un filet d'air passait sous la porte et lui effleurait le visage. Il ramena sur lui sa peau d'ours usée, dont l'odeur familière l'apaisa ; elle masquait le fumet déplaisant de ces gens à peau blanche et lui faisait croire qu'il se trouvait à nouveau dans la hutte paternelle. Il s'endormit, la fourrure ondulante sous son souffle.

Le lendemain, il ne se résigna pas encore à enfiler la veste et le pantalon détestés. Au petit déjeuner, son père blanc et la tante Kate regardèrent d'un air désapprobateur son costume indien. Il ne vit pas sa mère. Gordie lui apprit qu'on n'allait jamais la voir le matin. Quand Vrai Fils se présenta au repas de midi, toujours vêtu de son costume de chasseur avec ses jambières, la tante Kate déclara d'un ton catégorique :

« Maintenant, Johnny, ça suffit. La famille va venir pour te voir, et nous ne voulons pas qu'on te trouve affublé de cet accoutrement de sauvage. Mets ces vêtements. Et commence par te laver de la tête aux pieds, ou bien c'est moi qui m'en chargerai ! »

Vrai Fils tiqua. Cette femme laide et robuste semblait prête à tenir parole.

Gordie s'aperçut du mouvement de recul instinctif de son frère et s'interposa vivement.

« Je vais lui apprendre à se laver, tante Kate, si vous voulez. »

Gordie déploya un grand zèle pour montrer à son frère l'art et la manière de passer sur son corps l'eau savonneuse prise dans la cuvette d'émail blanc. Quand la toilette fut achevée, Vrai Fils enfila les vêtements exécrés qui avaient appartenu au garçon blanc et alla se montrer à sa mère dans sa chambre. Entre-temps, les invités étaient arrivés, et il descendit lentement au rez-de-chaussée. Son père lui fit faire le tour du grand salon. Une douzaine de personnes lui serrèrent la main : oncles, tantes et cousins blancs.

Les présentations terminées, son père le laissa avec ses deux oncles. Le grand maigre aux bajoues pendantes s'appelait oncle Owens.

« Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, tu peux remercier le ciel d'être sorti des griffes de ces démons. »

Quant à l'oncle Wilse, un homme corpulent, bâti en force, il examina le garçon d'un œil qui n'avait rien de bienveillant.

« Il m'a tout l'air d'un Indien, grommela-t-il. Combien de temps a-t-il vécu avec ces sauvages ? Onze ans ? Eh bien ! quand on est indien, on le reste. »

— Johnny n'est pas indien, riposta le père, mal à l'aise. Il a le même sang blanc que toi et moi. »

Mais l'oncle Wilse n'était pas convaincu.

« Bah! A l'origine, sans doute, mais ces sauvages en ont fait du sang rouge. Avec toutes ces notions païennes qu'ils lui ont inculquées : le mal c'est le bien, le bien c'est le mal, voler est une vertu, mentir est un art, massacrer et scalper des femmes et des enfants blancs, c'est l'exploit suprême. »

La lueur violacée qui couvrait dans ses yeux bleu ardoise devint soudain plus intense.

« Hein! mon garçon, que c'est vrai ce que je dis? »

Vrai Fils paraissait absent.

« Qu'est-ce qu'il a? grommela l'oncle Wilse. Il est sourd? Pourquoi ne répond-il pas quand ses aînés lui parlent? »

Del traduisit. Le garçon estima qu'il ne pouvait plus honorablement garder le silence. Se redressant de toute sa taille, il répliqua, toujours en delaware :

« Il dit que le delaware n'est pas un malheureux charabia, traduisit Del. Quand les Indiens de différentes tribus se rassemblent, ils parlent le delaware. C'est leur langue officielle. Il dit que les Blancs se servent aussi du delaware. Il dit que nous utilisons *tomahawk*, *wigwam*, *Susquehanna*, et bien d'autres mots de cette langue. Il dit que c'est une langue riche. Il dit qu'en anglais nous avons le terme *Dieu*. Mais Cuyloga, son père indien, lui a appris qu'il y a plus de vingt façons de dire *Dieu* en delaware.

— Ça, c'est le comble! s'écria l'oncle Wilse. Tu veux dire que ce païen de Cuyloga, qui t'a volé et prétend être ton père, parle de Dieu avant de s'en aller assassiner des chrétiens et des chrétiennes? »

L'insulte à son père indien hérissa Vrai Fils. User d'un interprète lui parut soudain trop long. Il s'adressa directement à l'oncle Wilse, dans son meilleur anglais.

« Oncle, tu es chrétien, tu dis, mais tu assassines les Conestogas! »

Le lourd visage s'enflamma. Avec une pres-tesse de félin, Wilse se leva et le gifla. Le coup était si violent que le garçon faillit tomber. Il recouvra péniblement son équilibre, se jurant que plus un mot ne sortirait de sa bouche ce jour-là. Autour de cette bouche était encore imprimée la marque de

la main de son oncle. Ses yeux regardaient l'homme avec une haine profonde, intense.

Ce soir-là, Vrai Fils enleva les vêtements détestés de son cousin Alec, et personne ne put le convaincre de les remettre. Le matin, il revêtit son costume indien. Quand son père lui interdit de descendre vêtu de cette façon, il se cantonna dans sa chambre. Au bout de quelques jours, le tailleur du pays, arriva. Un cordonnier vint prendre les mesures de Johnny; en temps voulu, vêtements et chaussures furent prêts. Le jeune garçon fit comme s'ils n'existaient pas. Alors, une nuit pendant qu'il dormait, la tante Kate entra et s'empara de ses mocassins et de son costume indien. A moins de se résigner à languir au lit, le garçon n'avait plus qu'à enfiler sa tenue de prisonnier.

Des chaînes insupportables

DEL retourna à son régiment. Vrai Fils commença par s'en réjouir, mais, une fois Del parti, celui-ci lui manqua terriblement. Ce militaire était son seul lien avec Demi-Flèche et ses parents de la Tuscarawas. Il n'avait plus personne maintenant avec qui parler lenni lenape.

Alors, tout l'odieux mode de vie sans joie de la race blanche, ses coutumes incompréhensibles et ses mœurs suffocantes s'abattirent sur lui comme une chape de plomb. Tous les après-midi, sauf le sixième et le septième, il devait rester enfermé dans la chambre de sa mère pour apprendre à lire et à tracer les ennuyeux signes yankees sur une ardoise. Le matin du septième jour, il devait s'asseoir, encadré par son père et la tante Kate, dans ce qu'ils appelaient la Hutte du Grand Esprit. Pendant la majeure partie de janvier, le mois où les tamias commencent à sortir, il se posta devant une fenêtre orientée au nord pour guetter à travers les petits carreaux la chaîne des monts Kittatiny. Au pied des monts, il distinguait un chemin qui partait vers l'ouest. « Ce doit être une piste indienne », se disait le garçon. Dans son esprit, il la voyait filer toujours plus loin, franchissant la Saosquahanaunk par un gué, traversant montagnes et

rivières jusqu'à la Tuscarawas, où la fumée bleue montait des huttes et où un silence paisible enveloppait hommes et choses.

Puis ce fut février, le mois-où-coasse-la-première-grenouille. Un jour, le froid disparut et ce fut la pluie. Il crut percevoir les senteurs qu'exhale la forêt, le long de la Tuscarawas, après la pluie, quand les arbres détrempés deviennent noirs comme l'ébène, et les mousses qui poussent sur le sol et sur les écorces prennent une teinte vert vif comme des taches de peinture. Le cœur du garçon s'emplit d'une profonde nostalgie. Il souffrait amèrement.

« Il est odieux envers tout le monde sauf envers Gordie, déclara la tante Kate. Il se prend toujours pour un Indien. Il dit que les Indiens ne mangent pas à des heures régulières et il ne veut venir à table que s'il a faim. Pour lui, les Indiens sont des petits saints. Il croit même que c'est très bien de mentir et de voler.

— Je suis sûre que ce n'est pas vrai, protesta Myra Butler.

— Eh bien ! si ce n'est pas vrai, alors il faut croire que les choses s'en vont toutes seules. D'abord, c'est un de tes couteaux à découper qui s'est envolé. Ensuite, le fusil de Harry. Il y a aussi du maïs qui a disparu ; j'ai constaté que le niveau du coffre avait singulièrement baissé ces temps-ci. »

Un mal tenace

« Si les Blancs agissent d'une façon tellement bizarre, c'est parce qu'ils ne sont pas une race pure, avait expliqué Petit Héron quand, voulant rester jusqu'à la dernière minute avec son épouse blanche, il avait accompagné la colonne des captifs restitués aux Blancs. C'est nous que le Grand Être a faits pour commencer. Regarde ! Nos cheveux sont toujours noirs, notre peau et nos yeux foncés, même les tiens, Vrai Fils. Mais les Blancs sont de toutes sortes de couleurs, comme les chevaux. Il y en a des clairs, il y en a des foncés et d'autres entre les deux. C'est parce qu'ils sont un mélange, et c'est cela qui les rend si bêtes. »

Après des mois d'exil, Vrai Fils comprenait à quel point Petit Héron avait raison. Les mœurs des Blancs étaient d'une sottise insupportable et, ne perdant pas l'espoir d'être un jour délivré, le garçon continuait à observer les lointaines montagnes, guettant sans cesse un messenger venu de la part des siens. Sûrement quand Hatawaniminschi, le cornouiller, fleurirait, il aurait des nouvelles de son père indien. Mais les fleurs du cornouiller s'épanouirent, leurs pétales commencèrent à tomber, et rien ne vint. Alors il se mit en tête qu'il était mort pour sa famille indienne, que son nom était tombé dans l'oubli, comme les feuilles du dernier automne.

Le pire, c'était qu'un changement était survenu dans son âme ardente d'Indien, il le sentait. Quand on l'avait arraché aux Lenni Lenape, il s'était senti prêt, au début, à combattre une armée pour une chance de retrouver les siens. Mais il avait dû rester trop longtemps dans l'insidieuse compagnie des Blancs. Leur eau tiède s'était infiltrée dans son sang. Il était à présent soumis, domestiqué comme un cheval de labour.

Finalement, Vrai Fils tomba malade. Il ressentait dans la tête une douleur persistante. Couché sur le dos, sans même un traversin, fixant le plafond de ses yeux sombres, grands ouverts dans son visage enfiévré, le garçon semblait sourd à tout. Quand son père lui parlait, il ne bronchait pas ou bien finissait par répondre machinalement, par monosyllabes.

Le Dr Childsley vint, prit un air grave et grommela que ce garçon avait vécu trop longtemps parmi les Indiens, à partager la nourriture, le mode de vie et les privations de ces barbares. Les Indiens, ajouta le médecin avec sa brusquerie coutumière, étaient exposés aux attaques des miasmes mystérieux de la forêt, et parfois ils mouraient comme des mouches. Selon lui, une seule chose était certaine : ce garçon souffrait d'une fièvre inconnue, conséquence probable de sa longue et pénible captivité. Tôt ou tard, le mal atteindrait une phase critique, et alors, de deux choses l'une, ou bien une longue convalescence s'amorcerait ou bien le malade succomberait à cette langueur incompréhensible.

La visite de Demi-Flèche

UN soir, Vrai Fils eut vaguement conscience qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Il entendit le galop d'un cheval, puis une agitation inaccoutumée se manifesta dans la cour arrière de la maison.

« Va-t'en ! *V'amoose* ! » criait la tante Kate. Elle paraissait très en colère.

Gordie vint bientôt se coucher dans le grand lit que partageaient les deux frères. Il était tout excité. Il raconta que la tante Kate avait vu un Indien regarder par la fenêtre de la cuisine. Quand elle était apparue à la porte avec son balai, l'Indien s'était enfui.

Vrai Fils, allongé sans bouger, laissa la nouvelle pénétrer dans son esprit. Un des siens était à proximité ! Peut-être le message tant attendu était-il arrivé. A cette idée, une boule dure fondit en lui. Il sentit dans sa poitrine une porte s'ouvrir. Il attendit, immobile, que Gordie fût endormi, puis il se dressa sur son séant.

Il se sentait très faible, mais plus solide qu'il ne s'y attendait. Au bout d'un moment, il posa les pieds sur le plancher. Près de ses habits d'homme blanc, son costume indien était pendu. Depuis qu'il était malade la tante Kate le lui avait rendu, dans l'idée de le réconforter et aussi pour se donner bonne conscience. Il l'enfila, s'asseyant de temps à autre sur une chaise pour se reposer de la fatigue que lui causait cet effort. Finalement, il sortit par la fenêtre, où il se suspendit jusqu'à ce que ses mocassins touchassent les tuiles du toit de l'appentis qui abritait la cuisine. Puis il se laissa glisser et tomba comme une araignée sur le sein de sa mère, la Terre.

Il s'arrêta de l'autre côté du grand champ de maïs, à l'endroit où la haie de sassafras projetait une ombre propice. Dans le silence, il lança les notes régulièrement espacées du cri de Chingokhos, le hibou. Au bout d'un instant, il renouvela son cri, indiquant à qui sait écouter ce que les hommes blancs ne remarquent jamais, que ces appels provenaient du même point, alors que les hiboux lancent leurs cris en volant d'un endroit à un autre. Il n'attendit pas longtemps.

Une réponse jaillit de l'autre côté de la

haie, si près que Vrai Fils dut réprimer un sursaut.

« *Auween Khackev* ? Qui es-tu ? demanda-t-il tout bas en delaware.

— *Lenape n'hackey*. Je suis Indien. »

La voix était discrète, mais il eut la certitude de la connaître.

« *Lenni Lenape ta koom* ? Delaware, d'où viens-tu ?

— Du village qui est situé au bord de la Tuscarawas. »

Cette fois, Vrai Fils reconnut la voix. Une vague de joie le souleva.

« Demi-Flèche ! Tu respirez encore ! » s'écria-t-il.

Dans la pénombre, les deux garçons se précipitèrent l'un vers l'autre. Ils s'embrassèrent et poussèrent des cris de joie en se serrant mutuellement les bras.

« Cousin ! Je ne t'avais pas reconnu. Ta voix ressemblait à celle d'un Yankee qui essaie de jouer à l'Indien.

— *Ebib* ! Je suis tombé si bas ? » murmura Vrai Fils.

Alors, Demi-Flèche lui raconta qu'on l'avait chassé de la maison des Blancs.

« Si je le leur demande, dit Vrai Fils, ils te donneront à manger.

— Non, je n'ai pas faim. J'ai mangé hier avec Petit Héron.

— Petit Héron ! répéta Vrai Fils avec ravissement. Pense-t-il encore à sa jeune squaw blanche ?

— Tout le long du chemin depuis la Tuscarawas, il a parlé d'elle. Mais elle est à deux journées de voyage encore.

— J'espère qu'il n'est pas parti la rejoindre et que je le verrai.

— Non, il n'est pas parti, et tu vas le voir », promit Demi-Flèche sur un ton bizarre.

En cours de route, l'un précédant l'autre, Vrai Fils ne cessait de poser des questions auxquelles Demi-Flèche répondait. C'était pour lui le meilleur des remèdes que d'entendre la langue familière, cette bonne sonorité sifflante des consonnes indiennes qu'on ne retrouve pas dans la langue des Blancs. Il exultait, si bien qu'il ne prêta pas attention à la direction prise par Demi-Flèche. Soudain, Vrai Fils constata qu'ils approchaient d'un

pâturage. Son cousin s'était tu et avançait avec lenteur.

« Pourquoi traînes-tu ? demanda Vrai Fils. Tu n'as qu'à lancer le cri du héron, il répondra, à moins qu'il ne soit devenu sourd.

— C'est bien le cas », répliqua Demi-Flèche.

Il allait d'arbre en arbre, sans cesse aux écoutes, comme s'il redoutait un ennemi. A la fin, il s'arrêta.

« Le voici », dit-il d'une voix neutre.

Vrai Fils s'efforça de percer l'obscurité. Peu à peu il parvint à distinguer une forme sombre étendue sur le sol. Il l'avait prise pour une des courtes bûches des Blancs. Il s'approcha. Même dans la pénombre, il y voyait assez pour reconnaître le dessin familier du manteau de laine rude que portait Petit Héron l'automne précédent. Ce manteau était étalé, comme une couverture, sur un corps allongé qui ne remuait ni ne parlait.

« Ce qui gît là comme un arbre abattu, serait-ce Petit Héron ? » demanda Vrai Fils.

Pour toute réponse, Demi-Flèche courut s'agenouiller auprès de la masse sombre.

Il enleva le manteau posé sur le corps, et Vrai Fils vit avec horreur que leur ami avait été scalpé.

« Demi-Flèche ! Qui a pu faire une chose aussi affreuse ?

— Les coups de fusil sont partis derrière nous. Quand j'ai regardé, les assassins étaient là-bas, derrière les arbres.

— Où êtes-vous allé et qu'avez-vous fait pour que des hommes aient tiré sur vous en temps de paix ?

— Nous n'avons rien fait et nous ne nous sommes arrêtés qu'à deux endroits. Au premier, nous t'avons demandé, on nous a renvoyés au second. C'était chez ton oncle blanc, celui qui fabrique des barriques et des fûts. »

Vrai Fils comprit qu'il s'agissait de l'oncle Wilse, qui dirigeait une tonnellerie, l'homme qui l'avait giflé.

« Petit Héron ou toi, avez-vous dit quelque chose qui l'a mis en colère ?

— Avant d'entrer, Petit Héron m'avait recommandé de ne pas oublier que nous étions les hôtes de l'homme blanc, qu'il fallait faire bonne figure et parler de choses heureuses. »

Vrai Fils éprouvait un malaise indéfinissable. En dépit de sa gentillesse et de sa gaieté, Petit Héron, pensait-il, avait dû offenser l'oncle, et maintenant il était mort.

« Il faut l'enterrer, dit-il. Ensuite, nous irons trouver mon oncle blanc pour lui demander qui est le meurtrier. »

Avec le couteau et le tomahawk de Demi-Flèche, ils creusèrent une tombe peu profonde. Ensuite, épuisé par l'effort et couvert de sueur, Vrai Fils mena son compagnon vers la maison à un étage que flanquait l'atelier de tonnellerie. Sous un hangar, il y avait un tas de madriers destinés à la fabrication des douves, et des piles de barils et de tonneaux neufs qui luisaient comme des squelettes au clair de lune. Vrai Fils frappa, et la courte silhouette trapue de l'oncle Wilse s'encadra dans la porte. A sa vue, le garçon sentit sa haine redoubler. D'une voix aiguë, accusatrice, il cria :

« Où est Petit Héron ?

— S'il s'agit d'un des Indiens qui traînaient par ici, répliqua l'oncle, il est dans un endroit où il ne fera plus jamais de mal à personne. »

Soudain, il reconnut son visiteur :

« Ah ! c'est toi, gamin. Je te croyais couché et mal en point. Ton père sait-il ce que tu fabriques ? Je crois que je ferais bien de te garder en attendant qu'il soit prévenu. »

Ses gros doigts agrippèrent subitement le garçon. Vrai Fils se débattit pour se libérer, mais les puissantes mains velues le maintenaient sans peine.

« *Itschemil* ! Au secours ! » cria-t-il d'une voix haletante.

Demi-Flèche jaillit de la pénombre et frappa avec tant de violence que l'homme, surpris, tomba. Même ainsi, il était encore trop fort pour les deux garçons. Se redressant à demi, d'une main il rejeta Demi-Flèche en arrière, tandis que de l'autre, il maîtrisait en l'étouffant Vrai Fils, qui se tortillait en donnant des coups de pied. Un voile noir s'abaissait sur les yeux de Vrai Fils quand il vit Demi-Flèche réapparaître. La grande haine indienne était peinte sur son visage et il tenait à bout de bras un madrier. Il en frappa à la tête l'homme blanc, qui poussa un grognement et s'effondra en avant.

Demi-Flèche saisit aussitôt son couteau.
« Maintenant, regarde-moi lui extirper son cœur noir !

— *Matta!* Non ! dit Vrai Fils. Il se prétend mon oncle. Tu ne peux pas faire ça.

— Eh bien ! au moins nous lui prendrons sa chevelure comme il a pris celle de Petit Héron. *Lachi!* Vite ! »

Demi-Flèche lui donna son tomahawk, et les deux garçons se mirent à l'œuvre ensemble.

Mais ils avaient à peine commencé que des pas résonnèrent au-dessus d'eux, et un ouvrier tonnelier, qui logeait chez l'oncle Wilse, surgit en haut de l'escalier. Avec une exclamation d'épouvante, il recula précipitamment.

« Il va chercher son fusil, dit Vrai Fils. Filons ! »

Abandonnant à regret leur trophée, les deux adolescents disparurent dans la nuit. Vrai Fils marchait en tête, coupant à travers champs en direction de la ferme de son père. Dans la grange noire comme un four, il s'en alla à tâtons vers une meule où il fourragea profondément dans le foin. Il sortit un sac de farine de maïs, une giberne pleine de balles de plomb, un couteau, une corne remplie de poudre, sa vieille peau d'ours et un fusil.

« *Ju!* s'exclama Demi-Flèche avec ravissement en voyant le fusil. Quel dommage que nous ne l'ayons pas eu chez ton oncle ! »

Ils entendirent nettement un cheval traverser au galop la vallée. Pendant presque tout le trajet jusqu'au flanc des monts Kittatiny, ils perçurent le bruit d'autres cavaliers lancés sur les routes pour alerter toute la commune de Paxton.

Le monde des Indiens

VRAI FILS frissonnait ; il était trempé et gelé. Depuis l'avant-veille, il n'avait absorbé que de la farine de maïs crue et de l'eau. Cependant, lorsqu'il émergea des flots sur la berge occidentale de la Saosquahanaunk, il se sentait entouré d'un halo pourpre et or, comme si le soleil venait de surgir des montagnes auxquelles il tournait le dos. Il s'était enfin évadé de sa prison de Peshtank.

Il n'éprouvait qu'une petite pointe de regret,

c'était d'avoir quitté Gordie. Il l'imaginait, couché tout seul dans leur grand lit, écureuil bavard pendant le jour, pierre chauffe-lit la nuit, pauvre petit bout d'homme attendant son frère indien qui ne reviendrait jamais. Pendant longtemps, sous les yeux de Demi-Flèche qui l'observait sans rien dire, Vrai Fils, debout sur un promontoire, regarda la voie d'eau qui s'enfonçait à travers l'échancre des montagnes dans la direction où se trouvait la maison de son père blanc.

« Tu as du chagrin ? questionna Demi-Flèche. Tu ne veux pas partir ?

— Cousin, je laisse un petit frère blanc. Là-bas, au bord de la Tuscarawas, je n'ai que des sœurs. A partir d'aujourd'hui, tu seras mon frère. »

Au bout de plusieurs jours, ils atteignirent la rivière Alleghany. Alors ils prirent un canoë chez un marchand et se laissèrent dériver au fil de l'eau pendant la nuit, abordant et se cachant le jour. Juste avant le seconde aube, ils passèrent devant Fort Pitt, qui se dressait, agressif, sur un promontoire entre deux rivières. Leur canoë fila ensuite silencieusement vers le grand confluent et se glissa dans les flots de l'Ohio.

« Nous voici en pays indien, dit Demi-Flèche. Personne ne nous poursuivra plus. »

Leurs yeux se délectaient des beautés de la forêt qui défilait devant eux. Elle s'étendait à l'infini, intacte comme le Grand Esprit l'avait créée. Ici, il n'y avait pas de chemins amenant des files de charrettes yankees, pas de champs-prisons, pas de barrières, pas d'horloges mettant le soleil en esclavage. A l'endroit où de petites rivières se jetaient dans la grande, ils apercevaient les bons abris en bois que l'on trouve dans les champs et les villages indiens. Par deux fois, des canoës s'élançèrent à leur rencontre : on venait leur demander, dans leur propre langue, des nouvelles du fort anglais. Et, toujours devant eux, le fleuve ondoyait doucement.

Au coucher du soleil, l'embouchure d'un ruisseau les attira. Ils pagayèrent vers l'amont avec prudence, en quête d'un emplacement où passer la nuit. Les fûts massifs de la forêt se dressaient de chaque côté, montant la garde le long de cette clairière liquide. Tout était

parfaitement immobile ; seules les gouttelettes qui tombaient des pagaies dessinaient des cercles à la surface lisse de l'eau.

Pour savoir à quoi ressemblait l'endroit où ils s'étaient arrêtés, il leur fallut attendre le jour. Quand il vint, ils découvrirent qu'ils étaient couchés au bord de l'eau parmi des fougères, sous une haute voûte de branches.

« C'est un endroit préparé pour nous, déclara Vrai Fils. Nous ne devons pas offenser celui qui nous l'a ménagé en partant sans l'avoir exploré. »

Ils ne partirent ni le lendemain ni le jour suivant. C'était la chance dont ils avaient rêvé, tout gamins, au village, le plus grand don que le Seigneur du ciel pouvait leur accorder, une vie de chasse et de pêche au sein de la grande forêt, peuplée de bêtes sauvages. Jusqu'à présent, ils n'avaient été que les serviteurs de leurs pères. Désormais, ils étaient leurs maîtres.

Ils passaient leurs journées dans une sorte d'enchantement primitif. Par les nuits de clair de lune, ils voyaient dans la forêt ce que voit le cerf. Nageant sous l'eau, les yeux ouverts, ils apprenaient ce que connaît la loutre.

Chaque jour, ils passaient un bon moment, accroupis auprès du feu, à se tailler mutuellement les oreilles pour les embellir, à s'arracher l'un à l'autre, de leurs doigts humides trempés dans la cendre, les cheveux superflus. Ils ne laissèrent pendre que les longues mèches partant du sommet du crâne. Ils n'éprouvaient aucune hâte, flânant au long du jour, accordés au rythme lent du temps. La forêt généreuse les environnait de toutes parts. Son abondance les nourrissait. Ils n'avaient qu'à tendre la main pour se satisfaire. Les journées se succédaient, riches et inépuisables.

Mais, si grande qu'en fût leur envie, ils ne pouvaient demeurer là éternellement sans risquer d'inquiéter leurs familles. Après le mois-où-le-cerf-devient-roux vint le mois-de-l'abeille. Bientôt suivrait le mois-où-le-mais-est-dans-le-lait. Le soleil commençait à baisser sur l'horizon. Le feuillage de la grande voûte sylvestre avait viré du vert clair au vert foncé. Il était temps de partir.

La première chose qu'ils firent, quand ils atteignirent enfin l'embouchure de la Muskingum, fut de se baigner dans les eaux de leur pays natal. Maintenant, chaque rive, chaque banc de sable leur était familier ; enfin, ce fut l'ultime coude de la rivière, et là, au milieu des grands arbres, surgit le village aux huttes de bois d'où la fumée bleue montait des toits inclinés.

Au bord de la Tuscarawas

Le temps qu'ils tirent à sec leur canoë, un petit groupe de squaws et d'enfants s'était rassemblé sur la haute rive. On souriait, on les interpellait. Les deux adolescents répondirent avec la réserve qui convient. N'étaient-ils pas des hommes, maintenant, et des chasseurs revenant d'une terre étrangère ? Avec dignité, ils ramassèrent leurs affaires et gravirent la berge.

Sa mère attendait Vrai Fils à la porte de la cabane. Il vit son air joyeux et les agrafes dont elle avait orné précipitamment sa grande écharpe en apprenant son arrivée, mais voici qu'elle s'écartait pour le laisser aller d'abord vers son père qui se tenait très droit dans la pénombre. Le visage de Cuyloga était énergique et impassible. Pas un muscle ne trahissait ses pensées, mais Vrai Fils crut discerner dans ses yeux un chaleureux accueil. Là, dans l'abri de la hutte, pendant que ceux qui en avaient le droit y entraient et que bien d'autres regardaient par la porte, ils s'étreignirent longuement.

« *Elke!* Tu vis encore, Vrai Fils ! Es-tu revenu pour de bon ? » dit son père, que l'émotion empêchait de parler plus longtemps.

Pendant plusieurs jours, le village célébra le retour du fils perdu. Les huttes du père et de l'oncle de Vrai Fils étaient ouvertes à tous les amis qui venaient partager leur joie. En signe de fête, graisse d'ours et sirop d'érable assaisonnaient le gibier et la bouillie de maïs qu'on servait aux hôtes. Guerriers et chasseurs allaient d'une hutte à l'autre, fumant et dévorant toutes les provisions.

Mais Vrai Fils se rendit compte que les hommes du village ne participaient pas tous

aux réjouissances. Les cousins de Petit Héron ne vinrent pas. Ils restaient assis sur un tronc d'arbre avec leurs amis et ignoraient Vrai Fils quand il passait.

Un jour, le frère de Petit Héron arriva de la région de la rivière Killbuck. Il s'appelait Thitpan, ce qui signifie Amer, et sa bouche était crispée comme s'il avait mordu dans une noix d'hickory. Avec lui, il y avait Haute Rive, son beau-père, et Niskitoon — ce qui signifie Tout-Peint — tatoué de la tête aux pieds avec des symboles de vaillance, ainsi que d'autres, notamment Os-de-Pommette, un Indien Shawnee. Ils portaient des fusils, des masses, des tomahawks et aussi des provisions de voyage. Ils entrèrent avec les cousins de Thitpan dans la maison du conseil, qui se trouvait tout près de la cabane de Cuyloga. Là, ils se mirent à battre le tambour.

À l'expression de son père, Vrai Fils comprit que c'était grave. Il avait rarement vu son père aussi détendu, aussi gai même, que depuis son retour. Mais voilà que, le visage fermé, il écoutait le son du tambour, et les chants de vengeance et de guerre.

« Tournez les yeux vers nous ! criait sans arrêt le frère de Petit Héron depuis la maison du conseil. La cause de mon frère crie vengeance ! »

— Il n'est pas nécessaire que tout le monde y aille, dit timidement la mère de Vrai Fils.

— Non, mais je ne suis pas n'importe qui, répliqua Poisson Noir, le père de Demi-Flèche. Mon fils était le compagnon de Petit Héron. Il a marché avec lui pendant le voyage où il a été scalpé. Puis-je tourner le dos ?

— Ton dos et le mien sont trop larges pour que nous nous déroptions, acquiesça gravement Cuyloga. C'est parce qu'il est allé rendre visite à mon fils que Petit Héron a été privé de la vie. *Ekih!* Dans le village blanc de mon fils Demi-Flèche ! »

La mère se fit suppliante :

« Si vous y allez, n'emmenez pas Vrai Fils et Demi-Flèche ! Ce ne sont que des enfants ! Cuyloga ! Pense à ce que les Blancs feront à notre fils s'ils s'emparent de lui. Ils le brûleront comme un traître. »

Cuyloga l'envoya sèchement promener :

« Femme, occupe-toi de tes chaudrons.

Dans cette affaire, ce n'est pas à moi de choisir. Vrai Fils est presque un homme. S'il n'y allait pas, il se ferait mal voir. Nos amis diraient qu'il est sûrement blanc puisqu'il ne veut pas combattre son peuple blanc.

— J'y vais ! » lança Vrai Fils.

Une vague d'exultation le soulevait. Il se tenait très droit, le regard détourné pour ne pas voir la souffrance crispier le visage de sa mère et de ses sœurs.

Quand ils virent apparaître Cuyloga et Poisson Noir accompagnés de leurs fils, les amis de Petit Héron s'apaisèrent. Ils étaient maintenant tous frères d'armes dans la lutte contre les meurtriers blancs. Sous-la-Montagne, la joue marquée de pourpre par une ancienne cicatrice, vint se joindre à eux, ainsi que Pepallistank, Incrédule et plusieurs autres.

La coutume veut que celui qui, le premier, propose de partir en guerre soit le chef. Thitpan donna le branle ; les autres suivirent. Quand il ficela son paquetage, ils bouclèrent les leurs. Quand il s'arma de son mousquet, de son tomahawk et de sa masse, les autres s'armèrent à leur tour. Quand il entonna le chant guerrier d'adieu où l'on promet de ne revenir qu'avec des scalps et des prisonniers, les autres lui firent écho en lançant des cris féroces et des menaces de mort à l'adresse de leurs ennemis. Pour la première fois de son existence, Vrai Fils fut en proie à une exaltation barbare. Un voile rouge tombé devant son regard donnait à tout la couleur du sang. Il goûtait une violence à la saveur plus sauvage qu'aucune racine ou qu'aucun gibier. Enfin, Thitpan sortit le premier de la maison du conseil, suivi à la file par les autres.

Les premiers scalps

À VOIR la mousse sur les arbres et la position du soleil, Vrai Fils savait qu'ils voyageaient ayant le vent d'est d'un côté et le vent du sud de l'autre. Ils franchirent l'Ohio à l'endroit d'une profonde barre de sable et escaladèrent des montagnes que le garçon ne connaissait pas. Puis, dans une vallée boisée, la petite troupe se divisa. Certains, sous la



direction de Poisson Noir, continuèrent par la piste, et les autres, parmi lesquels Thitpan et Cuyloga, allèrent vers le sud où, selon Incrédule, il y avait des huttes de Blancs. Les deux garçons faisaient partie du groupe commandé par Poisson Noir.

À la fin de l'après-midi, quand tous se rejoignirent, Vrai Fils remarqua tout de suite que les compagnons de Thitpan transportaient du butin et quelque chose d'autre. Son sang courut dans ses veines comme du vif-argent à la vue des premiers scalps : l'un était d'un vilain roux foncé comme du fer rouillé, un autre brun strié de gris et un plus petit aux longs cheveux fins de la couleur que prennent les pousses d'osier au printemps.

« *Jukella!* soupira Demi-Flèche. Oh ! j'aurais voulu avoir cette chance ! »

Auprès du feu, ce soir-là, les deux garçons écoutèrent le récit de la bataille.

Ils regardaient avec intérêt les possesseurs de scalps faire sécher leurs trophées, les tendant sur des cerceaux d'osier et taillant ce qui dépassait avec leur couteau. Chaque fois que des morceaux étaient rejetés, Demi-Flèche les ramassait. Avec une fine lanière en peau de daim, il entreprit de les coudre bout à bout

pour se fabriquer une manière de petit scalp, que les deux garçons placèrent sur un poteau pour danser autour en chantant sur des paroles traduisant le mépris des vaincus et l'orgueil de la victoire.

Mais, pendant tout ce temps-là, les fragiles morceaux de scalp aux longs et doux cheveux couleur de pousse d'osier s'insinuaient dans les veines de Vrai Fils comme de grands vers qui entravaient le libre cours de son sang impétueux. Il tenta d'oublier ce qu'il avait dit un jour à sa mère blanche, que jamais il n'avait vu ses parents indiens prendre le scalp d'un enfant.

Avant de s'étendre pour la nuit, il s'adressa à son père.

« Les très jeunes Blancs sont donc aussi nos ennemis ? » demanda-t-il soudain.

Son père ne répondit pas. Il resta imperturbable, l'air distant, comme pour signifier qu'il n'avait aucune part à la chose. Mais Thitpan, qui revendiquait la gloire d'avoir scalpé une jeune Blanche, s'exclama avec colère :

« Ils sont nos ennemis. Mon frère était-il jeune ou vieux ? Il n'avait guère dépassé l'âge de l'adolescence, et pourtant il a été assassiné par ton oncle blanc.

— Pour moi, maintenant, c'est clair, cousin, répondit humblement Vrai Fils. Je ne savais pas que nous faisions la guerre aux enfants de nos ennemis blancs. »

Un long murmure désapprobateur s'éleva.

« Jeune cousin, reprit l'autre, je ne me bats pas contre des enfants. Si nous avions été sur le chemin du retour, je l'aurais gardée comme prisonnière, mais un enfant nous retarde dans notre marche en avant. Son scalp était moins lourd à transporter pour nous que son corps. »

Vrai Fils ne dit plus rien, mais il sentait fixé sur lui un regard noir plein de ressentiment. Thitpan n'avait pas apprécié la critique venant d'un gamin.

Le lendemain, ils rencontrèrent une large rivière. Quand Sous-la-Montagne, venant d'aval, les rejoignit, il annonça qu'un bateau chargé de Blancs venait juste de passer. S'ils étaient arrivés une heure plus tôt, ils auraient pu l'attirer au rivage et s'enrichir de fusils et de poudre. Les guerriers tinrent brièvement conseil. Ils décidèrent d'attendre le passage d'un autre bateau.

« C'est maintenant que ton fils pourra être bon à quelque chose, dit Thitpan à Cuyloga. Demain, il appellera à lui ses cousins blancs. Quand le bateau s'approchera, nous leur tomberons dessus avec le plomb et la hache. »

L'embuscade

Au matin, Thitpan et Incrédule montrèrent au garçon comment il pourrait servir de leurre. Ils le firent d'abord entrer dans la rivière pour laver avec du sable sa peinture de guerre. Ils lui ordonnèrent d'enfiler, le moment venu, un pantalon et une chemise qu'ils avaient pris dans une hutte de Blancs. Puis Incrédule et Os-de-Pommette remonterent en amont pour faire le guet.

Tout le jour, Vrai Fils attendit qu'on lui signalât l'arrivée d'un bateau. Mais la journée passa, puis une autre, sans que, sur la rivière, on vit d'autres créatures que celles-qui-sesoutiennent-par-elles-mêmes, les oiseaux, et celles-qui-vont-en-zigzag, les papillons. Le troisième jour, Thitpan déclara qu'ils avaient patienté assez longtemps. Ils délibérèrent et décidèrent de passer sur l'autre rive, mais à ce moment Incrédule, qui n'avait pas quitté son poste, arriva en courant. Il avait aperçu en amont un grand bateau plat chargé de Blancs

juste derrière le coude que faisait la rivière. Tous aidèrent vivement Vrai Fils à enfiler ses vêtements de Blanc et l'envoyèrent se poster dans l'eau. Elle ne lui parut pas froide quand il entra dedans et pourtant il se sentit frissonner.

Le bateau, plus grand qu'il ne s'y attendait, était bondé de Blancs et de leurs possessions. Pendant un instant, son sang ne fit qu'un tour à la pensée de tous ces scalps et de toutes ces prises de guerre. Puisque, sans lui, les autres ne pouvaient rien faire, une partie de tout cela devrait bien lui être attribuée. Il leva ses mains vides et lança des mots yankees par-dessus l'eau.

« Frères! Au secours! Frères! Je suis anglais. J'ai la peau blanche comme vous! »

Le bateau ralentit. Les rames et les perches s'immobilisèrent. Les passagers regardaient de tous leurs yeux, et le bateau dérivait avec le courant. Il se rapprocha bientôt suffisamment pour permettre à Vrai Fils de distinguer la robe de plusieurs femmes.

« Mères! Prenez-moi avec vous! Mères! Voyez, je suis jeune Blanc! Mères! Prenez-moi avec vous ou je meurs de faim. »

Il entendait, venant du bateau, le bruit d'une discussion et comprenait la plupart des mots. Certains le croyaient et voulaient le recueillir. D'autres ne voulaient pas que l'on s'arrêtât. Ils se méfiaient de cet étrange garçon dans l'eau. Un homme déclara que, le garçon eût-il une bible entre les mains, il n'approcherait pas. Mais une des femmes les traita de lâches. Elle déclara avec énergie que s'ils avaient peur d'aller le chercher, elle prendrait une rame et s'en chargerait elle-même.

Plusieurs hommes cédèrent à ses instances. Peu à peu, le bateau lourdement chargé obliqua vers le bord de la rivière. Vrai Fils sentait presque grandir la joie triomphante de ses frères dissimulés derrière lui.

Alors, dans le bateau, quelqu'un bougea, démasquant un enfant. C'était un garçon de l'âge de Gordie, en costume gris foncé, avec une large ceinture claire comme son petit frère blanc en portait habituellement. Vrai Fils regarda avec stupeur, et ses supplications s'interrompirent brusquement. Se pouvait-il que ses parents blancs, venus dans l'Ouest le

chercher, fussent sur ce bateau, et Gordie avec eux ?

A un moment donné, l'enfant parla à sa mère, et le son de cette petite voix bouleversa Vrai Fils.

« Emmenez-le ! Emmenez-le ! hurla-t-il soudain, c'est une embuscade ! »

Une seconde, les hommes du bateau restèrent saisis. Vrai Fils vit la terreur et l'incrédulité se peindre sur le visage de la femme blanche. Puis, en toute hâte, les hommes se penchèrent sur leurs rames et leurs perches pour conduire le bateau à bonne distance de la rive. Quand il fut clair que le butin s'échappait, une volée de coups de fusil partit du côté des Indiens. Vrai Fils se baissa instinctivement au passage des balles. Il vit un gros homme s'effondrer dans le bateau, mais la distance empêcha la plupart des projectiles de faire mouche. Les Indiens envahirent la berge en hurlant, rechargèrent leurs armes et tirèrent de nouveau. Le bateau s'éloigna vers l'aval, serrant au plus près l'autre rive.

C'est seulement au moment de regagner le rivage que Vrai Fils se rendit compte de la gravité de son acte. Il avait trahi ses frères. Aucun n'eût pour lui un mot d'accueil quand il remonta sur la berge. Même Demi-Flèche se détourna.

Que dire pour qu'ils le comprennent ? Il ne se comprenait pas lui-même. Il resta là, trempé et malheureux, et les guerriers se retirèrent pour discuter de son cas. Puis Incrédule et Sous-la-Montagne s'emparèrent de lui. Ils lui lièrent les mains et les pieds avec des lianes. Incrédule prit dans le foyer un morceau de bois calciné et noircit la moitié du visage de Vrai Fils. Sous-la-Montagne alla chercher de l'argile blanche sur la berge ; il en barbouilla l'autre côté de sa figure.

Le garçon savait ce que cela voulait dire. Réunis là en tribunal sous la voûte de la forêt indienne, ses frères rouges s'apprêtaient à statuer sur son sort.

Thitpan vota le premier ; il jeta un gros bâton dans le foyer pour signifier qu'il avait choisi la peine du feu. Après lui, chacun à son tour jeta un bout de bois. Quand Demi-Flèche vit comment tournaient les choses, il s'enfonça d'un pas mal assuré dans la forêt.

Vrai Fils, le cœur serré, le regarda disparaître parmi les arbres. Il remarqua que son père s'arrangeait pour voter le dernier. D'un pas décidé, finalement, Cuyloga s'approcha du feu de camp. Vrai Fils sentit le cœur lui manquer. Il crut que son père se ralliait à la décision prise contre lui. Pourtant, il remarqua que Cuyloga n'avait pas en main de bâton. Il se pencha pour en ramasser un à demi réduit en braise et sans mot dire, entreprit de se noircir le visage, non pas un côté du visage, mais les deux, ainsi que le dos des mains. Quand il eut fini, il se tourna vers ses compagnons.

Ni rouge ni blanc

« FRÈRES. Qu'attendez-vous de moi ?... Que je reste à vous regarder brûler mon fils ? Il n'a causé la mort d'aucun de nous. C'est dans notre fierté et non pas dans nos corps qu'il nous a atteints. Frères, si mon fils est brûlé, comment oserai-je affronter celle qui vit avec moi dans ma demeure ? Frères, je préfère me battre contre vous tous que de rentrer annoncer que Cuyloga s'est croisé les bras pendant que ses frères en colère brûlaient son fils. »

Avec la rapidité de Longue Queue, la panthère, il dégaina son couteau et trancha les liens de l'adolescent. Puis il se tint prêt à l'attaque, mais rien ne se produisit. Les guerriers étaient trop surpris.

Quand Cuyloga vit qu'ils hésitaient à engager le combat, il se tourna vers le garçon. Toujours digne, et plus sévère encore, peut-être, il lui dit :

« Vrai Fils, quand tu étais tout petit, je t'ai adopté. Tu as été pour moi comme mon propre enfant. Je t'ai enseigné à parler avec une langue loyale. Je t'ai montré le bien et le mal. Tu as appris à discerner les espèces de gibier et leurs empreintes. Tu as appris à chasser et à tirer. Je me disais que, lorsque mes os craqueraient, c'est toi qui me procurerais graisse d'ours et venaison, que le jour où la vie se refroidirait en moi, tu serais le feu qui réchaufferait ma vieillesse. Jamais je n'ai pensé que tu te retournerais contre moi et que je serais forcé de te renvoyer à ta famille blanche en de telles circonstances ».

Vrai Fils écoutait Cuyloga avec émotion.
« Mon père, jamais je ne retournerai chez les Blancs, Pour moi, ce sont des étrangers. Ils sont mes ennemis. Mon père, si tu me renvoies, je partirai, mais jamais je n'irai vers les Blancs. »

Son père le considéra longuement avec une sévérité mêlée de pitié.

« Vrai Fils, peut-être crois-tu cela maintenant. Mais dès que tu auras été loin de nous pendant un temps, tu retourneras vers eux. Vrai Fils, ton cœur est indien. Ta tête est indienne. Mais ton sang est encore clair comme celui des Blancs.

» Vrai Fils, nous allons partir ensemble, il le faut. Quand nous rencontrerons une route des hommes blancs, tu devras t'en aller dans une direction et moi dans l'autre. Ensuite, il n'y aura plus de sentier entre toi et moi. Nous ne sommes plus père et fils. »

Vrai Fils, incapable de parler, regardait son père, qu'il n'avait jamais tant aimé, dont il n'avait jamais eu autant besoin.

Chacun ramassa ce qui lui appartenait. Il n'y eut pas d'adieux. Cuyloga partit le premier sans attendre, et Vrai Fils s'engagea à sa suite sur le sentier du bord de l'eau. Vers midi, le lendemain, ils arrivèrent à un gué. Un chemin large, venant du nord, franchissait la rivière. Le garçon eut un coup au cœur en voyant que ce chemin était creusé d'ornières par les chariots des hommes blancs.

« Voici le lieu de la séparation, dit son père d'une voix morne. C'est ici que le chemin doit être coupé entre nous. Ma place est

de ce côté, la tienne est par là. Si tu reviens, je ne pourrai pas te recevoir, et ils te tueront.

— Mon père, faut-il nous dire au revoir maintenant ?

— Les ennemis ne se disent pas au revoir, répliqua Cuyloga d'une voix âpre. Je ne suis plus ton père et tu n'es plus mon fils.

— Alors, qui est mon père ? » cria le garçon, saisi de désespoir.

Mais il n'entendit aucune réponse. Au bout d'un moment, il se força à entrer dans l'eau. C'était la seconde fois qu'on le réduisait à cette mort vivante. Moins d'un an plus tôt, il avait été obligé de se séparer de Demi-Flèche et de Petit Héron.

Mais si cela avait été en son pouvoir, il aurait échangé joyeusement le jour présent pour ce jour passé. Alors, si dur que ce fût, il lui restait encore une possibilité de retour. Alors Demi-Flèche et Petit Héron avaient fidèlement attendu sur la berge qu'il eût traversé. Tant que le chemin avait suivi le bord de l'eau, il les avait vus sur la rive du couchant le saluer, la main levée, en témoignage de fidélité et d'affection. Mais aujourd'hui, quand il aborda la rive du levant et se retourna, sur l'autre rive, là-bas, personne ne le regardait. Son père était parti. Vrai Fils était seul dans la forêt, au bord de la rivière.

Devant lui courait la route des Blancs, creusée d'ornières. Elle conduisait, il le savait, en des lieux où les hommes s'entravent de leur propre gré dans des vêtements lourds comme des harnais, choisissent d'être esclaves de leurs terres ou de celles des autres et de mener des vies mornes, éloignées de la sauvage liberté, chère aux Indiens.





Lorsque la chatte paraît...

PAR PAUL GALICO
ET SUZANNE SZASZ

MA mère étant malencontreusement entrée en collision avec une automobile quand j'étais encore en bas âge, je me trouvai seule au monde. Je n'en fus pas troublée outre mesure, car j'étais intelligente et pleine de ressources. Pourtant, après avoir vécu huit jours dans la campagne à un régime infect de larves et d'insectes, je résolus de prendre possession d'une famille et de me faire chatte domestique.

Je me suis souvent entretenue avec des amis de la façon dont je suis parvenue à mes fins et, n'étant aucunement vaniteuse de nature, j'ai pu leur faire voir clairement l'extraordinaire subtilité et l'intelligence hors

de pair qui ont présidé à chacun de mes mouvements. Ils m'ont alors prié d'écrire mon histoire et de tirer, de mes expériences avec les hommes, une série de règles destinées aux jeunes.

C'est ce que j'ai fait. Mais voici d'abord le récit succinct de la manière dont j'ai pris possession de ma famille; je ne la nommerai pas, car mon dessein n'est nullement de la désobliger.

La prise de possession. Je sortis des bois, affamée et écœurée, et vis, dans une clairière, une jolie petite maison blanche aux volets verts. Le jardin et les pelouses, bien tenus, témoignaient d'une certaine aisance. Dans le garage, une voiture de luxe confirmait cette impression. Si vous avez envie d'adopter une famille pauvre, c'est votre affaire. Telle n'était pas mon intention.

Je poussai une reconnaissance derrière la maison et je vis, à l'intérieur, un homme et une femme qui prenaient leur petit déjeuner. C'était exactement le type de gens qui me convenait. Je me dressai donc sur mes pattes de derrière, grattai la porte de mes pattes de devant et me mis à miauler lamentablement. Je savais parfaitement quelle impression je devais leur faire : irrésistible !

« Pauvre petit minet ! s'écria la femme. Il a envie d'entrer. Il a peut-être faim. Je vais lui donner un peu de lait. »

Exactement ce que j'attendais ! Elle était déjà conquise. Je n'avais plus qu'à poser une patte à l'intérieur et j'étais chez moi.

Ce ne fut pourtant pas aussi simple que cela. L'homme se mit à crier qu'il avait horreur des chats et qu'il n'en admettrait pas chez lui.

« Rien à faire ! hurla-t-il. Si tu veux le nourrir, donne-lui un peu de lait dans la grange et puis ouste ! Il n'entrera pas ici. »

Ce défi me stimula. S'il est une chose amusante à entreprendre, c'est bien de conquérir un homme qui se prend vraiment pour un ennemi des chats. Tout le temps qu'il fulminait, je continuai à pousser des mialements déchirants. Finalement, la femme ouvrit la porte et me souleva en lui disant :

« Bon, bon ! Ne fais pas tant d'histoires. Je vais lui donner une goutte de lait et je le remettrai dehors ensuite. »

Les choses ne se passèrent pas ainsi, bien entendu, et nous coulâmes ensemble une journée délicieuse pendant qu'il était à son travail. Puis, juste avant la tombée de la nuit, elle me prit dans ses bras, m'embrassa et me dit :

« Maintenant, Minette, il faut que tu partes, hélas ! Il va revenir. »

Je restai dehors jusqu'à ce que je les visse en train de dîner dans la salle à manger. Je retournai alors vers la porte et me mis à gémir, à gémir, à gémir ! A la fin, l'homme se mit à crier :

« Pour l'amour du ciel, pourquoi ne vas-tu pas chercher cette bête pour lui donner à manger ? On ne s'entend plus avec ces hurlements ! »

La femme vint donc me prendre ; j'eus un second bon repas, et ensuite je dormis très confortablement dans la grange.

Après cela, ce ne fut pas long. Le lendemain même, j'étais installée dans le giron de la femme, me mêlant de sa couture pendant que l'homme lisait son journal. Je sautai à terre, m'étirai à fond, puis m'avançai vers lui, m'assis et le dévisageai. Il fit d'abord semblant de ne pas s'en apercevoir, mais, finalement, il me dit :

« Qu'est-ce que tu veux donc, Minette ? »

Je lui fis le grand jeu : la salutation en règle avec frottement autour des chevilles. Comme je m'y attendais, l'homme fut touché aux larmes.

« Alors, Minette, dit-il, voudrais-tu par hasard venir sur mes genoux ? »

Ce disant, il me souleva, me fit de petites caresses et me chatouilla sous le menton. Je passai alors au ronron et au charme, déployai des grâces infinies et lui donnai quelques coups de langue sur la main.

A cet instant précis, il y eut un éclair suivi d'un grondement de tonnerre, et il se mit à pleuvoir à torrents. Mes gens firent le tour de leur maison pour fermer les fenêtres. L'homme me portait avec lui et me parlait.

« Il n'y a pas de quoi avoir peur, Minette ! Ce n'est qu'un petit orage. Ce n'est pas grave du tout ! »

Enfin, le tonnerre cessa de gronder. Mais il pleuvait toujours à verse.

« Je crois que nous pouvons aller nous coucher maintenant, dit la femme. Veux-tu sortir la chatte ? »

L'homme la regarda comme si elle avait perdu la raison.

« La mettre dehors par une nuit pareille ? Tu es folle ? »

— Je croyais que tu ne voulais pas de chat dans la maison. »

L'homme était furieux.

« Évidemment, je ne veux pas de chat dans la maison, mais cela ne veut pas dire qu'il faille jeter cette bête dehors sous l'orage. Regarde-la, elle tremble comme la feuille. Tu n'as donc pas de cœur ? »

Attitudes. Une chatte qui vise à subjuguer une maisonnée doit posséder toute une gamme d'« attitudes ». Poses, expressions, jeux de physionomie, tout contribue à faire de vous constamment une créature séduisante, fascinante, charmante, plaisante, aimable, adorable.

Je n'en finirais pas de vous dire, par exemple, combien le « miaou silencieux » est efficace pour briser la résistance humaine. La technique en est d'une simplicité dérisoire. Vous levez les yeux sur la personne, vous ouvrez la gueule comme vous le feriez pour un miaou bien articulé, mais vous ne laissez sortir aucun son. L'effet produit est stupéfiant. L'homme, ou la femme, est ému jusqu'au fond de l'âme et ne peut rien vous refuser, car cette image d'impuissance et de faiblesse totales est de celles qui transpercent instantanément le cœur des humains. Je réserve habituellement l'emploi du miaou silencieux à la mendicité près de la table pendant les repas, mais on peut l'employer avec succès à d'autres moments, quand on désire quelque chose que les humains n'ont pas envie de vous donner.

En fait, tout appel à leur vanité de pseudo-dispensateurs de biens, appelés à pourvoir aux besoins de petites créatures soi-disant sans défense, peut vous valoir des portions plus grosses et des friandises plus choisies. Et cela contribue à les empêcher de voir sous son vrai jour la situation, c'est-à-dire de s'apercevoir que vous les menez par le bout du nez.

Les droits de propriété. Le lendemain matin, je grimpai l'escalier, sautai sur le lit de mes gens et dormis à côté de l'homme, dans un creux agréable et chaud. Plus tard, je le réveillai en lui marchant sur la figure. Il s'assit, m'empoigna et me dit :

« Alors, petite effrontée ! Qui t'a demandé de venir ici ? Viens, laisse-moi t'examiner un peu. »

Et il se mit à jouer avec moi.

« Crois-tu, lui dit sa femme, qu'on doive lui permettre de venir sur le lit ? »

Il lui jeta un regard noir.

« Et pourquoi pas ? répliqua-t-il. Quel mal y a-t-il à cela ? Regarde, elle m'adore. »

La maternité..., oui ou non ? Il peut arriver à tout le monde d'avoir des petits. J'ai eu les miens et ne voudrais pour rien au monde avoir manqué cette joie. Je suis entièrement pour..., à condition que la prochaine nichée soit celle de la voisine.

Ma maison marchait paisiblement, tout allait bien, l'homme et sa femme étaient gentiment subjugués, quand je suis tombée amoureuse.

C'était un vrai Chevalier blanc, immaculé, et on ne peut plus séduisant. J'ai perdu la tête. Ce qu'il a pu me raconter ! Les promesses qu'il m'a faites ! J'étais ceci, j'étais cela, j'étais unique, j'étais le centre de son univers. J'ai toujours su que j'étais unique, mais se l'entendre dire, c'est tout différent... Nous avons fait de longues promenades ensemble, mon Chevalier et moi.

J'ai été une bonne mère. Je formais, j'en suis certaine, un tableau charmant avec ma nichée autour de moi, quand j'allaisais mes petits ou que je me couchais en boule près d'eux. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont failli rompre l'harmonie de notre maison.

L'homme devint follement jaloux des attentions que je leur prodiguais. Chaque fois qu'il voulait jouer avec moi, j'étais occupée à les laver ou à les allaiter. Il ne tarda pas à se montrer désagréable avec sa femme aussi, parce qu'elle s'occupait trop des chatons. Par la suite, c'est moi qui la trouvai mauvaise quand il se mit à être aux petits soins pour eux et à me négliger.

Ensuite, la question se posa de leur trouver un foyer. C'est à ce moment-là que l'idée risquée de venir à vos gens qu'à tant faire que de se débarrasser d'une portée de chatons, ils pourraient bien faire place nette et se débarrasser de vous par la même occasion. Je ne dis pas que cela se produira toujours, mais une chatte avisée s'abstient de prendre des risques. La prochaine fois que ce Chevalier blanc montrera le bout de son nez, va jouer avec ta souris en caoutchouc, ma fille, et ne pense plus à lui.

Ils ont besoin de nous. Gouverner de la sorte une maison et une famille n'est pas chose facile. Les humains, vous vous en apercevez, peuvent être égoïstes, mufles, têtus. Pourtant, à côté de tous ces défauts, ils possèdent une qualité puissante et magnifique qu'ils nomment l'amour, et quand ils vous aiment, quand vous les aimez, il semble que rien d'autre ne compte plus pour eux.

Vous ne percerez jamais le mystère de cet amour humain, mais sans doute découvrirez-vous, comme je l'ai fait, une chose qui l'explique en partie. Hommes ou femmes, jeunes ou vieux, bons ou mauvais, ils sont tous solitaires mais, contrairement à nous, trop peu indépendants pour le supporter. Le fait est qu'ils ont besoin de nous. Souvent, quand je pense qu'il me suffit de m'installer sur leurs genoux ou simplement d'être là pour alléger leur malaise, j'en éprouve, au creux de l'estomac, une sensation délicieuse qui me pousse à ronronner. Et si cela vous arrive aussi, n'en rougissez pas.





A

Chats



B



D



C



E

Chat khmer A
 Chat sacré de Birmanie B
 Chats siamois beige et brun C
 Chat persan écaille-de-tortue D
 Chat persan bleu E



F



I



G



J



H



K

- F Chat persan crème
- G Chat himalayen
- H Chats birmans
- I Chat persan orange
- J Chat abyssin
- K Chat siamois bleu

AVEC TACT

Le patron de ce restaurant ultra-select fut scandalisé de voir un client, visiblement peu habitué aux mondanités, attablé, sa serviette autour du cou.

« Dites-lui que ça ne se fait pas ici, murmure le patron à l'oreille du maître d'hôtel. Mais sans le froisser! »

Le maître d'hôtel se dirige vers le client et, avec un sourire poli, s'incline et lui dit :

« C'est pour la barbe, monsieur, ou pour les cheveux? »

PRUDENCE

Deux Irlandais, suant sang et eau, grimpent une côte en tandem. Enfin les voici arrivés en haut.

« Ouf! fait l'un. C'était rudement à pic!

— Pour ça, on peut le dire, renchérit l'autre. Et si je n'avais pas serré les freins pendant toute la montée, nous aurions certainement dégringolé la pente. »

PAN DANS LE NEZ !

Un après-midi, une abeille piqua le nez de Panache, notre jeune chien. Presque instantanément, son museau devint enflé et douloureux; le pauvre animal n'y voyait plus, il respirait mal. Affolée, je téléphonai au vétérinaire.

« Baignez-lui le museau dans de l'eau chaude salée, prescrivit-il. Demain matin, ça ira mieux.

— Mais, docteur, suppliai-je, n'y a-t-il rien d'autre à faire? Il souffre tant! Est-ce qu'une aspirine ne le soulagerait pas?

— Si, répondit le vétérinaire, une aspirine le calmera certainement. Donnez-lui-en une et prenez-en deux. »

UN MALIN

Après huit jours d'hôtel, le voyageur commençait à en avoir par-dessus la tête de distribuer des pourboires à droite et à gauche. Un matin, on frappa à sa porte.

« Qui est-ce? demanda-t-il.

— C'est le chasseur. Il y a un télégramme pour vous, monsieur. »

Un éclair de malice passa dans les yeux du voyageur exaspéré.

« Vous n'avez qu'à le glisser sous la porte! ordonna-t-il.

— Je ne peux pas, monsieur, affirma le chasseur après une courte hésitation.

— Et pourquoi donc? hurla l'autre.

— Parce qu'il est sur un plateau! » répondit le chasseur sans se démonter.

LES HORREURS DE LA CONTAGION

Un microbe, progressant à la nage dans une veine, se trouve soudain nez à nez avec un autre microbe, qui paraît bien malade.

« Mais qu'avez-vous donc, mon pauvre ami? lui demande-t-il.

— Attention, écarterez-vous de moi! réplique l'autre. J'ai peur d'avoir attrapé de la pénicilline. »

BEAUTÉ DES CHIFFRES

« Les chiffres ne mentent jamais, dit le professeur. Par exemple : si 1 homme peut bâtir 1 maison en 12 jours, 12 hommes pourront la bâtir en 1 jour.

— Et 288 hommes pourront la bâtir en 1 heure, répondit l'élève. Et 17 280 en 1 minute, et 1 036 800 en 1 seconde. Bien mieux : si un bateau peut traverser l'Atlantique en 6 jours, 6 bateaux pourront le traverser en 1 jour, car les chiffres ne mentent jamais. »

PRÉSENCE D'ESPRIT

Un bleu monte la garde à l'entrée du quartier. L'aube commence à poindre, et il a toutes les peines du monde à rester éveillé. Mais il connaît le règlement et sait qu'en s'endormant une sentinelle s'expose aux plus graves sanctions. Pourtant, malgré ses efforts, il finit par s'endormir debout. Réveillé par un léger bruit, il voit devant lui le colonel en personne. Notre bleu ne se démonte pas. Il reste encore un instant la tête inclinée, puis lève pieusement les yeux au ciel en murmurant :

« Ainsi soit-il. »

LA BONNE ACTION D'ÉMILIE

Une monitrice avait une douce marotte : procurer du bonheur à son prochain. Chaque semaine, elle demandait à ses élèves ce qu'elles avaient fait pour le bonheur de quelqu'un. Quand vint son tour d'être interrogée, la petite Émilie finit par déclarer :

« Eh bien, voilà : hier, j'ai passé l'après-midi chez ma tante, et, quand je suis partie, ça lui a fait vraiment plaisir. »

AIDEZ VOTRE PROCHAIN !

Une dame s'assied dans un autobus parisien, à côté d'un bonhomme quelque peu éméché. Elle ouvre son sac et en sort une carte des lacs italiens, qu'elle se met en devoir d'examiner attentivement, sans remarquer que son voisin étudie, lui aussi, la carte. Au bout d'un moment, il lui tape sur l'épaule et lui dit avec sollicitude :

« Madame, vous n'êtes certainement pas dans le bon autobus ! »

ARMÉ DE COURAGE JUSQU'AUX DENTS

Patrick avait mal aux dents. Il rassembla assez de courage pour aller voir le dentiste, mais il le perdit lorsqu'il se trouva dans le redoutable fauteuil.

« Donnez-lui un petit verre de whisky, dit le dentiste à son assistante... Là ! Vous vous sentez d'attaque, maintenant ?

— Non, dit Patrick. »

On lui donne un deuxième verre de whisky, puis un troisième.

« Et maintenant, ça va ? »

Patrick bombe le torse.

« Gonflé à bloc ! Et maintenant, celui qui s'aviserait de toucher à ma dent, je l'attends ! »

UN HOMME D'HABITUDES

Par un matin d'hiver glacial, un fermier, partant pour la ville, vit son voisin en train de casser du bois. Rien d'étonnant à cela, excepté que ledit voisin n'avait pour tout vêtement qu'une longue chemise de nuit en flanelle.

« Joseph ! cria le fermier. Pourquoi diable casses-tu du bois en chemise de nuit ?

— Pardi, riposta Joseph, je m'suis toujours habillé devant un bon feu et c'est pas aujourd'hui que j'vas changer. »

LA GRAMMAIRE ET L'ARITHMÉTIQUE

Dans une école du bled, un petit Arabe lève le doigt et déclare à l'institutrice :

« Y en a pas de crayon, mam'zelle. »

La maîtresse rectifie aussitôt :

« Il faut dire : « Je n'ai pas de crayon, tu n'as pas de crayon, il n'a pas de crayon, nous n'avons pas de crayon, vous n'avez pas de crayon, ils n'ont pas de crayon. »

— Ben alors, fait le petit, éberlué, où y sont passés tous les crayons ? »

Quand j'écoutais parler des farfadets



PAR JOYCE VARNEY

LE jour où les Reilly ont emménagé dans notre rue, je devais avoir huit ou neuf ans, et il faisait un froid piquant. La montagne qui domine la vallée où nous habitons, dans le Sud du pays de Galles, était couverte de gelée blanche, et le soleil hivernal semblait un bloc de glace prêt à tomber du ciel.

Je boudais dans ma chambre à coucher parce que mes cheveux étaient raides comme des baguettes et que ma grand-mère m'avait défendu de me servir des pincettes brûlantes pour les friser. Agenouillée à la fenêtre, pensive, souhaitant qu'il se passât quelque chose, je regardais les rares flocons de neige qui venaient se coller sans fondre sur la vitre. Et voilà que, tout à coup, une voiture de déménagement cahotante remonta la rue givrée et s'arrêta devant une maison vide.

Au milieu d'un assortiment hétéroclite de lits, de chaises et de tables empilés jusqu'au sommet de la voiture, grouillait, me semblait-il, tout un orphelinat. Des bébés se mirent à trotter sur leurs jambes grassouillettes quand on les déposa sur la chaussée. Deux fillettes aux cheveux noirs, qui paraissaient jumelles, et un échantillonnage de garçons de tous les âges dégringolèrent de la voiture. J'en comptai jusqu'à huit. La rue en était pleine. Un couple d'un certain âge dirigeait tout ce monde. Leurs voix claires qui résonnaient dans la rue me firent un effet bizarre.

Je compris que ces gens n'étaient pas gallois.

« Je t'en prie, Bill, dit doucement la femme, enlève Jimmy de cette table bancale. C'est miracle qu'il ne soit pas encore tombé. »

Elle s'adressait à un petit homme sec dont la figure malicieuse rougissait comme une pomme sous le vent qui soulevait en auréole sa chevelure blanche.

« Jimmy ! Jimmy ! appela-t-il. Viens avec papa, mon petit, sinon tu pourrais bien aller tout droit au paradis. »

Juste à cet instant, grand-mère m'appela. Je la trouvai en train de mettre son châle.

« Je vais en face donner un coup de main à ces pauvres gens, me dit-elle. Grand-père y est déjà. Va mettre ton manteau ; tu pourras peut-être te rendre utile aussi. »

Nous rejoignîmes dans la rue grand-père et Bill qui parlaient et riaient ensemble comme de vieilles connaissances. La femme de Bill tendit la main à grand-mère.

« Aussi vrai que je m'appelle Kitty Reilly, je suis bien contente de vous voir », dit-elle.

Elle avait le visage fripé comme une vieille pomme, mais des yeux intelligents, et un regard hardi et souriant.

« J'ai mis la bouilloire pour le thé, dit grand-mère. Vous devez être gelés. »

— C'est la Sainte Mère elle-même qui vous envoie, s'écria Kitty, et le ciel vous le rendra, pour sûr.

— Mais oui, ne vous faites pas de souci, répondit grand-mère. Vous êtes irlandais ?

— Comment avez-vous pu le deviner ? demanda Kitty avec ravissement. Allons, les enfants, appela-t-elle, venez dire bonjour à nos voisins. »

Ils se groupèrent et se nommèrent à tour de rôle : Pat, Tom, Andrew, Michael, Maud, Mary et Catherine... Arrivée là, la litanie s'interrompit à cause d'un petit garçon qui refusa de dire son nom, parce que, déclara-t-il, il ne l'aimait pas.

Pendant que les autres commençaient à transporter le mobilier dans la maison, la petite fille qui s'appelait Catherine vint à moi et glissa sa main dans la mienne.

« Tu vas être ma meilleure amie », me souffla-t-elle en confidence.

Elle fixait sur moi des yeux vert émeraude. Ses cheveux, d'une belle couleur acajou, étaient tout bouclés.

Quand les meubles furent enfin dans la maison, grand-mère proposa que nous allions tous chez nous prendre le thé et manger des gâteaux de sa fabrication. Quel tohu-bohu là-dedans ! On se serait cru à Noël. Grand-mère servit le thé par roulement parce que nous n'avions que sept tasses. Elle avait fait une montagne de gâteaux du pays, mais la montagne fondait comme neige au soleil. Catherine et moi, nous avions trouvé place sous la table de la cuisine. Le vent glacé soufflait au-dehors, mais l'hiver n'avait pas de prise sur notre maison. Le jour tirait à sa fin, et grand-mère alluma la lampe à gaz. Nous écoutions la conversation, et le monde nous paraissait merveilleux.

« Êtes-vous jamais allés en Irlande ? demanda Bill Reilly.

— Non, avoua grand-père. Mais continuez, l'ami, parlez-nous-en.

— Mon coin, c'est Darragh More, déclara Reilly. C'est là que j'ai vu Kitty pour la première fois. Elle est de Dublin, mais elle était venue à Darragh More travailler chez une grande dame. Elle était au premier, à ouvrir les rideaux, quand elle a regardé dehors, et moi je passais par là en me promenant. J'ai levé les yeux sur elle, elle m'a vu, et on est tombés amoureux.

— Lui, avec ses nippes toutes trouées, comme un gueux. Même pas de souliers aux pieds. Ma mère disait que ça ne pouvait rien donner de bon de se marier avec un va-nu-pieds de braconnier, mais vous voyez, ça n'a pas si mal tourné », déclara Kitty.

Bill continuait :

« Dans la misère où on était, qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre en Irlande ? Fallait bien que j'apporte à manger à ma mère — Dieu ait son âme ! Mais Darragh More, ça me plaisait bien. C'est plus d'une fois que je me suis promené pieds nus, dans la fougère jusqu'aux épaules. C'était le silence, à part le bruit de la mer. Alors j'attendais. J'attendais qu'un lièvre ou une bécassine passe sur mon chemin par hasard. Et puis je l'attrapais et je l'apportais à la maison pour le dîner. Vous avez déjà senti l'odeur d'un lièvre à la broche ? Ma mère — Dieu ait son âme ! — elle doit faire la cuisine pour les anges à l'heure qu'il est. Du thym sauvage et des petits oignons verts que j'allais aussi chercher pour faire la farce du lièvre. Quand ça cuisait, ça embaumait jusqu'à Bantry.

— Le bon parfum de l'Irlande », dit Kitty.



De dessous la table, Catherine interpella son père :

« Papa, s'il te plaît, raconte la fois où tu as vu le farfadet. »

— N'essayez pas de vous moquer de nous, déclara grand-mère avec une sévérité mitigée.

— Chut ! Tydvil, dit mon grand-père. Laisse notre voisin nous raconter son histoire à sa guise. »

Il aimait les histoires, grand-père.

« Pour ça oui, j'en ai vu un de farfadet, assura Bill. Il était assis, tranquille comme Baptiste, sur le bord de la Kenmare. À côté de lui, un tonnelet de bière, et lui, il était soulé comme une grive. Moi, j'ai rampé en catimini jusque là où il était assis, et puis... »

— Eh bien ! l'ami, l'avez-vous attrapé ? rugit grand-père.

— Je ne l'ai pas attrapé, poursuivit Bill avec regret. C'était la fin du printemps, et la lande était pleine d'abeilles. Une énorme m'a piqué, pan ! et j'ai crié de douleur, et avant que j'en sois revenu, le farfadet était parti.

— Dis-nous à quoi il ressemblait ! cria Catherine.

— Pour sûr qu'il était magnifique à voir, dans son habit couleur de trèfle, avec sur la tête un grand chapeau à ruban noir, et aux pieds des longs souliers pointus avec des petites clochettes au bout...

— C'est dans la tête que tu as des petites clochettes, Bill Reilly, déclara Kitty en riant. Et un tas de boniments sur la langue.

— Est-ce qu'il y a aussi des farfadettes ? demandai-je.

— Je ne crois pas, répondit Bill. Et on peut en remercier les saints. Mais savez-vous que si on attrape un farfadet, on peut le forcer à vous montrer où il cache son or ? Et savez-vous qu'il y en a des rouges et des verts, des farfadets ?

— Et quelle est la différence ? demanda grand-mère.

— Ben, les verts sont plus gentils. Eh ! oui, c'est comme ça. Ils aiment la vie facile, comme qui dirait, et la musique gaie.

— Et les farfadets rouges ?

— Ah ! les rouges... ! »

Il tira sur sa pipe, puis cracha dans le feu et envoya en l'air une bouffée de fumée.

« Un type pas commode, le farfadet rouge, murmura-t-il. Et sournois, et râleur. Il pique de ces rages ! Quand ça le prend, il saute sur le mur le plus proche et s'y plante la tête en bas, en se balançant sur la pointe de son chapeau à cornes, les talons en l'air. Mais il n'est pas aussi méchant que la maléfique. »

— La maléfique ? dit grand-mère gravement. Il me semble que j'ai entendu parler de ça quelque part.

— Ma parole, murmura Bill, ça c'est quelque chose qu'on n'aime pas voir ! La maléfique, c'est une fée sans tête. Eh ! oui, elle vit dans les marécages et elle pousse des lamentations quand quelqu'un va mourir. Elle voyage dans un carrosse noir, tiré par des chevaux sans tête. »

Quand Bill s'interrompit pour respirer, grand-père se mit à parler de la nuit où il avait vu un gnome au fond de la combe.

« Chut ! Jack, dit grand-mère. La petite va avoir des cauchemars, après tout ça. »

J'ai probablement eu un cauchemar cette nuit-là, mais je ne l'ai pas regretté. Être assise dans cette cuisine bondée à écouter un homme parler des farfadets et de la maléfique, c'était plutôt effrayant, c'est entendu, mais les histoires de fantômes sont passionnantes quand on a huit ans. Et quel plaisir de voir grand-père rire et grand-mère froncer le sourcil, et d'écouter la voix bien timbrée de Kitty Reilly et le bavardage des fillettes !

Nous avons accompagné les Reilly dans leur nouvelle maison pour leur souhaiter bonne nuit. À cause des histoires de fantômes, grand-mère resta auprès de moi, ce soir-là, pendant que je me déshabillais. Elle me conseilla de dire mes prières au lit. Le Bon Dieu comprendrait. J'ai dit la prière : « Jésus, doux et humble de cœur... » et ensuite, une autre prière particulière : « Oh ! cher Bon Dieu, faites que la maléfique ne me prenne pas, et je ne serai plus jamais désobéissante. Je suis contente que Catherine ait des cheveux bouclés. Amen. »

J'ai tiré les couvertures par-dessus ma tête et je me suis recroquevillée contre la brique chaude, pour sentir une compagnie. Puis j'ai rêvé de boucles acajou, d'yeux verts et de nos nouveaux voisins.

Le monde vu par d'autres yeux

PAR JEANNE GEORGE

MA fille avait mille visages, et un millier de soleils planaient au-dessus de chacun de ces visages. Non, je n'étais pas en train de perdre la raison. Je regardais ma fille avec l'œil d'un papillon, sous un microscope incliné. Mais, pour donner un sens à cette image pailletée de lumière, il m'aurait fallu quelque chose de plus : le cerveau d'un papillon. J'aurais alors discerné non pas un millier de fillettes, mais un objet rond où me poser et déployer mes ailes au soleil. Les cheveux de l'enfant me seraient apparus comme une forêt de cordages dorés, chacun de la dimension voulue pour donner prise à un papillon. Car chaque animal distingue en ce monde uniquement ce qui lui est nécessaire.

C'est avant tout le mouvement qui détermine ce que voit un animal. Les yeux de nombreuses bêtes sont complètement dépourvus de mobilité. Tel est le cas pour les crapauds, les grenouilles, les insectes et certains poissons. Comme les nerfs optiques réagissent aux variations de la lumière, il faut donc que quelque chose bouge dans le monde extérieur, sinon ces bêtes ne voient rien. En l'absence de mouvement, l'œil humain lui-même ne transmet pas d'image au cerveau. Mais six petits muscles situés autour de nos yeux les font se mouvoir sans cesse, de bas en haut et latéralement. Au cours d'une expérience où l'on avait bloqué ces muscles à l'aide de lentilles spéciales, les observateurs n'ont vu qu'un monde vague, dénué de couleurs.

L'un des premiers à tenter l'effort de voir à la manière d'une autre créature fut le naturaliste allemand Jacob von Uexküll. Il y a trente ans exactement, Uexküll, couché à plat ventre sur le sol, examinait un crapaud et cherchait à se représenter comment cet animal voyait le jardin. Le crapaud était immobile. Soudain, une phrygane déploya ses ailes. Aussitôt, le crapaud prit une attitude offensive, darda sa langue et happa l'insecte. Puis il

resta de nouveau immobile, ne discernant apparemment rien, ni les plantes, ni l'entrelacs des tiges, ni les feuilles. Le zoologiste en conclut que le jardin devait être pour un crapaud un écran gris, sur lequel les choses dont il a besoin apparaissent seulement quand elles bougent. Étant donné l'intelligence bornée du crapaud, c'est pour lui un grand avantage. La variété des choses que nous voyons ne le trouble pas. Pour lui, le jardin, c'est un ver qui se tortille, une mouche qui plane. Quand il saute, son propre mouvement lui permet de voir les feuilles et les cailloux ; puis tout redevient indistinct.

Quand il chasse, le chien écoute et flaire, car il ne discerne aucune couleur. A l'instar de tous les mammifères — exception faite pour l'homme, quelques anthropoïdes et autres singes — ses yeux sont presque dépourvus de ces « cônes », cellules pigmentées de la rétine, qui, sous l'impulsion d'un changement chimique provoqué par la lumière, envoient au cerveau, au moyen des nerfs optiques, des impressions de couleur.

Cela s'explique si l'on songe à la façon de vivre du chien. Il chasse en noir et blanc, tête basse, nez au sol. En fait, son odorat le guide, il voit rarement la proie, il la sent ; ses yeux lui servent donc principalement à éviter les obstacles. Comme toutes les créatures, c'est quand les choses bougent qu'il les voit le mieux. Et les bêtes qu'il chasse : lièvres, faisans, daims, ont l'air de le savoir ; elles se figent, disparaissant en quelque sorte aux yeux de leur ennemi. C'est pourquoi les chiens de certaines races agitent la tête quand ils regardent un objet, afin de créer le mouvement qui le leur rend plus apparent.

Les oiseaux, en revanche, voient la couleur. Il faut bien qu'ils la distinguent pour choisir ce qu'ils vont piquer du bec, pour se poser sur les branches, tous actes qui réclament ce sens de la profondeur que la couleur apporte au cerveau. Mais l'œil de l'oiseau est



A gauche, en haut, gros plan sur l'œil d'un poisson rouge et, en bas, sur celui d'une poule. A droite, en haut, la tête d'un bernard-l'hermite; en bas, les multiples yeux d'une mante religieuse.

ajusté à une existence instinctive au rythme extrêmement rapide, et il y a, de par le monde, beaucoup de choses qu'il ne voit jamais.

Il n'aperçoit d'un objet que ce qu'il a de caractéristique. Le rouge-gorge, par exemple, n'a pas, d'un mâle de son espèce, la même vision que nous. Il ne voit, lui, que la poitrine rouge. Un jour, David Lack, ornithologue anglais, déposa une boule de coton rouge sur le territoire d'un rouge-gorge. Le résultat fut instantané. L'oiseau mâle, propriétaire du territoire, sortit des buissons en poussant de grands cris, les plumes hérissées,

les ailes battantes. Il fondit sur la boule rouge et la frappa de part en part, exactement comme il eût agi envers un intrus de sa race. Pendant ce temps, un véritable rouge-gorge mâle, la poitrine blanchie à la chaux, voletait sur le territoire convoité sans que son propriétaire ailé lui accordât la moindre attention.

Si l'on songe aux besoins d'un oiseau et à son genre de vie, ne voir qu'une partie des objets paraît lui convenir à merveille. L'oiseau vole très vite. Ses réactions doivent être très rapides quand il passe à travers les



En haut, la tête d'un caméléon voisine avec celle d'une araignée sauteuse dont on aperçoit aussi les pattes. En bas, à gauche, les yeux d'un taon; à droite, plan de face sur un papillon (phalène).

branches, quand il attrape un insecte au vol ou qu'il arrive à toute vitesse dans un arbre. Il n'a pas le temps de voir l'ensemble de la forêt ni tout le corps de l'épervier qui pique sur lui. Miraculeusement, son œil sélectionne, de la forêt ou de l'épervier, ce qu'il a besoin d'en connaître, et pas davantage.

Cette vision est si rapide qu'elle en est stupéfiante. Je tenais un jour dans la main un jeune gros-bec à la poitrine rose. Soudain, ses plumes se serrèrent contre son corps et, raide de peur, il s'agrippa à mes doigts. Ni les cajoleries ni les offres de nourriture ne

purent le détendre. J'essayai de voir ce qu'il voyait. Finalement, tout là-haut dans la ramure, j'aperçus un épervier. Il était à peine visible, mais il l'était assez pour terrifier mon gros-bec.

Certains oiseaux perçoivent les objets mieux que nous. La rétine des insectivores (poulets, gobe-mouches, troglodytes, merles) est recouverte d'une membrane spéciale qui leur donne une vue extrêmement perçante, de sorte qu'ils voient les insectes zigzaguer à travers les airs aussi clairement que nous voyons nous-mêmes marcher un homme.

Le genre de vie ne détermine pas seulement ce qui parvient au cortex visuel du cerveau de l'animal ; il altère parfois aussi la structure physique de l'œil. Les pupilles du cheval sont horizontales et lui donnent un champ visuel latéral plus ouvert. La chose est appréciable pour un animal qui habite de vastes plaines où les ennemis viennent de loin.

Les chats et les renards sont dotés de pupilles verticales. Ils voient mieux que nous en haut et en bas : l'oiseau dans le fourré, la souris dans l'herbe. Les yeux de l'écrevisse sont pédonculés. Pour un crustacé qui vit dans les cours d'eau caillouteux, c'est un avantage de pouvoir donner un coup d'œil autour de soi avant de se mettre en marche. L'anableps, poisson qui vit à la surface de l'eau, a les yeux divisés en deux. La partie supérieure lui sert à voir dans l'air, l'inférieure à voir dans l'eau. Sa vue du monde englobe en bas les poissons, en haut les oiseaux, et tout cela en une image continue.

Le plus beau de tous les spectacles doit être celui que découvrent les yeux des abeilles, dont le cerveau ne reçoit que l'image des fleurs épanouies. Les fleurs fanées, il ne les enregistre guère, ni même les boutons. Ainsi, le monde n'est pour l'abeille qu'une vaste étendue de véroniques et de violettes, de lis et de fleurs de pommier.

Le vent rend ce monde encore plus magnifique. L'abeille aperçoit les fleurs agitées par la brise. Quant aux autres, immobiles, elle ne les voit que si elle les agite elle-même en volant au-dessus. Son vol lui révèle des taches de couleur, des cercles, des étoiles, toutes les combinaisons de ce monde floral qui n'est que symétrie et grâce.

Enfin, l'abeille perçoit toute une gamme de couleurs invisible aux humains. Elle voit, en effet, les ultraviolets. Pour elle, un champ de pâquerettes n'est pas un tapis blanc et jaune comme pour nous. Le cœur de chaque fleur réfléchit la lumière ultraviolette, si bien qu'aux yeux de l'abeille la pâquerette s'éclaire de cercles concentriques en pointillé pourpre, marquant le cœur de la fleur, où réside le nectar, aussi clairement que des feux de couleur indiquent la piste d'atterrissage, la nuit, dans un aéroport.

Mais, de tous les animaux, c'est la pieuvre qui possède les yeux les plus surprenants. Leur mystère est déroutant. Ils sont mobiles et ils voient la couleur. Ils sont dotés de lentilles, de pupilles, de rétines et d'un système nerveux compliqué transmettant le message sensoriel à un centre visuel bien développé. Les pieuvres reçoivent des images complètes et non pas seulement une partie de ces images.

Regarder une pieuvre dans les yeux est une expérience saisissante. Certain hiver, au laboratoire marin de Birmini, aux Bahamas, une pieuvre m'a absolument bouleversée. J'ai commencé par la regarder, simplement amusée de voir cette bête invertébrée étalée comme un morceau de pâte, et puis, soudain, j'ai eu la chair de poule. Ce tas vivant me regardait avec une acuité de perception fantastique. Rien en elle ne bougeait sauf les yeux, qui opéraient une lente mise au point, sortant et rentrant comme une longue-vue. A l'inverse de mon chien, qui détourne la tête quand je l'observe fixement, cette pieuvre soutenait mon regard.

Mais la plupart des yeux sont adaptés avec une sagesse admirable au genre de vie de leur propriétaire. L'étoile de mer qui s'insinue dans les huîtres qui bâillent n'a pas d'yeux du tout, mais elle est pourvue d'un autre dispositif de perception visuelle : la pointe de chacun de ses bras est dotée de petites zones, sensibles à la lumière, qui « voient » juste assez pour enregistrer l'emplacement de la mince bande sombre entre les deux valves entrouvertes du coquillage. De même, l'oursin, animal armé de piquants et de poison, possède, sur la peau, des régions photosensibles. Il « sent » les ombres (poisson, canot, étoile de mer glissant furtivement) et il oriente ses piquants défensifs dans leur direction.

Pénétrer le secret des sens des animaux, c'est découvrir qu'il y a de nombreuses façons de voir : par sensation, au moyen de points sensibles ou grâce à des signaux qui déclenchent la perception visuelle. Le monde prend une dimension nouvelle, et, là encore, comme dans presque tout ce qui touche à la nature, on reste frappé de respect et d'émerveillement.

Le Portugal *ou le jardin sur la mer*

PAR ANDRÉ VISSON

IL aura fallu longtemps au petit Portugal, patrie des grands navigateurs qui aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles explorèrent tant de terres inconnues, pour être à son tour découvert par les voyageurs modernes. C'est seulement après la guerre de 1914-1918 que les premiers touristes commencèrent à s'y intéresser. Et depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale l'invasion pacifique du Portugal a repris de plus belle.

La première impression que l'on reçoit de ce pays dépend surtout de l'angle sous lequel on aborde Lisbonne. Par mer, le paquebot vous débarque en plein ^{xviii}^e siècle, au cœur d'une cité haute en couleur. L'immense place qui prolonge la perspective du port est frangée de vieilles et somptueuses demeures qui abritent aujourd'hui les ministères. A l'arrière-plan, les sept collines de la ville sont parsemées de palais, d'églises, de maisons qui forment une symphonie de pastels bleu tendre, ocre pâle, mauve tourterelle, jaune de miel et rose thé. Et cette harmonie forme un décor si parfait qu'on le dirait planté pour un opéra de Mozart et que la vue des automobiles qui circulent au milieu de ces splendeurs, sous le geste précis des policiers casqués de blanc, paraît un anachronisme. Par l'avion, au contraire, on entre directement en contact avec le Portugal du ^{xx}^e siècle. Tout y est neuf, clair, spacieux. De vastes autobus conduisent au centre de la cité par de larges avenues bordées de maisons pimpantes, de parterres fleuris et de fraîches fontaines.

Mais si vous entrez au Portugal par la route ou en chemin de fer, c'est le vieux pays, avec ses traditions séculaires, qui vous accueille dès la frontière d'Espagne franchie. Ces deux nations voisines et cousines sont,

en effet, très différentes. Non seulement la langue n'est pas la même, mais les paysages, les églises, les villages et même les visages ne se ressemblent pas. Au Portugal tout est plus doux, plus tendre, moins contracté, plus paisible et surtout étonnamment vert.

Il s'agit vraiment d'un jardin sur la mer. Sur les 90 000 kilomètres carrés du territoire portugais, 85 % sont couverts d'une luxuriante végétation, due aux vents humides de l'Atlantique, dont les flots, sur 800 kilomètres, baignent le pays. Plus de 2 700 variétés d'arbres, d'arbustes et de fleurs croissent sur une terre propice; les espèces originaires de l'Europe septentrionale y fleurissent à côté des essences méditerranéennes et même nord-africaines, et plus de 100 variétés de plantes, introuvables ailleurs, poussent ici. Vivant ainsi au milieu d'une perpétuelle abondance de fleurs, les Portugais n'éprouvent pas le besoin d'en acheter, et l'on aurait du mal à trouver une seule boutique de fleuriste.

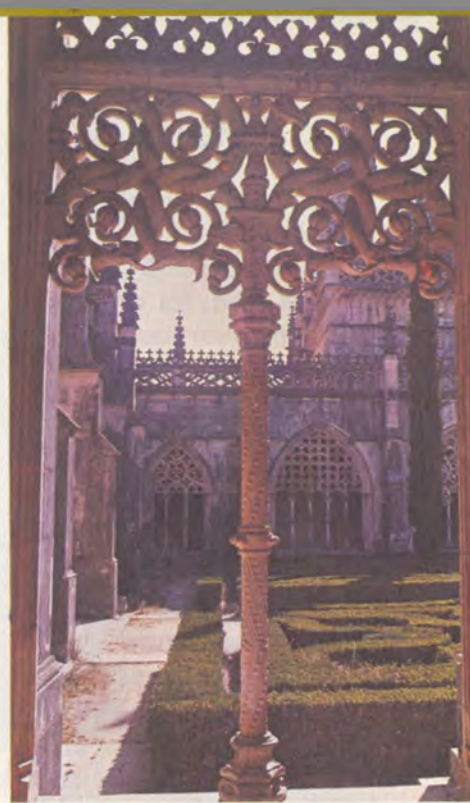
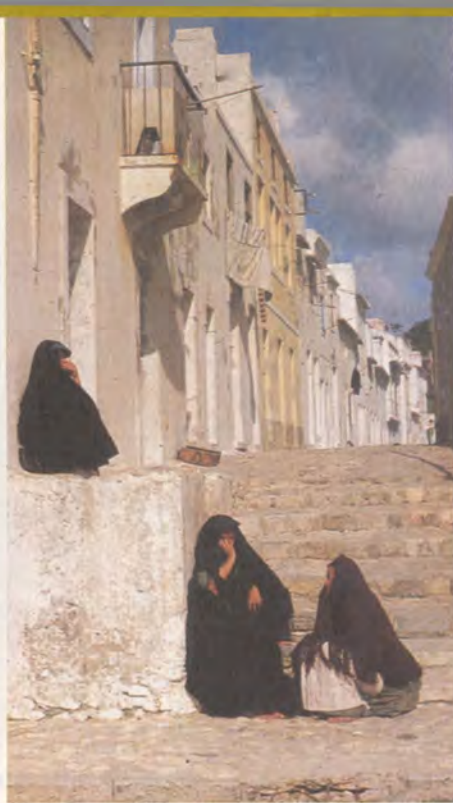
Un des traits les plus séduisants du caractère portugais est cette courtoisie d'ancien régime qu'on ne trouve plus guère en Europe. Dans les magasins, le client, quelque humble qu'il soit, se voit donner du « Votre Excellence », et le contrôleur du bac qui traverse le Tage ne manque jamais de vous souhaiter gracieusement « bon voyage » en poinçonnant votre billet. Chacun se montre à l'envi poli sans obséquiosité et digne sans arrogance ni hauteur.

Que ce soit à la ville ou à la campagne, on ne tarde pas à se rendre compte que le Portugal est un pays où l'homme est maître. Au long des routes, les femmes portent sur leur tête une quantité de fardeaux de toutes sortes : gros paquets de linge, paniers de



Moulins aux voiles triangulaires, façades blanches des rues étroites, femmes s'occupant à la moisson, cavaliers, pêcheurs, troupeau de taureaux, sardines fraîches arrachées à l'Atlantique, scènes quotidiennes, paisibles et séduisantes images de la vie portugaise...





Trois exemples de l'art manuelin,
qui fleurit au Portugal à la fin du
XV^e siècle et au début du XVI^e.
Page 184, en haut à gauche : le cloître
des Jerónimos. Page 185, en haut à
gauche : la tour de Belém; à droite :
portail, à Batalha.



légumes, meubles, matelas et jusqu'à des cercueils, tandis que les hommes cheminent paisiblement à côté d'elles, sur leurs ânes ou à pied, les deux mains dans les poches.

Un personnage caractéristique de la rue portugaise est la *varina*. Le nom de cette femme de pêcheur aux yeux de braise et au teint cuivré lui vient d'Ovar, petit port de pêche fondé, dit-on, il y a des millénaires par les Phéniciens. Avec son grand panier rempli de poissons argentés en équilibre sur la tête, elle déambule de son pas souple et gracieux à travers la foule, indifférente aux robes parisiennes ou aux bas de nylon. Il n'y a pas longtemps que la police de Lisbonne l'oblige à porter des souliers. Mais elle préfère marcher pieds nus et, dès qu'elle est hors de la grand-ville, elle se hâte d'ôter ses chaussures, qu'elle suspend à son cou par les lacets.

Le Portugal est le pays des belles églises. Les plus célèbres, Tomar, Batalha, Alcobaça, les Jerónimos, offrent un étonnant assemblage de colonnes torsadées comme des câbles, de coquillages énormes, d'ancres monumentales, de globes terrestres encerclés de cordes et de cent autres motifs extravagants qui, tout pareils à des lianes tropicales, grimpent le long des vitraux, des portails et des arches. C'est là le style exubérant d'un peuple de navigateurs obsédés par les souvenirs de fabuleux voyages aux antipodes, d'un peuple de poètes emportés par leur imagination.

Si les toits couverts de tuiles rouges, et crochus à la manière des pagodes chinoises, rappellent à tout instant que le Portugal fut le premier des pays occidentaux à commercer avec le Céleste Empire, les azulejos, en revanche, ces tuiles vitrifiées polychromes dont sont décorés avec abondance les patios, les pièces de réception et souvent même les murs extérieurs des maisons, sont l'héritage de quatre siècles d'occupation arabe. A l'origine, les azulejos s'inspiraient des riches tapis d'Orient dont les dessins compliqués et les couleurs chatoyantes étaient habilement reproduits par les artisans portugais. Mais, plus tard, on adopta le bleu profond et le blanc laiteux des porcelaines chinoises. Aujourd'hui, après six ou sept siècles, les Portugais montrent toujours une dilection

particulière pour ce genre de carrelage dont ils ornent à profusion demeures et édifices publics.

Aux abords de toutes les villes de quelque importance se dressent des arènes. S'ils sont passionnés de tauromachie, les Portugais, à l'encontre des Espagnols, ne pratiquent pas la *corrida de muerte* : il n'y a pas de mise à mort. Lorsque le torero a fait la preuve de son adresse en piquant le cuir de la bête de quatre paires de banderilles enrubannées, la course est terminée.

La plus ancienne des trois universités du Portugal, qui est une des plus vieilles d'Europe, est celle de Coïmbre, fondée à la fin du XIII^e siècle. C'est une pittoresque cité blanc et rose perchée sur un piton, au cœur même du pays.

Les gens les plus fiers de cette aimable population sont certainement les 300 000 habitants de Porto, deuxième ville du Portugal, qui a donné son nom au pays et à l'un des plus fameux vins du monde. Les Portugais l'écrivent « O Porto », ce qui signifie tout simplement le port. C'est sans conteste la doyenne des cités lusitaniennes, puisqu'on fait remonter sa fondation par d'aventureux colons grecs à l'an 2000 avant Jésus-Christ. Au Moyen Age, aucun noble portugais ne pouvait s'établir à Porto s'il n'entrait dans quelque affaire de négoce. Et c'est ainsi que le petit royaume de Porto s'est agrandi progressivement jusqu'à devenir l'immense empire colonial que l'on sait.

Sur les routes, les bœufs servent encore au transport de toutes sortes de charges. Ils travaillent aux champs et même à la mer. Dans le vieux port de pêche de Nazaré, des bateaux pittoresques, bariolés de couleurs pimpantes, et dont la proue et la poupe se redressent comme les deux cornes d'un croissant de lune, rentrent, le soir, chargés jusqu'au bord de la pêche du jour, et ce sont des bœufs qui les halent jusqu'à l'embarcadère.

A Nazaré, le retour de la pêche est d'ailleurs un spectacle de choix. Les pêcheurs et leurs fils sont nu-pieds et portent tous le même costume, traditionnel depuis des générations : une grosse blouse de laine, sorte de tartan brun, vert et jaune, et un pantalon



retroussé jusqu'aux genoux. Leur coiffure est un long bonnet dont l'extrémité retombant sur l'épaule leur sert de poche pour le tabac, les allumettes et autres menus objets. Les jeunes femmes ont des jupes et des blouses taillées dans le même tartan que les hommes, mais les vieilles sont emmitoufflées dans une grande cape noire, fixée sur leur tête par un chapeau de feutre plat comme une galette et qui tombe jusqu'à leurs pieds nus, ce qui, de dos, les fait ressembler à de gigantesques chauves-souris.

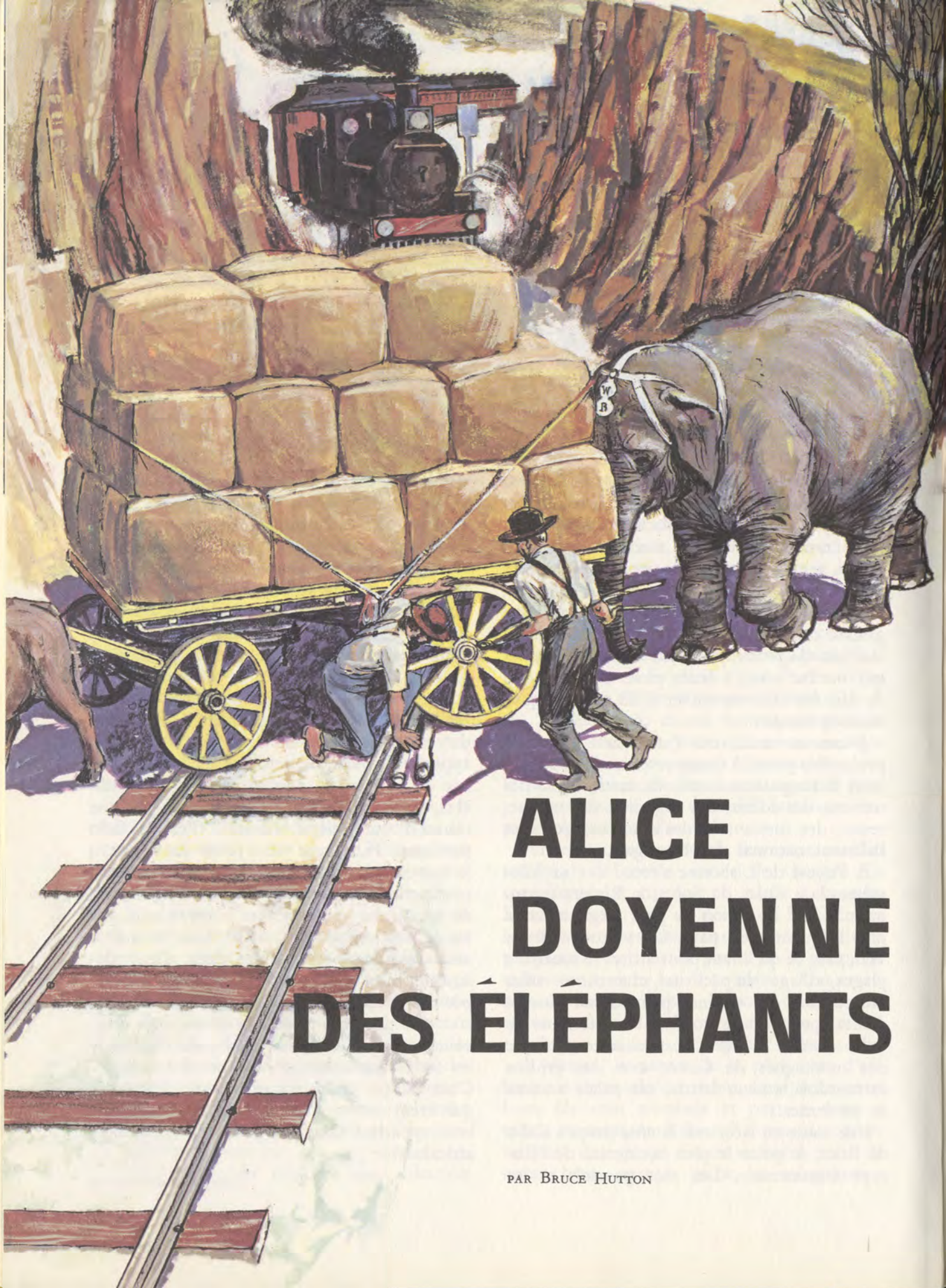
Jeunes et vieux, tous s'affairent à rentrer la pêche, à la peser, à transporter les filets ruisse-lants et les paniers emplis du frémissement des turbots, des colins, des anguilles, des maquereaux, des merlans et des sardines, qui sont l'aliment national des Portugais.

A l'ouest de Lisbonne s'étend sur 32 kilomètres la « Costa do Sol », la Riviera portugaise. C'est la région la plus élégante et la plus fréquentée du pays. On y trouve, il est vrai, tout ce qu'il faut pour attirer le touriste : plages, villages de pêcheurs, charmantes villas nichées sur des collines plantées de pins et d'eucalyptus, hôtels confortables, terrains de golf, casinos et aussi la chaîne romantique des montagnes de Cintra avec ses jardins extraordinairement fleuris, ses palais anciens et modernes.

Une route en lacet suit la côte jusqu'à Cabo da Roca, le point le plus occidental de l'Europe continentale. Les pins parasols et les

eucalyptus cèdent la place à la bruyère et à un arbrisseau bas dont les fleurs jaune soufre résistent aux vents qui soufflent furieusement du large. Puis ceux-ci disparaissent à leur tour, et il ne reste plus qu'une lande aride et pierreuse avec, entre la route et l'océan, le flot immobile des dunes sablonneuses.

On trouve cependant dans cette solitude deux ou trois estaminets sans prétention. La salle à manger est sombre et basse, mais la sole et le homard ont de la saveur, et le vin est léger, frais et sec à souhait. Au moment du café portugais, noir et fort, on vous apporte un verre de genièvre... C'est la tournée du patron. La nuit tombe. Le vent fraîchit, mais son hurlement est couvert par une chanson qui s'élève soudain. C'est le fado portugais. Fado..., le vieux *fatum* des Latins..., le lamento du destin. La mélodie tendre, sentimentale, déchirante, frémit d'angoisse et de nostalgie, soutenue en contre-chant par les palpitations de la guitare. Elle est suivie sans transition par un autre chant d'une mélancolie plus grande encore, la *saudade*, mélodie d'éternels regrets. C'est de ce point de la côte que partirent jadis, à bord de leurs caravelles, les hardis marins avides de conquérir les terres inconnues d'Asie ou d'Amérique. C'est de cet endroit que tant de Portugais quittèrent le pays natal pour ce Brésil qui leur appartient jadis ou pour leurs colonies africaines.



ALICE DOYENNE DES ÉLÉPHANTS

PAR BRUCE HUTTON



C'ÉTAIT en 1912. A cette époque, en Australie, une grande partie des transports agricoles s'effectuait à l'aide d'attelages de bœufs. Un jour, une charrette pleine de lourdes balles de laine s'embourba en traversant une voie ferrée, près de Tenterfield, en Nouvelle-Galles du Sud. On attendait d'une minute à l'autre le passage d'un express. Dans la gare de marchandises voisine, un éléphant des Indes (ou plus exactement une éléphante : Alice, soixante-six ans) déchargeait des roulettes de cirque entreposées sur une rame de wagons plates-formes. Attirée par les cris du conducteur de l'attelage, Alice vit d'un coup d'œil les efforts désespérés des malheureuses bêtes. Sans qu'on lui en donnât l'ordre, elle s'avança d'un pas pesant, s'arc-bouta de toute sa puissance, le front contre la charrette, et, sans efforts, la poussa de l'autre côté de la voie. Quelques secondes plus tard, l'express passait dans un grondement de tonnerre.

Une autre fois, toujours en Nouvelle-Galles du Sud, une charrette de blé s'enlisa dans le sable. Quatorze chevaux vigoureux luttèrent en vain depuis une demi-heure, quand Alice intervint. Il lui suffit de trente secondes pour remettre le véhicule sur la terre ferme. Un pont à bascule indiqua qu'elle avait arraché 15 tonnes à l'emprise du sable.

Je n'ai jamais connu un animal aussi extraordinaire. Mais ce n'est pas seulement à cause de son intelligence et de sa force que, dans

toute l'Australie, deux générations de fervents du cirque ont gardé d'Alice un souvenir ému. Son espièglerie exerçait également sur eux un attrait considérable. A la fin d'une représentation que nous donnions à Melbourne, une fillette timide tenait derrière son dos un bouquet de fleurs qu'elle devait offrir à l'une des artistes. Sans bruit, Alice survint en tapinois et s'empara du bouquet pour s'en servir comme d'un chasse-mouches.

Un jour que le grand chapiteau avait été monté dans un parc de l'Ouest australien, elle s'en fut d'un pas tranquille observer deux petits garçons qui jouaient sur une balançoire-bascule. L'un d'eux ayant quitté la place, l'autre resta en panne, ce que voyant, Alice posa sa patte massive sur l'extrémité libre de la balançoire, qu'elle amena à terre. Ensuite, à titre d'expérience, elle relâcha sa pression, vit le petit garçon redescendre et, doucement, appuya de nouveau. Elle continua quelques minutes ce manège, auquel elle paraissait prendre un plaisir sans bornes, et ne s'arrêta que rappelée au travail.

C'est en 1899 que le cirque Wirth, l'un des plus anciens et des plus grands d'Australie, acheta Alice à un cirque de l'Inde. Elle était alors âgée de cinquante-trois ans et avait, disait-on, transporté du bois en Birmanie. On l'avait sommairement dressée pour la piste. Son poids et sa taille n'avaient rien d'excessif : elle pesait 3 912 kilos et mesurait 2,60 m. Malgré son âge, elle était dans toute la plénitude de sa force. Les Wirth n'ignoraient pas qu'ils avaient fait l'acquisition d'un pachyderme extraordinaire, mais ils ne savaient pas jusqu'à quel point.

C'est en 1902, au bout de trois ans de « dressage visuel » aux côtés de Gunny Sah, le premier « éléphant débardeur » du cirque, qu'Alice devint à son tour la reine de la troupe. Gunny Sah étant mort, c'est à elle qu'échut la tâche de diriger l'opération périlleuse et risquée qui consiste à monter et à descendre les cages d'animaux sauvages sur des plans inclinés reliant le sol aux plates-formes. Il lui fallait, de plus, disposer ces cages de façon à perdre le moins de place possible, pousser ou tirer les pesantes roulottes. Ce travail ne lui laissait guère de répit, car l'écartement des voies diffère dans les six États de l'Australie ; un cirque qui entreprend un circuit du continent est forcé de changer souvent de train.

Ce qui faisait d'Alice un être d'exception, même parmi ses congénères, c'était l'esprit d'initiative dont elle faisait preuve dans les situations critiques. Un jour, elle hissait sur un wagon une roulotte lourdement chargée dont les roues avant dépassèrent l'extrémité de la plate-forme, la moitié du véhicule restant dangereusement suspendue dans le vide. *Sans aucune directive*, Alice descendit sur le quai, souleva la roulotte avec sa trompe et la manœuvra si bien qu'elle la remit dans sa position normale.

Je l'ai souvent vue descendre d'un wagon, sans être guidée, un camion de 5 tonnes chargé de tentes et de matériaux divers. Elle commençait par soulever l'avant de biais, puis le déposait sur le quai. Ensuite, elle retournait avec calme vers l'arrière du camion et recommençait la même opération. Elle vous débarquait un camion plus rapidement que ne l'eût fait une grue pivotante, et le chauffeur n'avait plus qu'à prendre le volant.

Non seulement elle excellait dans l'accomplissement de sa tâche, mais elle en était parfaitement consciente. Et son naturel aimable ne l'empêchait pas de manifester, à l'occasion, une poussée bien « humaine » d'orgueil professionnel. Un jour, à Port Fairy, dans l'État de Victoria, elle avait interrompu son travail pour « casser la croûte », quand elle entendit Charlie West, qui dirigeait les transports du cirque, donner des ordres au second « éléphant débardeur ». Elle accourut, écarta sans douceur son remplaçant et exécuta le travail.

Charlie prétendait qu'Alice comprenait tout ce qu'il disait. Dans les moments « creux », elle se glissait invariablement auprès de lui pour « faire un brin de causette ». Souvent, quand il était en conversation avec quelqu'un, elle lui coupait la parole avec son étrange babil.

« Tais-toi ! lui disait West. Ce n'est pas à toi que je m'adresse. »

Alice se taisait et, qui plus est, attendait ensuite que Charlie lui adressât la parole.

Il y a de ça bien des années, sa présence d'esprit sauva la vie d'Eileen Wirth. Un éléphant avait renversé la fillette et l'aurait piétinée si Alice ne s'était précipitée et n'avait mis en déroute cet animal furieux.

Vers 1914, à Sydney, se produisit un incident qu'on évoque encore fréquemment dans les milieux du cirque. Au cours de la parade, sous le grand chapiteau, un marmot bondit de sa place et se mit à courir sur le parcours des éléphants qui arrivaient. Des femmes poussèrent des hurlements, d'autres ouvrirent des yeux terrifiés. Alice, de sa trompe, souleva tranquillement l'enfant et le rendit à ses parents.

Les oiseaux et, d'une manière générale, les petits animaux, semblaient éveiller son instinct maternel. Dieu sait les créatures de tout acabit qu'elle prit, si l'on peut dire, sous son aile ! Citons, au hasard : une perruche, un chat, un bouvillon à trois pattes, un troupeau d'oies... Ces animaux vivaient dans la plus parfaite sécurité tant que leur gigantesque protectrice était dans les parages.

Rien de plus difficile que de tenir à l'attache cette friponne d'Alice. Les cornacs avaient beau imaginer toutes les combinaisons possibles pour l'empêcher de se sauver, elle trouvait fréquemment le moyen de défaire ses chaînes et, par la même occasion, celles de Doll, sa grande amie. Au cours d'une tournée en Nouvelle-Zélande, elle se livra à ce petit jeu, et nos deux lourdaudes traînèrent leurs pattes dans une briqueterie voisine, où elles renversèrent l'un après l'autre les tas de briques et causèrent des dégâts considérables. Le propriétaire de la briqueterie téléphona à son avocat, et tous deux se précipitèrent au cirque. Une fois sur les lieux, ils demandèrent à

inspecter la troupe d'éléphants. Alice et Doll étaient à leur place habituelle, l'air aussi innocent que leurs compagnons.

En 1946, pour les cent ans d'Alice*, nous montâmes un numéro spécial à l'issue d'une soirée donnée à Melbourne. On décida qu'elle couperait elle-même son gâteau d'anniversaire, et que Jessie, une de ses compagnes, lèverait sa coupe de champagne à la santé de la centenaire. Fred Shafer, qui s'occupait alors des éléphants, dressa Alice à faire sauter le bouchon, l'entraînant sur une bouteille dans le goulot de laquelle on avait introduit une carotte.

Ce numéro spécial fut un succès triomphal. Quand on amena l'héroïne de la fête devant le gâteau monumental (1,50 m de haut) qu'elle devait découper avec un grand couteau, elle fut prise d'un trac épouvantable. Mais elle n'en joua pas moins son rôle ainsi qu'on le lui avait appris et déboucha sa bouteille sans la moindre anicroche. Un autre éléphant, nommé Eily, lui souhaita « Bon anniversaire ! » en barrissant devant le micro. L'orchestre attaqua le traditionnel chant de circonstance, toute l'assistance se leva et entonna le refrain à pleins poumons. Jamais on ne vit aussi chaleureuse ovation.

En novembre 1953, alors que le cirque Wirth se préparait à quitter Melbourne pour entreprendre une tournée en Nouvelle-Zélande, on dut se rendre à l'évidence : Alice défaillait sous le poids des années. Elle avait alors cent sept ans ; elle faisait partie de notre cirque depuis plus d'un demi-siècle. Aussi la confia-t-on pour quelques semaines au jardin zoologique de Melbourne.

Là, malgré tous les soins que lui prodigua le personnel, elle souffrit à tel point d'être séparée de ses vieux amis qu'elle en tomba malade. Elle refusait de s'alimenter et même de se mêler aux autres éléphants, passant ses journées debout, sans faire le moindre mouvement. Quand le cirque revint, elle était dans un état pitoyable.

J'ai souvent vu des animaux regagner le cirque après une maladie ; c'est une joie de

voir l'accueil que leur font leurs compagnons. Pour Alice, ce fut un événement particulièrement émouvant. On avait envoyé un camion-remorque la chercher. Avant que ses congénères eussent pu la voir, ils avaient flairé son odeur et ils se mirent à barrir pour lui souhaiter la bienvenue. Quand elle eut retrouvé les siens, elle répondit tout de suite à leurs marques de sympathie en les caressant de sa trompe. Son apathie disparut comme par enchantement ; sa démarche reprit une certaine vivacité.

Elle ne devait plus travailler ni reparaître en public. Non que le courage et la bonne volonté lui fissent défaut, mais son corps chancelant n'obéissait plus. Pendant trois ans, jusqu'en avril 1956, en qualité d' « invitée d'honneur », elle accompagna le cirque dans tous ses déplacements. Mais durant cette période elle perdit plus de 500 kilos. Il fallait user de cajoleries pour la faire bouger, et il était navrant de voir tous les efforts qu'elle déployait pour faire deux ou trois pas.

Vint le dernier jour de la saison de Pâques 1956, à Sydney. Alice mangea son foin comme d'habitude, mais à 6 heures du soir, alors qu'on remballait le matériel avant de quitter la ville, la patte lui manqua, tandis qu'à grand renfort de caresses on essayait de l'embarquer en camion. Il était évident que cet effort était au-dessus de ses forces.

On fit venir Doll pour que, se plaçant contre Alice, elle l'aidât à conserver son équilibre. Mais en vain. Peu après, les pattes croisées, elle s'effondra.

On appela l'un des plus grands vétérinaires d'Australie. Il lui suffit d'un rapide examen pour voir que la pauvre Alice était trop faible pour se relever. Il nous conseilla de mettre un terme à ses souffrances. La mort dans l'âme, les Wirth donnèrent leur consentement, et, sous les yeux du personnel pleurant sans vergogne, Alice fut abattue d'une balle en plein front.

Sa mort fut commentée par toute la presse australienne. Le cirque Wirth reçut des centaines de lettres et de télégrammes de condoléances. Nous avions perdu notre meilleure artiste ; non seulement la plus étonnante, mais aussi la plus charmante.

* Un éléphant des Indes vit normalement de quarante-cinq à soixante ans. Quelques-uns vivent jusqu'à soixante-dix ans et au-delà. Rares sont ceux qui dépassent cent ans.

PARMI les nombreuses stations d'observation spatiale que des amateurs ont érigées en divers points du globe, l'une des plus étonnantes et des plus complètes se trouve située dans le paisible petit village italien de San Maurizio Canavese, à une vingtaine de kilomètres de Turin. Quoique la majeure partie du matériel ait été bricolée ou qu'elle date de la Seconde Guerre mondiale, l'ensemble paraît extrêmement efficace. Suspendues au mur, des pendules de cuisine bon marché donnent respectivement l'heure moyenne du méridien de Greenwich (G. M. T.), l'heure locale de Moscou, celle du cap Kennedy et celle de Turin. Les opérateurs sont revêtus de blouses blanches, comme dans un laboratoire. Le pupitre de trajectographie est une copie fidèle de celui du cap Kennedy; il a été reconstitué d'après des photographies et réduit à l'échelle de un cinquième.

Les constructeurs de cette étonnante station sont deux frères, Achille et Gian Battista Judica-Cordiglia. Ils se passionnèrent pour la radio en 1949, alors qu'ils habitaient à Erba, près du lac de Côme; Achille avait seize ans et Gian à peine dix. Pour pouvoir construire une station de radio à ondes courtes, ils essayèrent de « taper » leur père. Celui-ci, qui était médecin, réagit comme l'auraient fait la plupart des pères en leur disant :

« Ne perdez pas votre temps à des bêtises; pensez plutôt à vos études. »

Ils eurent plus de succès auprès de leur mère. A l'époque, l'armée américaine liquidait ses surplus de matériel de radio au prix imbattable de 70 lire le kilo. Les jeunes gens en achetèrent 135 kilos. Après avoir remonté les appareils conformément à leurs besoins, ils purent rapidement entamer des conversations en code avec les nouveaux amis qu'ils découvraient dans le monde entier.

En 1959, la famille s'installe à Turin. Des satellites artificiels ont déjà été lancés, ce qui passionne les deux frères. Gian déclare aujourd'hui :

« Il y avait un monde nouveau là-haut et nous voulions y pénétrer. »

Les jeunes gens décidèrent de suivre les tentatives soviétiques plutôt que les essais

Deux amateurs à l'écoute de l'espace

PAR J. D. RATCLIFF



américains ; d'abord parce que la Russie était plus proche, et ensuite parce que les Russes étaient moins communicatifs et n'annonçaient jamais leurs lancements comme les États-Unis le faisaient en ajoutant une foule de détails techniques. Ils installèrent donc un grossier matériel d'écoute dans une casemate allemande, vestige de la guerre. Durant l'hiver de 1960-1961, ils y gelèrent consciencieusement pour apporter des perfectionnements à leurs appareils. Achille y consacra tous les moments de loisir que lui laissaient ses études de médecine ; Gian s'était fait inscrire à des cours par correspondance pour pouvoir poursuivre ses études d'ingénieur dans la casemate, sans quitter ses écouteurs.

L'année suivante, ils purent s'installer plus confortablement, leur père ayant pris la direction d'une maison de convalescence, installée dans une villa du xvi^e siècle pleine de coins et de recoins, à San Maurizio Canavese. Les deux frères appelèrent leur station *Torre Bert* (*Torre* signifiant « tour » et *Bert* étant l'abréviation de *Villa Bertalazona*, nom donné à l'origine à la maison). Ils comptaient déjà à leur actif un certain nombre de réalisations marquantes. Ils avaient pu écouter des conversations entre les cosmonautes et les stations au sol, pendant les quelques brèves secondes du passage des véhicules spatiaux au-dessus de Turin. Maintenant, ils voulaient pouvoir rester plus longtemps à l'écoute et suivre les satellites sur leur orbite. Pour cela, il leur fallait disposer d'une antenne « à réflecteur orientable », capable de suivre des « objets » qui traversent le ciel et de recueillir les plus faibles signaux radio-électriques émis dans l'espace.

Les divers pays du monde dépensent des millions pour installer des dispositifs de ce genre dans des centres perfectionnés : la Grande-Bretagne a dépensé 1 600 000 livres à Jodrell Bank ; l'armée de l'Air américaine, 15 millions de dollars à Tyngsboro, dans le Massachusetts. Un industriel de Turin offrit de construire une antenne parabolique pour 2 millions de liras. Les jeunes gens, eux, disposaient de 18 000 liras. L'unique solution, c'était de la construire eux-mêmes.

De leurs fouilles dans les dépôts de ferraille, ils rapportèrent des tubes destinés à former le bâti de l'antenne, un volant d'automobile pouvant servir de roue de pointage et des paliers de camion qui supporteraient la masse du dispositif, soit 1,5 t. Avec une extraordinaire ingéniosité, ils construisirent d'autres appareils : un écran de 1 mètre sur 3,50 m, qui s'éclairerait pour donner à tout moment la position d'un satellite, un second écran destiné à suivre les véhicules spatiaux lancés vers la Lune, un pupitre d'écoute équipé de trois magnétophones d'occasion pour recueillir sur bande les messages émis par les satellites.

A mesure que leur station se perfectionnait, Gian et Achille se rendirent compte qu'il leur faudrait de l'aide pour assurer son fonctionnement. Ils enrôlèrent quinze fanatiques de l'espace, ayant à peine dépassé vingt ans pour la plupart. Leur sœur, Maria Theresa, adolescente mignonne et délurée, se vit confier une tâche des plus ardues : apprendre le russe pour pouvoir traduire les messages échangés entre les cosmonautes soviétiques et les stations au sol au cours des vols spatiaux. Elle parle maintenant couramment cette langue.

Ensuite, les deux frères voulurent étendre leur réseau d'écoute radio-électrique au monde entier. A la fiancée de Gian, Laura Furbatto, devenue sa femme le 8 février 1965, on confia le soin de recruter d'autres observateurs spatiaux amateurs, répartis tout autour du globe, de Tahiti à l'Angola, en passant par l'Argentine. C'est ainsi que se créa le réseau d'amateurs Zeus, qui comprend 17 stations reliées entre elles par ondes courtes. Aujourd'hui, lorsque les opérateurs de la petite station italienne constatent que les Russes s'affairent à préparer un lancement, ils alertent les autres stations Zeus.

Habituellement en service douze heures par jour, *Torre Bert* institue une permanence de vingt-quatre heures sur vingt-quatre dès que les stations soviétiques donnent des signes d'activité. Dans l'équipe, chacun a des fonctions bien définies : deux jeunes gens captent les messages en phonie ou les signaux codés et en surveillent l'enregistrement sur

bande magnétique; deux autres s'occupent de l'antenne parabolique, et l'un des plus doués, véritable magicien des mathématiques, détermine, à l'aide d'une machine à calculer à main, la vitesse et la trajectoire. (Les professionnels ont recours à des ordinateurs électroniques.) La précision obtenue par les équipiers est si grande qu'ils ont été capables de dire douze heures à l'avance que Lunik IV, lancé par les Russes en direction de la Lune, manquerait son but de 8 000 kilomètres. En fait, il est passé à 8 497 kilomètres de la Lune.

Durant sa courte existence, *Torre Bert* a capté quelques messages sensationnels en provenance de l'espace. Par exemple, le 28 novembre 1960 lui est parvenu ce message énigmatique : « S. O. S. au monde entier. » Il émanait d'un véhicule spatial en mouvement et fut lancé à trois reprises. Au Texas et en Allemagne, des amateurs reçurent ce même message. Trois jours plus tard, les Russes reconnurent qu'un de leurs lancements s'était soldé par un échec, mais sans faire allusion à un passager humain.

Le 17 mai 1961, on put entendre les voix de deux hommes et d'une femme, engagés dans une conversation angoissée :

« Les conditions s'aggravent... Pourquoi ne répondez-vous pas?... Nous ralentissons... Le monde ne saura jamais rien de nous... »

Puis le silence. Les mêmes mots furent entendus en Alaska et en Suède. Que voulaient-ils dire? Personne ne le saura jamais tant que les Russes ne se décideront pas à parler.

Le message le plus émouvant est peut-être celui qui parvint à *Torre Bert* au début du mois de février 1961 sans qu'un mot fût prononcé. Les enregistrements magnétiques, que j'ai pu écouter moi-même à la station, contiennent les battements précipités d'un cœur surmené (le rythme cardiaque de tous les astronautes est contrôlé par des appareils automatiques) et les bruits d'une respiration difficile. Les frères Judica-Cordiglia ont fait entendre cet enregistrement au célèbre chirurgien du cœur le Dr Dogliotti, qui a affirmé : « C'est le cœur d'un mourant. » Les deux frères sont fermement persuadés que les

Russes n'ont pas reculé devant la perte de vies humaines pour affirmer leur maîtrise de l'espace. D'après les indices accumulés, dix astronautes auraient ainsi péri.

Les jeunes Turinois ont admiré de loin pendant longtemps le programme spatial des États-Unis avant d'avoir l'occasion d'en contempler les réalisations sur place. En 1964, la Télévision italienne ayant organisé un grand jeu-concours sur l'espace, doté d'un prix de 1 800 000 livres, les frères Judica-Cordiglia gagnèrent haut la main et achetèrent immédiatement des billets d'avion pour l'Amérique. Au cours de leur visite aux centres spatiaux, en Alabama, en Floride, au Maryland et au Texas, ils ont fait l'admiration des techniciens américains de l'espace par l'étendue de leur savoir.

Au cap Kennedy, les deux frères ont fait entendre les bandes magnétiques sur lesquelles ils avaient enregistré les conversations de John Glenn avec les stations au sol; les professionnels de l'espace en furent éberlués. Les États-Unis ne divulguent jamais les fréquences radios utilisées tant que le vol spatial n'est pas achevé, de peur de provoquer un encombrement sur ces longueurs d'ondes. On demanda aux jeunes gens comment ils étaient parvenus à déterminer cette fréquence-là. Rien de plus simple, répondirent-ils. Peu de temps avant le vol, ils avaient vu une photographie de la cabine spatiale de John Glenn et, d'après les dimensions de l'antenne de bord, ils avaient fait une déduction juste.

Comment vont-ils s'orienter à présent? La petite station si active va redevenir un simple passe-temps pour Achille, qui compte se spécialiser dans la médecine spatiale maintenant qu'il est diplômé. Mais, pour Gian, le passe-temps va peut-être devenir une carrière.

« Dans ce domaine, dit-il, plus on en fait et plus on a envie d'en faire. »

Il espère qu'on va lui offrir une situation aux États-Unis. En attendant, avec ses amis observateurs du monde entier, il fixe ses regards vers l'espace, donnant au monde de la science un magnifique exemple de l'habileté technique de simples amateurs.

Le grand explorateur Stanley

PAR DONALD ET LOUISE PEATTIE

« **15** AOÛT 1879. Arrivé à l'embouchure du Congo. Deux ans ont passé depuis ma première descente du grand fleuve. Ayant été le premier à l'explorer, je serai maintenant le premier à prouver au monde son utilité. J'embarque mes 70 Zanzibarites et Somalis afin d'entreprendre la civilisation du bassin du Congo. »

C'est avec cette superbe hardiesse que Henry Morton Stanley, trente-huit ans, annonçait dans son journal ses projets concernant un énorme territoire qu'il avait lui-même désigné sous le nom de Continent noir. Aujourd'hui, nous pouvons mieux encore mesurer l'ampleur de son rêve. Le bassin du Congo s'étend sur 2 400 000 kilomètres carrés d'un pays hostile, torride et couvert en grande partie par la brousse équatoriale difficilement pénétrable.

Henry Stanley est né en 1841 au pays de Galles, à Denbigh, dans un foyer misérable où régnait la mésentente. Il s'appelait en réalité John Rowlands, du nom de son père, qui mourut peu après sa naissance. Abandonné par sa mère, l'enfant fut bientôt mis en nourrice et y resta jusqu'à l'âge de six ans. Ensuite, comme personne ne payait sa pension, on l'envoya à l'orphelinat de Saint-Asaph, un triste asile pour les enfants dont personne ne voulait. Pendant neuf ans, il y fut si mal nourri et si fréquemment battu qu'un jour, se révoltant contre la cruelle autorité d'un sadique (qui devait mourir

dans une maison de fous), il le rossait. Quand l'autre eut perdu connaissance, il s'échappa en sautant le mur de l'orphelinat.

Il trouva des petits travaux à faire chez un chemisier, puis chez un boucher et finalement s'embarqua comme mousse pour La Nouvelle-Orléans. Dans cette ville, il fit connaissance d'un brave négociant nommé Henry Morton Stanley, qui, sans cérémonie, l'adopta et lui donna son nom. Après s'être battu dans les rangs sudistes pendant la guerre de Sécession, le jeune Stanley tâta du journalisme. Ayant réalisé quelques reportages sur les incursions des Peaux-Rouges dans l'Ouest, il fut envoyé comme correspondant en Asie Mineure, fut remarqué par James Gordon Bennett, rédacteur en chef du *New York Herald*, et chargé de suivre une expédition que les Anglais avaient entreprise en Abyssinie pour faire libérer deux de leurs concitoyens. Les articles brillants qu'il rédigea à cette occasion lui valurent d'être nommé correspondant permanent du *Herald*.

C'est alors que Bennett prit la décision qui devait rendre Stanley célèbre. En 1869, le jeune reporter reçut la mission de conduire une expédition au cœur de l'Afrique pour retrouver David Livingstone, le fameux missionnaire anglais dont on était sans nouvelles.

Missionnaire écossais au cœur pur, pionnier de l'exploration et des bonnes œuvres, Livingstone était connu en Grande-Bretagne pour ses voyages en Afrique et pour sa

lutte contre la traite des esclaves. Sa disparition avait causé une vive émotion. Bennett décida d'exploiter cet événement au profit de son journal en chargeant Stanley d'aller rechercher le disparu.

D'autres aventures, dont il dut faire le reportage en cours de route, retardèrent Stanley. En 1871, il mit enfin sur pied son expédition à Zanzibar, île proche de la côte orientale de l'Afrique. Sur les 192 hommes réunis, 3 seulement étaient blancs. Et ils s'engagèrent dans la brousse redoutable de ce territoire, qui est aujourd'hui le Tanganyika, par une chaleur épuisante et à travers un pays qu'inondaient les rivières en crue. Leur avance fut constamment entravée par des mutineries et des désertions, par la variole, l'éléphantiasis et toutes sortes d'autres maladies tropicales, quand ce n'était pas par le manque de vivres.

Mais Stanley, que rien ne décourageait, poursuivit sa route pendant près de huit mois, jusqu'au jour où il entendit parler de la présence d'un Blanc non loin de là. Le 10 novembre 1871, il atteignit le village de Oudjidji, sur le bord du lac Tanganyika, et se trouva enfin en présence d'un homme grisonnant et d'aspect chétif. Stanley s'approcha et, soulevant son casque de liège, il le salua d'une phrase qui, tout historique qu'elle fût, ne manquait pas d'un certain humour :

« Docteur Livingstone, je suppose ? »

Le vieux missionnaire fut enchanté de le voir. Durant quatre mois d'agréable compagnie ils voyagèrent, le vieil homme enseignant à Stanley les coutumes et les croyances africaines. Mais Livingstone ne voulait pas quitter l'Afrique. Il confia à Stanley ses papiers, lui fit ses adieux. Il devait finir ses jours sans revoir un Blanc.

Quand Stanley revint à Londres, son exploit fit l'objet d'acclamations enthousiastes mais aussi de violentes controverses. Ses détracteurs déclaraient que, sans une grande expérience de l'exploration, aucun homme n'aurait pu se rendre là où il prétendait être allé. Ils n'hésitaient pas à l'accuser d'avoir falsifié les papiers de Livingstone. Mais ces documents furent authentifiés par la famille du missionnaire, et la cabale céda la place

aux honneurs. La reine Victoria elle-même le félicita et lui fit un cadeau.

La rencontre de Livingstone et de Stanley marqua la vie de ce dernier et en détermina l'orientation. Le célèbre reporter voulut désormais poursuivre la tâche entreprise par le vieux missionnaire, explorer le continent noir et apporter la lumière à ses peuplades. Dès lors, il ne voyagea plus qu'une Bible à la main et, animé d'un zèle apostolique, répandit la bonne parole partout où il passait.

En 1874, à la tête d'une expédition anglo-américaine, Stanley explora le cours supérieur du Nil et fit le tour du lac Victoria, qui en est la source principale. Il effectua un relevé topographique du lac Tanganyika puis descendit avec son équipe les eaux inconnues du Congo, un des plus grands fleuves du monde.

Toutes sortes de dangers l'y attendaient. L'expédition fut attaquée à coups de flèches empoisonnées par des tribus hostiles. La malaria, la dysenterie et la variole frappèrent un grand nombre de ses hommes. Stanley lui-même eut de terribles accès de fièvre, et ses trois compagnons blancs moururent en cours de route. Lorsqu'il revint en Europe, affaibli, émacié et blanchi, il fut reçu en triomphe. Le premier, il avait suivi les 4 700 kilomètres du Congo, de sa source à son embouchure, et traversé d'est en ouest tout le continent noir.

Stanley avait été envoûté par l'Afrique. Il revoyait en esprit la beauté sauvage de ses habitants, leurs corps d'ébène luisants ornés de fantastiques oripeaux, les bêtes sauvages en liberté, l'éblouissante diaprure des papillons, les orchidées extraordinaires. Mais, par-dessus tout, le Congo, dont les tribus avaient besoin de lumière chrétienne, le Congo, si riche en caoutchouc et en ivoire, lui paraissait appeler la civilisation. Le roi Léopold II avait, lui aussi, mesuré les possibilités commerciales du Congo, et, en 1879, Stanley accepta d'y conduire une expédition belge.

Pendant cinq ans et demi, il affronta une vaste région au climat débilitant, habitée par



plusieurs millions de sauvages hostiles, dont beaucoup étaient anthropophages. Il établit 22 stations sur le Congo et ses affluents, lança sur le fleuve 4 petits bateaux à vapeur et construisit une route contournant les cataractes du Congo inférieur qui interrompent la navigation vers la mer. Il mettait lui-même la main à la pâte. Le voyant manier une massette, les Africains l'appelèrent *Bula Matari*, le « briseur de rochers », surnom qui lui est toujours resté.

À son retour dans le monde civilisé, Stanley était célèbre. Il fit d'innombrables conférences et écrivit beaucoup. Toutes ses aventures sont abondamment décrites dans ses livres. Mais il restait un solitaire et ne tenait toujours pas en place. L'année 1887 le revit sur le chemin de l'Afrique, chargé cette fois d'une mission difficile.

Le Soudan, pays sauvage de 1 500 000 kilomètres carrés, au sud de l'Égypte, avait été sous la domination britannique jusqu'au

soulèvement qui coûta la vie au général Gordon, celui qu'on appelait « le Chinois ». Tout semblait perdu au Soudan, quand on apprit que le dernier des lieutenants de Gordon, un Européen au passé orageux, nommé Emin Pacha, gouverneur d'Équatoria, la province la plus méridionale, tenait encore. Cet Emin Pacha enflamma l'imagination des Anglais, et Stanley fut envoyé à son secours.

Ce voyage fut pour lui le plus terrible de tous. Pour rejoindre Emin, il fallait traverser la grande forêt du Congo, si épaisse que le soleil en perce rarement la masse touffue. De nombreux compagnons de Stanley y moururent, lui-même fut victime d'intolérables crises gastriques, et, en fin de compte, sa mission tourna court. (Une fois retrouvé, Emin Pacha n'accepta l'aide proposée qu'avec beaucoup de répugnance.) Mais Stanley avait encore une fois ouvert à l'homme blanc des territoires inconnus.

A son retour en Angleterre, tout le monde le fêta. Il trouva quand même le temps d'approfondir une amitié de longue date avec miss Dorothy Tennant, une jolie femme de trente-six ans, et en juillet 1890, âgé de quarante-neuf ans, il l'épousait à l'abbaye de Westminster. Il était alors si affaibli par la malaria et souffrait tellement de l'estomac qu'il dut rester assis durant une partie de la cérémonie.

S'étant délassé en voyageant à travers l'Europe, Stanley se sentit assez vaillant pour entreprendre une tournée de conférences aux États-Unis, puis en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Il parlait toujours de l'Afrique. Son esprit y retournait constamment, et sa femme craignait qu'il ne l'abandonnât quelque jour pour cette sombre magicienne. Aussi le convainquit-elle de se présenter au Parlement, où il pourrait en toute quiétude défendre les intérêts de l'Afrique. Sa première campagne se solda par un échec, mais, à l'occasion de la seconde, trois ans plus tard, il fut élu et siégea aux Communes pendant cinq ans.

Il revit cependant l'Afrique, trop brièvement à son gré, lors d'un voyage en Rhodésie, au Transvaal, dans l'État libre d'Orange et au Natal. Mais il se languissait de sa femme et du petit garçon qu'ils avaient adopté. Aussi décida-t-il de se retirer à la campagne. Il passa les dernières années de sa vie dans le Surrey. A cinquante-huit ans il avait été anobli, tous les honneurs lui étaient accordés et sa vie familiale était comblée.

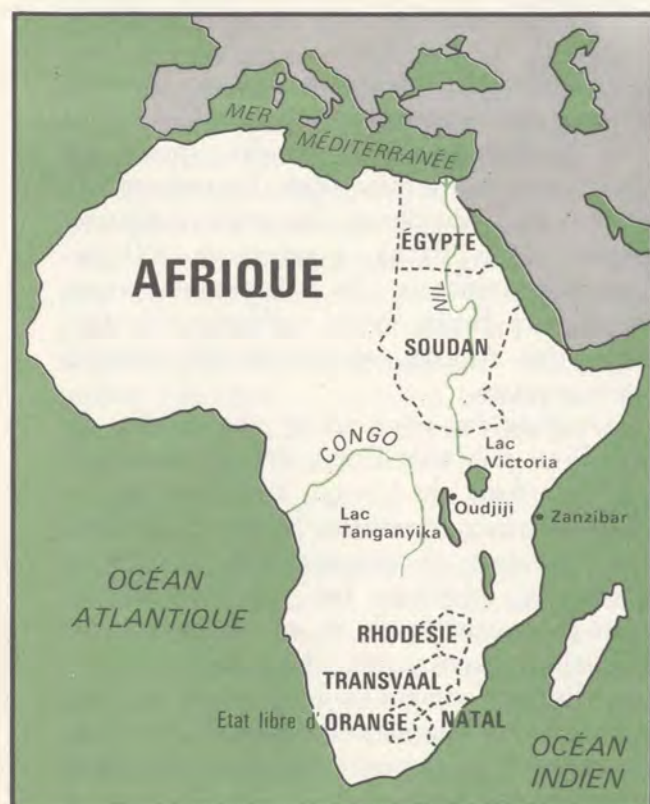
Le dernier voyage de ce grand explorateur se fit dans une ambulance qui le conduisait à Londres. Couché sur son lit d'agonie, son esprit continuait à vagabonder et il criait :

« Oh ! je veux être libre !... Je veux courir les bois... Je veux être libre ! »

Lorsque l'horloge de Big Ben sonna 4 heures, le matin du 10 mai 1904, Stanley murmura distinctement :

« Comme c'est étrange !... Voici l'heure ! »

Deux heures plus tard, il était mort. A Pirbright, la dalle qui recouvre sa tombe ne porte que son nom, deux dates et son surnom indigène : *Bula Matari*. A la base est gravé un seul mot qui résume toute sa vie : AFRIQUE.



Entre Stanley et Savorgnan de Brazza, le grand explorateur français qui acquit pacifiquement à la France d'immenses étendues de territoire africain, la rivalité était notoire. L'anecdote suivante n'en a que plus de piquant :

Un soir d'octobre 1882, à la fin d'un banquet que donnaient en son honneur ses amis parisiens, Stanley eut la surprise de voir s'ouvrir la porte de la salle : Brazza fit son entrée, s'approcha de la table et, élevant une coupe de champagne, porta ce toast d'une grande élégance : « La réception que vous offrez à M. Stanley ayant lieu à Paris, j'ai tenu à venir publiquement au milieu de ceux qui lui souhaitent la bienvenue, car il importe d'affirmer que je vois en M. Stanley non pas un antagoniste mais simplement un laboureur dans le même champ où nos efforts communs, quoique nous représentions des intérêts différents, convergent vers le même but : le progrès de la civilisation en Afrique... Français et officier de marine, je bois à la civilisation de l'Afrique par les efforts simultanés de toutes les nations, chacune sous son drapeau. »

Duc de Castries, *Les Rencontres de Stanley* (Éditions France-Empire).

Êtes-vous si malin ?

(Voir réponses page 121.)

Ne répondez pas étourdiment à ces questions, qui ne sont pas toutes aussi innocentes qu'elles le paraissent peut-être de prime abord.

1. Vous êtes chez vous, en compagnie de quelques amis. Et, soudain, vous dites à l'un d'eux :

« Je te parie que je peux m'asseoir à un endroit où tu ne pourras jamais t'asseoir.

— Non, vraiment ?

— Mais oui, et je vais te le prouver tout de suite. »

Où vous asseyez-vous ?

2. Deux Russes se promènent sur la place Rouge, à Moscou. L'un est le fils de l'autre, mais l'autre n'est pas son père. Quel est leur lien de parenté ?

3. Si les Arabes préfèrent les chevaux blancs aux noirs, est-ce parce que les chevaux blancs sont plus rapides, résistent mieux aux rayons du soleil, parce qu'ils mangent moins ou parce qu'ils sont plus beaux ?

4. Savez-vous pourquoi les Peaux-Rouges, partis sur le sentier de la guerre, attachaient des queues de renard aux talons de leurs mocassins ?

5. Si le Soleil s'arrêtait de briller sur un côté de la Terre, vous serait-il possible, de l'autre côté, d'aller faire une promenade au clair de lune ?

6. Qui entend le speaker le premier : l'auditeur qui se trouve dans la salle d'écoute de la radio ou celui qui écoute l'émission, à 2 000 kilomètres de là ?

7. Lequel des animaux suivants voit le mieux dans l'obscurité totale : le chat, le hibou ou la chauve-souris ?

8. Où est situé l'aqueduc de Sylvius ?

9. Connaissez-vous un oiseau qui vole à reculons ?

10. Je me promenais en canoë sur un lac lorsque survint un orage qui fit chavirer mon embarcation. Je gagnai comme je pus un îlot rocheux situé à 1 500 mètres du bord, en face de notre villa. Dans une cabane vide, abandonnée, je découvris une vieille lampe à pétrole et quelques allumettes. Tout le bois qui se trouvait dans l'île était mouillé et n'aurait pas flambé. Je ne pouvais faire de signaux qu'avec la lampe, mais elle ne contenait plus qu'un peu de pétrole et la mèche était trop courte pour tremper dedans. Savez-vous comment j'ai pu l'allumer quand même ?

11. Quelle était l'actrice préférée du grand dramaturge anglais William Shakespeare, qui naquit en 1564 à Stratford on Avon, non loin de Londres, et y mourut en 1616 ?

A painting of a mountain landscape. In the upper left, a tall, dark metal cable car tower stands on a rocky outcrop. Below it, a small wooden cabin with a chimney is nestled among evergreen trees. The foreground is filled with a dense forest of tall, thin evergreen trees, their trunks and branches rendered in various shades of green, brown, and red. The background shows more distant, hazy mountain peaks. The sky is a bright, warm yellow, with a large, glowing sun or moon in the upper right. Several white birds are flying in the sky. The overall style is impressionistic, with visible brushstrokes and a rich, textured color palette.

Madame à sa tour monte...

PAR MARCELLA COY

Au cours de l'été où j'ai fait mes premières armes en tant que guetteur d'incendie, le plus violent sinistre de la saison éclata dans le secteur attribué à mon amie Janny, un boute-en-train de dix-huit ans. Il ravagea 12 000 hectares de forêt, donnant à cette jeune fille l'occasion de montrer de quel héroïsme sont capables les femmes guetteurs de la brigade de l'Oregon.

Le garde forestier de son secteur ne cacha pas sa fierté :

« Il a fallu que cette petite-là ait bougrement du cœur au ventre, comme on dit, pour être restée à son poste. »

Elle y est restée, elle a tenu stoïquement au milieu d'une fumée dense et suffocante, pendant qu'une pluie de cendres se répandait sur le toit de son mirador*. Les brigades d'incendie, à bout de forces, allaient en titubant prendre un peu de repos et quelque nourriture, puis revenaient tailler dans les broussailles, abattre des arbres et préparer des contre-feux. Les jours et les nuits passaient, et Janny restait sur place pour leur transmettre les messages reçus à leur intention.

L'eau venant à lui manquer, elle ouvrit des boîtes de jus de fruits, pour ne pas quitter son poste le temps de descendre à la source. Elle jouait de sa chère guitare, chantait jusqu'à ce que la voix lui manquât, se donnait de grands

coups sur la tête, se brûlait la main avec une cigarette, ne sachant qu'imaginer pour se tenir éveillée et vigilante. Dans le secteur voisin, un couple de guetteurs dut être évacué — en proie à une crise nerveuse — vingt minutes avant que le sommet de la montagne voisine s'embrasât. Janny brancha sa radio sur leur fréquence et put ainsi recevoir l'appel angoissé d'une équipe de neuf hommes encerclés par les flammes près du pylône abandonné.

Ils étaient arrivés sur les lieux le jour même, avec un tracteur à chenilles de 12 tonnes et tout le matériel nécessaire pour défricher une ligne de sécurité en avant du brasier rugissant. Janny recueillit le message lancé par leur petit émetteur de campagne : « Le tracteur brûle. Le camion ne veut pas démarrer. Nous sommes coincés. On voit le rideau de flammes à travers la fumée. Il fait une chaleur folle..., atroce! »

Janny retransmit leur message au poste de secours installé en hâte sur les bords de la Smith. Cet appel parvint de la sorte à l'un des plus braves parmi ces gardes capables de manœuvrer leur jeep bondissante sur n'importe quelle piste, et qui réussit à les sauver.

Ce sont des drames de ce genre qui rendent si passionnante ma mission de guetteur d'incendie attaché à la brigade de l'Oregon. Voici des années maintenant que je regagne périodiquement mon poste.

* Dans l'Oregon, pendant la saison sèche, les guetteurs habitent sur place.



Vingt ans auparavant, nous passions des vacances en famille dans les forêts du littoral, quand je me suis senti une vocation pour cette vie de sauvage. J'étais une robuste et intrépide jeune fille de seize ans, récemment sortie d'un ranch du Montana, absolument persuadée que je pouvais en tout imiter les garçons. J'affolais ma mère en disparaissant pendant plusieurs jours dans les bois en compagnie de mon gros chien, un couteau à la ceinture, ayant dans mon sac de montagne une couverture, une poêle à frire, du sel, des allumettes, du jambon et des hameçons. Je finis par connaître toutes les montagnes, tous les torrents et tous les lacs à 150 kilomètres à la ronde.

Mais j'eus beau rager et tempêter, le garde fut inflexible et refusa de me confier une tour de guet, sous prétexte que ce n'était pas « un boulot pour une femme ».

Peut-être avait-il raison ? C'était, à l'époque, un poste très dur. Dans les années 20, les services de lutte contre l'incendie étaient encore à l'état embryonnaire : aucun chemin tracé ne donnait accès aux postes d'observation, et il fallait apporter soi-même tout son fourniment en se frayant une piste. Pas de radio à ondes courtes, mais seulement la modeste ligne téléphonique, assez aléatoire, que l'on posait d'arbre en arbre le long du trajet. Chaque guetteur devait construire son habitation et se débrouiller pour vivre avec les moyens du bord. Il a fallu un certain nombre d'années et une guerre pour que les personnes de mon sexe soient admises à s'enrôler dans l'armée des guetteurs.

Donc, par une belle matinée de mai, ayant trouvé un acheteur pour mon petit magasin d'épicerie, je me pris à songer avec nostalgie à la beauté sereine des montagnes. Pendant toutes ces années passées loin des forêts, j'avais connu les joies de la vie conjugale et la déchirante tristesse du veuvage. J'étais devenue une mère de famille rondelette. Ma fille suivait les cours d'une école de commerce ; je m'efforçais d'élever sans trop d'accrocs mon petit garçon de cinq ans. Était-il trop tard pour réaliser ma vocation ?

Poussée par une force irrésistible, je téléphonai à Green, un garde que je connaissais bien, et lui demandai s'il pouvait me confier

un poste de guet pour l'été. A mon grand étonnement, il répondit qu'il m'en réserverait un bien volontiers.

« Perdu dans la montagne ? demandai-je. — Tout à fait perdu. »

Après toutes ces années de regrets amers, cela me parut presque trop beau.

Un mois plus tard, je partais dans mon vieux cabriolet. A mes côtés, mon fils, Sonny, faisait des bonds de joie et posait des tas de questions, pendant que son petit chien Pokey, excité, me mordillait joyeusement les oreilles.

Au P. C. des services d'incendie, le dispatcher me lança un regard par-dessus son assortiment de postes de radio.

« Votre observatoire se trouve sur la butte de Blair », me dit-il.

Il me montra l'emplacement sur une grande carte murale, puis me remit les clés, le registre radio et les feuilles de météo, que je devais tenir à jour, ainsi qu'un manuel technique sur l'emploi de la table d'orientation.

Comme je feuilletais la redoutable brochure « explicative » sans y rien comprendre, il ajouta :

« Dans quelques jours, le garde de votre secteur vous apportera un poste de radio et des instruments de météorologie. En attendant, veillez à ce que rien ne brûle. »

Il nous a fallu des heures pour atteindre la butte de Blair. A notre première tentative d'ascension, nous nous sommes perdus dans un labyrinthe de sentiers de bûcheron. Nous sommes revenus en cahotant pour consulter une fermière.

« Prenez à votre gauche le sentier qui monte raide », nous dit-elle.

Nous repartons. Il y a de profondes ornières dans la terre durcie. J'essaye d'y maintenir les roues de mon véhicule. A la fin, nous arrivons dans un magnifique alpage au pied de la butte de Blair. Des cerfs gracieux, aux andouillers recouverts de velours, lèvent leur tête altière et nous regardent sans émoi.

Après quelques tournants en épingle à cheveux, la route s'arrête. Une étroite cahute sans porte, juchée sur une petite falaise au pied du rocher, sert de garage. J'y insère ma voiture, les yeux rivés aux à-pics qui l'entourent sur trois côtés.

Nous escaladons le dernier bout du sentier, horriblement escarpé. La cabine est amarrée au sommet du rocher par de gros câbles d'acier. Et il n'y a pas de pylône. Aucun ne résisterait à l'assaut des souffles puissants de l'hiver (en plein été, une rafale devait arracher à quelque temps de là notre « petit coin », perché un peu à l'écart tout au bord du précipice, et l'emporter bien loin dans le ravin). Du haut de notre piton rocheux, nous regardons le paysage, muets d'admiration. A l'ouest, des flots cramoisis engloutissent un gros soleil rouge sang. Tout autour, dans le lointain et bien au-dessous de nous, s'étendent des montagnes boisées, trouées de minuscules clairières.

« Maman, j'ai faim. »

Ces paroles de mon fils dissipent le charme qui m'envoûtait.

L'ombre violette qui a envahi la vallée monte rapidement au flanc de la montagne. Nous ouvrons la cabine vitrée et nous effectuons trois aller et retour — glissade suivie d'une laborieuse ascension — pour apporter nos affaires restées dans la voiture. Nous faisons alors l'inventaire de la pièce unique de notre demeure miniature : au beau milieu, la table d'orientation se dresse à hauteur de poitrine, sur un socle couvert de poussière. Un téléphone à manivelle est fixé sur le côté. Des coffres-banquettes font le tour de la pièce sous les fenêtres « panoramiques ». Deux lits de camp, un poêle, une table en bois, une lampe à pétrole et un fauteuil à bascule complètent notre mobilier. Délicieusement épuisés, nous renonçons à nous occuper du poêle et du ménage ; nous mangeons quelques sandwiches avant de nous glisser dans nos sacs de couchage, à la belle étoile.

Le lendemain matin, nous trouvons plusieurs flèches portant l'inscription EAU. En pleine surexcitation, Pokey décrit de larges cercles autour de nous, tandis que nous descendons un sentier de chèvres qui serpente jusqu'à un adorable vallon ; au creux d'un rocher, une source fraîche et limpide fait entendre son murmure cristallin. En revenant, nous cueillons les feuilles de certaines plantes aromatiques pour en faire des infusions. Je sens que nous allons passer un bel été.

Trois jours plus tard, notre garde, Ed, et son fils Bill, un garçon tout en longueur, surgissent au bout de notre sentier. Ils nous apportent un ravitaillement qui est le bienvenu. Dans les semaines à venir, nous aurons très souvent l'occasion de contempler le large visage parsemé de taches de rousseur de notre sympathique Ange Gardien. Aujourd'hui, il nous apporte notre poste de radio, les appareils de météorologie et la première des innombrables tablettes de chocolat dont il va gratifier Sonny.

Sans perdre de temps, il aborde les explications. Il m'indique comment utiliser les instruments météo dont je devrai relever les indications chaque jour. Il me montre ensuite la façon de se servir de la table d'orientation. Après quoi, il me donne ma première leçon de transmission sur la radio à ondes courtes. Le poste m'avait tout d'abord terrifiée ; pourtant l'unique bouton n'a que trois repères : ÉMISSION — ARRÊT — RÉCEPTION.

Dès que j'ai eu compris le truc, ce poste de radio m'a permis de converser avec mes collègues de réseau. Notre groupe se composait d'étudiants et de professeurs, d'une poignée de femmes mariées et de veuves, d'employés de bureau et d'ermites des deux sexes. J'appris qu'à chaque printemps tous regagnaient leur perchoir, apportant avec eux leurs rêves et leurs manies, des livres, des machines à écrire, des pinceaux, des appareils de photo, des animaux familiers et parfois — comme c'était le cas pour moi — amenant des enfants.

Nous formions un petit groupe très uni. Nous nous connaissions par nos voix et nos indicatifs d'appel.

De tous mes voisins « radiophoniques », Janny, la jeune espiègle, était ma préférée. Elle n'avait encore que dix-huit ans et se souciait fort peu des infractions au règlement. Elle avait pris l'habitude de mettre la manette de son poste sur ÉMISSION, maintenant le contact avec son genou, tandis qu'elle nous offrait un récital de chansons de cow-boy, rythmées par les accords de sa fameuse guitare. Elle était incorrigible. C'était le clown du réseau.

La première fois que j'ai signalé un début d'incendie, j'ai commis une belle bourde que

je ne suis pas près d'oublier. Vers minuit, une lueur ardente m'éveille en sursaut. Je me précipite sur la table d'orientation et je relève l'azimut. Comme je ne me fie pas encore à la radio, je décroche le téléphone et je tourne la manivelle comme une possédée. Mes persévérants appels — trois longues, trois brèves — tirent du sommeil non seulement notre Ange Gardien, mais encore les vingt et un fermiers qui partagent la même ligne. Des lumières apparaissent tout là-bas dans la vallée ; on dirait des lucioles. Des oreilles attentives sont collées aux écouteurs vétustes tandis que je fais la description du terrible embrasement que je vois à l'horizon.

Juste au moment où tous ces braves gens qui ont si bien mérité leur repos sortent en chemise et en pantoufles pour courir protéger leur demeure, je suis obligée de donner un nouveau coup de téléphone pour annoncer d'une toute petite voix :

« C'est seulement la lune qui se lève. Mais, vous savez, elle est énorme, de couleur orangée, et elle éclairait un nuage par en dessous ! »

Notre Ange Gardien fit entendre son rire sonore et compréhensif.

« Allez, c'est quand même un beau clair de lune ! »

Je n'ai jamais pu surmonter mon émotion

en voyant s'élever une fumée là où elle n'a rien à faire. La première que j'aperçus n'était pas à plus de 3 kilomètres, mais j'étais si énervée que je me trompai de 800 mètres dans mon évaluation.

« C'est sans doute un feu de camp, indiqua par radio l'Ange Gardien, en battant la campagne à la recherche des flammes. Mais les plus grands incendies commencent toujours par un petit foyer. »

Ce n'était pas un feu de camp. Plusieurs mois auparavant, en mars, des chasseurs de rats laveurs avaient allumé un feu au pied d'un arbre creux, sans doute pour enfumer l'animal et le forcer à sortir. Le feu avait lentement couvé sous les racines, malgré de fortes chutes de pluie, n'attendant qu'une chaude brise d'été pour se ranimer.

Cette année-là, je n'ai pas eu de grands incendies à signaler, mais en fin de saison notre appréhension croissait de jour en jour. Durant l'été de la Saint-Martin, les bois sont secs comme de l'amadou. Il n'y a presque plus d'humidité dans l'air. C'est bien souvent la période la plus dangereuse de l'année. Enfin, les pluies d'automne commencèrent à tomber. Les petits écureuils rayés ramassaient soigneusement toutes les miettes et couraient emplir leurs greniers en prévision de l'hiver. Des





MADAME A SA TOUR MONTE...

foule de voitures de tourisme. C'était le domaine des élans; nous en comptions parfois jusqu'à 70 dans une seule harde. Mais, en automne, hélas! il y avait encore plus de chasseurs que d'élans.

L'hiver suivant, j'adressai une requête nostalgique au garde général :

« Est-ce que vous pouvez me réserver une cime pour l'an prochain ? Une vraie montagne, pas encore gâchée par les touristes ? »

— Bien sûr, me répondit-il. J'ai ce qu'il vous faut : le mont de l'Écho. C'est loin de tout; la solitude totale. Ça vous plaira. »

Il n'avait rien exagéré. Le vieux mont de l'Écho est encore tel qu'au jour de sa création. A chaque printemps, des millions et des millions de graines engourdies commencent à germer; des milliers de frondaisons verdoyantes font entendre le murmure joyeux du renouveau. C'est alors que nous revenons. Sonny apporte ses livres et ses cahiers pour terminer son année scolaire dans la petite cabine vitrée qui se balance allégrement à 30 mètres au-dessus du sol.

Lorsque nous faisons la connaissance du mont de l'Écho, en cette troisième saison de

vols d'oiseaux se formaient, nous adressaient de l'aile un dernier adieu et partaient rejoindre leurs quartiers d'hiver. De grandes formations triangulaires d'oies et de canards sauvages s'enfonçaient dans le ciel pour gagner le Midi. Il était temps de retourner prendre place dans le monde lépreux des villes.

Tristement, nous avons baissé les stores sur nos fenêtres panoramiques. Nous avons rangé la cabine pour l'hiver. Nous avons fermé la radio et descendu tout notre attirail par le petit sentier.

« Blair arrête ses émissions. Salut à tous ! Au revoir et à l'année prochaine ! »

Au printemps suivant, nous avions peine à refréner notre impatience de retrouver la forêt, de quitter l'existence artificielle des villes, de laisser derrière nous les appartements où l'on étouffe, les autos qui empestent, les foules et les encombrements de tout genre.

Mais cette seconde saison me désappointa : on m'avait transférée à un observatoire plus important, au sommet du mont du Doyen. C'était le pic même que j'avais réclamé bien des années auparavant. Malheureusement, on avait tracé une route non macadamisée qui aboutissait devant la porte et amenait chaque dimanche, dans un nuage de poussière, une



guet, la surprise nous coupe le souffle. Ma fille aînée a pris quelques jours de congé pour venir nous installer. Elle suit mon vieux cabriolet dans sa petite voiture décapotable. A chaque tournant du chemin d'exploitation, nous passons devant des bûcherons bronzés, casqués, qui nous regardent avec une curiosité non dissimulée.

La route monte toujours et nous fait traverser une magnifique futaie de reboisement.

Puis nous arrivons dans la forêt inviolée, épargnée par l'homme et les scies voraces. Aucun taillis, aucun bruit de sifflet dans le lointain. Seuls des arbres gigantesques et un silence impressionnant; un tapis de mousses veloutées, de fougères dentelées et d'aiguilles rousses.

A 3 kilomètres du sommet, le chemin devient impraticable. Nous terminons la montée à pied. Au sommet, une vaste clairière en amphithéâtre s'étend sur un demi-hectare environ; des sapins et des mélèzes l'entourent, ils se balancent majestueusement avec ensemble.

Et voici notre future demeure : une sorte de petit chalet de bois avec un toit de bardeaux. Elle est dominée par une croupe rocheuse sur laquelle s'élève la tour qui me servira d'observatoire et de bureau. Haute comme une maison de neuf étages, elle est retenue par huit câbles de la grosseur du poignet, amarrés dans d'énormes blocs de béton. Tout là-haut, une cabine de 2,15 m sur 2,15 m dépasse les cimes des arbres, comme la tête d'une girafe flairant le danger. Sonny est déjà en haut, sur la plateforme circulaire de 60 centimètres de large. Sa minuscule silhouette se découpe sur l'immensité bleue du ciel.

« Venez donc, crie-t-il. On a une vue splendide ! »

Nous escaladons les 121 degrés de l'escalier en zigzag. La dernière volée de marches surplombe le vide. Grande Sœur est plutôt pâle en émergeant de la trappe d'accès.

« J'ai mal au cœur ! Cette tour se balance comme un métronome. »

Tous les postes de guet sont des points de vue admirables. Comment pourrait-il en être autrement ? Mais celui du mont de l'Écho est incomparable. C'est mon paradis. Un fauteuil de premières loges pour admirer les levers

ou les couchers de soleil, les brouillards glacés, les étranges fourmillements des orages magnétiques, les brefs levers de rideau sur les troublants secrets de la nature. A perte de vue, la forêt, l'immensité du ciel, l'espace et toujours la forêt.

Quatre jours après le départ de ma fille, un gros nuage noir, dégoulinant comme une éponge, envahit notre ciel et s'installe pour quinze jours. Un splendide brouillard d'argent s'est blotti dans la vallée; mais au-dessus et autour de nous tout est gris comme une vieille couverture déteinte et râpée. Par un temps pareil, je n'ai absolument rien à surveiller. Pour la première et unique fois de ma carrière, je suis en proie à la claustrophobie.

Un beau matin, nous avons une bonne surprise : une jeep verte du service forestier débouche en haut du sentier avec du ravitaillement. Un géant à longues jambes s'en extirpe péniblement ; c'est notre Ange Gardien.

« Je suis affecté à ce secteur depuis l'année dernière, nous dit-il. Vous vous souvenez de mon fils Bill ? Il est au collège d'État, bien entendu dans la section forestière, et Janny arbore fièrement l'insigne qu'il lui a donné. »

Nous apprenons que Janny est aussi au collège d'État et que, cet été, elle occupe le poste du mont Pain-de-Sucre. De mon mirador, je peux l'apercevoir. Nous ne sommes pas reliées par téléphone, mais l'Ange Gardien nous suggère de faire nos « papotages » en morse optique.

Cette année, je compte parmi mes voisins un professeur cousu de diplômes et mathématicien distingué (qui s'y connaît comme une pantoufle pour évaluer les distances). Plus loin sur la ligne se trouve une brillante étudiante, boursière des Beaux-Arts, mariée et toujours flanquée de ses deux jumeaux. A 65 kilomètres, il y a un jeune étudiant en langues qui veut faire sa carrière dans la diplomatie et la politique. Je suis flattée de cette société.

L'été se passe sans incident, mais à l'automne quelques foyers se déclarent : un lopin de fougères ; un demi-hectare de vieilles souches incendié parce que les rayons du soleil ont été concentrés par un vieux culot de bouteille formant loupe ; un grenier plein de foin qui s'enflamme spontanément ; l'incendie pro-

voqué par un chasseur qui a eu la curieuse idée de bâtir son feu de camp sur une vieille souche à moitié pourrie.

Notre célérité tient tous les foyers en échec et, dans mon « parc », je n'ai à déplorer que la perte d'un seul arbre, un vieux géant solitaire, frappé un jour par la foudre. Sa cime est déjà trop embrasée pour qu'on songe à l'abattre; les pompiers dégagent les abords et dynamitent l'arbre pour épargner la futaie.

Au printemps suivant, nous revenons au mont de l'Écho, auréolés du privilège des vieux habitués.

Sur le pylône, il y a beaucoup de choses à remettre en ordre chaque année. Il faut tendre un nouveau crin dans le viseur de repérage d'azimut. Il faut passer de la toile émeri dans l'ocilleton de visée pour enlever la rouille accumulée pendant l'hiver. Nettoyer les vitres de la cabine. Remettre l'anémomètre en état. Afficher bien en vue les consignes à suivre en fonction des conditions météorologiques. Préparer le registre radio, celui du téléphone, le répertoire de code, les tables de vitesse du vent. Brancher de nouvelles batteries sur le poste de radio et procéder aux essais avec le P. C. Fixer la girouette au sommet du mât, sur le toit du pylône. Et ne pas oublier de disposer le pluviomètre sur une crête rocheuse.

Après toutes ces opérations, le mont de l'Écho est paré pour le service d'été. Nous pouvons, une fois encore, nous laisser aller à goûter quelques mois d'enchantement sur notre « domaine » de 400 000 hectares.

L'isolement nous procure des expériences passionnantes. Un jour qu'il partait chercher le courrier, Sonny trouva en face de lui, à moins de 15 mètres, une femelle de puma, qu'on appelle couguar dans le pays. L'animal le regarda fixement pendant un moment, puis disparut dans les fourrés. Arrivé au bas du sentier, Sonny me téléphona. Je suspendis les émissions pour un quart d'heure et courus à sa rencontre. Il n'avait somme toute que neuf ans. D'un air détaché, mais tout de même un peu pâle, il remontait le sentier, son couteau ouvert à la main. Je me félicitai qu'il n'ait pas emporté sa carabine.

« Si tu l'avais vue! Elle était énorme, et elle

agitait sa queue dans tous les sens, me dit-il, encore sous le coup de l'émotion. Heureusement qu'elle avait déjà mangé. »

En passant dans le ravin, Sonny avait aperçu les restes d'une biche dont notre couguar venait probablement de se régaler.

Un animal nous rendait si souvent visite que nous avons fini par devenir de vrais amis, tout en gardant des distances respectueuses. Nous l'appelions Prosper. C'était un grand ours noir, tout râpé, un bon gros, parfaitement inoffensif et presque apprivoisé. Il semblait prendre grand plaisir à jouer à cache-cache avec Sonny parmi les ronces.

C'était un original à quatre pattes. Pendant l'été, il est rare que les ours soient accompagnés de leurs petits. Prosper en avait décidé autrement; il avait parfois sur les talons deux ou trois oursons qui prenaient leurs ébats, faisaient des cabrioles et grimpaient dans les arbres avec des grognements de joie. Quelquefois, de bruyantes bagarres éclataient; Prosper tolérait leur vacarme un petit moment, puis séparait gentiment les belligérants d'un coup de patte qui les envoyait rouler à 10 mètres.

Dans les bas-fonds sableux du petit torrent, nous l'avons vu pêcher d'un air satisfait pour nourrir sa petite famille. Nous l'observions à la jumelle. Plongé dans l'eau jusqu'au ventre, il choisissait un magnifique poisson et posait sa grosse patte dessus. Madame Prosper ou l'un des enfants se saisissait alors délicatement de la proie et la tirait sous l'eau jusqu'à la rive. Parfois, lorsque les prises étaient rares, la famille devait se régaler d'un seul poisson et le partage s'effectuait généralement dans la bonne humeur. En automne, nous avons vu Prosper dans un vieux verger de pommiers; il secouait vigoureusement les arbres pour en faire tomber les fruits et mangeait quand toute sa famille était rassasiée.

Certains arbres superbes de la futaie qui s'étend sous mon pylône ont pris une grande place dans mon cœur. En voyant progresser les bûcherons, je ressens une peine profonde à l'idée du sort qui attend mes chers amis.

Un jour, en regagnant le mont de l'Écho, nous nous sommes arrêtés, Sonny et moi, pour regarder abattre un de ces titans de la forêt. Nous avions le cœur serré.

Où sont les scieurs de long à la lente cadence et les grandes envolées de cognée ? Nous sommes loin du temps où les bûcherons devaient être de robustes gaillards. La scie mécanique a remplacé les muscles de l'homme. Aujourd'hui, le champion de l'équipe mesure environ 1,65 m et doit peser dans les 65 kilos avec ses brodequins. Nous regardons ce David, quarante fois plus petit que le Goliath qu'il doit affronter. Il commence par entailler le tronc pour orienter la chute, puis il le scie. Tout le supplice de l'arbre, jusqu'aux derniers spasmes de son agonie, ne dure pas plus de quatorze minutes.

Penchés sur la souche saignante, large de plus de 2 mètres, nous avons compté les cercles du bois, examiné les marques de la croissance de cet arbre vierge et découvert que, bon an mal an, il a vu 525 étés. Quatorze minutes pour transformer un roi fier et majestueux en un misérable rondin !

Le matériel mécanique à moteur constitue l'un des principaux risques d'incendie. Les bûcherons expérimentés s'arrêtent dans leur travail et quittent la forêt lorsque l'humidité tombe au-dessous de 35 %. Durant les mois secs, il arrive que le degré hygrométrique descende à 20 % ou même plus bas. Pendant cette période critique, lorsque toute humidité a disparu, le simple fait de gratter une allumette peut causer dans l'air desséché une sorte de déflagration qui déclenche un incendie.

C'est le dernier dimanche de cet étouffant mois de juillet. Je suis dans la tour, et j'essaie de percer du regard la brume de chaleur et les nuages de fourmis ailées, quand soudain j'aperçois une de ces fumées que le guetteur redoute et voudrait voir s'évanouir comme un mirage.

Cela s'annonce mal. Une colonne de fumée bleuâtre, très sûre d'elle, monte tout droit, à un endroit où aucune fumée n'a rien à faire : au milieu d'arbres fraîchement abattus, dans une coupe qui s'étend sur des kilomètres.

Le vendredi précédent, vers onze heures, deux bûcherons s'étaient installés pour déjeuner sur un arbre qu'ils venaient d'abattre. Soudain, par-dessus la crête, une série de coups de sifflet retentit dans l'air étouffant, donnant l'ordre de rassemblement.

« L'air est trop sec; on ne peut plus se servir des scies mécaniques, dit un des bûcherons en prenant une cigarette.

— Vaut mieux pas fumer ici, lui dit l'autre. Attends qu'on soit sorti du secteur. Tout est drôlement sec !

— Mince alors; c'est pas la première fois que je viens dans la forêt », répond le plus jeune d'un air vexé.

Il allume sa cigarette, jette l'innocente allumette dans un endroit couvert de sciure et prend soin de l'écraser sous son talon. Sur ce, ayant tiré quelques bouffées, il part avec son camarade.

Un surveillant reste sur place pendant une heure et fait une rapide inspection pour dépister tout danger d'incendie. Il ne voit rien d'anormal.

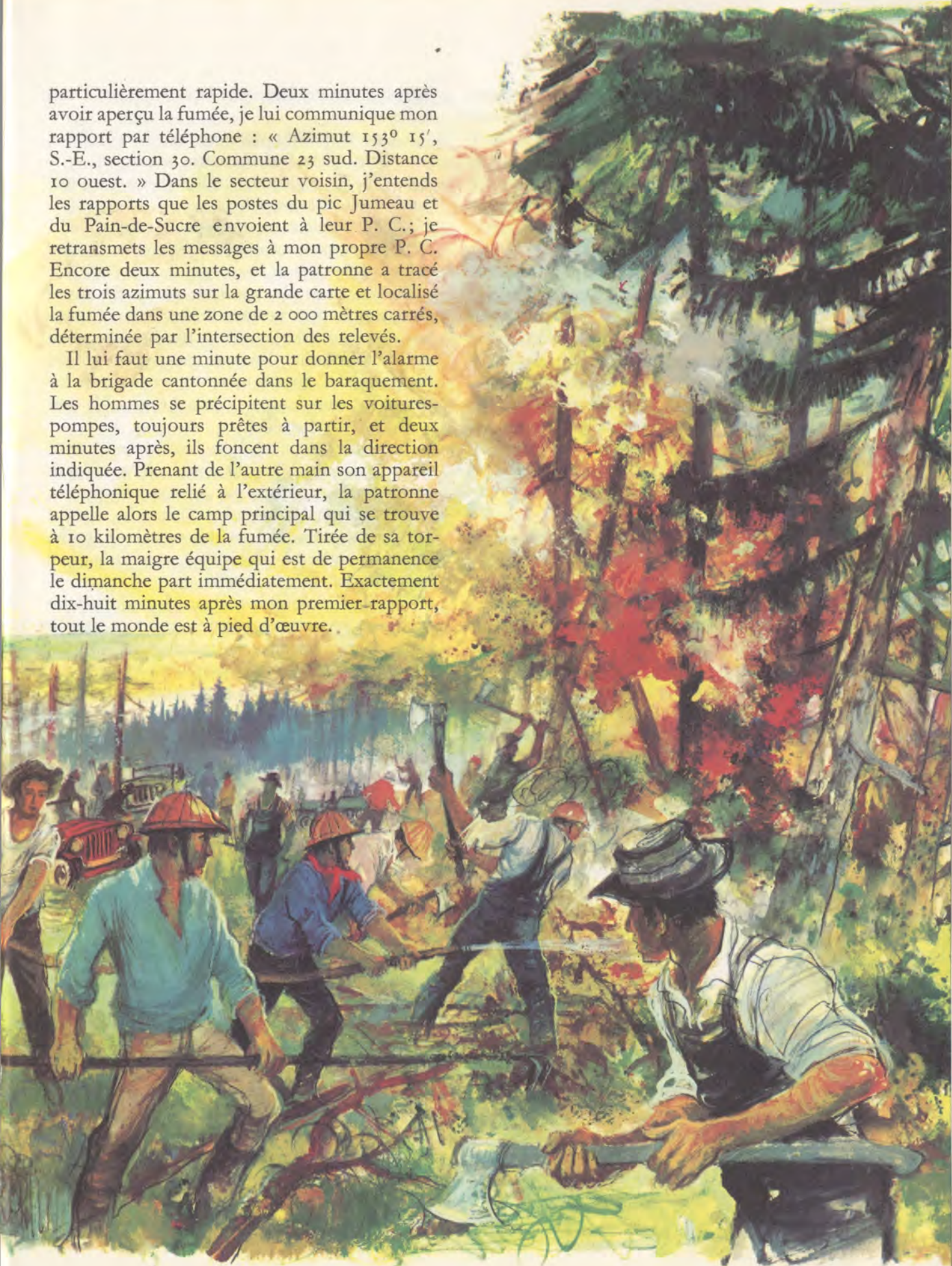
Cependant, la petite allumette garde une étincelle de vie. Le feu va couvrir pendant deux jours.

Dieu merci, nous avons eu raison de cet incendie en un rien de temps. Ce jour-là, c'est la patronne, la femme du garde principal, qui assure le contrôle et elle a la réaction



particulièrement rapide. Deux minutes après avoir aperçu la fumée, je lui communique mon rapport par téléphone : « Azimut $153^{\circ} 15'$, S.-E., section 30. Commune 23 sud. Distance 10 ouest. » Dans le secteur voisin, j'entends les rapports que les postes du pic Jumeau et du Pain-de-Sucre envoient à leur P. C.; je retransmets les messages à mon propre P. C. Encore deux minutes, et la patronne a tracé les trois azimuts sur la grande carte et localisé la fumée dans une zone de 2 000 mètres carrés, déterminée par l'intersection des relevés.

Il lui faut une minute pour donner l'alarme à la brigade cantonnée dans le baraquement. Les hommes se précipitent sur les voitures-pompes, toujours prêtes à partir, et deux minutes après, ils foncent dans la direction indiquée. Prenant de l'autre main son appareil téléphonique relié à l'extérieur, la patronne appelle alors le camp principal qui se trouve à 10 kilomètres de la fumée. Tirée de sa torpeur, la maigre équipe qui est de permanence le dimanche part immédiatement. Exactement dix-huit minutes après mon premier rapport, tout le monde est à pied d'œuvre.



Petite étincelle s'est multipliée avec enthousiasme, mais en une demi-heure sa joyeuse existence est terminée. Avec ses deux chenillettes et ses quatre voitures d'incendie, la petite troupe bien entraînée l'a anéantie avant qu'elle ait ravagé 2 hectares.

Dès notre premier séjour sur le mont de l'Écho, nous avons pris l'habitude de donner à manger aux petits oiseaux. D'année en année, ils viennent plus nombreux. Maintenant, nous sommes gratifiés chaque matin d'un magnifique et assourdissant vacarme de trilles, de variations et de roulades. De jeunes piverts à tête rouge, des hirondelles bâtisseuses de nids de boue, des grives tachetées, de joyeuses mésanges à tête noire, d'impétueux roitelets et des dizaines de canaris sauvages s'affairent aux alentours de notre pylône.

L'année 1951 restera gravée dans ma mémoire; ce fut une période étrange et terrible.

Le début de l'été amena un orage violent, accompagné de foudre. Des éclairs rougeâtres sillonnaient le ciel, dardant en tous sens leurs langues de feu dans un assourdissant vacarme de grondements et de crépitements. Sur le mont Tam-Tam deux arbres semblèrent exploser et se désintégrer sans la moindre flamme. Mais la cime d'un grand sapin de près de 40 mètres de haut, atteinte par la foudre, se mit à brûler, menaçant tous les arbres environnants. Les brigades d'incendie luttèrent toute la nuit, jusqu'au moment où une pluie diluvienne vint écarter le danger.

Juin et juillet passèrent rapidement, ramenant le mois d'août et ses périls accrus. Les journées étaient longues et dangereuses. Nous grimpons à nos tours dès quatre heures du matin pour y rester aux aguets jusqu'à l'apparition des premières étoiles.

Vers le milieu de ce mois brûlant, la sécheresse devient presque totale. Le thermomètre grimpe, battant ses records. Les vents d'est, tant redoutés, caressent méchamment la forêt crissante. Les bois sont interdits aux promeneurs comme aux bûcherons. Enfin, le jeudi 16, notre univers fait explosion.

Un contremaître, têtu et âpre au gain, brave l'interdiction de travailler dans la forêt. Sur

la route, un rocher opiniâtre s'oppose à son bulldozer.

« Une cartouche de dynamite fera l'affaire, murmure notre homme entre ses dents.

— Tu ne crois pas qu'il fait un peu sec, Joe? dit un de ses aides.

— Zut! on ne mettra pas de mèche, voilà tout. Comment diable veux-tu que le feu prenne à ce caillou? »

Dix minutes plus tard, le poste du mont Cougar, le plus proche de l'endroit en question, envoie d'urgence la localisation d'un point d'incendie. Presque en même temps, dix guetteurs, postés dans un rayon de 60 kilomètres, signalent en toute hâte qu'ils ont aperçu de la fumée.

L'incendie a éclaté à 80 kilomètres de tout P. C. de secteur. Pourtant, moins d'une demi-heure après, alertées par les ondes courtes, les voitures et les brigades d'incendie, venant des camps secondaires et des postes de garde, foncent vers le but. Mais déjà on voit le feu à 150 kilomètres à la ronde.

La première équipe, arrivant à pied d'œuvre avec une pompe, rencontre, dans un camion jaune, le contremaître et ses hommes, complètement sidérés, qui rebrousse chemin sur leur route inachevée et luttent contre les feux isolés, tout en fuyant vers des lieux plus sûrs.

Un mélange infernal de gaz et de flammes tourbillonnantes s'élance dans toutes les directions, à l'avant des volutes de fumée noirâtre.

A la vitesse de 1 500 mètres à la minute, le monstre dévorant court en rugissant le long du ravin, puis le franchit d'un bond diabolique de 1 500 mètres. Tout près de là, le poste du Cougar signale : « Les flammes atteignent le sommet. La crête est en feu. »

Juste à ce moment, tout le ravin s'embrase. Le démon malfaisant donne libre cours à sa rage, déchaînant son souffle d'enfer et ses terribles appels d'air.

Sur les registres officiels, cet incendie est dénommé « sinistre de la Smith », c'est l'un des plus effroyables dans l'histoire de l'Oregon.

Pendant onze jours, nous sommes restés crispés, l'après-midi, à regarder le monstre insatiable s'élancer vers les cieux, avec une force titanesque, pour ravager 11 000 hectares de forêt.

Toute la nuit, le feu rampe sous les arbres; caché dans les braises rougeoyantes, il rassemble ses forces pour l'attaque de l'après-midi. Puis, avec une furie démoniaque, il vient frapper les points faibles du front. Et nous devons nous replier, battus.

Battus sur ce front-là peut-être, mais jamais vaincus. Mille combattants s'attaquent au défrichage d'une nouvelle ligne de sécurité. Cinquante conducteurs de chenillette s'acharnent, sans jamais voir le ciel, sous un voile épais de fumée suffocante. Personne ne pense plus à manger ou à dormir.

Toute la nuit, les bulldozers et les tracteurs à chenilles grondent et peinent le long des pentes abruptes en avant du brasier. De tous côtés, des équipes taillent des saignées de plus de 120 mètres de large à travers bois et fourrés. D'autres les suivent, qui abattent ou font sauter les gros arbres, dans un effort acharné pour élargir une trouée capable d'endiguer les flammes, quand le vent d'est se lèvera.

Parfois, quand l'aube approche, l'incendie s'insinue tout près d'eux, et les hommes travaillent à la lueur des flammes. Puis, au cours de la matinée, le brasier se ranime, saute les cordons de sécurité laborieusement aménagés, et, au milieu de l'après-midi, tout le ravin flambe de nouveau comme une torche. Par centaines, les oiseaux et autres animaux sont pris au piège.

Un camp, dressé d'urgence sur la berge de la rivière, enrôle mille volontaires. Des hommes qui n'ont jamais tenu une hache essuient leurs mains couvertes d'ampoules et de sang, et retournent vaillamment se faire d'autres ampoules et d'autres plaies en maniant la cognée. Des sauveteurs novices se trouvent dans des situations périlleuses et doivent être évacués par les forestiers. Infatigables, les contre-maîtres et les conducteurs de jeep parcourent les fronts du feu; ils réveillent des hommes épuisés, noirs de fumée, que le sommeil a terrassés, et les emmènent au camp pour les forcer à prendre un peu de repos, un casse-croûte et du café chaud. Ensuite, ils les ramènent en ligne. On a besoin de tous les bras.

Des reporters, venus prendre des photos, se joignent aux combattants. Des chefs d'entreprise luttent coude à coude avec des cultiva-

teurs, des étudiants avec leurs professeurs.

Le onzième jour, le vent fraîchit et tourne au sud. Nos prières ont dû le pousser dans la bonne direction, car bientôt il souffle du sud-ouest, fort et frais; c'est le vent qui amène la pluie. Bientôt de vilains nuages gris, pleins de charme à nos yeux, s'amoncellent dans le ciel, toujours plus noirs, toujours plus beaux. Ils s'élèvent et s'épaississent, se confondent avec le champignon de fumée.

Un coup de tonnerre ouvre les écluses du ciel; de grosses gouttes d'eau tombent en rangs serrés. L'averse ne dure pas plus d'une demi-heure, mais elle a bien affaibli l'ennemi. Ravis et ragaillardis, les combattants reprennent l'offensive et enlèvent à l'adversaire toute chance de se ressaisir. Vingt-quatre heures plus tard, l'incendie est enfin maîtrisé.

Une semaine après l'extinction de ce gigantesque brasier, l'Ange Gardien arrête sa jeep devant chez nous. Il grimpe au pylône et s'assied sur le chemin de ronde, contemplant la grande trouée noire qui s'étend au milieu des bois jadis verts. Je le trouve là, immobile, quand je sors.

« Fidèle second (c'est le surnom qu'il m'a donné), je n'ai jamais vu une telle désolation. Dans ce maudit incendie, 5 000 cerfs ont dû périr brûlés, et des élans, et des ours. J'ai même trouvé la dépouille carbonisée d'un cougar. Les flammes venaient de toutes les directions à la fois; les pauvres bêtes ont été coincées près du lac, au bord des torrents, dans les ravins. Des rats musqués, des visons, des poissons ont été cuits dans le lac des Élans. Quant aux oiseaux... »

Il pose sa bonne grosse tête dans ses bras, croisés sur ses genoux. Il pleure.

C'est la dernière fois que j'ai vu l'Ange Gardien. Il a été tué à quelque temps de là, dans un accident d'automobile. De là-haut, je sais qu'il guidera nos regards vers la fumée naissante, vers l'endroit où la foudre a frappé, vers l'allumette négligemment jetée et le feu allumé par des chasseurs pour se réchauffer. Nous veillerons sur la verte forêt, en attendant de le rejoindre dans un monde meilleur.

Entre-temps, les graines continuent à germer, les pousses croissent, vigoureuses...

TARTARINS MODERNES

PAR OSCAR GODBOUT

SAVOIR damer le pion aux prétentieux est un talent de société qui peut rendre d'incalculables services, à la ville comme aux champs. En voici quelques exemples :

Au Kenya, dans un bar de Nairobi, on entendit un jour un chasseur dire à un autre chasseur :

« Moi, les moustiques ne me font pas peur. Vous les craignez, vous ? »

Manière de montrer que son épiderme en avait vu de toutes les couleurs.

« Oh ! répliqua son interlocuteur, je redoute seulement cette variété d'arthropodes à mandibules que j'ai rencontrée l'an dernier en Colombie, quand je chassais le jaguar sur le cours supérieur du Magdalena. »

Remarquez bien la manœuvre. Dans sa réponse, le chasseur n° 2 s'est arrangé pour dévier la question de façon à marquer un point en mettant sur le tapis son histoire de jaguar au fin fond de la brousse.

Le chasseur n° 1 aurait été assez mal inspiré de lui rétorquer, pour tenter d'opérer un rétablissement : « Je me sers toujours d'un Rigby 470 pour chasser les fauves. C'est une arme extraordinairement précise. »

A quoi le numéro 2, un vieux professionnel, lui aurait asséné le coup de grâce en s'écriant :

« Un fusil ? Nous, nous avions des lances. Quand les tigres se précipitaient sur nous, nous les transpercions. »



La pêche aussi offre un champ très propice à ces sortes de joutes oratoires. Un jour, je regardais un pêcheur à la ligne, plus prétentieux qu'il n'est permis, exhiber fièrement une truite de bonne taille. Il se vantait de sa prise à qui voulait l'entendre.

« Tu manges quelquefois des poissons comme ça chez toi ? demanda-t-il à un petit garçon qui se trouvait là. »

— Ma foi non, répliqua l'enfant. Les petits, papa les rejette toujours à l'eau. »

D'ici à quelques années, ce petit garçon-là saura certainement damer le pion aux habileurs de tout calibre.



Un tireur d'élite faisait un jour une démonstration devant une foule considérable. Un de ces individus qui prennent toujours un malin plaisir à mettre les gens dans l'embarras lui montra du doigt quatre corbeaux qui volaient très haut l'un derrière l'autre.

« Dites donc, vous qui êtes si fort, j'aimerais bien voir si vous êtes capable de descendre un de ces corbeaux ! »

Notre tireur braqua son revolver dans la direction des oiseaux et tira. Le dernier corbeau éclata dans un nuage de plumes.

Sans trahir le moins du monde la surprise que lui causait ce miraculeux coup de veine, le triomphateur dit simplement :

« Je suis navré, messieurs. C'était le premier que je voulais descendre ! »

Et, dans le silence total de ses admirateurs stupéfaits, il reprit sa démonstration.

Jeux et devinettes

RÉFLÉCHISSEZ BIEN (Voir réponses page 219.)

Carrés magiques

Inscrivez dans les cases blanches de ces deux carrés des chiffres de 1 à 16 choisis de telle sorte qu'en additionnant les chiffres de chaque colonne - lue horizontalement ou verticalement - ainsi que les chiffres en diagonale dans les deux sens, on obtienne toujours le total de 34.



Problème des mégots

N'ayant plus de cigarettes, un clochard se met à ramasser des mégots. Il en recueille 49, car il a appris qu'il faut 7 mégots pour faire une cigarette. Combien de temps son tabac durera-t-il, s'il fume à raison d'une cigarette toutes les demi-heures ?



L'heure, c'est l'heure



Ma montre retarde de dix minutes, mais je crois qu'elle avance de cinq minutes. La vôtre avance de cinq minutes, mais vous êtes persuadé qu'elle retarde de dix minutes. Nous devons tous deux prendre un train qui part à 16 heures. Qui de nous deux arrivera le premier ? De tête, trouvez la réponse, sans vous servir d'un crayon.



Les trois écharpes

Blanche, Rose et Violette déjeunaient ensemble. L'une portait une écharpe blanche, l'autre une écharpe rose et la troisième une écharpe violette.

« Avez-vous remarqué, dit la jeune fille à l'écharpe violette, que nous portons des écharpes assorties à nos prénoms, mais qu'aucune d'entre nous ne porte une écharpe correspondant à son propre prénom ?

— C'est vrai ! » s'écria Blanche.

Quelles sont les couleurs respectives des écharpes portées ?

A la gare de triage (Voir réponse page 219.)

Vous voyez ici une voie ferrée principale et une voie de service, rattachée à la voie principale par des aiguillages et qui conduit à une plaque tournante. Sur la voie principale, une locomotive. Sur la voie de service, à gauche un wagon de marchandises, à droite une voiture de voyageurs. Il s'agit maintenant d'intervertir la voiture et le wagon, c'est-à-dire de placer la voiture à gauche et le wagon à droite. Attention ! La plaque tournante ne peut recevoir qu'un véhicule à la fois et elle n'est pas assez puissante pour supporter la locomotive. Quelles manœuvres allez-vous faire ?

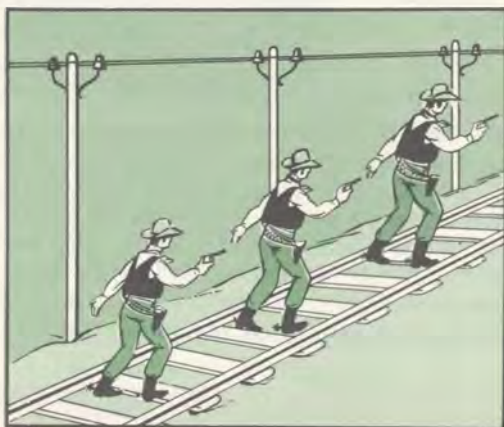


REGARDEZ BIEN

(Voir réponses page 219.)

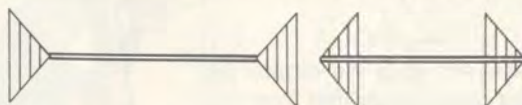
Au Far West 1

A votre avis, le plus petit de ces trois cow-boys, postés sur une voie de chemin de fer, vise-t-il la même cible que le plus grand ?



Au Far West 3

On a demandé à Joe d'intervertir ces deux barrières. Raccourcir celle de gauche pour la placer à droite ne demande que quelques coups de hache. Mais rallonger celle de droite pour la placer à gauche est moins facile. Voulez-vous aider le pauvre Joe ?



Au Far West 2

Cette scène de western a été encadrée par les soins de son auteur. Mais sans doute celui-ci était-il moins bon bricoleur qu'artiste, car le cadre est tout de guingois. Par où pêche-t-il, ce cadre, selon vous ?

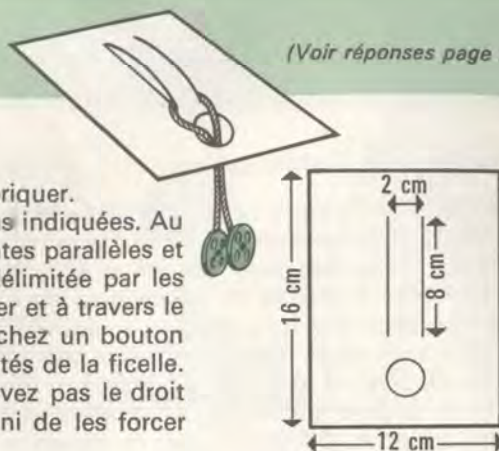


INTRIGUEZ VOS AMIS

(Voir réponses page 219.)

La ficelle enchantée

Voici un petit casse-tête amusant et bien facile à fabriquer. Découpez un morceau de papier fort aux dimensions indiquées. Au centre de ce rectangle de papier, pratiquez deux fentes parallèles et découpez enfin un rond de papier sous la bande délimitée par les fentes. Passez une ficelle derrière la bande de papier et à travers le trou rond, comme le montre notre figure, puis attachez un bouton de 2 centimètres de diamètre à chacune des extrémités de la ficelle. Maintenant, dégagez la ficelle. Attention ! Vous n'avez pas le droit de déchirer le papier, ni de détacher les boutons, ni de les forcer à travers le trou rond.



Le nœud surprise

Faites-vous attacher les poignets, derrière le dos, à l'aide d'une cordelette longue d'environ 1,50 m. Demandez que les nœuds soient placés du côté de vos paumes. Puis faites face à votre public. Trois secondes plus tard, vous montrerez que vous avez pu faire un nœud au milieu de la cordelette, qui, derrière le dos, vous lie toujours solidement les poignets.

Si vous ne trouvez pas le truc vous-même, consultez la réponse et exercez-vous en privé à exécuter parfaitement ce petit tour, qui étonnera vos amis.



L'élastique cascadeur

Vous placez un élastique à la base de l'index et du médius de votre main gauche. Vous le faites tourner un moment autour de ces deux doigts à l'aide de l'index et du médius de la main droite. Vous pliez la main gauche, vous redressez les doigts... et l'élastique saute à la base de l'annulaire et de l'auriculaire. Comment cela est-il possible ?



Le mystère de l'eau bouillante

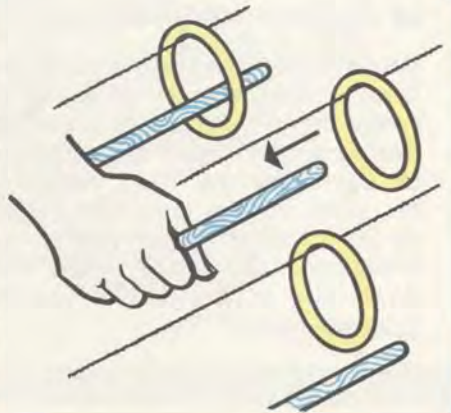
Remplissez un verre d'eau aux trois quarts et posez-le sur une table. Humidifiez légèrement un mouchoir, couvrez-en le verre, rabattez les bords du mouchoir, que vous maintiendrez de la main droite, tout en ménageant un creux au centre du verre. Couvrez fortement le verre de la paume de votre main gauche et retournez-le, d'un mouvement vif, avec votre main droite, qui le maintiendra en l'air. Par l'effet de la pression atmosphérique, pas une goutte d'eau ne tombera - si, du moins, vous vous êtes exercé, au-dessus d'une cuvette, à exécuter correctement ce mouvement - et le mouchoir conservera, à l'intérieur du verre, sa forme concave. Alors vous direz : « L'eau va bouillir lorsque je poserai mon doigt sur ce verre. » Vous posez le doigt sur le fond du verre et, ô stupeur ! on entend effectivement l'eau bouillir, on voit les bulles venir crever à la surface.

Ne révélez pas tout de suite à vos amis ce mystère dont vous trouverez la clef dans la page des réponses.



Le jeu de l'anneau

Enfilez une longue ficelle bien lisse dans un anneau de rideau. Fixez fermement une de ses extrémités très haut et l'autre assez bas pour obtenir une pente raide. Près de l'extrémité inférieure de la ficelle se place un joueur muni d'une baguette (une règle, par exemple, fera très bien l'affaire). Il s'agit d'introduire cette baguette dans l'anneau quand celui-ci descend en glissant rapidement sur la ficelle. Si le joueur arrête l'anneau sur sa baguette, il marque un point. S'il le rate, cela comptera pour zéro. On fait descendre huit fois l'anneau pour chaque joueur. Celui qui marque le plus grand nombre de points gagne la partie.



Avec trois pièces

Placez une pièce de 1/2 franc entre deux pièces de 1 franc, bord à bord. Et maintenant, sans bouger le 1/2 franc, ni toucher la pièce de gauche, arrangez-vous pour placer la pièce de droite au milieu des deux autres.



Il y a un truc



Prenez un verre à pied par la tige avec le médium, l'annulaire et le petit doigt, et maintenez l'un sur l'autre contre la tige, au moyen du pouce et de l'index, deux morceaux de sucre, ou deux dominos. Essayez maintenant de mettre les deux morceaux de sucre l'un après l'autre dans le verre, sans vous servir pour cela de votre main libre. (Il est facile de lancer le premier morceau de sucre et de le rattraper dans le verre. Mais vous verrez qu'en voulant rattraper le second vous ferez vraisemblablement sauter le premier hors du verre.)

Le billet de banque



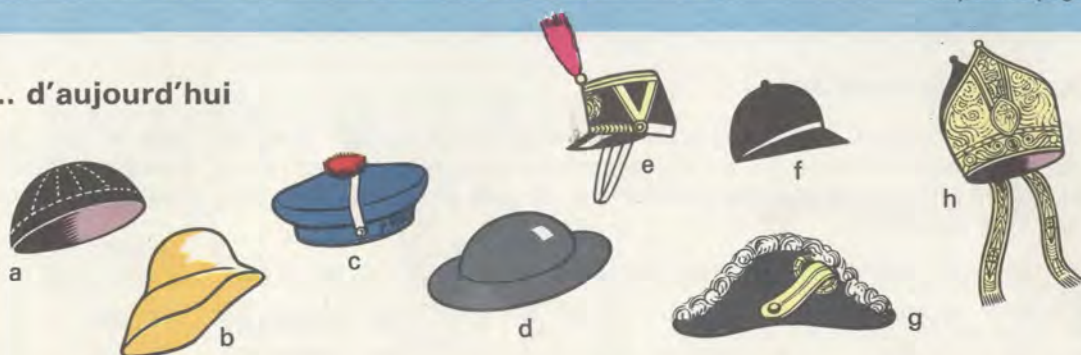
Placez une bouteille renversée sur un billet de banque, comme l'indique notre illustration. Sans renverser la bouteille et sans la toucher avec vos mains, essayez de retirer le billet. Vous avez le droit de toucher la table et le billet de banque.

La pièce prisonnière



Disposez, l'une à côté de l'autre, sur la nappe de votre table de salle à manger, trois pièces de monnaie. Faites reposer un verre renversé sur les deux pièces extérieures et, sans toucher le verre ni aucune des pièces, essayez de retirer celle qui est enfermée au centre, sous le verre.

... d'aujourd'hui



Chaque époque a ses modes vestimentaires, auxquelles correspond un vocabulaire particulier, parfois difficile. Mais vous saurez sûrement identifier ces coiffures modernes?

... d'antan



Maintenant, voici dix personnages portant des coiffures caractéristiques de leur époque. Pouvez-vous les ranger dans leur ordre chronologique, ce qui vous permettra de réassortir les couples?

... et de tous les temps



Quant à ces vêtements masculins, ils sont ici rangés selon leur ordre d'apparition au cours des siècles. Si vous connaissez leurs noms exacts, sans exception, vous êtes vraiment très calé!

BATTEZ-VOUS AVEC LES MOTS

(Voir réponses page 220.)

Cherchez le troisième !

Les mots accouplés ci-dessous n'ont entre eux aucun rapport direct de sens. A vous de trouver un troisième mot qui ait un rapport de sens avec l'un et l'autre. Exemple : RIDE-MESSAGE ont pour synonyme commun PLI. Si vous en trouvez 6 ou plus, c'est bien ; 10 ou plus, c'est excellent.

- | | |
|---------------|----------|
| 1. Pioche | Sommet |
| 2. Meuble | Pratique |
| 3. Miroir | Froideur |
| 4. Horloge | Vitrine |
| 5. Profession | Mine |
| 6. Récipient | Boue |
| 7. Chance | Vaisseau |

- | | |
|---------------|---------|
| 8. Équivoque | Cuiller |
| 9. Tome | Remet |
| 10. Drapeau | Villa |
| 11. Région | Morceau |
| 12. Incendie | Défunt |
| 13. Sépulture | Choit |
| 14. Étreint | Griffe |

Un peu de patience

Pour chacun des groupes de trois mots ci-dessous, il existe un quatrième mot en rapport avec chacun des trois autres.

● Pépîte ● Livre ● Noces ●

Dans l'exemple ci-dessus, le quatrième mot est « or ». Une pépîte est généralement en or ; « or » est associé à livre dans l'expression « livre d'or », ainsi qu'à noces, dans « noces d'or ».

- | | | | | | | | |
|------------|-----------|-------|-------|------------|---------|---------|-------|
| 1. Magasin | Soleil | Roue | _____ | 6. Visite | Postale | Blanche | _____ |
| 2. Eau | Assurance | Train | _____ | 7. Billard | Gomme | Cristal | _____ |
| 3. Bûche | Père | Arbre | _____ | 8. Théâtre | Eau | Monnaie | _____ |
| 4. Bœuf | Verre | Lynx | _____ | 9. Joie | Follet | Camp | _____ |
| 5. Feu | Gorge | Mer | _____ | 10. Ferrée | Fait | Buccale | _____ |

Travail de détective

Il s'agit maintenant de retrouver un mot à l'aide des trois indications suivantes : un mot avec lequel le mot caché rime, le sens de ce mot caché lu à l'envers, un autre terme souvent associé au mot caché dans des expressions toutes faites. Par exemple, le premier mot à trouver est ROC.

Il rime avec :	Lu à l'envers, il signifie :	Se rencontre souvent avec :	Réponse:
1. Manioc	Instrument à vent	Ferme	Roc
2. Départ	Empreinte	Grand	_____
3. Gigot	Préjudice	Allonger	_____
4. Quatuor	Méchant	Prendre	_____
5. Canevas	Poche	Pendable	_____
6. Plaisir	Bords	Épidémie	_____

RÉPONSES AUX JEUX ET DEVINETTES

1 RÉFLÉCHISSEZ BIEN

(Voir pages 213 et 214.)

Carrés magiques

14	5	11	4	16	3	2	13
3	10	8	13	5	10	11	8
2	7	9	16	9	6	7	12
15	12	6	1	4	15	14	1

L'heure, c'est l'heure

Vous arrivez le premier et je rate le train. En effet, j'arrive un peu avant que ma montre indique 16 h 5. Mais 16 h 5 à ma montre, c'est en réalité 16 h 15. Vous arrivez un peu avant 15 h 50 à votre montre, c'est-à-dire à 15 h 45.

Les trois écharpes

Blanche portait une écharpe rose. Rose portait une écharpe violette. Violette portait une écharpe blanche. Blanche ne pouvait porter une écharpe blanche, car la couleur aurait correspondu à son nom. Elle ne pouvait porter une écharpe violette, puisque telle était la couleur de l'écharpe de la personne qui lui posait la question. Par conséquent, Blanche portait une écharpe rose. Ainsi, Rose et Violette portaient respectivement une écharpe violette et une écharpe blanche.

Problème des mégots

Quatre heures. Les 49 mégots ont produit 7 cigarettes qui, une fois fumées, ont donné 7 nouveaux mégots. Ce qui porte à 8 le total des cigarettes.

A la gare de triage

Amenez la locomotive jusqu'au wagon de marchandises et poussez celui-ci sur la plaque tournante. Repartez en sens contraire et amenez la voiture de voyageurs jusque sur la voie principale. Laissez-la là, retournez à la plaque chercher le wagon et amenez-le près de la voiture, à laquelle vous le couplez. Poussez l'ensemble sur la voie de service de droite et placez la voiture (qui se trouve maintenant en tête du petit convoi) sur la plaque. Dételez la voiture et le wagon. Tirez ce dernier jusqu'à l'endroit préalablement occupé par la voiture. Conduisez maintenant la locomotive, par la voie principale et la voie de service de gauche, jusqu'à la plaque tournante. Prenez la voiture en remorque et amenez-la jusqu'à l'endroit préalablement occupé par le wagon. Vous n'avez plus maintenant qu'à ramener la locomotive sur la voie principale.

2 REGARDERZ BIEN

(Voir page 214.)

Au Far West

- 1 Question piège... Les trois compères ont exactement la même taille.
- 2 Mais il ne pêche en rien ! Il est parfaitement rectangulaire. Si vous croyez qu'il est plus étroit à gauche qu'à droite, c'est une simple illusion d'optique.
- 3 Les deux barrières sont d'égale longueur.

3 INTRIGUEZ VOS AMIS

(Voir page 215.)

La ficelle enchantée

Poussez, à travers le trou rond, la bande de papier délimitée par les fentes parallèles, passez un bouton dans la boucle ainsi formée et... dégagez la ficelle. Rien de plus simple, n'est-ce pas ?

Le nœud surprise

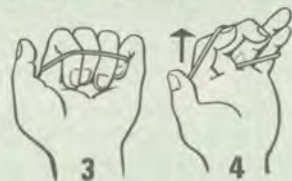
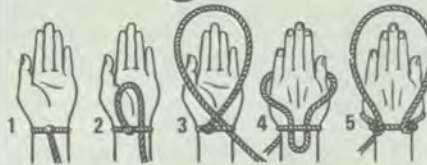
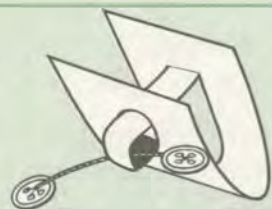
Un bon dessin vaut mieux qu'un long discours... Arrivé à la phase n° 5, faites repasser la boucle du côté de votre paume et tirez vers la droite. Le nœud est fait !

L'élastique cascadeur

Au moment de lâcher l'élastique de votre main droite, vous avez replié rapidement les phalanges de l'index et du médus, puis celles des deux doigts voisins, qui se trouvent maintenant tous encerclés par l'élastique, tandis que les spectateurs le voient toujours en place sur l'index et le médus, au dos de votre main. En redressant brusquement les doigts, l'élastique se trouve chassé sur l'annulaire et l'auriculaire.

Le mystère de l'eau bouillante

Tout en appuyant de l'index gauche sur le fond du verre, vous laissez celui-ci glisser légèrement dans votre main droite, ce qui a pour effet de tendre le mouchoir. Le liquide prend alors une position horizontale, mais un vide se forme au fond du verre, et l'air extérieur, se précipitant sous forme de bulles à travers le mouchoir et le liquide, vient aussitôt remplir ce vide.



4 EXERCEZ VOTRE ADRESSE

(Voir page 216.)

Avec trois pièces

Maintenez fermement le 1/2 franc avec votre index gauche. Avec deux doigts de votre main droite, faites glisser sur la droite le 1 franc de droite, puis ramenez-le sur la gauche pour en frapper la petite pièce, ce qui aura, par contrecoup, l'effet d'écarter le 1 franc de gauche. Vous n'avez plus qu'à amener le 1 franc de droite entre les deux autres pièces.



Il y a un truc

Ouvrez les doigts et, au lieu de hausser le verre, ramenez-le vivement plus bas, suivant la direction AZ, pour rattraper les morceaux de sucre qui tombent verticalement. Avec un peu d'entraînement, vous arriverez à jouer avec 3, 4 et même 5 morceaux sans en rater un. Proposez à vos amis d'essayer ce tour, mais ne leur révélez pas tout de suite le truc.



Le billet de banque

Commencez par rouler l'une des extrémités du billet. Du rouleau de papier ainsi formé, poussez très doucement la bouteille jusqu'à ce que le billet se trouve dégagé tout entier.



La pièce prisonnière

Il vous suffira de gratter doucement la nappe, à proximité du verre, pour attirer vers vous la pièce prisonnière.



5 JOUEZ AVEC LES COSTUMES

(Voir page 217.)

... d'aujourd'hui

a) calotte (d'ecclésiastique) - b) suroît (de pêcheur, en toile huilée) - c) bonnet (de marin) - d) barrette (de mineur) - e) shako (de garde républicain) - f) bombe (de cavalier) - g) bicorne (d'académicien) - h) mitre (d'évêque).

... d'antan

III et B : XV^e siècle - V et A : sous François I^{er} - I et D : sous Louis XV - IV et E : Directoire - II et C : XIX^e siècle.

... et de tous les temps

1. Anaxyride : pantalon de certains peuples antiques - 2. Braies : en usage chez nos ancêtres les Gaulois - 3. Haut-de-chausses : porté du XIV^e au XVII^e siècle - 4. Rhingrave : introduite en France au début du règne de Louis XIV, elle disparut avant la fin du XVII^e siècle - 5. Culotte de cour : remplaçant le haut-de-chausses, elle fait encore partie des livrées d'apparat - 6. Pantalon à la hussarde : à la mode sous le Second Empire - 7. Knickerbockers (ou culottes de golf) : on les portait très amples il y a vingt-cinq ans.

6 BATTEZ-VOUS AVEC LES MOTS

(Voir page 218.)

Cherchez le troisième !

1. Pic 2. Commode 3. Glace 4. Montre 5. Carrière 6. Vase 7. Veine 8. Louche 9. Livre 10. Pavillon 11. Quartier 12. Feu 13. Tombe 14. Serre.

Un peu de patience

1. Rayon 2. Vie 3. Noël 4. Œil 5. Rouge 6. Carte 7. Boule 8. Pièce 9. Feu 10. Voie.

Travail de détective

1. Roc 2. Écart 3. Trot 4. Essor 5. Cas 6. Sévir.

Table des

A l'abordage avec Surcouf	4
Concours de saut pour grenouilles	23
La citadelle de Christophe, en Haïti	25
Les calculateurs électroniques	30
L'impossible exploit des frères Wright	39
L'étrange vallée des monuments	44
Le joueur de flûte de Hameln	48
Perdus dans les entrailles d'un glacier	50
Mij, la loutre espiègle	55
La loutre outrée	64
Marie Stuart, reine d'Écosse	72
Les frontières de l'exploration spatiale	76
Nos armes secrètes contre le froid	83
Les moustiques, plaie de l'été	85
L'harmonica	88
Avec les derniers cow-boys	96
De Londres à Brighton en tacots	102
Les pèlerins du "Mayflower"	108
Ma plus grande victoire olympique	121
La progression des records	123
Athlètes au 1/16 000 de seconde	124
La banque dynamitée	129
Sans billets dans le Rome-Express	140
Jamais parachutiste n'a eu plus peur	141
Le Mont-Saint-Michel, merveille de l'Occident	144
Les sables mouvants	150
La piste indienne	152

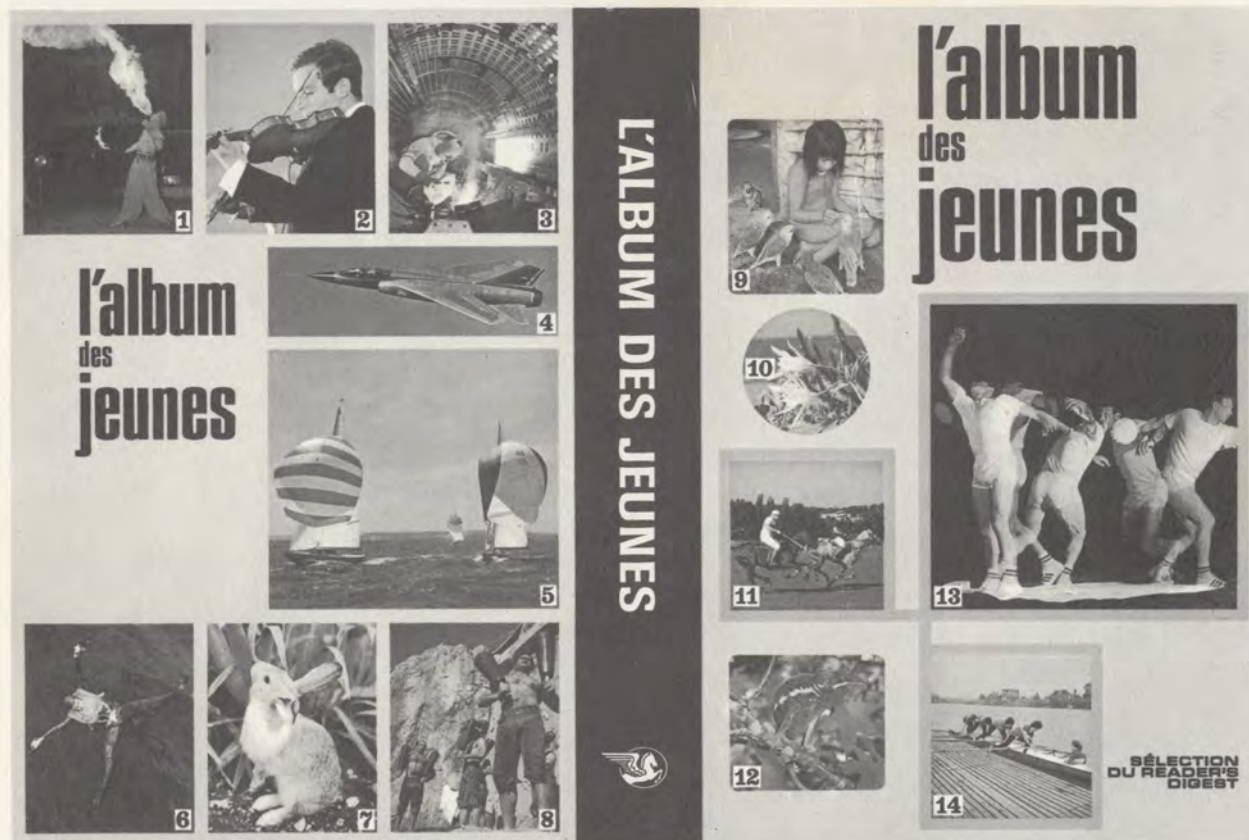
matières

- 169** Lorsque la chatte paraît...
- 172** Chats
- 176** Quand j'écoutais parler des farfadets
- 179** Le monde vu par d'autres yeux
- 183** Le Portugal ou le jardin sur la mer
- 188** Alice, doyenne des éléphants
- 192** Deux amateurs à l'écoute de l'espace
- 195** Le grand explorateur Stanley
- 200** Madame à sa tour monte...
- 212** Tartarins modernes

Problèmes amusants, devinettes, jeux et divers

- 28** Portes monumentales
- 36** De l' "Éole" au Concorde
- 66** Une ceinture et un collier de perles
- 91** Chansons de l'Ouest américain
- 101** Petit vocabulaire texan
- 104** Aux débuts de l'automobile
- 106** Êtes-vous observateur ?
- 107** Fabriquez une boussole
- 132** Connaissez-vous ces animaux ?
- 136** Le billodrome
- 174** Nos bonnes histoires
- 199** Êtes-vous si malin ?
- 213** Jeux et devinettes





Notre couverture

1. Au cirque Médrano, une attraction fort dangereuse et toujours fascinante : le fakir cracheur de feu (*Galliphot* : F. de Lesdain).
2. Le jeune violoniste français Jean-Luc Ponty est un spécialiste de la musique de jazz (*J.-P. Lefoir*).
3. Chaudronnerie lourde : un soudeur au travail dans un échangeur destiné à une raffinerie de pétrole (*Rapho* : Languepin).
4. Réalisation de l'aéronautique française, le Dassault « Mirage G », prototype biplace à géométrie variable (Document *Dassault*).
5. 5,50 jauge internationale en régate, naviguant au grand large sous spinnaker (*Neptune-Nautisme* : Beck).
6. Cadaquès. Au centre de plongée du Club Méditerranée, un moniteur donne le signal du départ en sautant à l'eau (*Rapho* : de Sazo).
7. Lapin-Jérôme est le favori très choyé des élèves d'une école maternelle, à Sartrouville (*Mallet*).
8. Sport traditionnel persan, la manipulation de massues de 20 kilos par quelques membres du « Zulkhoumeh » (*Reporters associés*).
9. Des perroquets apprivoisés entourent cette charmante petite Indienne de l'Amazonie (*Atlas-Photo* : Schultz).
10. A Cecina, sur une plage de la côte toscane proche de Livourne, deux lis de mer ondulent au vent avec une grâce inimitable (*Mallet*).
11. Un match de polo à Deauville. C'est là que se dispute, pendant le mois d'août, la très célèbre Coupe d'or (*Rapho* : Weiss).
12. Le caméléon cornu de Madagascar, reptile dont la tête et le dos sont armés de crêtes osseuses garnies d'épines (*Rapho* : Zuber).
13. Le geste du discobole moderne. Un lancer de l'athlète français François Colin (*Strobo* — *Photos Babout*).
14. Aviron. Armé en couple, ce quatre féminin avec barreur va reprendre son entraînement sur la Marne, à Créteil (*Rapho* : Simonet).

Les adaptations et les condensés figurant dans ce volume ont été faits par THE READER'S DIGEST et publiés en langue française avec l'accord des auteurs et des éditeurs des textes respectifs.

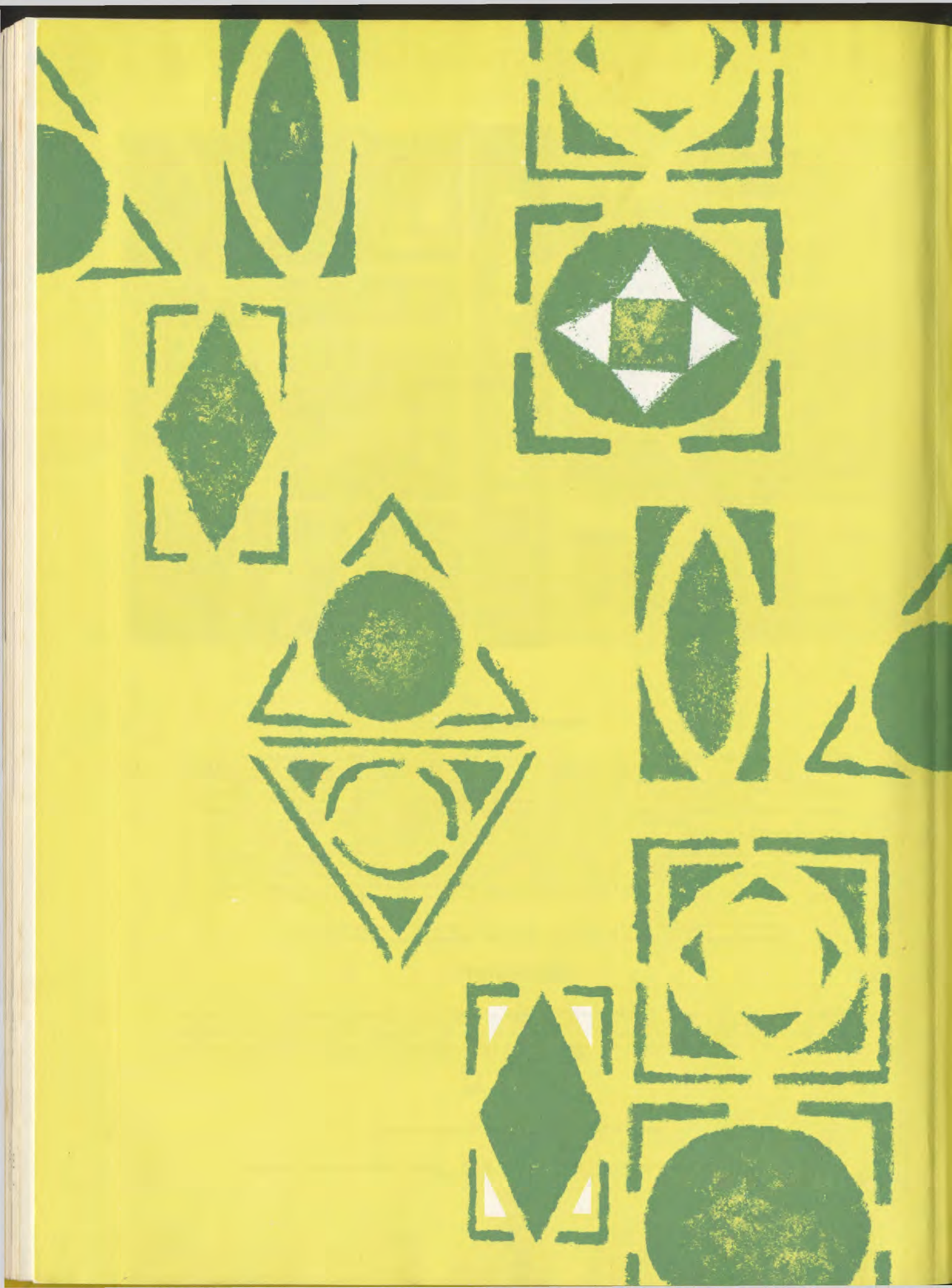
Photographies de

Jacques Six, p. 24 - Ambassade de Haïti, p. 25-26 - Marcel Isy-Schwartz, Georges Pierre, p. 27 - *Rapho* : Languepin, p. 28 - Chabrier, p. 29 - J. B. M., p. 32-33 - Giraudon, p. 73 - Jacques Six, p. 85 - Presse-Sports, p. 121 - Dasy, p. 123 - Presse-Sports, p. 128 - Strobo - Photos Babout, p. 124-125 - Holmes-Lebel, p. 141 - Pélissier, p. 144-145-148 - Perceval, p. 145 - Buzzini, p. 172-173 - Atlas-Photo : Jourjon, Lénars, p. 172 - Serafino, p. 173 - Atlas-Photo : Atesa, p. 180 - Jacques Six, p. 180-181 - Atlas-Photo : Pénet, p. 184, Petit, p. 185, Vienne, p. 187 - Goldner, p. 184-185 - Réalités : Boubat, p. 184-185.

Illustrations de

Aulanier, Brenet, Dimprie, Le Pape, Le Roy, Marcellin.

Composition, impression et reliure : Brodard et Taupin. Achievé d'imprimer le 30 septembre 1968. Numéro d'édition : 10.
Dépôt légal : 5842. 3^e trimestre 1968.







l'album des jeunes

